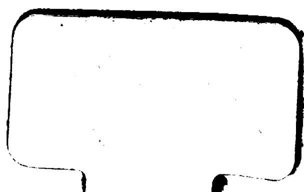






HISTOIRE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

HISTOIRE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

PAR

LE COMTE DE SÉGUR.

Tome troisième.

HISTOIRE DE SICILE, DE CARTHAGE ET DE JUIFS.



BRUXELLES.
LACROSSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE LA MONTAGNE, N° 7.

1834.

HISTOIRE ANCIENNE.

HISTOIRE DE LA SICILE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la Sicile. — Ses premiers habitans. — Ses temps fabuleux. — Établissement des colonies grecques.

Description de la Sicile.

Écrire l'histoire de la Sicile, ce n'est pas encore quitter la Grèce; c'est parcourir ses plus brillantes colonies : nous y retrouverons le même ciel, les mêmes dieux, des lois pareilles, un égal amour pour la gloire et pour la liberté, des tyrans cruels, des héros magnanimes, un peuple vaillant et mobile, enthousiaste et ingrat.

Les Grecs, sans cesse attaqués par les Macédoniens et par les Romains, subirent d'abord le joug des premiers, et succombèrent ensuite totalement sous la puissance des seconds. Nous verrons de même la Sicile, désunie comme la Grèce, divisée en plusieurs républiques et en tyrannies, lutter quelque temps contre Carthage et Rome, et se fondre enfin pour toujours dans ce vaste empire romain, destiné à conquérir le monde et à devenir à son tour la proie des barbares du nord.

La Sicile s'appelait autrefois Trinacrie, parce

Ses premiers habitans.

qu'elle a la forme d'un triangle. La fable dit qu'elle était habitée primitivement par des Lestrigons et des Cyclopes. Les Troyens, en fuyant leur patrie, y bâtirent les villes d'Érix et d'Égeste. Ses premiers habitans connus furent les Sicaniens, dont on ignore l'origine. Enfin un peuple venant d'Italie, nommé Sicule, donna à cette île le nom qui lui reste.

Ses temps fabuleux.

Son circuit est de cent quatre-vingt-deux lieues ou quatre mille trois cents stades; elle est très-fertile en blés et en vins; on croit même que le blé y est venu naturellement et s'est répandu de là dans toute l'Europe; aussi on consacra cette contrée à Cérès et à sa fille. Les poëtes disent que ce fut dans les charmantes prairies d'Enna que Pluton vit Proserpine, s'enflamma pour elle et l'enleva. Ces prairies sont tellement parsemées de violettes et d'autres fleurs, que les chiens, dans cette terre embaumée, perdent la trace des animaux qu'ils poursuivent : elles sont situées au centre de l'île; non loin de là on trouve une caverne souterraine, par laquelle Pluton retourna, dit-on, aux enfers en enlevant la déesse. On raconte que Minerve, Diane et Proserpine, voulant garder leur virginité, vivaient retirées dans ces prairies, et travaillaient à un voile de fleurs dont elles firent présent à Jupiter. On prétend qu'en consacrant l'hymen de Pluton, Cérès donna pour dot la Sicile à Proserpine. Cependant la ville d'Hymère fut particulièrement consacrée à Minerve, et Syracuse à Diane. On l'appelait Ortygie, nom qu'on attribuait aussi quelquefois à toute la contrée.

La fable rapporte que les nymphes, pour lui plaire, firent jaillir de la terre la fontaine Aréthuse; et les poëtes disent que ce fut par l'ouverture d'une autre fontaine, appelée Cyanée, que Pluton redescendit aux enfers.

Cérès apprit aux Siciliens l'art de l'agriculture; ils lui durent leurs premières lois. L'historien Philiste, parent du roi Denys, écrit que les Sicaniens venaient d'Espagne; mais comme dans ces premiers temps la navigation était peu connue, l'opinion de ceux qui font venir d'Italie les premiers habitans de la Sicile paraît la plus probable.

Les Sicaniens habitaient d'abord sur les montagnes, dans de petites bourgades gouvernées par différens princes, ils possédaient toute l'île: l'embrasement de l'Etna et ses éruptions les chassèrent vers l'occident. Long-temps après, une colonie italienne, formée, comme nous l'avons déjà dit, des Sicules, vint occuper la partie de l'île abandonnée : les deux peuples se firent de longues guerres, dont les événemens ne nous sont pas connus. Les Grecs, profitant de leurs divisions, s'emparèrent des côtes, et y établirent des colonies. Les Chalcidiens bâtirent Léonte et Catane; les Mégariens Mégare; les Messéniens Messène; Archias de Corinthe fonda Syracuse l'an 3295 du monde; d'autres colonies s'établirent en Calabre, ce qui fit donner à la Sicile, et à la partie de l'Italie qu'elles habitaient, le nom de Grande-Grèce. Les habitans de Mégare fondèrent Hybla; les Messéniens Hymère; les Syracusains Acre, Cas-

Établissement des colonies grecques.

mène, Camarine et Géla; ceux de Géla Agrigente et Sélinonte.

Cette contrée, riche, étendue et fertile, défendue par la mer des attaques du dehors, et propre, par la quantité de ses ports, à devenir maritime et conquérante, aurait pu balancer la puissance des plus grands états de l'Europe, si ses habitans s'étaient réunis sous un seul gouvernement; mais la Sicile resta toujours divisée en différentes nations, gouvernées tantôt en républiques, tantôt en monarchies, cherchant toutes à s'étendre et se combattant sans cesse. Elles préparèrent ainsi une riche proie à l'ambition de Rome et de Carthage; et la Sicile devint la principale cause de leurs guerres et le théâtre de leurs luttes sanglantes.

CHAPITRE SECOND.

Gélon. — Son commandement. — Son élévation au trône. — Sa victoire sur les Carthaginois. — Son sage gouvernement. — Sa mort. — Hiéron et Thrasybule. — Règne d'Hiéron. — Sa mort. — Règne tyrannique de Thrasybule. — Loi du *pétalisme*. — Victoires de Deucétius. — Son abandon par son armée. — Son exil à Corinthe. — Denys le tyran. — Exploits d'Hermocrate. — Sa mort. — Description de la ville d'Agrigente. — Harangue de Denys. — Sa nomination de généralissime. — Sa ruse pour accroître son pouvoir. — Sédition dans le camp de Denys. — Traité de paix entre Carthage et Syracuse. — Nouvelle révolte dans l'armée de Denys. — Préparatifs hostiles de Denys. — Guerre avec Carthage. — Harangue de Théodore. — Déclaration de Sparte. — Fermeté de Testa, sœur de Denys. — Victoires de Denys. — Son amour pour les lettres. — Sa mort. — Amitié de Damon et de Phytias. — Épée de Damoclès. — Denys le jeune. — Son règne paisible. — Arrivée de Platon à Syracuse. — Exil de Dion. — Retour de Platon à Athènes. — Son rappel à Syracuse. — Son retour en Grèce. — Haine de Dion contre Denys. — Sa descente en Sicile. — Prise de Syracuse. — Disgrace de Dion. — Son rappel. — Sa nomination de généralissime. — Conspiration contre lui. — Sa mort. — Descente de Denys en Sicile. — Guerre entre Corinthe et Denys. — Commandement de Timoléon. — Son fratricide. — Ses exploits. — Exil de Denys. — Prise de Syracuse par Timoléon. — Ses nouvelles victoires. — Son jugement. — Sa démission. — Sa cécité. — Fin de sa vie.

GÉLON.

Commandement de Gélon.

AVANT le règne de Xerxès en Asie, et de Gélon à Syracuse, les anciens auteurs ne nous ont rien transmis de certain sur l'histoire de Sicile ; nous savons seulement par eux que Cléandre, tyran de

Géla, ayant péri sous le poignard d'un assassin, laissa la couronne à son frère Hippocrate, qui confia le commandement de ses armées à un citoyen nommé Gélon, d'une famille sacerdotale, et plus considérable encore par son mérite personnel que par sa naissance.

Gélon se concilia, par sa vaillance et par son habileté, la faveur du peuple et de l'armée. Il enleva Camarine aux Syracusains, et se distingua par beaucoup d'autres exploits. Hippocrate mourut et laissa deux fils. Un parti républicain, assez puissant dans Géla, refusait à ces princes le trône de leur père. Gélon parut s'armer pour eux; mais, s'étant emparé de vive force de la ville, il se fit déclarer roi par le peuple. Dans ce temps, Syracuse était gouvernée républicainement et déchirée par des factions : l'une d'elles, s'emparant de l'autorité, bannit un grand nombre de citoyens. Ceux-ci implorèrent la protection de Gélon : il les ramena à Syracuse, et défit leurs ennemis. Tous les citoyens, fatigués de l'anarchie et prévenus en faveur de Gélon par sa haute renommée, se soumirent à lui, et lui donnèrent le trône avec un pouvoir absolu.

Son élévation au trône.

Les Carthaginois l'attaquèrent : repoussé d'abord par eux, il envoya demander des secours à Athènes et à Sparte : mais, sans leur aide, il parvint à triompher de ses ennemis, et augmenta tellement ses forces et sa puissance, que dix ans après, lorsque Xerxès attaqua la Grèce, Gélon offrit aux Athéniens et aux Spartiates deux cents galères, vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux, deux

mille archers et deux mille frondeurs ; il proposait même de payer les frais de la guerre ; mais il voulait le titre de généralissime de la Grèce. Les Grecs, désirant un allié et craignant un maître, répondirent qu'ils avaient besoin de soldats et non de généraux. Leur méfiance n'était pas mal fondée ; car, tandis que Gélon leur offrait des secours, il envoyait dans la Grèce Cadmus, chargé de riches présens, avec ordre de les offrir à Xerxès dans le cas où il serait vainqueur.

Dans le même temps, le roi de Perse, aussi peu sincère, sollicitait l'amitié de Gélon, et, d'un autre côté, engageait les Carthaginois à l'attaquer. De nouveaux troubles survenus les y décidèrent.

Terrillus, tyran d'Hymère, venait d'être renversé de son trône par Théron, roi d'Agrigente. Celui-ci descendait de Cadmus, fondateur de Thèbes, et avait donné sa fille en mariage à Gélon. Les Carthaginois armèrent dans le dessein apparent de faire rentrer Terrillus dans Hymère, mais avec l'intention réelle de s'emparer de la Sicile.

Sa victoire sur les Carthaginois.

Gélon leva une armée de cinquante-cinq mille hommes pour soutenir son beau-père *. Le plus habile général de Carthage, Amilcar, à la tête de trois cent mille guerriers, forma le siége d'Hymère. Il y établit deux camps : l'un renfermait ses vaisseaux tirés sur le rivage, et gardés par des troupes de mer ; il avait placé dans l'autre

* An du monde 3524. — Avant Jésus-Christ 480.

son armée de terre. Ces deux camps étaient fortifiés.

Gélon, informé que l'ennemi attendait de Sélinonte un corps de cavalerie auxiliaire, donna ordre à un détachement de troupes à cheval de se présenter à l'heure désignée à la porte du camp ennemi : cette ruse réussit : les Carthaginois accueillirent cette troupe, croyant que c'était le corps allié qu'ils attendaient. Les Syracusains, entrés dans le camp, surprirent Amilcar faisant un sacrifice, le poignardèrent, et mirent le feu à sa flotte. Au même instant, Gélon, à la tête de son armée, attaqua et prit de vive force l'autre camp.

Jamais victoire ne fut plus complète et ne fit autant de victimes; des trois cent mille Carthaginois la moitié périt; l'autre moitié tomba dans les fers. Vingt vaisseaux seuls retournèrent en Afrique. Tous les tyrans de Sicile recherchèrent l'amitié du vainqueur. Carthage, craignant de le voir arriver à ses portes, demanda la paix. Gélon l'accorda, et la principale condition du traité fut que les Carthaginois ne sacrifieraient plus à Saturne de victimes humaines; trophée d'autant plus glorieux pour le roi de Syracuse, qu'il signalait, non le triomphe de l'ambition, mais celui de l'humanité.

Son sage gouvernement.

Après avoir terminé cette guerre avec tant d'éclat, Gélon voulait secourir les Grecs contre les Perses; mais il apprit dans ce moment la victoire de Salamine : donnant alors un rare exemple de modération dans la prospérité, il cessa d'ambi-

tionner la gloire des armes ; et ne rechercha que la gloire plus douce et plus solide que donne une administration juste, sage et pacifique. Il ne pressait plus l'activité des arsenaux, mais il encourageait celle des ateliers ; il cessa de se montrer à la tête des armées, mais on le vit à la tête des laboureurs.

De retour à Syracuse, il convoque le peuple, l'invite à se rassembler avec ses armes : il arrive sur la place, seul, sans gardes, désarmé, rend compte aux citoyens de ses dépenses, de son administration civile et militaire, de la situation de l'état, rend la liberté à la nation, et lui propose de délibérer sur la forme de gouvernement qu'elle veut choisir.

L'admiration et la reconnaissance dictent des suffrages unanimes ; l'amour d'un peuple libre lui rend la couronne, l'affermit, et ordonne qu'on lui érige une statue qui le représente en habit de citoyen.

Long-temps après, Timoléon, voulant détruire tous les emblèmes de la tyrannie, renouvela l'usage antique de l'Égypte, et fit faire le procès aux rois dont les statues devaient être brisées. Le peuple les renversa toutes ; mais il défendit et conserva celle de Gélon.

Ce prince ne survécut que deux ans à cette action, plus célèbre que tous ses triomphes. Son convoi fut sans pompe comme il l'avait ordonné ; mais la reconnaissance publique lui bâtit un tombeau magnifique, environné de neuf tours, dans le lieu où sa femme Démarète fut inhumée. Depuis, Sa mort.

les Carthaginois, par une basse vengeance, détruisirent ce monument; mais, tant qu'on honorera la vertu, la mémoire de Gélon sera respectée.

Le père de Gélon était grand-sacrificateur; il avait quatre fils. Un oracle ayant prédit que trois d'entre eux parviendraient à la tyrannie; le pontife désolé s'écria : « Puissent plutôt mes fils être » accablés des plus grands malheurs que d'ac» quérir une telle fortune aux dépens de la li» berté! »

L'oracle, de nouveau consulté par lui, répondit qu'il ne devait pas désirer d'autre châtiment pour ses enfans que le trône, et qu'ils seraient assez punis par les traverses et les inquiétudes inséparables de la royauté. La vertu de Gélon démentit cette prédiction; mais le sort de ses deux frères la vérifia. Ce prince fut peut-être le seul que la fortune rendit meilleur au lieu de le corrompre. Il s'empara d'abord injustement du trône de Géla; mais il expia cette violence par sa sagesse, et rendit la liberté à Syracuse. Administrateur habile, il augmenta la population de cette ville, en y transportant les habitans de Mégare et de Camarine. Par ses ordres et par son exemple, les Syracusains sortirent de l'oisiveté; et leur territoire devint si fertile qu'ils furent en état d'envoyer une immense quantité de blés aux Romains, que désolait une affreuse disette. Les Carthaginois captifs augmentèrent l'activité des travaux publics. Gélon, pour faire la guerre à Carthage, avait levé sur ses peuples un impôt considérable. On

murmurait ; le roi, toujours accessible aux plaintes, convertit l'impôt en emprunt, et le rendit fidèlement.

On lui reprochait de ne point aimer les arts. Peut-être négligea-t-il la musique et la poésie dans un temps où il trouvait Syracuse trop disposée à la mollesse ; mais il encouragea l'architecture, employa les dépouilles des Carthaginois à bâtir deux temples en l'honneur de Proserpine et de Cérès.

Avide de tout genre de gloire, il remporta le prix de la course des chars aux jeux Olympiques. Son règne fut doux et juste ; et les républicains ne purent lui reprocher que d'avoir fait trop longtemps aimer la monarchie.

HIÉRON ET THRASYBULE.

(An du monde 3552. — Avant Jésus-Christ 452.)

Règne d'Hiéron.

HIÉRON, qui occupait le trône de Géla, succéda à son frère Gélon. Son amour pour les lettres faisait espérer un règne sage et doux ; mais les courtisans, qui opposent presque toujours leurs intérêts privés à l'intérêt public, et qui corrompent les rois afin de les dominer, l'enivrèrent du poison de la flatterie, le rendirent avide pour enrichir sa cour, injuste en lui faisant préférer la faveur au mérite, et violent parce qu'ils lui firent envisager comme factieux ceux qui se plaignaient avec justice, ou qui disaient courageusement la vérité.

Les voluptés dérangèrent la santé d'Hiéron :

forcé d'écarter les plaisirs, ils laissèrent place à la réflexion. Ses entretiens avec Simonide, Pindare, Bacchylide et Épicharme éclairèrent son esprit et adoucirent ses mœurs. Simonide eut principalement la gloire de le ramener à la vertu, fait honorable qui nous est rappelé par un traité de Xénophon sur la manière de gouverner. Cet ouvrage portait le titre d'*Hiéron*; c'est un dialogue entre ce prince et Simonide. Le roi déplore le malheur pour un monarque d'être privé d'amis; le poëte trace tous les devoirs des rois. On y trouve cette belle maxime : « La gloire d'un souverain » est, non qu'on le craigne, mais qu'on craigne » pour lui. Il doit disputer avec les autres rois, » non à qui courra le plus vite aux jeux Olym» piques, mais à qui rendra ses peuples plus heu» reux. »

Sa mort. Hiéron fit la guerre avec succès; il prit Catane et Naxe, et mourut après avoir régné onze ans.

Règne tyrannique de Thrasybule. Thrasybule, son frère, le remplaça, et parut n'hériter que de ses défauts : ses vices firent regretter plus vivement les vertus qu'avaient fait éclater ses deux frères. Esclave de ses favoris et de ses passions, il fut le bourreau de ses sujets, bannit les uns, dépouilla les autres, punit la vérité par l'exil, et la plainte par des supplices. Les Syracusains, excédés, appelèrent à leur secours les habitans des villes voisines. Thrasybule se vit assiégé dans Syracuse : presque tous les princes cruels sont lâches; il résista faiblement, capitula, quitta la ville où il n'avait régné qu'un an, et se retira à Locres. On ne dit rien de la durée ni de la fin de

sa vie ; Syracuse l'oublia, reprit sa liberté, et prospéra sous le gouvernement populaire jusqu'au temps où Denys y rétablit la tyrannie. Cet intervalle dura soixante ans.

Pour consacrer le souvenir de la délivrance des Syracusains, le peuple érigea une statue colossale à Jupiter Libérateur, et ordonna de célébrer tous les ans une fête solennelle, dans laquelle on devait immoler aux dieux quatre cent cinquante taureaux qui servaient ensuite à nourrir les pauvres dans un festin public.

Quelques partisans de la tyrannie excitèrent depuis des troubles; ils furent vaincus; et, pour réprimer l'ambition des ennemis de la démocratie, on fit une loi semblable à l'ostracisme d'Athènes; on la nommait *pétalisme*, parce que les citoyens donnaient leurs suffrages sur une feuille d'olivier. Loi du *pétalisme*.

Deucétius, chef des peuples qu'on appelait proprement Siciliens, les rassembla en corps de nation, et bâtit la ville de Polissa près du temple des dieux nommés *Palici*. Il servait d'asyle aux esclaves maltraités par leurs maîtres. Ce temple jouissait d'une grande renommée; on croyait que les sermens qu'on y prêtait étaient plus sacrés qu'ailleurs, et que leur violation attirait un châtiment certain. Deucétius soumit quelques villes voisines, et étendit sa puissance par plusieurs victoires; mais enfin, dans une bataille contre les Syracusains, il se vit abandonné par toute son armée qui prit la fuite. Ne consultant alors que son désespoir, il entra seul de nuit à Syracuse. Le

Victoires de Deucétius.

Son abandon par son armée.

lendemain matin, les habitans furent surpris, en arrivant sur la place, de voir prosterné au pied des autels ce prince, leur ennemi jusque-là si redoutable et si souvent vainqueur, et de l'entendre déclarer qu'il leur abandonnait sa vie et ses états.

Les magistrats convoquent l'assemblée; les citoyens accourent en foule; quelques orateurs véhémens excitent les passions du peuple, retracent les maux passés, et demandent, pour expier tant de sang répandu, la mort d'un ennemi public que le ciel lui-même semblait livrer à la vengeance. Cette proposition glaça d'horreur les anciens sénateurs : l'un de ces sages vieillards dit qu'il ne voyait plus dans Deucétius un ennemi, mais un suppliant dont la personne devenait inviolable; qu'écraser ainsi le malheur, ce serait à la fois une bassesse et une impiété. Il ajouta qu'en croyant plaire à Némésis, on s'attirerait son juste courroux, et qu'il fallait au contraire profiter de cet événement pour prouver la clémence et la générosité des Syracusains.

Son exil à Corinthe.

Tout le peuple se rangea à cet avis : on désigna à Deucétius pour lieu de son exil Corinthe, métropole de Syracuse, et on lui assura dans cette ville une subsistance honorable.

Depuis que Syracuse eut recouvré sa liberté, jusqu'au moment où Denys la lui enleva, l'histoire ne nous a conservé le souvenir que d'un grand événement, celui de l'invasion des Athéniens sous la conduite de Nicias : avec une armée nombreuse ils formèrent le siége de Syracuse. Les habitans, secourus par plusieurs villes alliées, et comman-

dés par le brave Hermocrate, résistèrent vaillamment ; mais malgré leur courage, ils se voyaient enfin réduits à capituler, lorsqu'une armée lacédémonienne, sous les ordres de Gylippe, défit la flotte des Athéniens, tua ou prit tous leurs soldats et fit périr leur chef. Cette guerre désastreuse, conseillée par Alcibiade, justifia son exil, et fut la cause de la ruine de sa patrie.

DENYS LE TYRAN.

(An du monde 3598. — Avant Jésus-Christ 406.)

Les revers ralentissent, mais n'éteignent point l'ambition : Carthage avait réparé ses pertes et accru sa puissance ; pour les états comme pour les hommes, la soif des richesses s'irrite en se satisfaisant, et la fertilité de la Sicile tentait sans cesse l'avidité des opulens Carthaginois : ils envoyèrent de nouveau dans cette île une forte armée. Le vaillant Hermocrate déploya contre eux le même courage qui l'avait fait triompher des Athéniens ; il combattit souvent avec succès, et défit en plusieurs rencontres ses nouveaux ennemis. Exploits d'Hermocrate.

Un jeune homme, destiné à opprimer sa patrie, Denys de Syracuse, la servait alors avec zèle ; il se faisait distinguer dans l'armée par son intelligence et son intrépidité ; les uns lui attribuaient une noble origine, les autres une basse extraction.

La gloire des exploits d'Hermocrate excita la jalousie de ses compatriotes : l'ombre n'est pas plus inséparable du corps que l'envie ne l'est du mérite ; une faction le fit condamner à l'exil. In- Sa mort.

digné de cette injustice, il voulut rentrer à Syracuse à main armée, et punir ses ennemis ; mais il périt dans le combat. Denys, qui l'accompagnait, fut blessé dans cette action ; et, pour apaiser la colère du peuple, ses parens répandirent le bruit de sa mort. Il ne reparut dans Syracuse que lorsque le temps, qui calme tout, eut assoupi les passions.

Description de la ville d'Agrigente

Les Carthaginois, profitant des dissensions de cette république, attaquèrent Agrigente, une des plus opulentes et des plus belles villes de Sicile. On y admirait un temple dédié à Jupiter qui avait trois cent quarante pieds de longueur, soixante de largeur, et cent vingt de hauteur. Pour juger de la richesse de ses habitans, il suffit de savoir qu'ils avaient creusé hors de la ville un lac d'un quart de lieue de tour et profond de trente pieds. L'un de ses citoyens, Exenète, vainqueur aux jeux Olympiques, rentra dans Agrigente avec trois cents chars attelés de chevaux blancs. Un autre, nommé Gillias, possédait un vaste palais ouvert en tout temps aux voyageurs. Cinq cents cavaliers, maltraités par un orage, se réfugièrent un jour chez lui ; il les hébergea tous et leur distribua des armes et des habits.

Les Carthaginois s'emparèrent de cette grande cité, et la chute d'Agrigente répandit la terreur dans toute la Sicile. Le peuple de Syracuse murmurait contre les magistrats qui ne l'avaient pas secouru ; mais comme on les craignait, personne n'osait prendre la parole pour les accuser. Denys, sortant alors de sa retraite, s'élance à la tri-

bune et reproche aux chefs de la république leur coupable inertie. On le condamna d'abord à une amende comme séditieux; il ne pouvait continuer à parler qu'après l'avoir payée; un riche citoyen, l'historien Philiste, vint à son secours, et lui prêta sur-le-champ l'argent nécessaire. Harangue de Denys.

Denys, après avoir satisfait à la loi, reprit la parole. Nourri dans l'étude des lettres, exercé à l'éloquence, il retraça pathétiquement la gloire et les malheurs d'Agrigente, il imputa tous les maux de la Sicile à la trahison des chefs de l'armée, à l'orgueil et à l'avidité des grands, enfin à la vénalité des magistrats, corrompus par l'or des Carthaginois. Il indiqua pour unique remède la déposition des coupables, et la nomination d'autres chefs, choisis dans le sein du peuple et dans les rangs des amis de la liberté.

Ce discours, qui plaisait aux passions, exprimait des désirs formés depuis long-temps par la multitude, mais comprimés par la crainte. Un applaudissement unanime y répondit : on déposa les chefs de la république; on en nomma de nouveaux, et Denys fut placé à leur tête.

Les généraux étaient plus difficiles à renverser. Il travailla par de sourdes et de longues menées à les rendre suspects; mais, fatigué de la lenteur de cette mesure, il prit un moyen plus prompt et plus efficace. Les troubles de Syracuse avaient fait exiler une foule de citoyens qui regrettaient amèrement leurs biens et leur patrie; et, comme on devait alors lever de nouvelles troupes contre les Carthaginois, Denys représenta que ce serait une

folie que de payer des soldats étrangers, quand il existait tant de Syracusains brûlant du désir de mériter leur réhabilitation par leurs services. Il obtint ainsi le rappel des bannis qui grossirent et fortifièrent son parti.

Dans le même temps, la ville de Géla demandait qu'on augmentât sa garnison. Deux factions la divisaient alors, celle du peuple et celle des riches. Denys s'y rendit avec trois mille hommes. Le premier masque des tyrans est presque toujours populaire; il se déclara contre les riches, les fit condamner à mort, confisqua leurs biens, doubla la solde de ses troupes, et paya la garnison commandée par le Lacédémonien Dexippe.

Tout lui réussit dans cette entreprise; mais il échoua contre l'incorruptibilité de Dexippe, qui refusa de s'associer à ses projets.

Denys, revenu à Syracuse, fut reçu en triomphe par le peuple; mais, opposant alors à la joie publique un maintien triste et sévère, il dit à ses concitoyens : « Tandis qu'on vous amuse par de » vains spectacles pour vous cacher les dangers » qui vous menacent, Carthage se prépare à vous » attaquer. L'ennemi sera bientôt à vos portes, et » la trahison est dans vos murs. Vos généraux » vous donnent des fêtes, et laissent vos troupes » manquer de pain. L'ennemi ne déguise plus ses » perfides espérances; le général carthaginois » vient de m'envoyer un officier pour m'engager » à suivre l'exemple de mes collègues, et pour » m'inviter, sous l'appât des plus fortes récom» penses, à trahir ma patrie en faveur de Car-

» thage. Incapable de cette lâcheté, je prévois » que les fautes de ceux qui partagent avec moi » le commandement me rendront en apparence » complice de cette infamie : je renonce aux di- » gnités que vous m'avez conférées; j'aime mieux » abdiquer le commandement que de me voir soup- » çonné d'intelligence avec des traîtres. »

Sa nomination de généralissime.

A ces mots, le peuple, toujours enclin à la méfiance, devint furieux, et s'écria qu'il fallait agir, comme du temps de Gélon, pour sauver la patrie; et, sans prendre le temps de réfléchir, il proclame Denys généralissime, et lui donne un pouvoir absolu.

Sa ruse pour accroître son pouvoir.

Denys sentit qu'il fallait se hâter d'achever son entreprise, de peur que le peuple, surpris de ce qu'il avait fait, ne s'aperçut qu'il s'était donné un maître. Il invita tous les citoyens au-dessous de quarante ans à se rendre, avec des vivres pour trente jours, à Léontium, ville remplie de déserteurs et d'étrangers, se doutant bien que la plupart des Syracusains, et sur-tout les plus riches, ne le suivraient pas. Il partit en effet avec peu de monde, et campa près de Léontium. Tout-à-coup, pendant la nuit, on entend au milieu du camp un grand tumulte excité par des émissaires de Denys. Il feint d'être effrayé, se lève à la hâte, sort du camp, et court se réfugier dans la citadelle de Léontium avec les soldats qui lui étaient le plus dévoués.

Au point du jour il rassemble le peuple, se plaint de la haine que lui attire sa fidélité, assure qu'on a tenté de l'assassiner, et demande qu'on lui

permette, pour sa sûreté, de prendre six cents gardes près de sa personne. La multitude fait rarement des conjurations, mais y croit facilement : elle lui accorde les six cents hommes qu'il désire ; il en prend mille, les arme, les paie magnifiquement, fait de grandes promesses aux soldats étrangers, renvoie à Sparte Dexippe dont il se méfiait, rappelle près de lui la garnison de Géla dont il était sûr, attire sous ses drapeaux tous les déserteurs, les gens sans aveu, les exilés, les criminels : avec ce cortège, digne d'un tyran, il rentre dans Syracuse. Le peuple consterné, craignant à la fois Denys, son escorte et les Carthaginois, baisse en silence la tête sous le joug.

Denys, pour affermir son autorité, épouse la fille d'Hermocrate, dont on chérissait la mémoire ; donne sa sœur à Polixène, beau-frère de ce général ; fait sanctionner dans une assemblée publique toutes ses opérations, et envoie au supplice Daphné et Démarque, citoyens courageux, qui seuls s'étaient opposés à son usurpation. Ce fut ainsi que de simple greffier il devint tyran de Syracuse.

Bientôt on apprit que les Carthaginois assiégeaient Géla : Denys la secourut faiblement, et se borna, sans combattre, à favoriser la fuite d'une partie des habitans qui en sortaient ; l'ennemi égorgea le reste. Cet événement fit soupçonner Denys d'intelligence avec Imilcon. Peu de temps après, les citoyens de Camarine abandonnèrent leur ville, pour éviter le sort des habitans de Géla.

La vue de ces victimes, ruinées par l'ennemi, et si mal protégées par le tyran, excita une sé-

dition dans son camp. Une partie de ses troupes l'abandonna et revint à Syracuse. Ces soldats furieux pillèrent le palais de Denys, outragèrent sa femme et la firent mourir par leurs violences.

Sédition dans le camp de Denys.

Les riches et les grands de Syracuse, saisissant cette occasion, se révoltent et envoient des cavaliers pour tuer le tyran. Ses soldats étrangers le défendent; il arrive avec cinq cents hommes, met le feu aux portes de la ville, y pénètre et fait massacrer tout le parti aristocratique qui lui en défendait l'entrée.

Sur ces entrefaites, Imilcon envoya un héraut à Syracuse pour négocier : on signa un traité par lequel Carthage accorda la paix, à condition qu'elle garderait une partie de la Sicile, et que Syracuse resterait sous le pouvoir de Denys. Cette convention confirma les anciens soupçons, et fit croire généralement que, pour régner, Denys avait vendu sa patrie. Cette paix fut conclue l'an du monde 3600, quatre cent quatre ans avant Jésus-Christ, à l'époque de la mort de Darius Nothus.

Traité de paix entre Carthage et Syracuse.

Certain d'être haï, Denys ne crut pouvoir régner que par la crainte sur la majorité de ses sujets qu'il regardait comme ses ennemis. Il immola les uns pour effrayer les autres, fortifia un quartier de la ville qu'on appelait l'Isle, le flanqua de tours, bâtit une citadelle, y logea de préférence les étrangers, fit construire dans cette enceinte beaucoup de boutiques, mit en place toutes ses créatures, donna les meilleures terres des proscrits à ses favoris, et partagea le reste entre les citoyens et les mercenaires.

Ayant assuré de cette sorte sa domination, il s'occupa à consoler les Syracusains, par un peu de gloire, de la perte de leur liberté. Il se mit à la tête de son armée, et subjugua plusieurs peuples qui, dans la dernière guerre, avaient donné des secours aux Carthaginois. Tandis qu'il assiégeait Herbérine, les troupes syracusaines qui étaient avec lui se révoltèrent, armèrent les bannis, et le forcèrent de se retirer à Syracuse avec ses soldats restés fidèles.

Nouvelle révolte dans l'armée de Denys.

Les révoltés le suivirent, s'emparèrent de l'Épipole, lui fermèrent toute communication avec la campagne, mirent sa tête à prix, et promirent le droit de cité aux étrangers qui l'abandonneraient. Ils en gagnèrent beaucoup par ce moyen. Avec leur secours et quelques alliés, ils formèrent le siége de la citadelle. Denys, réduit à l'extrémité, avait tellement perdu l'espoir de se sauver, qu'il délibérait avec ses amis sur le genre de mort qui devait terminer ses jours. Dans cet instant, Philiste lui reproche son désespoir, relève son courage, et le détermine à tenter encore la ruse et la force. Denys négocie; il demande aux rebelles la permission de sortir de la ville avec les siens: on le lui permet, et on lui accorde cinq vaisseaux. La nécessité de les équiper lui fait gagner du temps; les Syracusains, dans une fausse sécurité, désarment une partie de leurs troupes. Denys avait fait appeler secrètement des Campaniens en garnison dans les places appartenantes aux Carthaginois. Ils arrivent au nombre de quinze cents, forcent les portes, et s'ouvrent un passage jusqu'à

la citadelle. Le découragement s'empare des Syracusains; Denys, saisissant le moment favorable, fait une sortie impétueuse, renverse ce qui se trouve sur son passage, disperse ses ennemis et s'empare de la ville. Instruit par l'expérience du danger des excès, il arrête le carnage, promet l'oubli du passé, et congédie les Campaniens.

Dans ce même temps, les Lacédémoniens, qui venaient de ruiner la liberté d'Athènes, envoyèrent des ambassadeurs à Syracuse pour y fortifier la tyrannie.

Denys, craignant une nouvelle révolte, profita du moment où les citoyens étaient à la moisson, pour fouiller toutes les maisons et pour enlever les armes. Revenant ensuite au projet d'illustrer sa patrie qu'il asservissait, il s'empara de Naxe, de Catane, de Léontium; enrichit Syracuse par ses trophées, et forma le dessein de se rendre maître de Rhège. Une sédition qui éclata parmi ses troupes le força d'y renoncer.

Apprenant alors que les garnisons carthaginoises étaient très-affaiblies par une maladie contagieuse, il crut le moment favorable pour chasser ces dangereux ennemis de la Sicile, et s'y prépara. On vit tout-à-coup Syracuse changer de face. Ce n'était plus cette ville occupée de fêtes, de cérémonies, de spectacles; elle ne paraissait plus qu'un vaste arsenal. Par-tout on fabriquait des armes, on construisait des machines, on équipait des galères, on exerçait des soldats. En peu de temps, cent cinquante mille hommes furent levés et armés. Denys, métamorphosé lui-même, se

Préparatifs hostiles de Denys.

montrait sage, doux et clément : on croyait voir un autre homme.

Voulant se faire des alliés, il demanda en mariage la fille d'un riche citoyen de Rhège, qui lui répondit qu'on n'avait que la fille du bourreau à lui accorder. Cette raillerie coûta cher par la suite aux habitans de Rhège. Mieux accueilli à Locres, il épousa Doride, fille d'un homme puissant de cette ville. Il se maria aussi avec une Syracusaine nommée Aristomaque, fille d'Hypparinus et sœur de Dion, citoyen généralement considéré par ses talens et par ses vertus.

Ce double mariage était contraire aux mœurs d'Occident; mais Denys se plaçait au-dessus des lois. Il traita ses deux femmes avec douceur, parut les aimer également, et commanda à ses trésoriers de leur donner, ainsi qu'à Dion, tout l'argent qu'ils demanderaient.

Dion s'était formé à l'école de Platon. Espérant éclairer Denys par les lumières de la philosophie, et lui faire sentir l'évidente nécessité d'unir la morale à la puissance, pour son bonheur propre comme pour la félicité publique, il engagea Platon à venir à Syracuse, et fit entrer la sagesse dans le palais de la tyrannie.

Denys accueillit favorablement le philosophe, mais n'adopta pas ses principes. Un jour il se permit, en présence de Dion, des railleries sur le règne de Gélon : Dion lui dit : « Respectez » la mémoire de ce grand prince. On vous a » permis de régner, parce que Gélon a fait ai» mer la monarchie; et vous, qui la faites haïr,

» peut-être priverez-vous d'autres princes du » trône. »

Denys, ayant achevé ses préparatifs, rassembla le peuple, et lui proposa de déclarer la guerre à Carthage, assurant que c'était plutôt la prévenir que la commencer.

Guerre avec Carthage.

Le peuple approuva unanimement son dessein. Syracuse haïssait d'autant plus Carthage qu'elle croyait lui devoir son tyran. Aussi la guerre commença avec la fureur de la haine; à son signal, la populace, dans toutes les villes, pilla et massacra les marchands carthaginois.

Denys se voyait à la tête de quatre-vingt mille hommes; sa flotte montait à deux cents galères et cinq cents barques. Ses succès furent rapides; il prit la plupart des villes soumises aux Carthaginois ou à leurs alliés.

L'année suivante, Carthage envoya en Sicile une armée de trois cent mille hommes sous les ordres d'Imilcon; Magon commandait une flotte de quatre cents galères. Ils se rendirent maîtres d'Erix et de Messène; presque toute la Sicile abandonna Denys. Ce prince, ayant résolu d'attaquer l'ennemi, ordonna à son amiral Leptine de l'attendre à Catane. Cet officier n'obéit pas, fut battu et mis en fuite. Denys se trouva forcé de retourner à Syracuse, que Magon bloquait par mer. Imilcon l'y suivit et plaça sa tente dans un temple de Jupiter près de la ville.

Magon s'empara de deux petits ports; Imilcon se rendit maître du faubourg d'Achradine, pilla les temples de Cérès et de Proserpine, ravagea les

champs et détruisit tous les tombeaux, sans épargner celui de Gélon et de Démarète. Mais bientôt Polixène, beau-frère du tyran, lui amena des secours de Grèce et d'Italie; la flotte syracusaine défit la flotte ennemie.

Denys se trouvait alors absent pour rassembler des vivres : les Syracusains, fiers de leur victoire, s'ameutèrent pour reprendre leur liberté. Comme ils étaient réunis, le tyran arrive et veut d'abord féliciter le peuple sur sa victoire.

Harangue de Théodore.

Un citoyen nommé Théodore l'interrompt : « On nous fait, dit-il, de vains complimens pour » flatter notre orgueil; on nous berce de l'espoir » d'obtenir la paix et de nous délivrer de nos en- » nemis; mais la servitude est-elle une paix? Et » connaissons-nous de plus cruels ennemis que » notre tyran? Imilcon, vainqueur, ne nous im- » poserait qu'un tribut : Denys s'enrichit de nos » biens et se nourrit de notre sang. Ses tours nous » emprisonnent; ses satellites étrangers nous ou- » tragent, ils irritent contre nous les dieux en » pillant leurs temples. Prouvons à Sparte et à nos » alliés que nous ne sommes pas indignes du nom » de Grecs, et que nous aimons la liberté comme » eux. Si Denys veut s'exiler, ouvrons-lui nos » portes; s'il veut régner, montrons-lui notre » indépendance et notre courage. »

Déclaration de Sparte.

Le peuple ému, mais incertain, fixait en silence ses regards sur les envoyés de Sparte. Phérécide, Lacédémonien, chef de la flotte, monte précipitamment à la tribune. Le nom de Sparte

annonçait un discours énergique pour la liberté ; mais quelles furent la surprise et la consternation publiques, lorsque Phérécide déclara que sa république l'avait envoyé pour secourir Syracuse contre Carthage, et non pour faire la guerre à Denys et détruire son autorité.

Ce discours imprévu répandit le découragement ; et, la garde du tyran arrivant sur ces entrefaites, l'assemblée se sépara. Cette tentative infructueuse eut cependant un grand résultat. Denys, effrayé de la haine qu'il inspirait, s'efforça de se rendre populaire, de gagner par des largesses ceux qu'il ne pouvait vaincre par ses rigueurs, et de se concilier les esprits par une bienveillance plus adroite que sincère.

Fermeté de Testa, sœur de Denys.

On peut rarement vaincre son caractère ; Denys, même lorsqu'il voulait gouverner en bon roi, laissait souvent apercevoir le tyran. Sur un simple soupçon, il menaça les jours de son beau-frère Polixène : celui-ci prit la fuite. Denys, furieux de voir échapper sa victime, fit de violens reproches à sa sœur Testa de ne l'avoir pas averti du départ de Polixène : « Croyez-vous, lui répondit-elle, » que je sois assez lâche pour n'avoir pas accom- » pagné mon époux, si j'avais connu ses dangers » et appris son départ ? Je l'ignorais ; soyez cer- » tain que j'aimerais bien mieux être nommée » dans tout autre pays la femme du banni Po- » lixène, que d'être appelée ici la sœur du ty- » ran. »

Une si noble fierté força Denys à l'admiration ; et la vertu de cette princesse lui attira tant d'es-

time que les Syracusains, après la destruction de la tyrannie, lui conservèrent les honneurs, le rang et le traitement de reine. Lorsqu'elle mourut, le deuil fut général, et tous les citoyens assistèrent à ses funérailles.

Victoires de Denys.

Tandis que la tyrannie opprimait Syracuse, un fléau qu'on peut lui comparer, mais plus rapide encore, la peste, fit de grands ravages dans l'armée carthaginoise. Denys en profita : il attaqua les ennemis par terre et par mer, en fit un grand carnage et détruisit presque toute leur flotte. Imilcon lui offrit cinq cents talens pour obtenir la liberté de se retirer. Denys accorda cette liberté aux Carthaginois et non à leurs alliés. Imilcon se retira précipitamment ; les barbares qu'il abandonnait furent tous tués ou pris. Les Ibériens seuls capitulèrent ; on les incorpora à la garde royale : ainsi Carthage vit son orgueil humilié au moment où elle se croyait maîtresse de la Sicile.

Denys étendit ses conquêtes dans toute la contrée. Il menaça ensuite Rhège; et tous les Grecs d'Italie formèrent une ligue contre lui. Les Gaulois, dont l'ambition convoitait l'Italie, offrirent leur appui au tyran de Syracuse. Magon revint en Sicile, fut de nouveau battu et signa la paix. Cette guerre terminée, Denys porta ses armes en Italie, y gagna une grande victoire et fit dix mille prisonniers. Il les renvoya sans rançon, et conclut un traité avec ses ennemis. Rhège fut seule exceptée ; il attaqua vivement cette ville, et reçut une blessure pendant le siége. Les habitans, privés de vivres et réduits à la dernière extrémité, se rendi-

rent. Il donna la liberté à ceux qui se rachetaient, et vendit les autres. Phytta, qui avait engagé la ville à se défendre, éprouva toute la rigueur du tyran ; il le fit attacher à un poteau et battre de verges. Pour aggraver son supplice, il lui apprit qu'on venait de jeter son fils dans la mer. « Mon fils, » répondit ce père infortuné, est plus heureux » que moi d'un jour. »

La vanité de Denys ambitionnait tous les genres de gloire ; il voulait conquérir la palme des lettres comme celle des armes. Ce noble sentiment tempéra quelquefois ses vices, et lui arracha souvent des marques d'estime pour les généreux courages qui lui résistaient. Son amour pour les lettres.

Il n'aimait pas la vertu ; mais il admira et respecta celle de ses deux femmes. L'industrie et les talens recevaient de lui des encouragemens et des récompenses, et s'il commit autant de cruautés que la plupart des tyrans, il développa aussi de grandes qualités dont ils étaient privés.

Sa rigueur, comme roi, le fit haïr ; sa vanité, comme poëte, le rendit ridicule. Il envoya à Olympie son frère Théaride, pour disputer en son nom le prix de la course et de la poésie. La magnificence de ses équipages, la voix sonore des lecteurs qu'il avait choisis, attirèrent d'abord un applaudissement général. Mais lorsqu'on entendit ses vers, ils excitèrent un rire universel. Ses chars, mal conduits, se brisèrent contre une borne ; et la galère qui ramenait ses envoyés fut battue par une tempête et désemparée.

La flatterie de sa cour le consola des rigueurs

de l'opinion publique. Cependant ayant lu un jour au poëte Philoxène une pièce de vers, celui-ci la critiqua librement. Le prince, irrité, l'envoya dans une prison qu'on nommait *les carrières*. Quelques grands ayant intercédé pour lui, Denys le remit en liberté et l'invita même à dîner. Pendant le repas, le roi lut encore des vers, et demanda à Philoxène son avis. Celui-ci lui répondit en souriant : « Qu'on me ramène aux carrières. » Cette plaisanterie demeura impunie.

Il fut plus sévère pour Antiphon. Le prince demandait quelle était la meilleure espèce d'airain; Antiphon dit que c'était celui dont on avait fait les statues d'Harmodius et d'Aristogiton : ce trait lui coûta la vie.

Un second échec littéraire à Olympie irrita tellement Denys, que plusieurs de ses amis périrent victimes de sa fureur. Pour se distraire de ses chagrins, il fit une expédition en Épire, et rétablit sur le trône Alceste, roi des Molosses. Une irruption en Toscane, et le pillage d'une ville et d'un temple lui valurent quatre cents talens. Ayant entrepris une autre guerre contre les Carthaginois, il perdit une bataille où son frère Leptine fut tué, et il se vit obligé de céder plusieurs places en Sicile à ses ennemis.

De tous les triomphes de Denys, celui dont il jouit avec le plus d'ivresse fut le prix qu'il remporta dans Athènes aux fêtes de Bacchus. Il y avait envoyé une tragédie pour le concours; on le proclama vainqueur. Il est impossible de peindre

l'excès de ses transports; il ordonna de rendre de publiques actions de graces aux dieux; il ouvrit les prisons, prodigua ses trésors; toutes les maisons étaient en fêtes; tous les temples fumaient d'encens : dans sa joie, il se livra tellement aux excès de la table, qu'une indigestion le mit à l'extrémité.

Il avait eu plusieurs enfans de ses deux femmes. Dion voulait qu'il préférât ceux d'Aristomaque, et disait que cette princesse, étant syracusaine, devait l'emporter sur une étrangère. Un autre parti, puissant dans la cour, soutenait le jeune Denys, fils de la Locrienne Dorisque. Le tyran l'avait déjà désigné pour son successeur. Mais comme les conseils de Dion semblaient faire impression sur son esprit, les médecins, craignant qu'il ne revînt sur sa décision, lui donnèrent un narcotique qui le fit passer du sommeil à la mort. Il était âgé de cinquante-huit ans. Sa mort.

Ce prince respectait aussi peu les dieux que les hommes : revenant à Syracuse avec un vent favorable, après avoir pillé le temple de Proserpine à Locres : « Vous voyez, dit-il, comme les dieux » favorisent les sacriléges. » Une autre fois, il dépouilla la statue de Jupiter d'un manteau d'or massif, assurant *que ce vêtement était trop lourd en été, et trop froid en hiver*. Il y substitua un manteau de laine *propre à toutes les saisons*.

Il enleva à l'Esculape d'Épidaure sa barbe d'or, sous prétexte qu'il n'était pas convenable qu'un fils portât de *la barbe quand son père n'en avait pas*. Dans la plupart des temples, on avait placé des tables d'argent avec cette inscription : *Aux bons*

dieux; il s'en empara, voulant, dit-il, profiter de leur bonté. Ces dieux étaient représentés le bras tendu et portant à la main des coupes et des couronnes d'or : il s'en saisit, disant que c'était folie de demander sans cesse des biens aux dieux, et de les refuser lorsqu'ils étendaient la main pour les offrir.

La crainte, inséparable de la tyrannie, lui inspirait une méfiance qui le rendit plus malheureux que ses victimes. Son barbier s'étant vanté de porter quand il le voulait le rasoir à la gorge du tyran, il le fit périr. Depuis ce temps, ses filles seules le rasèrent. Quand elles furent vieilles, elles lui brûlaient la barbe avec des coquilles de noix.

Il faisait fouiller les appartemens de ses femmes avant d'y entrer. Son lit était environné d'un fossé profond, un pont-levis en ouvrait le passage. Son frère et ses enfans ne pénétraient chez lui que visités et désarmés.

Amitié de Damon et de Phytias.

Quoiqu'il ne goûtât point les plaisirs de l'amitié, il en sentait le prix. Ayant condamné à mort un citoyen nommé Damon, celui-ci demanda un sursis et la permission de faire, avant de mourir, un voyage nécessaire. Phytias, son ami intime, offrit de se mettre en prison à sa place, et répondit de l'exactitude de son retour. Le temps prescrit était presque entièrement écoulé; l'instant fatal approchait; Damon ne revenait point. Tout le monde tremblait pour la vie de Phytias; celui-ci, calme et serein, ne témoignait aucune inquiétude, et disait que son ami arriverait au moment fixé.

L'heure sonna; Damon parut et se jeta dans les bras de Phytias. Denys, versant des larmes d'attendrissement, accorda la vie à Damon, et demanda comme faveur aux deux amis d'être reçu en tiers dans leur amitié.

Le roi ne s'aveuglait pas sur sa position. Un de ses courtisans, Damoclès, exaltait sans cesse le bonheur du prince, sa richesse, sa puissance, la magnificence de son palais et la variété des plaisirs dont il jouissait. « Puisque vous enviez mon » bonheur, lui dit Denys, je veux vous mettre à » portée de le goûter. » Il le plaça sur un lit d'or, lui fit servir un festin magnifique et l'environna d'esclaves de la plus rare beauté prêts à exécuter tous ses ordres. Épée de Damoclès.

Damoclès, respirant les parfums les plus exquis, voyant à sa disposition les mets les plus délicats, paraissait dans l'ivresse de la joie; tout-à-coup, en levant les yeux, il aperçoit la pointe d'une lourde épée suspendue sur sa tête, et qui ne tenait au plafond que par un crin de cheval. Le plaisir disparaît; la terreur le remplace; il ne voit plus que la mort, et demande pour unique grace qu'on le délivre promptement d'une volupté si menaçante et d'un bonheur si périlleux. Quelle effrayante image de la tyrannie, sur-tout quand elle est tracée par le plus habile et le plus fortuné des tyrans!

DENYS LE JEUNE.

Les exploits de Denys, sa popularité dans les derniers temps de sa vie, la richesse de l'état et Son règne paisible.

l'habitude de l'obéissance semblaient avoir familiarisé les Syracusains avec la tyrannie. Denys le jeune monta sans obstacle sur le trône, et succéda paisiblement à son père. Il montra d'abord autant de douceur et de nonchalance, que son prédécesseur avait déployé d'activité et de sévérité. Les talens de Dion pouvaient être très-utiles au roi, à qui il proposa d'aller négocier la paix en Afrique, ou, s'il préférait la guerre, de commander les armées et d'équiper à ses frais cinquante galères. Son zèle, bien accueilli par le roi, et mal interprété par les courtisans, devint bientôt suspect. Ces lâches flatteurs, au lieu de louer sa générosité, firent craindre sa puissance. Dion ne partageait pas leurs débauches, et voulait préserver le roi du poison de leurs conseils. Ils le représentèrent à Denys comme un rival dangereux et comme un censeur importun. Il est vrai que la rigidité de ses formes effrayait la jeunesse et rendait sa vertu moins persuasive. Platon, son maître, lui reprochait la rudesse de son caractère et parvint à l'adoucir.

Le roi aimait les lettres et les arts : bon et familier avec ceux qui l'approchaient, ses amis prenaient facilement sur lui un grand empire. Dion, qui le savait, lui inspira un vif désir de voir Platon. Ce philosophe résista long-temps à ses instances; mais l'espoir de faire un grand bien aux hommes, en adoucissant la tyrannie, le détermina.

Arrivée de Platon à Syracuse.

Son arrivée à Syracuse répandit l'effroi parmi les courtisans, qui croyaient déjà voir la renaissance de la liberté et la réforme des abus. Ils lui

opposèrent avec adresse Philiste l'historien, homme d'état habile, partisan des priviléges des grands et du pouvoir arbitraire : on le rappela de son exil.

Le roi reçut Platon avec honneur. Son esprit le charma, et en peu de temps son amitié pour lui devint une passion. Il ne pouvait plus vivre sans lui et ne voulait rien faire que par ses avis. La cour, changeant de décoration comme un théâtre, semblait transformée en académie.

Au milieu d'un sacrifice, le héraut ayant dit, selon la coutume : « Puissênt les dieux maintenir » long-temps la tyrannie et conserver le tyran, » Denys s'écria : « Ne cesseras-tu jamais de me maudire ? » Cette exclamation consterna Philiste et ses amis. Ils s'appliquèrent à décrier Dion et Platon, et à miner leur crédit. « Autrefois les » Athéniens, disaient-ils au prince, n'ont pu » prendre Syracuse avec cinquante mille hommes, et aujourd'hui un seul de leurs sophistes » va vous détrôner, et vous donner, en échange » d'une autorité réelle, un souverain bien chimérique, que leur académie ne peut pas même définir. »

Le hasard vint au secours de leurs intrigues. On intercepta des lettres que Dion écrivait aux ambassadeurs de Carthage, et dans lesquelles il les invitait, pour parvenir à faire une paix solide, à ne pas négocier avec Denys, sans qu'il fût présent aux conférences : on fit envisager au roi cette correspondance comme une trahison.

Ce prince, ayant caché quelques jours son res-

Exil de Dion. sentiment, engagea Dion à se promener avec lui, le conduisit au bord de la mer, lui montra ses lettres, lui adressa de vifs reproches; et, sans vouloir entendre sa justification, le fit embarquer pour le Péloponèse.

Le bruit se répandit aussitôt qu'on devait faire mourir Platon : mais Denys se borna à le loger et à le garder honorablement dans la citadelle, afin de l'empêcher de rejoindre Dion; car son amitié pour ce philosophe, loin d'être affaiblie, était mêlée de jalousie comme la passion la plus ardente, et il l'accablait tour-à-tour de caresses et de reproches.

Retour de Platon à Athènes. Platon voulait profiter de cette amitié tyrannique pour obtenir la grace et le retour de Dion. Le roi promettait son rappel, à condition qu'il ne le décrierait pas dans l'esprit des Grecs. Platon, fatigué de voir qu'on l'amusait par de vaines paroles, exigea et obtint enfin la liberté de retourner en Grèce. Arrivé à Athènes et nommé magistrat, son tour vint de faire les frais des fêtes et des spectacles publics; Dion voulut en payer la dépense. Après avoir rempli ce devoir d'une généreuse amitié, il parcourut toute la Grèce, et conquit par ses vertus l'estime générale. Les Lacédémoniens lui donnèrent à Sparte le droit de cité.

Cependant le roi de Syracuse, toujours épris de la philosophie, malgré ses courtisans, appelait près de lui de toutes parts les sages les plus célèbres : leurs entretiens ne purent lui faire oublier Platon; son absence irritait le désir qu'il avait de le revoir. Il lui écrivit que s'il ne revenait pas, Dion resterait toujours exilé. L'amitié le ramena

à Syracuse. Il y jouit, dans les commencemens, d'une grande faveur; mais comme il sollicitait sans relâche le rappel de Dion, et que Denys, au lieu d'y consentir, faisait vendre ses terres, le roi et le philosophe se brouillèrent. Les gardes du tyran voulurent tuer Platon, l'accusant d'avoir conseillé au roi d'abdiquer. Denys lui sauva la vie, et le laissa retourner en Grèce.

Son rappel à Syracuse.

Son retour en Grèce.

La sagesse s'exila avec lui de Syracuse; Denys, privé de ses conseils, se livra sans réserve aux voluptés. L'injustice est compagne des vices; ne gardant aucune mesure, il contraignit sa sœur Arète, femme de Dion, à épouser un de ses favoris nommé Timocrate. Dès ce moment, Dion, outragé, résolut de se venger et de détrôner le tyran.

Haine de Dion contre Denys.

S'occupant à lever des troupes, il comptait sur le secours des bannis de Sicile, qui se trouvaient en grand nombre dans la Grèce. La peur de la tyrannie les retint : vingt-cinq eurent seuls le courage de s'associer à son entreprise. Étant parvenu à rassembler dans l'île de Zacinthe huit cents guerriers choisis, mûrs et éprouvés, il leur déclara son projet. Le danger d'une attaque avec si peu de monde contre un prince qui pouvait leur opposer cent dix mille hommes de troupes et quatre cents navires, étonnait leur courage; ils hésitaient et trouvaient ce dessein téméraire et insensé. L'éloquente fermeté de Dion dissipa leurs craintes et les entraîna. Ils s'embarquèrent, et, après de longues traverses et de violens orages qui les poussèrent sur les côtes d'Afrique, ils arrivèrent à Minoa,

Sa descente en Sicile.

petite ville de Sicile. Denys était alors occupé à faire une expédition dans la Pouille, en Italie; Timocrate commandait en son absence. Il envoya un courrier au roi; mais ce courrier s'étant endormi dans un bois, un loup emporta le sac qui contenait les dépêches; de sorte que Denys ne fut informé que long-temps après de la descente de Dion.

Prise de Syracuse. Cet illustre chef des bannis s'approcha de Syracuse; les mécontens qui se joignirent à lui portèrent sa troupe à cinq mille hommes. Ils marchaient couronnés de fleurs. Le peuple, loin de leur résister, se souleva et tourna sa fureur contre les favoris du tyran. Timocrate, vivement pressé, n'eut pas le temps de se jeter dans la citadelle, et s'enfuit de la ville. Tous les citoyens volèrent au-devant de Dion, parés comme aux jours de cérémonies. On n'entendait dans les airs que le son des instrumens et des cris de joie, et cette prise de Syracuse fut plutôt une fête qu'une victoire. Un héraut publia que Dion et Mégaclès étaient venus pour détruire la tyrannie et pour affranchir la Sicile.

Dion monta à la tribune pour exhorter le peuple à le seconder dans ce généreux dessein. On lui jeta des fleurs; on le couvrit d'applaudissemens; des suffrages unanimes lui donnèrent, ainsi qu'à son frère, le titre de capitaines généraux, en leur adjoignant vingt citoyens.

Cependant Denys, informé de ces événemens, arriva et entra dans la citadelle. Les Syracusains l'y assiégèrent. Il fit une sortie : Dion fut blessé;

ses troupes plièrent, et, malgré sa blessure, ce chef intrépide parcourut la ville, réveilla les courages, appela le peuple à son secours, rétablit le combat, repoussa l'ennemi, et le força à se renfermer dans la forteresse.

Disgrace de Dion.

L'artificieux Denys, connaissant la mobilité du peuple et sa disposition à la méfiance, écrivit à Dion, et lui fit adresser par sa femme des lettres adroitement rédigées, qui rappelaient son ancien zèle pour la conservation de la tyrannie : on fut obligé de lire ces lettres dans l'assemblée générale; car le secret aurait augmenté les soupçons. Cette lecture ébranla la confiance des citoyens qui donnèrent sur-le-champ le commandement de la flotte à Héraclide.

Dion se plaignit vivement de cette injustice; mais, après avoir reproché à Héraclide ses intrigues, donnant le premier l'exemple de l'obéissance aux lois, il rendit au nouvel amiral les honneurs dus à sa charge.

Peu de temps après, Philiste, arrivant de la Pouille au secours de Denys, fut vaincu, pris et mis à mort. Denys offrit alors de rendre la citadelle, pourvu qu'on lui permît de se retirer en Italie. Le peuple n'y voulait pas consentir; le prince, profitant d'un vent favorable, s'enfuit sur un vaisseau chargé de ses trésors.

On blâmait généralement Héraclide de l'avoir laissé passer; mais le peuple oublie ses intérêts les plus réels quand on flatte ses passions. Héraclide, pour se populariser, proposa le partage des terres et la suppression de la solde des étrangers; Dion

s'y opposa fortement : les Syracusains, irrités, le destituèrent et nommèrent vingt-cinq nouveaux généraux, à la tête desquels ils placèrent Héraclide.

Ceux-ci cherchèrent à séduire les soldats étrangers pour les engager à abandonner Dion; ils demeurèrent fidèles et le défendirent. On voulut les attaquer; mais Dion s'avança intrépidement contre ses ennemis, les effraya, les dispersa, et se retira dans les terres de Léontium.

Les Syracusains attaquèrent la flotte royale et la défirent; mais comme dans la joie de ce succès ils se livraient la nuit à la débauche, Nyptius, qui commandait dans la citadelle, fit une sortie, surprit les guerriers dispersés, les massacra, livra la ville au pillage, enleva les femmes et les enfans, et les enferma dans la forteresse.

Son rappel. Le malheur des Syracusains mit fin à leur ingratitude; on résolut unanimement de rappeler Dion. Les députés du peuple vinrent le trouver, se jetèrent à ses pieds, en le suppliant d'oublier l'injustice de ses concitoyens.

Dion rassembla ses soldats; il leur dit, en versant des larmes : « Péloponésiens, vous pouvez » délibérer sur la demande qui vous est faite; » quant à moi, puisque ma patrie est en danger, » l'hésitation ne m'est plus permise; je la sauve- » rai avec vous où je périrai avec elle. Souvenez- » vous seulement que je n'ai pas abandonné mes » alliés dans le péril, et que je ne les quitte que » pour secourir mes compatriotes dans l'infor- » tune. »

Tous les étrangers demandèrent à grands cris qu'on les menât à Syracuse. Lorsqu'il fut près de la ville, la partie des habitans qui lui était contraire, barrait les portes et lui en défendait l'entrée ; d'autres les combattaient pour les forcer à les ouvrir. Pendant ce temps, Nyptius fit une sortie, tuant tout ce qu'il rencontrait, et mettant le feu à la ville. L'incendie termina la discorde; tous les citoyens réunis ouvrent les portes. Dion marche contre les ennemis; des cris de joie et de fureur l'accompagnent; tout ce qui peut porter les armes se joint à lui; les soldats de Nyptius sont taillés en pièces ; la ville est délivrée ; Héraclide et Théodote, chefs des factieux, se livrent eux-mêmes à la discrétion du vainqueur. On lui conseillait de les abandonner à la vengeance des soldats : « J'ai appris à l'académie, répondit-il, l'art » de dompter ma colère. Il ne suffit pas d'être hu» main pour les gens de bien, il faut être clément » à l'égard de ses ennemis. La plus belle victoire » est celle qu'on remporte sur ses propres pas» sions. Si Héraclide a été méchant et envieux, » ce n'est pas une raison pour que Dion souille sa » vertu par une lâche vengeance. »

On le nomma généralissime. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de rendre le commandement de la flotte à Héraclide. Il pressa ensuite le siége de la citadelle, et ordonna prudemment qu'on laissât la mer libre. La garnison, comme il l'avait prévu, profitant de cette liberté, s'embarqua et s'éloigna de Syracuse. Les princesses, devenues libres, sortent de la citadelle ; Arète, Sa nomination de généralissime

femme de Dion, que le tyran avait forcé de passer dans les bras de Timarque, s'avançait triste, tremblante, les yeux baissés, attendant en silence un arrêt sévère. Elle se prosterne; Dion la relève, l'embrasse, remet son fils dans ses bras, et lui ordonne de venir, comme autrefois, habiter sa maison. Ce fut alors que Platon lui écrivit: « La Grèce entière a les yeux fixés sur vous, et » vous regarde comme l'homme le plus sage et » le plus fortuné de la terre. »

Dion voulait établir, à Syracuse, le gouvernement aristocratique de Lacédémone; mais l'ambitieux Héraclide, tant de fois coupable et tant de fois absous par la clémence, se rangea dans le parti populaire. Dion l'appela au conseil; il répondit audacieusement qu'il ne se rendrait qu'aux assemblées du peuple. Souvent les soldats avaient voulu le tuer. Dion s'était toujours opposé à leurs fureurs : mais cette fois, las de tant d'insultes, il leur permit la vengeance. Héraclide périt, le peuple le pleura, et Dion subit ce supplice intérieur qu'inflige à l'ame un premier crime. Plus il était vertueux, plus il fut tourmenté. Toutes les nuits un fantôme effrayait son imagination. Une femme colossale, aux yeux hagards, le poursuivait par-tout, et balayait violemment sa maison. La mort de son fils, qui se tua lui-même, mit le comble à ses chagrins.

Conspiration contre lui.

Un de ses amis intimes, Callippe l'Athénien, formant le projet de se rendre maître de Syracuse, conspira contre lui. Dion fut informé de ce complot par sa femme et par sa sœur qui l'avaient

découvert. Callippe, accusé, vint trouver Dion, protesta de son innocence, versa des larmes, et appuya sa justification par le plus redoutable des sermens. Celui qui le prêtait portait une torche à la main; on le couvrait du manteau de pourpre de Proserpine, et il se vouait aux plus horribles supplices dans le cas où il deviendrait parjure.

Cependant les princesses reçurent peu de temps après de nouveaux avertissemens. Tous les amis de Dion lui conseillaient de prévenir Callippe, mais, trop repentant d'un premier meurtre, il ne put se résoudre à en permettre un second, et il préféra le péril aux remords. Callippe le fit assassiner par des soldats, et jeta les princesses au fond d'une prison. La veuve de Dion y accoucha d'un fils qui y mourut. Sa mort.

Le lâche meurtrier d'un héros gouverna ou plutôt opprima Syracuse. Le peuple, consterné, se plaignait de la patience des dieux; mais quelque temps après, le nouveau tyran étant parti pour s'emparer de Catane, son absence rendit le courage et l'espérance aux Syracusains, et ils reprirent leur liberté. Callippe vint assiéger Messine; il échoua et perdit la plupart de ses soldats. Toutes les villes de Sicile lui fermèrent leurs portes. Repoussé par-tout, il se cacha quelque temps dans la ville de Rhège, mais enfin Leptine l'y découvrit, et l'immola avec le même poignard qui avait tranché les jours de Dion.

Dans ce même temps, Icétas, prince de Léontium, tira de prison les princesses Aristomaque et Arète; mais ensuite, gagné par la faction popu-

laire ; il les embarqua pour le Péloponèse, et les fit noyer en route. Timoléon dans la suite les vengea.

Après la mort de Callippe, les amis de Dion écrivirent à Platon, pour le consulter sur la forme de gouvernement qu'ils devaient choisir. Il leur conseilla de nommer deux rois comme à Sparte, un sénat pour faire les lois, et trente-cinq magistrats pour en assurer le maintien. Tandis qu'on délibérait sur sa proposition, Hypparinus, frère de Denys, aborda à Syracuse avec une flotte chargée de troupes, et s'empara de l'autorité ; il l'exerça deux ans. Un Syracusain, nommé Nypséa, lui succéda, mais Denys le jeune, à la tête d'une armée étrangère, débarqua en Sicile, le chassa, et s'empara de nouveau du trône.

Descente de Denys en Sicile.

Le tyran, pour remercier les dieux de sa restauration, envoya à Olympie et à Delphes des statues d'or. Les Athéniens les interceptèrent, et, malgré ses reproches, s'en servirent pour payer la solde de leurs troupes.

Les malheurs aigrissent quand ils n'éclairent pas : ceux de Denys l'avaient rendu féroce ; il remplissait la ville de sang, dépouillait, tuait et bannissait les meilleurs citoyens. Ces bannis s'étaient réfugiés en grand nombre chez Icétas : profitant de ces troubles, les Carthaginois firent de grands progrès en Sicile.

Accablés de tant de maux, les exilés de Syracuse envoyèrent une ambassade à Corinthe pour demander des secours contre leurs ennemis et contre leur tyran. Icétas, paraissant favoriser leurs

projets, les trompait et traitait sous main avec les Carthaginois, dans l'espoir de se rendre, par leur appui, maître de Syracuse.

Guerre entre Corinthe et Denys.

Corinthe, touchée du sort de son antique colonie, accueillit favorablement l'ambassade des exilés, résolut de leur rendre la liberté, déclara la guerre à Denys, et donna le commandement de ses troupes à Timoléon. Cet homme, devenu depuis si célèbre, était le chef d'une des plus grandes familles de Corinthe. Soldat intrépide, capitaine expérimenté, homme d'état habile, constant ami de la liberté, ses mœurs étaient douces, ses vertus bienveillantes; jamais il ne montra de passion que contre la tyrannie.

Commandement de Timoléon.

Son fratricide.

Dans sa jeunesse, il avait un frère aîné, nommé Timophane, qu'il chérissait tendrement, mais moins que la liberté. Il lui sauva la vie dans un combat en le couvrant de son corps. Ce frère, aussi ambitieux que Timoléon était philosophe, se forma un parti dans Corinthe, et s'empara de l'autorité. Timoléon fit de vains efforts pour l'engager à abdiquer; après avoir employé tour-à-tour les argumens les plus forts, les caresses les plus tendres, les prières les plus ardentes et les plus effrayantes menaces, il entra dans une conspiration contre lui, et le fit assassiner en sa présence par deux de ses amis.

Il est affligeant pour l'humanité de penser que les principaux citoyens de Corinthe, les philosophes les plus célèbres et le sage Plutarque lui-même ont donné des éloges à ce crime; mais un grand nombre d'hommes vertueux couvrirent de

blâme ce fratricide ; sa mère le maudit, lui interdit sa maison ; et son propre cœur, plus implacable que les juges les plus sévères, fut blessé profondément par le poignard du remords. Détestant son forfait et la vie, il refusait tous les alimens, et voulait se laisser mourir. Les efforts de ses amis le firent renoncer à ce nouveau crime. Il se voua à la solitude, traîna sa mélancolie dans les lieux déserts, et y vécut ou plutôt y languit vingt années. Enfin les vœux de sa patrie le rappelèrent sur la scène du monde, et le forcèrent d'accepter le commandement de l'armée.

Icétas, tyran de Léontium, voulant empêcher cette expédition, écrivit à Corinthe que les Carthaginois, qui se trouvaient en force en Sicile, n'y laisseraient pas débarquer de troupes grecques, et qu'il serait lui-même forcé d'agir avec eux. Ce nouvel obstacle, loin de refroidir les Corinthiens, redoubla leur ardeur.

Ses exploits Timoléon s'embarqua avec dix galères, et arriva sur la côte de l'Italie. Là, il apprit qu'Icétas, ayant battu Denys, occupait une partie de Syracuse, et tenait le tyran assiégé dans la citadelle. Il sut de plus que les Carthaginois occupaient la mer, pour empêcher les Corinthiens d'approcher. Lorsque sa flotte arriva à Rhège, elle y trouva vingt galères carthaginoises qui l'y bloquèrent. Les ambassadeurs d'Icétas déclarèrent formellement à Timoléon qu'il pouvait venir à Syracuse s'il le voulait, mais sans troupes.

Timoléon, s'étant décidé alors à opposer la ruse à la force, demanda une conférence aux habitans

de la ville, aux ambassadeurs et aux officiers de l'escadre ennemie. Les magistrats de Rhège s'entendaient avec lui. Dès que l'assemblée fut complète, ils fermèrent les portes de la ville, afin de dérober aux officiers africains la connaissance de ce qui devait se passer dans le port.

Timoléon prolongea la conférence pour gagner du temps. Pendant cette discussion, neuf galères corinthiennes mirent à la voile et s'échappèrent. On vint secrètement en informer Timoléon; et, tandis que l'assemblée s'occupait vivement de l'objet de ses délibérations, il sortit sans bruit de la salle, s'élança sur la dixième galère qui l'attendait, et rejoignit les autres.

Les Carthaginois furent étrangement surpris de se voir vaincus en artifice. Icétas, averti de l'approche de Timoléon, avait à lui opposer cent cinquante vaisseaux, cinquante mille hommes et trois cents chariots. Timoléon, qui ne commandait que mille soldats, évita son escadre et débarqua dans la petite ville de Tauroménium. Le faible nombre de ses troupes inspirait peu de confiance aux Siciliens; et les Syracusains, sans espoir, se voyaient pressés entre Carthage, Icétas et Denys.

Timoléon, qu'aucun obstacle ne décourageait, marcha vers Adrane. Icétas s'avança au-devant de lui avec un corps de cinq mille hommes. Timoléon le défit, prit son camp, son bagage, et s'empara d'Adrane, située au pied de l'Etna.

Cependant Denys le jeune négociait secrètement avec le héros corinthien, qu'il craignait Exil de Denys.

moins qu'Icétas. Privé de vivres, n'ayant plus que le choix du vainqueur, il se rendit à Timoléon qui fit passer quatre cents soldats par petits pelotons dans la citadelle. Denys leur donna ses armes, ses meubles, le peu de provisions qui lui restaient, et deux mille hommes d'une valeur éprouvée. Chargé lui-même de ses trésors, il s'embarqua la nuit, passa au milieu des bâtimens carthaginois, sans être aperçu, et se rendit au camp de Timoléon, qui l'envoya à Corinthe, où il consuma ses jours honteusement dans des lieux de débauche, avec des musiciens et des comédiennes. Ne pouvant plus tyranniser des hommes, il se fit maître d'école; peut-être, dit Cicéron, pour tyranniser encore des enfans.

Icétas assiégeait toujours la citadelle de Syracuse; mais, s'en étant éloigné avec Magon pour attaquer Timoléon dans Catane, Léon le Corinthien, qui depuis le départ de Denys commandait dans le fort, fit une sortie, trouva les assiégeans en désordre, les tailla en pièces, s'empara du quartier de l'Achradine, le fortifia et le joignit à la citadelle.

Prise de Syracuse par Timoléon.

Sur ces entrefaîtes, un renfort de Corinthiens étant arrivé en Sicile, Timoléon, à la tête de quatre mille hommes, se saisit de Messine, et marcha contre Syracuse. Ses émissaires, répandus dans le camp d'Icétas, engagèrent les Grecs à se joindre à lui. Magon, craignant d'être trahi, embarqua ses troupes, et retourna en Afrique. Timoléon, trop habile pour ne pas profiter de cette défection, attaqua brusquement Syracuse, et la prit d'assaut.

Après cette victoire, il exhorta tous les citoyens

à raser la citadelle, à démolir les palais des tyrans, et à détruire leurs tombeaux. La tyrannie avait siégé dans la forteresse; Timoléon y établit la justice en y plaçant les tribunaux.

La plupart des habitans étaient morts victimes de Denys et de Carthage; Timoléon écrivit à Corinthe pour l'engager à fonder une seconde fois Syracuse. Les Corinthiens envoyèrent des hérauts dans toute la Grèce, et promirent de conduire à leurs frais tous ceux qui voudraient se rendre en Sicile. Soixante mille hommes y accoururent de toutes parts. On fit le procès à la mémoire et aux statues des tyrans; elles furent toutes renversées, hors celle de Gélon. Rollin, à ce propos, dit naïvement : « Si on faisait subir une pareille enquête » à toutes les statues, je ne sais s'il y en aurait » beaucoup qui restassent sur pied. »

Timoléon, ayant rétabli la tranquillité et la liberté dans Syracuse, marcha contre les autres villes de Sicile. Il força Icétas à rompre avec Carthage, à raser ses forteresses et à vivre à Léontium en simple citoyen. Leptine, tyran d'Apollonie, osa le combattre, fut défait, pris et envoyé à Corinthe. Cependant Magon, mal accueilli à Carthage, s'était tué de désespoir. Asdrubal et Amilcar reçurent l'ordre de conduire à Lylibée soixante-dix mille hommes, et de chasser les Grecs de Sicile. Timoléon, qui ne put rassembler que sept mille soldats, attaqua les Carthaginois près du fleuve Crimez, et remporta sur eux une victoire complète. Les tyrans de Sicile, ne fondant l'espoir de leur conservation, comme tous les princes

Nouvelles victoires de Timoléon.

ennemis de leurs sujets, que sur le secours des étrangers, se révoltèrent et se liguèrent contre Timoléon en faveur de Carthage. Il les vainquit tous. On conduisit à Syracuse Icétas, son fils, sa femme et sa fille. Le peuple les massacra pour venger l'assassinat de Dion, d'Arète et d'Aristomaque.

Son jugement. Dans ce même temps, deux citoyens de Syracuse accusèrent Timoléon de malversations : ils le mirent en jugement. Le peuple s'indignait de cette audace; Timoléon voulut être jugé, s'écriant que ses vœux étaient comblés, puisque les Syracusains jouissaient d'une entière liberté. Il fut absous, et ce procès ne fit que répandre plus d'éclat sur sa sagesse et sur sa vertu.

Sa démission. Lorsque Timoléon eut vaincu les tyrans, chassé les ennemis, relevé les villes ruinées, et donné au peuple de bonnes lois, il se démit de son autorité et vécut dans une maison de campagne avec sa famille, jouissant tranquillement dans sa retraite de sa gloire et du bonheur de Syracuse.

Sa cécité. Dans sa vieillesse il devint aveugle; on le consultait de temps en temps comme un oracle. Quand le peuple se trouvait dans quelque crise importante, Timoléon, rappelé de sa retraite, traversait la ville sur un char, au bruit des acclamations publiques. Il donnait son avis qu'on suivait religieusement, et retournait dans sa solitude accompagné des bénédictions du peuple. Un

Fin de sa vie. deuil général et des larmes sincères honorèrent la tombe de ce grand homme. Il n'avait commis

qu'un crime, expié par de longs remords et par une longue vie pleine de gloire et de vertus.

L'anniversaire de son trépas était célébré par des jeux Gymniques ; enfin, pour honorer complètement sa mémoire, le peuple ordonna que toutes les fois que les Siciliens seraient en guerre avec les étrangers, ils donneraient le commandement de leurs armées à un général corinthien. Plutarque, trop indulgent d'ailleurs pour la seule action coupable de sa vie, le place avec raison au-dessus d'Épaminondas, de Thémistocle, d'Agésilas et des autres héros de la Grèce.

* An du monde 3666.

CHAPITRE TROISIÈME.

Gouvernement tyrannique de Sosistrate. — Son exil. — Prétention d'Agathocle au pouvoir. — Sa cruauté. — Son gouvernement. — Sa guerre avec les Carthaginois. — Sa victoire. — Désastre de son armée. — Massacre à Syracuse. — Mort d'Agathocle. — Règne d'Hiéron. — Règne d'Hiérouyme. — Sa mort. — Siége, blocus et prise de Syracuse par Marcellus. — Réduction de la Sicile en province romaine.

Si les lois de Timoléon semblaient propres à établir une sage liberté, la populationqu'il attira dans Syracuse n'était pas faite pour y maintenir long-temps la concorde ; car des hommes de tant de nations différentes y portaient chacun l'esprit, les coutumes et les préjugés de leur pa-

trie. Syracuse ne jouit pas vingt ans de la liberté; et encore ce temps fut agité par beaucoup de dissensions qu'excitaient le penchant des militaires pour la tyrannie, la turbulence des amis de la démocratie, et l'orgueil des partisans de l'oligarchie.

Les Carthaginois, ne perdant pas de vue le dessein de s'emparer de la Sicile, fomentaient tous ces partis et alimentaient les troubles. Enfin Sosistrate, l'un des généraux syracusains, parvint, avec l'appui de l'armée, à s'emparer d'un pouvoir presque absolu, et, comme tous les tyrans, chassa des emplois, bannit et dépouilla tous les citoyens qui voulaient défendre la liberté. Un d'eux, nommé Démas, puissant par ses richesses, et qui s'était distingué à la guerre, traversa long-temps ses projets. Démas avait pris en amitié un jeune homme nommé Agathocle, fils d'un potier, remarquable par sa force prodigieuse et par une rare beauté.

Gouvernement tyrannique de Sosistrate.

Démas, élu chef par les Agrigentins, donna mille hommes à commander à Agathocle. A la tête de cette troupe, il déploya une intelligence, montra une audace et fit des exploits qui lui acquirent beaucoup de renommée. Démas mourut; sa veuve, éprise d'Agathocle, l'épousa, et lui apporta une immense fortune.

La richesse d'Agathocle, son crédit sur le peuple, sa vaillance et son ambition le rendirent suspect à Sosistrate, et le tyran voulut le faire assassiner. Il se déroba à ses coups, et, suivi de quelques partisans, chercha fortune en Italie. Son

caractère trop violent le fit chasser de deux villes de cette contrée. Sosistrate l'y poursuivait toujours. Agathocle, ayant rassemblé quelques aventuriers et des bannis, attaqua et battit les troupes de son persécuteur.

Sosistrate, plus ambitieux qu'habile, se trompa sur ses forces; il tenta de détruire dans Syracuse toute forme de gouvernement démocratique. Le peuple se révolta et le bannit. Chassé de la ville avec sept cents des principaux partisans de l'oligarchie, il demanda des secours aux Carthaginois, et voulut, avec leur appui, rétablir la tyrannie. Les Syracusains lui opposèrent Agathocle, qu'ils chargèrent du commandement de leurs troupes. Son exil.

Le nouveau général, par sa valeur, justifia leur choix, défit complètement les ennemis et reçut sept blessures en combattant. De retour dans la ville, son impétuosité trahit sa politique; il laissa percer le désir d'arriver au pouvoir suprême; le peuple s'irrita; les amis de la liberté formèrent le projet de le faire périr. Averti de ce complot, et voulant s'assurer de sa réalité, il revêtit un esclave de ses vêtemens et lui ordonna de se rendre le soir dans l'endroit où les conjurés devaient exécuter leur dessein. Cet homme fut massacré. Agathocle, déguisé, se déroba par la fuite aux poignards de ses ennemis. Tandis que les Syracusains croyaient s'être délivrés de cet ambitieux, et se réjouissaient de sa mort, il reparut tout-à-coup aux portes de la ville à la tête d'une armée d'étrangers qu'il avait levée en Sicile. La surprise aug- Prétention d'Agathocle au pouvoir.

menta la crainte ; on négocia au lieu de combattre, et le peuple permit à Agathocle de rentrer dans Syracuse. On exigea de lui le serment de renvoyer ses troupes et de ne rien entreprendre contre la démocratie. Il se prêta à tout ce qu'on voulut, et congédia ses soldats, mais en leur indiquant un lieu de réunion et les moyens de se rejoindre au premier signal.

Sa cruauté. Peu de temps après, sous prétexte d'une expédition projetée par les Syracusains contre la ville d'Erbite, il rassembla son armée, la fortifia d'un grand nombre d'hommes tirés de la lie du peuple et leur dit : « Avant de combattre les ennemis » étrangers, délivrez-vous d'ennemis plus dange- » reux. Syracuse renferme un sénat composé de » six cents tyrans plus oppresseurs que les Car- » thaginois ; jamais nous ne goûterons de repos » tant qu'eux et leurs partisans resteront en vie. » Avant de verser votre sang pour la patrie, as- » surez votre existence et sa liberté ; détruisez » toutes les sangsues du peuple et saisissez-vous » de leurs biens. » A ces mots, il donne le signal du carnage ; les soldats furieux égorgent tous les citoyens dont la fortune ou le rang excitaient leur haine ; ils n'épargnèrent ni l'âge ni le sexe ; le massacre et le pillage durèrent deux jours ; plus de quatre mille personnes périrent. Enfin Agathocle fit cesser cette boucherie. Rassemblant ensuite les citoyens consternés qui avaient survécu au massacre, il leur dit : « Vos maux étaient » grands ; ils exigeaient un remède violent. Je » vous ai affranchi de vos tyrans ; j'ai consolidé

» la démocratie par leur mort ; à présent je me » voue à la retraite et au repos. »

Tous les complices de ses crimes avaient besoin de son appui, pour que leurs violences restassent impunies. Ils le conjurèrent de garder la puissance souveraine, et parurent le forcer à monter sur le trône, objet constant de son ambition.

Son premier acte fut d'abolir les dettes et de partager également les terres entre tous les citoyens. Le peuple, recevant de sa main les dépouilles des grands, s'unit à lui par l'intérêt, le plus fort des liens. Son gouvernement.

Agathocle, croyant alors son pouvoir bien affermi, se montra plus humain. Il fit des lois assez sages ; pour occuper l'armée, il se mit en campagne et s'empara de toutes les villes de Sicile qui n'appartenaient pas à Carthage. Malgré ce ménagement, les Carthaginois envoyèrent contre lui Amilcar avec une armée. Les mécontens s'y joignirent ; Agathocle perdit une grande bataille, et se vit forcé de se renfermer dans Syracuse. Assiégé par les Carthaginois, il se crut perdu sans ressource. Dans cet instant critique, son génie lui suggère le projet le plus audacieux. Il arme les esclaves, prend avec lui la plus grande partie de ses troupes, et ne laisse dans la ville qu'une garnison suffisante pour défendre les remparts. Sous prétexte de faire une expédition sur les côtes de Sicile, il monte sur sa flotte, met à la voile et débarque en Afrique près de Carthage. Pour comble de témérité, craignant d'affaiblir ses forces, s'il en laissait une partie sur ses vaisseaux, il dit Sa guerre avec les Carthaginois.

à ses soldats : « J'ai juré à Proserpine et à Cérès de » leur offrir notre flotte en sacrifice si elles favo» risaient notre entreprise : accomplissez mes ser» mens pour que les dieux nous donnent la vic» toire. » A ces mots il saisit une torche ; ses soldats entraînés le suivent, et tous les vaisseaux sont consumés par la flamme. L'armée, forcée par cette résolution extrême de vaincre ou de périr, marcha contre les ennemis qui étaient sortis de leurs murs sous les ordres de Bomilcar et d'Hannon.

Sa victoire. Agathocle, avant de commencer le combat, se servit d'un étrange artifice pour ranimer le courage de ses troupes, Il lâcha tout-à-coup un grand nombre de hiboux qu'il avait fait ramasser. Ces oiseaux, ne pouvant voler bien loin en plein jour, allèrent se percher sur les boucliers des soldats qui regardèrent cet événement comme un signe évident de la protection de Minerve. Leur ardeur s'en accrut ; ils remportèrent une victoire complète. Hannon périt dans le combat ; Bomilcar se retira sans perte, mais non sans être soupçonné de trahison. De retour à Carthage, il tenta une révolution dans le dessein de s'emparer du pouvoir suprême. Son projet échoua ; le peuple s'arma contre lui et le fit mourir.

Agathocle, profitant de ses succès, ravagea les campagnes, s'empara de plusieurs forts, et prit une des plus puissantes cités de l'Afrique, qu'on appelait la grande ville. Cependant les Carthaginois, effrayés de ses progrès, avaient envoyé en Sicile à Amilcar l'ordre de quitter cette île pour venir au secours de sa patrie. Ce général, avant

d'obéir, essaya d'effrayer et de tromper les Syracusains. Il fit passer dans la ville des débris de vaisseaux siciliens, dans l'intention de faire croire aux habitans que leur roi et son armée avaient péri. Déjà le peuple, consterné, parlait de capituler et de rendre la ville; mais au même instant on vit arriver dans le port un petit esquif, envoyé par Agathocle, qui apprenait sa victoire et qui portait la tête d'Hannon : on la jeta dans le camp des Carthaginois. Cet horrible présent répandit la terreur dans leur armée.

Agathocle, en Afrique, avait engagé dans son alliance Ophellas, roi des Cyrénéens, en lui promettant le trône de Carthage. Ophellas arrive dans son camp; Agathocle, aussi fourbe que cruel, l'assassine et se rend maître de son armée. Pendant ce temps, beaucoup de villes de Sicile, profitant de l'absence du tyran, s'étaient liguées pour secouer son joug. Informé de ces nouvelles, il s'embarque et laisse en Afrique Archagatus son fils.

La renommée d'Agathocle, devenue plus éclatante par le succès de son invasion, lui donna beaucoup de facilité pour lever des troupes, et en peu de temps il rétablit ses affaires en Sicile. Mais, à peine il s'en était rendu maître qu'un courrier lui arrive, et lui apprend que trois corps d'armée carthaginois, ayant marché contre son fils, l'ont défait complètement. Il retourne promptement en Afrique ; et, quoique ses affaires y fussent presque dans une situation désespérée, son étoile lui donna encore la possibilité d'échapper aux Carthaginois.

Désastre dans son armée.

Six mille Grecs de son armée désertaient une nuit pour passer à l'ennemi : dans cet instant un incendie éclata avec violence dans le camp des Carthaginois. Ceux-ci, effrayés par les flammes, voyant un gros corps d'ennemis arriver, se crurent perdus, prirent la fuite et coururent jusqu'à Carthage, persuadés qu'Agathocle y entrerait pêle-mêle avec eux. Les six mille Grecs, à la vue de ce désordre, s'imaginant qu'un corps de leur armée battait les ennemis, retournèrent sur leurs pas. Leur arrivée répandit dans le camp d'Agathocle la même terreur que leur approche avait excitée dans le camp carthaginois : officiers, soldats, tout prend la fuite. Les esclaves, restés sans maîtres, se livrent au pillage, s'enivrent et mettent le feu au camp, qui en peu d'heures disparut dans les flammes.

Agathocle, sans vivres, sans équipages, sans espoir, avait formé le dessein d'abandonner l'armée. Ses soldats, et son fils même, pénétrant son projet, l'arrêtèrent et l'enchaînèrent. Bientôt le désordre suivit l'indiscipline : la discorde des chefs, la licence du soldat, l'incendie du camp, la crainte des Carthaginois, excitèrent une sédition. Dans la nuit, à la faveur du tumulte, Agathocle se sauva, s'embarqua et retourna en Sicile. L'armée, furieuse de son évasion, massacra ses fils, et nomma des généraux qui conclurent avec Carthage un traité par lequel les Carthaginois s'obligèrent à les transporter dans leur île, et à leur céder la ville de Sélinonte.

Agathocle, arrivé en Sicile, leva de nouvelles

troupes, prit d'assaut la ville d'Égeste, et en passa les habitans au fil de l'épée. Dès qu'il apprit la mort de ses fils et la capitulation de son armée, son caractère cruel devint féroce; il ordonna à son frère Antander de faire périr tous les Syracusains qui tenaient par le sang ou par l'amitié aux officiers ou aux soldats de l'armée d'Afrique.

Massacre à Syracuse.

Jamais on ne vit un tel massacre; les rues étaient remplies de cadavres, les murailles de la ville et les eaux de la mer furent teintes de sang. Cet excès d'atrocité produisit la révolte. Un banni, nommé Dinocrate, se mit à la tête des citoyens armés, et battit si complètement le tyran que celui-ci demanda la paix, et offrit de lui céder le trône, à condition qu'on lui laisserait deux forteresses. On rejeta ces propositions. Le désespoir lui rendit sa force; il marcha contre les rebelles, les mit en déroute, et les tailla en pièces. Un corps nombreux, retranché sur une montagne, capitula. On avait promis la vie aux soldats qui le composaient; ils rendirent leurs armes, et aussitôt Agathocle les fit tous tuer, et n'accorda de grace qu'à leur chef Dinocrate. Ses vices le rendaient digne de lui; il le prit pour compagnon et pour ami. Agathocle, détesté universellement, avait atteint ce terme où la cruauté révolte et n'effraie plus. Des complots fréquens lui faisaient craindre le séjour de son palais. De tyran il se fit corsaire, ravagea les côtes d'Italie, attaqua les îles de Lipari, dont jamais jusque-là on n'avait troublé la paix, leur imposa de lourds tributs, emporta leurs trésors et pilla leurs temples.

Mort d'Agathocle.

Une mort digne de sa vie suivit promptement ces derniers et honteux succès.

Un Syracusain, Ménon, qu'il avait outragé, empoisonna la plume dont il se servait pour nétoyer ses dents. Ce venin était si actif, qu'après avoir brûlé sa bouche, il se répandit rapidement dans tout son corps qui ne devint bientôt qu'une seule plaie. Respirant encore au milieu des plus affreux tourmens, on le porta sur un bûcher, dont la flamme termina ses crimes et son existence.

Un corps de soldats messéniens qui servait dans la garde d'Agathocle, qu'on appelait Mamertins, s'empara de Messine. Ces guerriers féroces tuèrent tous les habitans de la ville, et épousèrent leurs femmes. Syracuse, presque aussi malheureuse, se vit la proie d'une sanglante anarchie: Ménon, qui s'empara du pouvoir, fut chassé par Héractus; celui-ci ne prit que le titre de préteur. Timon et Sosistrate, chacun à la tête d'une faction, lui disputèrent l'autorité. Les Carthaginois les attaquèrent; dans ce danger, ils appelèrent à leur secours Pyrrhus, roi d'Épire, qui se trouvait en Italie *. Ce prince, las de la résistance des Romains, saisit avec empressement cette occasion de quitter un pays où ses armes faisaient peu de progrès. D'ailleurs, ayant épousé une fille d'Agathocle, il se croyait des droits au trône de Sicile.

Timon et Sosistrate lui livrèrent les troupes, le trésor et l'autorité; le peuple le reçut comme un libérateur. Il satisfit la vanité des Syracusains, en

* An du monde 3720.

remettant sous leur joug les villes qui s'y étaient soustraites. Son affabilité lui avait d'abord gagné tous les cœurs; mais, au lieu de chasser les Carthaginois de Lylibée, comme on le désirait, il voulut faire la conquête de l'Afrique. Ses levées d'hommes et d'argent aliénèrent les esprits; toutes les villes partagèrent le mécontentement de Syracuse. Sa rigueur exaspéra les citoyens; on passa de l'amour à la haine, et de la flatterie aux menaces. Rappelé alors en Italie, il abandonna la Sicile, prévoyant qu'elle serait bientôt le champ de bataille où la fortune de Carthage lutterait contre celle de Rome.

Règne d'Hiéron.

Après son départ, les troupes s'emparèrent de l'autorité, et choisirent pour chef Hiéron. Son père était de bonne famille, et sa mère esclave. Il avait combattu avec éclat sous Pyrrhus; sa bravoure, son esprit, et sur-tout la modération de son caractère lui concilièrent tous les suffrages. On le déclara roi. Son règne fut long et marqué par des actes de justice. On ne lui reproche qu'une action que les circonstances pouvaient seules rendre excusable. Il existait dans l'armée un corps de soldats indisciplinés, habitués au crime et à la révolte. Intimement unis, ils ne souffraient pas qu'on punît un seul d'entre eux. Hiéron, dans un combat contre les féroces conquérans de Messène, les mit en avant, les abandonna dès qu'ils furent engagés, et les laissa tous massacrer par ces cruels ennemis.

Les Carthaginois et les Romains, ainsi que l'avait prédit Pyrrhus, ne tardèrent pas à se faire la guerre et à se disputer la possession de la Sicile.

Hiéron favorisa d'abord Carthage ; mais ensuite il se lia avec les Romains, et leur demeura fidèle.

La douceur de son règne ramena la prospérité dans Syracuse : il protégea le labourage, le commerce, les lettres, et composa un livre sur l'agriculture. Par ses soins, l'état devint si riche, que, dans une disette qui désolait l'Italie, il put lui fournir gratuitement d'immenses approvisionnemens de grains. Rhodes venait d'être bouleversée par un grand tremblement de terre ; Hiéron, pour la rétablir, lui envoya beaucoup d'argent, de meubles et d'étoffes. Les présens qu'il fit au roi d'Égypte, Ptolémée Philadelphe, passaient en magnificence ceux des plus grands souverains de l'Orient. Mais le plus étonnant des prodiges de son règne fut l'alliance de la monarchie et de la liberté, dans un pays où l'on ne connaissait que la licence ou la tyrannie.

Sans répandre de sang, il bannit la discorde de Syracuse ; et, sans exercer de rigueurs, il rendit docile le peuple le plus remuant de la terre. Il régna cinquante-quatre ans, et mourut presque centenaire, pleuré par ses sujets et regretté par les étrangers.

Règne d'Hiéronyme.

Avant de mourir, il voulait abolir la royauté, parce que la jeunesse de son petit-fils Hiéronyme lui faisait craindre des troubles pendant sa minorité. L'ambition de sa fille Démarate, femme d'Andronodore, le détourna de ce sage dessein. Une autre de ses filles, Héradée, femme de Zoïppe, moins ambitieuse, s'opposa vainement aux intrigues de sa sœur.

Après la mort du roi, le parti royaliste proclama Hiéronyme; le parti républicain ne remua pas, et se contenta de ne pas donner son consentement. Le roi avait nommé dans son testament quinze tuteurs, choisis parmi les personnages les plus distingués de Syracuse. Andronodore les expulsa. Le jeune Hiéronyme se livra à la débauche, et se fit mépriser : on conspira contre lui. Un seul conjuré découvert, nommé Théodore, mis à la torture, garda le secret de ses complices; il n'accusa que des amis du roi, et entre autres Thrason, zélé partisan de l'alliance romaine. Le roi fit mourir sans examen tous ceux que Théodore avait accusés faussement. Dans ce même temps, les Romains voulurent renouveler leur alliance avec le roi de Sicile; mais, Thrason étant mort, ils trouvèrent peu de partisans à la cour. Hiéronyme, qui était informé des victoires d'Annibal, refusa de traiter avec Rome, et accompagna son refus de railleries sanglantes sur ses revers. Cependant les conjurés, dont Théodore avait voilé les secrets, exécutèrent leur plan. Le roi, passant dans une rue étroite, fut assassiné. Sa mort.

Il inspirait si peu d'intérêt que son corps resta long-temps sur le pavé, sans que personne songeât à l'enlever.

Andronodore, instruit de la mort d'Hiéronyme, rassembla ses amis et s'empara d'un quartier de la ville. Le peuple était incertain; mais, les conjurés ayant tiré Théodore de prison, les troupes et les citoyens se déclarèrent pour lui.

Andronodore capitula, malgré les instances de

sa femme qui lui répétait ce mot de Denys : « Il « ne faut point descendre du trône, mais s'en lais» ser arracher. »

Le peuple, pour récompenser Andronodore de sa soumission, l'élut magistrat avec Thémiste, mari d'Harmonie, sœur du feu roi.

Les agens carthaginois, Hypocrate et Épicyde, vus de mauvais œil par le parti dominant, demandèrent une escorte pour se retirer. On la leur accorda; mais on eut l'imprudence de ne point fixer l'époque de leur départ. Ils restèrent et favorisèrent les intrigues de l'ambitieuse Démarate qui pressait sans cesse Andronodore de se mettre à la tête des soldats, d'exterminer le parti républicain, et de s'emparer du trône. Le faible Andronodore y consentit, et confia son projet à Thémiste son collègue. Celui-ci en parla imprudemment à un comédien, nommé Ariston, qui découvrit tout au sénat. L'arrêt contre les coupables fut prononcé sur-le-champ, et dès qu'Andronodore et Thémiste parurent dans l'assemblée on les mit à mort. Un sénateur alors, s'élançant à la tribune, dit à ses collègues : « Vous avez tué le roi Hiéronyme; ce » n'était pas cet enfant, c'était ses tuteurs que » vous deviez punir. Vous leur avez confié les » premières magistratures, et ils vous ont trahis. Ce » sont leurs femmes qui, par leur ambition effré» née, les ont portés à conspirer; ces furies sont » les véritables causes de tous nos malheurs. Leur » mort seule peut expier leurs forfaits et assurer » notre tranquillité. » Alors un cri général exprime la volonté d'exterminer la race des tyrans.

Les préteurs, loin de contenir le peuple, excitent sa furie. Démarate et Harmonie furent massacrés. Héradée, femme de Zoïppe, n'avait point conspiré. Son mari, attaché au parti républicain, s'était fait nommer ambassadeur en Égypte. Héradée vivait dans la retraite avec ses deux filles. Les assassins entrent dans sa maison ; la beauté des princesses, leur innocence, leurs prières, leurs larmes, ne peuvent fléchir ces barbares. Ils poignardent la mère, couvrent ses filles de son sang et les égorgent ensuite. Le crime était consommé, lorsque l'ordre d'épargner ces malheureuses victimes arriva.

Malgré ces dissensions sanglantes, Syracuse, en restant neutre entre Rome et Carthage, pouvait conserver son indépendance ; mais le peuple, aveuglé par ses passions, se livra aux Carthaginois, et élut même pour magistrats Hypocrate et Épicyde.

Marcellus, consul romain, après avoir tenté vainement de persuader aux Syracusains de chasser ces magistrats étrangers, assiégea Syracuse par terre et par mer. Appius, à la tête de l'armée, dirigeait l'attaque du côté de l'Hexapile ; et Marcellus, avec soixante galères, du côté de l'Achradine. La force et la vaillance de l'armée romaine auraient promptement triomphé de Syracuse, si cette ville n'avait pas été défendue par le génie d'Archimède, le plus grand géomètre de l'antiquité. Son habileté en mécanique fit durer ce siége huit mois. Il inventa des machines qui soulevaient et lançaient des pierres d'un poids énorme ; d'au-

Siége, blocus et prise de Syracuse par Marcellus.

tres faisaient tomber sur les galères des poutres qui les perçaient; la plus extraordinaire de toutes faisait partir des remparts une main de fer qui accrochait la proue d'un vaisseau, l'élevait en l'air, et le fracassait en le laissant tomber de tout son poids. On raconte aussi qu'il avait imaginé un miroir ardent d'une telle force qu'il embrasait les galères exposées à ses rayons. Au bout de huit mois, Marcellus, rebuté par l'inutilité de ses efforts, changea le siége en blocus; et, laissant Appius devant la place, il parcourut pendant deux années la Sicile, dont il soumit presque toutes les villes. Revenu près de Syracuse, il trouva cette place approvisionnée par différens convois que la flotte de Carthage était parvenue à y faire entrer. Perdant l'espoir de s'en rendre maître, il songeait à se retirer, lorsqu'un soldat romain découvrit près du port de Trogille un endroit de mur plus bas que les autres, et qu'on pouvait escalader avec des échelles ordinaires. Le consul, profitant de cet avis, choisit pour l'attaque une nuit où les Syracusains célébraient une fête en l'honneur de Diane. Ses troupes enfoncèrent les portes, franchirent le mur, et s'emparèrent de l'Épipole. Le bruit de cet assaut fit croire aux habitans que l'ennemi était maître de la ville; mais le quartier de l'Achradine résistait encore. Épicyde, qui s'y était renfermé, le défendit avec opiniâtreté. Marcellus invita les assiégés à capituler et à sauver d'une ruine totale leur illustre cité. Ils refusèrent ses propositions.

Un funeste secours, un horrible fléau, la peste

étendant alors ses ravages dans la ville et dans le camp romain, ralentit les efforts de Marcellus, et prolongea la durée du siége. Son succès semblait encore incertain, lorsqu'une grande flotte carthaginoise, commandée par Bomilcar, s'approcha de Syracuse. Épicyde sortit de la ville, et pressa l'amiral de tenter la fortune d'un combat; mais Marcellus se présenta devant lui en si bon ordre, que les Carthaginois, effrayés, se retirèrent.

Cette défection découragéa Épicyde. Au lieu de rentrer dans la ville, il fit voile vers Agrigente. Les Syracusains consternés demandent à capituler : au même moment les transfuges et les soldats étrangers, craignant qu'on ne les livrât aux Romains, égorgent les magistrats, et font dans la ville un horrible carnage. Au milieu de ce tumulte, un officier sicilien livre une des portes de l'Achradine à Marcellus. Il y entre; et, quoique les députés eussent obtenu de lui récemment la promesse d'épargner la ville, il l'abandonne au pillage pour la punir d'une résistance de trois ans : étrange injustice qui fait blâmer dans un ennemi la vertu qu'on devrait le plus honorer. Marcellus oubliait que c'est le courage du vaincu qui rehausse la gloire du vainqueur.

Le consul désirait vivement voir Archimède, dont le génie avait si long-temps triomphé des forces romaines. Par ses ordres on le cherche de tous côtés; un soldat le trouve enfin occupé à tracer des lignes et à faire des calculs, sans être distrait de sa profonde méditation par le tumulte

d'une ville prise d'assaut. Le soldat lui ordonne de le suivre pour paraître devant le consul. Archimède, sans se déranger et sans tourner même ses regards sur lui, dit froidement : « Attends « que j'aie trouvé la solution de mon problème. » Le soldat prend cette réponse pour une insulte, et lui plonge son épée dans le corps. Marcellus, désolé de ce malheur, rendit de grands honneurs à cet homme célèbre, assista à ses funérailles, et lui fit ériger un monument. Il traita avec distinction sa famille et lui accorda de grands priviléges. Quarante ans après, Cicéron, nommé gouverneur de Sicile, chercha et retrouva son tombeau. Il le reconnut en voyant une colonne sur laquelle était gravée la figure d'une sphère et d'un cylindre, avec une inscription qui marquait leur rapport découvert par Archimède.

Réduction de la Sicile en province romaine.

Depuis la prise de Syracuse, la Sicile, d'abord partagée entre les Romains et les Carthaginois, fut, peu de temps après, réduite tout entière en province romaine.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA SICILE.

HISTOIRE DE CARTHAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Fondation de Carthage. — Histoire de Didon. — Gouvernement républicain de Carthage. — Dévouement des frères Philènes. — Division de l'Espagne : conquête de Carthage. — Religion. — Force du gouvernement. — Commerce. — Sciences et arts.

Carthage, colonie de Tyr, surpassa la gloire de sa métropole. Cette république serait devenue la maîtresse du monde par sa richesse; mais le fer et la pauvreté de Rome triomphèrent de son opulence : victoire funeste qui porta la corruption dans Rome et prépara sa décadence. Fondation de Carthage

L'époque de la fondation de Carthage est incertaine, les auteurs varient à cet égard. Mais sa destruction eut lieu cent quarante-cinq ans avant Jésus-Christ; et, comme on s'accorde à lui donner un peu plus de sept cents ans d'existence, il est probable qu'elle fut bâtie vers l'an du monde 3058, 946 ans avant Jésus-Christ, époque antérieure à la fondation de Rome, et correspondante au temps où Joas régnait sur Juda.

Didon, qu'on appelait aussi Élisa, eut pour bisaïeul Ithobal, roi de Tyr, père de Jésabel. Le mari de Didon se nommait Acerbas, Sicherbas ou Sichée; c'était un prince considéré par ses vertus et par ses richesses. Le frère de Didon, Pygma- Histoire de Didon.

lion, roi de Tyr, lâche et cruel tyran, assassina Sichée, afin de s'emparer de ses biens. Didon trompa son avarice, s'embarqua avec les trésors de son époux et un grand nombre de Tyriens qui lui étaient dévoués. Elle descendit en Afrique, près d'Utique, ancienne colonie des Phéniciens, dans un endroit situé à six lieues de Tunis. Elle y acheta un terrain où les habitans d'Utique l'aidèrent à bâtir une ville qu'elle nomma *Carthada* (ville neuve). Des relations fabuleuses disent qu'on lui céda autant de terres qu'en pourrait renfermer la peau d'un bœuf, et qu'ayant divisé cette peau en lanières extrêmement minces, elle parvint par ce moyen à entourer l'espace de terre très-étendu où elle bâtit la citadelle, qu'on nomma pour cette raison *Byrsa* (cuir de bœuf). On raconte aussi qu'en creusant les fondemens de cette forteresse, on y trouva une tête de cheval, ce qui fut regardé comme un présage de la gloire militaire réservée à ce nouveau peuple.

Didon avait fait vœu de ne jamais se remarier. Un prince voisin, Jarbas, roi de Gétulie, la menaça de la guerre, si elle ne consentait à l'épouser. La reine, ne voulant ni violer sa foi ni exposer son peuple, demanda du temps pour répondre, offrit un sacrifice aux mânes de Sichée, monta sur un bûcher, se poignarda et périt dans les flammes.

L'histoire d'Énée et de Didon, racontée par Virgile, n'est qu'une fable imaginée par ce poëte pour flatter la vanité romaine. Le prince troyen ne pouvait connaître cette reine, puisque Car-

thage fut bâtie trois cents ans après la prise de Troie.

Il paraît que Carthage, fidèle à la mémoire de Didon, ne voulut point d'autre souverain, comme elle-même n'avait point accepté d'autre époux que Sichée, et qu'on y adopta dès ce moment le gouvernement républicain.

Gouvernement républicain de Carthage.

La nouvelle république prit d'abord les armes pour se délivrer du tribut qu'elle payait aux princes ses voisins. Elle attaqua ensuite les Maures et les Numides, et devint maîtresse d'une grande partie de l'Afrique. Il s'éleva une dispute de limites entre elle et Cyrène, colonie lacédémonienne établie sur le bord de la mer, près de la grande Syrte. On convint des deux côtés que deux jeunes gens partiraient au même instant de chaque ville, et que le point où ils se rencontreraient fixerait la borne des deux états.

Deux frères carthaginois, nommés Philènes, très-légers à la course, arrivèrent avant les autres à un lieu beaucoup plus éloigné de Carthage que de Cyrène. Les Cyrénéens, au lieu de se conformer au traité, prétendirent que les Carthaginois étaient partis avant l'heure désignée, et refusèrent de reconnaître la limite fixée, à moins que les deux frères ne s'y fissent enterrer vivans. Ils y consentirent, sacrifièrent leurs jours à leur patrie, et leurs concitoyens élevèrent dans ce lieu deux autels qu'on appela *les autels Philènes*. Ces autels terminaient à l'est les possessions de Carthage : ses bornes à l'occident étaient les colon-

Dévouement des frères Philènes.

nes d'Hercule et la Mauritanie; au sud, la Numidie et les déserts.

La haine des Romains aurait voulu effacer de la terre le nom de Carthage; et, comme elle détruisit les archives de cette république, nous ne connaissons rien de certain sur l'histoire de ses premiers temps. On ne sait pas comment la royauté fut abolie, quel législateur lui donna sa nouvelle forme de gouvernement; on ignore même dans quel temps les Carthaginois s'emparèrent de la Sardaigne : on dit que les îles Baléares (Majorque et Minorque), célèbres par leurs frondeurs, furent la conquête d'un général de Carthage nommé Magon. Le port Mahon rappelle encore le nom du vainqueur. Diodore prétend qu'il était frère d'Annibal.

Division de l'Espagne : conquête de Carthage.

La plus riche des conquêtes de Carthage, l'Espagne, se divisait alors en trois parties : la Bétique qui comprenait Grenade, l'Andalousie, l'Estramadure et Cadix. On y trouvait deux cents villes opulentes. La Lusitanie se formait du Portugal et d'une partie des deux Castilles. La Tarragonaise contenait tout le reste du pays jusqu'aux Pyrénées.

Le commerce des Phéniciens avait fait connaître depuis long-temps la richesse de l'Espagne. Cadix était une colonie de Tyr. Les Espagnols l'attaquèrent; Carthage prit sa défense; les Ibères, divisés en petits peuples, furent vaincus. On ignore l'époque de ces guerres; nous savons seulement par Polybe et Tite-Live que dans les temps où brillaient Amilcar, Annibal, Asdrubal, Car-

thage avait fait peu de progrès dans la péninsule. Mais vingt ans après, lorsqu'Annibal envahit l'Italie, les Carthaginois s'étaient rendus maîtres de toute la côte occidentale et d'une grande partie de la méridionale, sur laquelle ils bâtirent Carthagène; dans l'intérieur, l'Èbre leur servait de limites. Voilà tout ce qu'une obscure tradition nous a fait connaître de relatif à Carthage, avant son invasion en Sicile et ses guerres avec les Romains.

Les Carthaginois avaient conservé la langue phénicienne ou chananéenne. Presque tous leurs noms étaient significatifs : Hannon veut dire *bienfaisant*; Didon, *aimable*; Sophonisbe, *discrète*; Annibal, *protégé par le Seigneur*. Le mot *Pœni*, d'où on a tiré le nom de *punique*, vient évidemment des Phéniciens.

Carthage conserva toujours des liaisons intimes avec sa métropole. Elle lui payait une redevance annuelle. Tyr, veillant à sa conservation, empêcha Cambyse de l'attaquer. Lorsqu'Alexandre-le-Grand renversa la capitale de la Phénicie, les femmes et les enfans des Tyriens, échappés aux massacres, trouvèrent à Carthage une seconde patrie.

Les deux pays avaient les mêmes dieux; Carthage adorait principalement Saturne, Hercule, Junon, un démon qu'elle appelait son génie, et une divinité nommée Céleste. Polybe nous a conservé un traité conclu entre Philippe, roi de Macedoine et les Carthaginois, il commence ainsi : « Ce traité a été conclu en présence de Jupiter, Religion.

» d'Hercule, de Junon, d'Apollon, du démon » de Carthage, de Mars, d'Iolaüs, de Triton, » de Neptune, etc. »

Céleste, ou Uranie, était la lune. Dans les plus grandes calamités, on sacrifiait des victimes humaines à Saturne. Plutarque, en parlant avec horreur de cette affreuse coutume, trouve l'athéisme moins odieux que cette infame superstition. « Il » est moins injurieux, dit-il, pour la Divinité, » de la méconnaître que de l'outrager et de lui » offrir en sacrifice le sang des hommes. » Cette coutume barbare fut adoptée par presque tous les peuples, jusqu'à l'établissement du christianisme. Son abolition est un des bienfaits de cette religion morale : heureuse révolution, si elle avait pu empêcher beaucoup de tyrans et de fanatiques d'imiter Saturne et d'exiger les mêmes sacrifices !

Force du gouvernement.

Il fallait que le gouvernement de Carthage fût bien constitué, puisque, pendant cinq cents ans, il préserva cette république des chaînes de la tyrannie et des désordres de l'anarchie. Par-tout ailleurs on vit toujours en guerre les grands et le peuple; mais à Carthage, comme à Sparte et dans l'île de Crête, le pouvoir des riches et celui du peuple étaient balancés par un troisième pouvoir. Il résidait dans les mains de deux magistrats suprêmes, appelés *suffètes*, et auxquels plusieurs auteurs donnent le titre de roi. Le nom *suffète* vient du mot hébreu, *shophétim* (juge). Les suffètes faisaient exécuter les lois, et commandaient presque toujours les armées.

Le pouvoir législatif était confié à un sénat

composé de cinq cents membres, choisis parmi les plus riches citoyens. Il établissait les impôts, rédigeait les lois, décidait de la paix et de la guerre, recevait les ambassadeurs. La correspondance des généraux, les plaintes des provinces, lui étaient adressées; il prononçait souverainement sur tout, lorsque les voix ne se divisaient pas; mais, quand il y avait partage d'opinions, celle de la majorité se portait devant le peuple qui décidait définitivement.

On tirait du sénat un conseil de cent personnes, appelé le conseil des anciens. Leurs charges étaient perpétuelles; ils faisaient l'office des éphores à Sparte, des censeurs à Rome. Les juges, les généraux leur rendaient compte de leur conduite.

On choisissait dans le conseil des anciens cinq personnes revêtues d'un grand pouvoir, et qui faisaient leur rapport au sénat sur les lois proposées et sur les affaires les plus importantes.

Les suffètes n'exerçaient leur pouvoir que pendant une année. Lorsqu'ils sortaient de place, on les nommait préteurs; ce qui leur conférait le droit de présider les tribunaux, de surveiller le recouvrement des impôts, et de proposer de nouvelles lois.

Aristote, en donnant des éloges à ce gouvernement, lui fait des reproches qui paraissent mal fondés. Le premier porte sur la cumulation des emplois. Il est certain que cette coutume forma de grands hommes dans la Grèce, à Carthage et à Rome, en obligeant les citoyens à étudier également l'art de la guerre, la science de l'adminis-

tration et celle des lois ; parties différentes, mais qui se touchent plus qu'on ne pense. Leur séparation dans les temps modernes a fait naître de dangereux esprits de corps et de funestes rivalités. Elle s'oppose à l'union des citoyens ; par elle on trouve beaucoup de guerriers, de financiers, de magistrats, de jurisconsultes, mais peu d'hommes d'état.

L'autre défaut qu'Aristote blâmait dans la constitution de Carthage, porte sur la loi qui exigeait des citoyens un certain revenu pour être aptes aux emplois. Il regarde cette règle comme une source de corruption et d'avarice ; il est cependant certain que sans une loi pareille la tranquillité ne peut subsister. La propriété seule donne un intérêt direct au maintien de l'ordre. Le mérite et le talent ne peuvent se plaindre de cette règle ; car, si la condition de la propriété exigée n'est pas trop forte, ils acquièrent presque toujours assez d'aisance pour parvenir aux places.

Commerce. La position de Carthage la rendit commerçante ; sa marine fit sa force, et fonda sa fortune. Elle tirait d'Égypte le lin, le papyrus, le blé, les voiles et les cordages. Elle se fournissait sur la mer Rouge d'épiceries, d'aromates, de parfums, d'or et de perles. La Phénicie lui envoyait sa pourpre et ses riches étoffes. Les Carthaginois y portaient en échange le fer, l'étain, le plomb, le cuivre de l'Occident : ils étaient les facteurs de tous les peuples. Carthage devint, par sa navigation, le lien de tous les états, et le centre de leur commerce.

On l'accuse d'avidité pour les richesses ; ce reproche est plus applicable à sa situation qu'à sa constitution. Elle jouit des avantages, et souffrit des inconvéniens attachés à tout état commerçant, qui doit nécessairement, après avoir acquis une grande puissance et une grande fortune, voir ses mœurs se corrompre, et sa force se détruire par les progrès du luxe et par l'excès même de sa prospérité.

Puissante par son commerce, Carthage trouva une seconde source d'opulence, d'accroissement et de décadence dans les mines d'or et d'argent qu'elle exploita en Espagne.

La population de cette république fut d'abord aussi guerrière qu'industrieuse ; mais, en s'enrichissant, les Carthaginois s'amollirent, et s'accoutumèrent, au lieu de combattre eux-mêmes, à payer des troupes mercenaires.

Carthage tirait de ses alliés et des peuples tributaires une grande quantité de soldats. Les Numides formèrent sa cavalerie ; les Espagnols, son infanterie ; les Baléares lui donnèrent des frondeurs ; les Crétois, des archers ; les Gaulois, des troupes légères : de sorte qu'avec ses trésors elle levait d'immenses armées sans fatiguer sa population, faisait des conquêtes sans répandre son sang, et transformait les autres peuples en instrumens de son ambition.

Elle sentit trop tard, mais cruellement, le danger de ce système. Ses armées mercenaires, n'étant unies par aucun lien, ne pouvant être animées d'aucun amour pour la patrie, ne se montrèrent

redoutables que dans les temps de prospérités. Au moment des revers, cette force peu solide ne put résister à l'attaque d'un peuple dont les légions, composées de citoyens, ne connaissaient ni découragement ni désertion, et combattaient avec la constance et l'ardeur que donne seul l'amour de la gloire nationale.

Dès que les soldats mercenaires voyaient l'événement incertain ou la solde retardée, ils passaient souvent du côté de l'ennemi. Aussi Carthage, après ses défaites, demanda toujours humblement la paix, tandis que Rome, au milieu des revers, redoublait de fierté, de courage et d'audace. Sa fausseté est inséparable de la faiblesse. Carthage, vaincue, eut souvent recours à l'artifice; et on douta tellement de sa fidélité, que l'expression de *foi punique* devint une injure.

Sciences et arts. On reproche aux Carthaginois d'avoir négligé les sciences et les arts; cependant Massinissa, élevé à Carthage, se distingua par son instruction; Annibal prouva souvent son amour pour les belles-lettres; Magon écrivit vingt-huit volumes sur l'agriculture. On a conservé un ouvrage fait par Hannon, et relatif à l'établissement des colonies en Afrique. Clitomaque illustra la secte académique, et brilla dans Athènes. Cicéron vantait ses *Consolations*, adressées aux Carthaginois sur la ruine de leur ville. Enfin Térence naquit dans Carthage; et ce fut à sa rivale que Rome dut son plus grand poëte comique.

Malgré ces exceptions, il paraît cependant que l'esprit mercantile éloignait les Carthaginois de

la philosophie et des lettres. On cite même une de leurs lois qui défendait aux citoyens d'apprendre la langue grecque.

Au reste, tout ce que nous savons des Carthaginois nous vient des Romains, source bien suspecte de partialité. La haine implacable des vainqueurs survécut à la ruine des vaincus ; elle effaça leurs lois, comme elle fit oublier leur langage ; elle raya leur nom de la liste des peuples, comme elle rasa leurs murs ; elle brûla leurs archives, leurs titres, et n'aurait peut-être jamais parlé de Carthage, si elle n'eût été pressée de raconter sa ruine et la gloire de Rome.

On ne doit pas juger un peuple sur le témoignage de ses ennemis, et il est impossible de refuser son estime et même son admiration à une république qui, pendant sept cents ans, jouissant par la sagesse de ses lois du calme intérieure, sut acquérir, par ses armes et par son industrie, tant de renommée, de fortune et de puissance.

CHAPITRE SECOND.

GUERRE CONTRE LA SICILE.

Descente des Carthaginois en Sicile, sous les ordres d'Amilcar. — Leur défaite. — Mort d'Amilcar. — Sacrifice des victimes humaines aboli. — Exploits d'Annibal. — Peste dans son armée. — Prise d'Agrigente. — Guerre entre Denys et Carthage. — Révolte et armement en Afrique. — Victoire de Timoléon sur les Carthaginois. — Complot d'Hannon. — Son supplice. — Règne d'Agathocle. — Ses exploits. — Sa mort.

LORSQUE Xerxès forma le projet de subjuguer la Grèce, il engagea les Carthaginois à porter la guerre en Sicile. Ils y possédaient déjà quelques villes, où ils avaient établi des colonies. Vingt-huit ans avant cette époque, et dans l'année où Tarquin fut chassé de Rome, la république romaine et celle de Carthage conclurent un traité, dans lequel on parle de l'Afrique et de la Sardaigne comme appartenant aux Carthaginois. Il y est aussi fait mention de quelques parties de la Sicile occupées par eux. Ce même traité défendait aux Romains de naviguer au-dela du *beau promontoire*, situé près de Carthage; ce qui prouve la faiblesse de Rome et la puissance de sa rivale dans ces premiers temps.

Carthage, conformément aux conventions faites aveo Xerxès, envoya, sous les ordres d'Amilcar,

en Sicile, trois cent mille hommes et cinq mille bâtimens. L'armée débarqua dans le port de Palerme, et forma le siége d'Hymère. Gélon, alors tyran de Syracuse, marcha contre les Carthaginois, s'empara par ruse d'un de leurs camps, força l'autre, et mit le feu aux vaisseaux. Amilcar périt; cent cinquante mille hommes furent tués; le reste tomba dans l'esclavage.

Descente des Carthaginois en Sicile, sous les ordres d'Amilcar. Leur défaite.

Mort d'Amilcar.

Carthage, qu'on a toujours accusée de manquer de fermeté dans les revers, crut voir l'ennemi à ses portes, et demanda la paix. Gélon l'accorda, à condition que les Carthaginois ne sacrifieraient plus de victimes humaines à Saturne, qu'ils paieraient les frais de la guerre, et qu'ils bâtiraient deux temples pour y déposer le traité.

Sacrifice des victimes humaines aboli.

Une armée athénienne, ayant voulu s'emparer de Syracuse, échoua et périt. * Les Ségestains, qui avaient pris le parti d'Athènes, craignaient la vengeance des Syracusains. Ils implorèrent la protection de Carthage qui la leur accorda. Annibal, petit-fils de cet Amilcar vaincu par Gélon, conduisit une armée en Sicile, et débarqua dans le lieu où l'on bâtit depuis Lilybée. Il s'empara de Sélinonte, se rendit maître d'Hymère, et ternit ses succès par de grandes cruautés. Cependant, à son retour dans sa patrie, tout le peuple vint au-devant de lui, et son entrée fut un triomphe.

Exploits d'Annibal.

Trois ans après, il retourna en Sicile, ayant pour lieutenant Imilcon, fils d'Hannon. L'his-

Peste dans son armée.

* An du monde 3592. — Avant Jésus-Christ 412. — An de Rome 341. — An de Carthage 434.

torien Timée portait le nombre de ses troupes à cent vingt mille hommes.

Tandis qu'il assiégeait Agrigente, la peste fit d'affreux ravages dans son armée, et il en devint lui-même la victime. Les Carthaginois, pour apaiser les dieux, se rendirent parjures; et, violant le traité qu'ils avaient fait avec Gélon, ils immolèrent un enfant à Saturne, et jetèrent à la mer des holocaustes en l'honneur de ce dieu.

Prise d'Agrigente.

Cependant Imilcon pressait toujours le siége d'Agrigente. Une partie des habitans évacua la ville; le reste fut massacré par les assiégeans qui détruisirent cette opulente cité et y firent un butin immense. Imilcon s'empara ensuite de Géla, et conclut enfin un traité avec Denys le tyran. Ce traité ajoutait aux anciennes possessions de Carthage, Sélinonte, Hymère, Agrigente, Géla et Camarine. Il garantissait aux Léontins et aux Messéniens leur indépendance, et à Denys le trône de Syracuse.

Guerre entre Denys et Carthage.

Ce prince ne signa cette paix que pour consolider son usurpation; mais l'an du monde 3600 *, ayant fait d'immenses préparatifs pour réparer ses pertes, il déclara la guerre à Carthage, et prit la ville de Moria. Imilcon, nommé suffète, rentra l'année suivante dans cette ville, appuya les mécontens contre le tyran, et poursuivit rapidement ses succès avec le secours de Magon qui commandait sa flotte.

Ils vinrent tous deux assiéger Syracuse. Une

*Avant Jésus-Christ 404.—De Carthage 444.—De Rome 349.

maladie contagieuse détruisit une grande partie de leurs troupes; et, lorsqu'ils se voyaient déjà vaincus par ce fléau, Denys les attaqua et les battit. Imilcon, forcé d'abandonner ses alliés, obtint avec peine la permission de ramener en Afrique le peu de soldats qui lui restaient. Arrivé à Carthage, il ne put supporter les reproches et sur-tout les larmes de ses concitoyens, et se donna la mort.

Révolte et armement en Afrique.

La nouvelle de son désastre consterna l'Afrique. Les peuples tributaires et alliés, apprenant qu'on avait abandonné leurs soldats aux vengeances et aux chaînes de Denys, s'indignent de cette trahison, courent aux armes, se rassemblent au nombre de deux cent mille, s'emparent de Tunis, et marchent contre Carthage qui se croit perdue.

Dans ce péril, cette nation superstitieuse compte plus sur ses sacrifices que sur son courage : elle attribue ses revers à la colère de Proserpine et de Cérès qui, jusque-là, n'avaient point d'autel à Carthage. On leur éleva deux temples; mais leur secours était peu nécessaire. Cette multitude d'Africains, inondant les campagnes voisines, sans discipline, sans machines de guerre, sans chefs et sans magasins, se débanda dès qu'elle eut épuisé les campagnes par ses ravages; et une prompte dispersion délivra Carthage de ses terreurs.

L'année suivante, Magon, suffète et général, perdit une grande bataille en Sicile et périt. On exigeait l'évacuation totale de l'île; mais, tandis

qu'on négociait, le fils de Magon, arrivant avec de nombreuses troupes, défit les Syracusains, et dicta une paix honorable, qui assurait à Carthage ses possessions, et obligeait Syracuse à payer les frais de la guerre.

Quelque temps après, Carthage se vit de nouveau attaquée par la peste et menacée par une rebellion des Africains. Le temps mit fin à la maladie, et les armes à la révolte.

Lorsque les Siciliens chassèrent Denys le jeune du trône de Syracuse, ces troubles rendirent aux Carthaginois l'espérance de s'emparer de toute la contrée *; mais malgré leurs efforts et ceux d'Icétas, tyran des Léontins, le célèbre Timoléon de Corinthe parvint à rétablir l'ordre et la liberté dans Syracuse. La désertion se mit dans les troupes étrangères, commandées par Magon, et ce général, effrayé, s'embarqua pour l'Afrique. Le sénat de Carthage le mit en jugement; pour échapper à son arrêt, il se poignarda. Son corps privé de vie n'évita pas le supplice; il fut attaché à une potence.

Victoire de Timoléon sur les Carthaginois.

La richesse inépuisable de Carthage recréait sans cesse de nouvelles armées. Soixante-dix mille hommes, sous la conduite d'Amilcar et d'Annibal, débarquèrent à Lilybée. Timoléon marcha à leur rencontre, les défit complètement, s'empara de leurs camps, prit leurs trésors et leur tua dix mille hommes.

* An du monde 3656. — Avant Jésus-Christ 348. — De Carthage 498. — De Rome 405.

La mort de trois mille Carthaginois, dans cette affaire, consterna Carthage, accoutumée à ne verser que du sang étranger. Elle demanda la paix, et conclut un traité qui lui donna pour limites en Sicile le fleuve Halycus.

Dans ce même temps, un des principaux citoyens, Hannon, considérable par ses richesses, par ses talens, par son audace, forma le projet de se rendre maître de la république. Le jour des noces de sa fille était fixé pour l'exécution de ce dessein. Il devait inviter à un grand festin les sénateurs et les empoisonner. On découvrit le complot; mais la crainte força la colère à la dissimulation. Les complices étaient nombreux, le coupable puissant : au lieu de le mettre en jugement, le sénat timide se contenta de faire une loi pour supprimer le luxe des noces. Complot d'Hannon.

Hannon, n'espérant plus triompher par des embûches secrètes, voulut tenter la force. Prodiguant ses trésors, il soudoie des hommes sans aveu, arme les esclaves, cherche à soulever le peuple et les troupes; mais voyant contre lui la masse imposante des citoyens décidée à défendre la liberté, il se retire dans un château avec vingt mille esclaves armés, et sollicite vainement l'appui du roi des Maures. Attaqué dans sa forteresse, et bientôt abandonné par ses lâches satellites, son désespoir ne put trouver la mort; on le prit vivant et on le conduisit à Carthage. La vengeance fut aussi atroce que le crime. On le battit de verges; on lui arracha les yeux; ses membres furent brûlés, son corps attaché à une potence; et le sénat fit périr Son supplice.

tous ses parens pour qu'aucun n'imitât ses forfaits et ne vengeât sa mort.

Règne d'Agathocle. L'opulence et la fertilité de la Sicile excitaient constamment l'ambition des Carthaginois. Croyant trouver un associé utile à leurs desseins, ils favorisèrent les complots d'un jeune et vaillant aventurier, nommé Agathocle. Fort de leur appui, il parvint à usurper le trône et à détruire la liberté dans Syracuse *.

Ses exploits. Cet homme, fameux par son génie et par sa férocité, fit bientôt repentir ses alliés de leur aveugle confiance. Devenu roi, il voulut étendre sa puissance et chasser les étrangers de Sicile. Amilcar, qui commandait l'armée de Carthage, le battit d'abord complètement, et l'enferma dans Syracuse : mais tandis qu'on le croyait perdu, cet homme extraordinaire, armant les esclaves qu'il joignit à seize cents soldats, s'embarqua de nuit avec ses deux fils et arriva audacieusement en Afrique. Là, après avoir brûlé sa flotte pour ne pas diviser ses forces, et pour ôter à son armée tout espoir de fuite, il prit une place qu'on appelait la grande ville, s'empara de Tunis et s'approcha de Carthage.

Malgré la surprise et l'effroi que causait une invasion si imprévue, Hannon et Bomilcar, à la tête de quarante mille hommes, sortirent des murs et lui livrèrent bataille. Ils furent battus et mis en déroute ; Hannon périt dans le combat. Bomilcar voulut profiter du désordre qui régnait dans la

* An du monde 3685. — Avant Jésus-Christ 319. — De Rome 334. — De Carthage 527.

ville, pour s'emparer à son tour du pouvoir suprême; mais il fut vaincu et tué par ses concitoyens.

Agathocle, qui s'était emparé du camp des Carthaginois, y trouva vingt mille chaînes qu'on avait destinées pour lui et ses soldats. Il se vengea de cette vaine injure par d'affreux ravages. Son invasion causa la ruine de Tyr qui ne put recevoir les secours qu'elle attendait de Carthage contre Alexandre-le-Grand. Les Carthaginois, menacés eux-mêmes des plus grands périls, ne purent donner à leur métropole que de stériles consolations, et que recueillir les victimes échappées au vainqueur.

Jamais Carthage ne s'était vue si près de sa ruine. Au lieu d'attribuer ses malheurs aux fautes de ses généraux et à l'habileté de l'ennemi, elle crut s'être attiré le courroux des dieux. Depuis long-temps on avait cessé d'immoler à Saturne, suivant l'antique usage, les enfans des meilleures maisons; on achetait pour ces sacrifices des pauvres ou des esclaves: le peuple vit dans cette impiété la cause de tous ses revers. Pour l'expier, on immola deux cents enfans des plus nobles maisons; et le fanatisme fut tel que plus de trois cents personnes, qui se croyaient coupables d'avoir précédemment soustrait à Saturne leurs enfans, s'offrirent elles-mêmes en sacrifice et furent immolées.

Cependant le sénat, pensant que pour se défendre il fallait d'autres moyens que ces cruels holocaustes, rappela Amilcar en Afrique. Celui-ci,

après avoir envoyé cinq mille hommes à Carthage, tenta de s'emparer par artifice de Syracuse. N'ayant pu y réussir, il risqua un assaut et y périt. Sa tête fut envoyée à Agathocle, qui la fit jeter dans le camp des Carthaginois.

Le roi de Syracuse avait épuisé les faveurs de la fortune. Inconstante pour le crime comme pour la vertu, elle aveugla son génie et abandonna ses drapeaux. Après s'être attiré la haine des princes africains en assassinant le roi de Cyrène, Ophellas, son allié, il courut apaiser des troubles en Sicile et laissa son armée à son fils Archagatus, jeune homme sans expérience. Les Cyrénéens l'abandonnèrent; les Carthaginois reprirent courage, firent sortir de leurs murs trois fortes armées, défirent le prince de Syracuse et reprirent toutes les places qu'ils avaient perdues.

Sa mort. Agathocle, rappelé en Afrique par les événemens, ne put y ramener la victoire. Son armée fut mise en déroute; il l'abandonna, se fit corsaire, et périt misérablement. Ses soldats, trahis, égorgèrent ses enfans et se rendirent aux Carthaginois, qui se virent ainsi délivrés du plus grand péril qu'ils eussent encore couru. Mais un des funestes résultats de cette invasion se fit sentir dans la suite, car l'entreprise d'Agathocle inspira à Scipion, comme il le dit lui-même, l'idée de descendre en Afrique pour forcer Annibal à quitter l'Italie.

Dans ce temps, le bruit des conquêtes d'Alexandre faisait craindre à Carthage, qu'après avoir pris possession de l'Égypte il ne voulût s'emparer de toute l'Afrique. Elle chargea un homme adroit,

nommé Amilcar, de pénétrer ses desseins secrets. Cet émissaire partit, se fit passer pour exilé, obtint la confiance du roi, et instruisit ses compatriotes de tout ce qu'il avait cru découvrir.

Son succès et son crédit auprès d'Alexandre le rendirent suspect à ses concitoyens. Ils le regardèrent comme un espion du roi; et, après la mort de ce monarque, son ingrate patrie le condamna à perdre la vie.

Un autre conquérant réveilla de nouveau les alarmes des Carthaginois. Pyrrhus envahit l'Italie *. Son ambition, pareille à celle d'Alexandre, menaçait le monde entier. Gendre d'Agathocle, ce titre le rendait un ennemi dangereux pour Carthage. La crainte de ses armes décida les Carthaginois à s'unir aux Romains. Magon leur offrit cent vingt vaisseaux, mais le sénat de Rome refusa fièrement ce secours.

Pyrrhus, après des succès balancés en Italie, descendit en Sicile, et la conquit si rapidement, qu'en peu de temps Carthage n'y posséda que la ville de Lilybée. Ce prince inconstant, qui avait plus de génie pour combattre que pour gouverner, voyant que les Syracusains lui refusaient les moyens de passer en Afrique, quitta la Sicile. Hiéron, devenu roi de Syracuse, empêcha par sa sagesse les Carthaginois de renverser son trône et de s'emparer de cette île. Sous son règne, la lutte de Rome et de Carthage commença : et Hiéron embrassa le parti des Romains. Après sa mort, le

* An du monde 3727. — Avant Jésus-Christ 277. — De Carthage 569. — De Rome 476.

parti carthaginois l'emporta dans Syracuse, et attira contre cette ville les armes romaines qui lui ravirent pour toujours son indépendance.

CHAPITRE TROISIÈME.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

(An du monde 3741.—Avant Jésus-Christ 263.—De Carthage 583.—De Rome 409.)

Cause de cette guerre. — Déclaration du sénat romain. — Victoires des Romains. — Construction d'une flotte romaine. — Invention du *corbeau*. — Combat naval à Mycale. — Victoire des Romains. — Exploits de Régulus et de Manlius. — Commandement de Xantippe. — Bataille entre Régulus et Xantippe. — Fuite de Régulus, pris et conduit à Carthage. — Son ambassade à Rome. — Son supplice à Carthage. — Défaite d'Asdrubal. — Victoire d'Adherbal. — Victoire de Lutatius sur les Carthaginois. — Traité de paix.

Cause de cette guerre.

La désertion d'une seule légion romaine fut la première cause de cette guerre sanglante, qui changea la face du monde, fit tomber Carthage, et donna l'empire de la terre aux Romains. Ces déserteurs, s'étant emparés de Rhège, contractèrent une alliance avec les soldats étrangers nommés Mamertins, devenus maîtres et oppresseurs de Messine. Ces deux villes, peuplées de brigands, exerçaient d'affreux ravages dans tous les pays voisins. Leurs pirates parcouraient les mers, et pillaient de préférence les possessions de Rome et de Carthage.

Lorsque les Romains se virent débarrassés de

Pyrrhus et de ses alliés en Italie, ils portèrent leurs armes contre Rhège, l'assiégèrent, la prirent, passèrent les habitans au fil de l'épée, et n'en gardèrent que trois cents qui furent conduits à Rome et condamnés au dernier supplice. La destruction de Rhège porta l'épouvante à Messine. Les Mamertins, affaiblis par la perte de leurs alliés, et craignant d'éprouver le même sort, ne purent s'entendre, ni pour se soumettre, ni pour résister. Ils se divisèrent : les uns livrèrent leur citadelle aux Carthaginois; les autres appelèrent Rome à leur secours.

Cet événement devint le sujet d'une assez grande incertitude et d'une discussion très-vive dans le sénat romain. D'un côté la jalousie qu'inspirait Carthage, déjà maîtresse de la Corse, de la Sardaigne, et de presque toutes les îles de la Méditerranée, la crainte de la voir dominer en Sicile, et d'acquérir par ce moyen tant de facilité pour descendre en Italie, inspiraient à une partie des sénateurs un vif désir d'accueillir les Messiniens, et de les défendre; mais, d'un autre côté, on ne pouvait se dissimuler combien il était honteux d'entreprendre une guerre si injuste, de soutenir des brigands semblables à ceux de Rhège, et de se rendre en quelque sorte complice de tous leurs crimes. Arrêté par ces dernières considérations, le sénat n'eut pas l'audace de se déclarer pour les Mamertins; mais le peuple, plus violent dans sa haine contre Carthage, se prononça ouvertement pour la guerre, et força les sénateurs à la déclarer.

Déclaration du sénat romain.

Victoires des Romains.

Le consul Appuis Claudius, chargé du commandement de l'armée, trompa la vigilance carthaginoise, débarqua en Sicile, entra dans Messine, et s'en empara. Carthage, qui se vengeait toujours de ses revers par des cruautés, fit pendre son général, et envoya de nouvelles troupes qui assiégèrent les Romains dans Messine. Claudius les battit et les contraignit de lever le siége.

L'année suivante, la Sicile fut le théâtre de divers combats entre les deux peuples. La principale place d'armes des Carthaginois était Agrigente. Les Romains portèrent leurs efforts sur ce point, gagnèrent une bataille contre leurs ennemis, et, après six mois de siége, s'emparèrent de la ville. Tous ces succès, honorables pour Rome, ne pouvaient avoir de résultat décisif tant que Carthage restait maîtresse de la mer, et réparait ses pertes par de nouvelles armées que son trésor créait facilement, et que ses vaisseaux portaient avec rapidité.

Construction d'une flotte romaine.

Les Romains, alors sans marine, ne possédaient pas une galère, et se voyaient forcés d'emprunter des vaisseaux pour transporter leurs troupes en Sicile. Mais l'amour de la patrie connaît-il des obstacles? Par-tout où il existe, il opère des prodiges. Le peuple romain voulut avoir une flotte; tous les bras obéirent à l'esprit public; en deux mois, cent vingt galères furent construites, et les soldats exercés à la rame. Duillius commandait cette première armée navale. Les galères étaient lourdes et grossières; mais, pour remédier à ce dé-

Invention du *corbeau*.

faut de construction, les Romains inventèrent une

machine qu'ils nommèrent *corbeau*, sorte de pont en bois, armé de crochets en fer, qu'on abaissait sur le vaisseau ennemi pour l'attacher et pour faciliter l'abordage. La flotte de Carthage se composait de cent trente vaisseaux. L'amiral qui la dirigeait, nommé Annibal, montait une galère à cinq rangs de rames, conquise sur Pyrrhus. Les deux armées se rencontrèrent sur la côte de Mycale. Annibal, méprisant l'ignorance des marins de Rome et la pesanteur de leurs bâtimens, s'avançait avec confiance, et croyait s'emparer sans peine de ces vaisseaux qui ne pouvaient point manœuvrer, mais l'étonnement des Carthaginois fut extrême, lorsque les corbeaux des Romains, s'abaissant tous à la fois, accrochèrent leurs bâtimens, lièrent les deux flottes par des ponts, et changèrent, pour ainsi dire, ce combat naval en combat de terre, où l'on pouvait se joindre, se mêler et se battre de pied ferme. Les voiles, les manœuvres devenaient inutiles; le courage seul fixait la fortune. Les Romains furent vainqueurs; ils prirent quatre-vingts vaisseaux, et même celui de l'amiral qui se sauva dans une chaloupe. Combat naval de Mycale.

Ce premier triomphe naval remplit les Romains de joie et les Carthaginois de douleur. On érigea à Duillius une colonne nommée *rostrale*, parce que les proues des vaisseaux détruits lui servaient d'ornement. Cette colonne a vaincu le temps, et subsiste encore.

Animée par ce succès, Rome, pendant deux ans, livra plusieurs combats qui exercèrent sa marine et

lui valurent de nouveaux avantages. Mais comme l'opulence de Carthage lui fournissait sans cesse des forces nouvelles, les Romains, dans le dessein de terminer la guerre, se décidèrent à passer en Afrique. Le consul Régulus et Manlius y conduisirent une flotte de trois cent trente vaisseaux qui portaient cent trente mille hommes. L'armée navale de Carthage comptait vingt vaisseaux de plus. Hannon et Amilcar la commandaient. Une bataille eut lieu sur la côte de Sicile, près d'Ecnome; la victoire, long-temps douteuse, se décida enfin pour les Romains. Ils s'emparèrent de soixante vaisseaux et en détruisirent trente; vingt-quatre des leurs périrent dans le combat. Maîtres alors de la mer, ils abordèrent en Afrique, dans le port de Clypéa, dont ils se rendirent possesseurs; de là ils se répandirent dans le pays, le ravagèrent, et firent vingt mille prisonniers.

Exploits de Régulus et de Manlius.

L'histoire nous donne souvent lieu de remarquer qu'on fait plus de fautes après le succès qu'après les revers *. Le malheur éclaire, et la fortune aveugle. Les Romains, au lieu de redoubler d'efforts pour empêcher leurs ennemis de se relever, rappelèrent Manlius avec une grande partie de leur armée, et ne laissèrent à Régulus, en Afrique, que quarante vaisseaux, vingt-cinq mille hommes et cinq cents chevaux.

Régulus, loin d'être découragé par cette diminution de forces, continua ses progrès : les Carthaginois marchèrent contre lui. Leurs généraux,

* An du monde 3749. — Avant Jésus-Christ 255.

malhabiles, se postèrent dans un pays coupé, qui rendait inutiles leurs éléphans et leur nombreuse cavalerie. Régulus, profitant de cette faute, les défit complètement, pilla leur camp, prit Tunis, et s'approcha de Carthage.

Les Numides, toujours alliés des vainqueurs, ravageaient la campagne. Les Romains s'emparèrent de deux cents villes; Carthage, effrayée, demanda la paix. Régulus pouvait alors terminer la guerre avec gloire : sa hauteur fit rompre la négociation. Il refusa les propositions qui lui étaient faites, dicta de dures conditions, et dit avec rudesse aux députés de Carthage : « qu'il fallait sa» voir vaincre ou se soumettre au vainqueur. »

Les Carthaginois, indignés, répondirent qu'ils aimaient mieux périr que de signer une paix honteuse. Dans cet instant critique et au moment où ils croyaient leur ruine inévitable, Xantippe, habile général lacédémonien, leur amène un corps de troupes grecques, relève leur courage abattu, et leur démontre qu'ils n'ont été vaincus que par l'ignorance de leurs généraux. Exerçant ses troupes devant eux, il leur prouve que jusque-là ils n'avaient pas su les élémens de l'art de la guerre : sa renommée, ses discours, son audace lui attirent la confiance publique; Carthage remet son sort entre ses mains, et lui donne le commandement d'une armée de douze mille hommes, de quatre mille chevaux et de cent éléphans. Celle des Romains ne comptait que quinze mille hommes et cinq cents chevaux.

Commandement de Xantippe.

Xantippe sort des murs, place ses éléphans en

Bataille entre Régulus et Xantippe.

première ligne, range derrière eux sa phalange et l'infanterie de Carthage, la cavalerie aux ailes, les étrangers et les troupes légères dans les intervalles de cette cavalerie. Régulus opposait aux éléphans ses troupes légères, et, derrière elles, ses cohortes en colonnes; sa cavalerie était placée sur les ailes. Polybe remarque avec raison que, par ses dispositions, il pouvait repousser l'attaque des éléphans, mais qu'il s'exposait à être débordé et pris en flanc par la cavalerie nombreuse de l'ennemi. Le signal donné, les deux armées se précipitèrent avec fureur l'une sur l'autre. L'infanterie de la gauche de Régulus renversa d'abord tout ce qui lui était opposé; ses archers et ses cohortes repoussèrent les éléphans: mais la cavalerie carthaginoise, attaquant en flanc celle des Romains, la renversa, tomba ensuite sur les cohortes, et les mit en désordre. En même temps la phalange grecque les enfonça; la déroute devint complète. Presque toute l'armée romaine périt ou tomba dans les fers. Il ne s'en sauva que deux mille hommes qui se retirèrent à Clypéa.

Fuite de Régulus, pris et conduit à Carthage.

Régulus, fuyant avec cinq cents hommes, fut pris et conduit à Carthage; et Xantippe, redoutant l'envie, le seul ennemi qu'il pût craindre après une si grande victoire, laissa modestement les Carthaginois s'enorgueillir d'un triomphe qu'ils lui devaient, et retourna dans sa patrie. Quelques historiens prétendent que les généraux de Carthage, jaloux de sa gloire, le précipitèrent dans la mer.

Carthage se voyait délivrée d'un danger extrê-

me; mais elle avait beaucoup de pertes à réparer avant de pouvoir méditer d'importantes entreprises. Rome, réveillée de ses illusions par la destruction de son armée, sentait qu'il fallait plus de temps et d'efforts pour terrasser sa rivale; et la guerre continua des deux côtés sans résultat bien marquant.

Après l'avoir tenu dans une longue captivité, Carthage envoya Régulus à Rome *. Il devait proposer l'échange des prisonniers, et s'engageait à revenir dans sa prison si l'échange était refusé. Ce fier Romain, plus grand dans le malheur que dans la fortune, loin de vouloir faire réussir une négociation dont le succès lui aurait donné la liberté, déclara au sénat qu'il regarderait comme un funeste exemple la faiblesse qu'on montrerait, si l'on tirait de captivité des citoyens assez lâches pour s'être rendus à l'ennemi. Le sénat partagea son avis et refusa l'échange. Son ambassade à Rome

La famille de Régulus, désolée, le peuple, attendri sur son sort, le conjuraient en vain de rester, et de se dérober aux chaînes et aux supplices qui l'attendaient chez un ennemi barbare. Vainqueur de lui-même, inflexible dans ses principes, et fidèle à sa parole, il se rendit à Carthage. On le jeta dans un cachot; on l'exposa ensuite au soleil, après lui avoir coupé les paupières; enfin on l'enferma dans un coffre hérissé intérieurement de pointes de fer. Il y périt dans des tourmens affreux. Son courage indomptable et cette atroce Son supplice à Carthage.

* An du monde 3755. — Avant Jésus-Christ 249.

barbarie éternisèrent sa gloire et la honte de Carthage.

La guerre s'anima de plus en plus : les Romains, avec trois cent soixante vaisseaux, livrèrent bataille à une flotte ennemie de deux cents voiles, à la vue de la Sicile. L'armée romaine victorieuse prit cent quatorze bâtimens, et courut ensuite délivrer à Clypéa les deux mille soldats de Régulus qui s'y étaient retirés. Mais cette armée triomphante, retournant en Italie, fut presque entièrement détruite par une tempête.

Défaite d'Asdrubal.

Asdrubal attaqua, peu de temps après, en Sicile, l'armée de terre des Romains; sa défaite fut complète, et on lui tua cent quarante éléphans. Cette perte affaiblit Carthage et fortifia les espérances de Rome. Ses légions attaquèrent en Sicile Lilybée, la plus forte possession de ses ennemis. Imilcon y commandait avec dix mille hommes. Annibal, fils d'Amilcar, lui amena des secours d'Afrique. Après plusieurs tentatives inutiles, les machines des Romains furent brûlées, et le siége se changea en blocus.

Le peuple de Rome, opiniâtre dans sa haine, s'enrôlait avec ardeur pour l'armée de Sicile. Le consul Claudius Pulcher voulut attaquer pendant

Victoire d'Adherbal

la nuit la flotte ennemie, près de Drépane *. Adherbal le prévint, ne lui laissa pas le temps de se ranger en bataille, le défit et lui prit quatre-vingt-treize vaisseaux. Le consul n'en sauva que trente de ce désastre. Son collègue Junius, encore plus

* An du monde 3757. — De Rome 506.

malheureux, vit détruire toute sa flotte; débarqué ensuite en Sicile, avec quelques troupes, il prit la ville d'Érix, et y resta deux ans bloqué par l'ennemi.

Victoire du consul Lutatius contre les Carthaginois.

Pendant l'espace de cinq années, les succès furent balancés de part et d'autre; enfin Rome tenta un effort extraordinaire, et mit en mer deux cents vaisseaux sous les ordres du consul Lutatius. La flotte carthaginoise se tenait sur la côte d'Afrique; Lutatius fit des progrès en Sicile et resserra Lilybée *. Hannon conduisit la flotte africaine près de Drépane. Les deux armées navales se rencontrèrent sur les côtes d'une petite île nommée Éguse. Les Romains s'étaient fort exercés, dans l'espoir de se venger de leurs défaites; Carthage, maîtresse de la mer depuis cinq ans, s'étant endormie dans une fausse sécurité, avait négligé sa marine. Des hommes de nouvelle levée, étrangers mercenaires, sans courage et sans instruction, composaient ses équipages. Ils ne résistèrent pas au premier choc des Romains; cinquante de leurs vaisseaux périrent, cinquante furent pris; Lutatius fit dix mille prisonniers, et joignit ses troupes à celles qui assiégeaient Lilybée. Carthage, épuisée par cette défaite, ordonna à Barca, qui commandait en Sicile, de faire des propositions pour terminer la guerre.

Traité de paix.

Lutatius n'imita pas l'imprudente fierté de Régulus, il accueillit favorablement les propositions de l'ennemi. On approuva sa conduite à Rome,

* An du monde 3763. — De Rome 512.

dont les citoyens étaient presque aussi fatigués que leurs rivaux, et ils firent la paix aux conditions suivantes, dictées par le consul. « Il y aura, » si le peuple romain l'approuve, amitié entre » Rome et Carthage, aux conditions qui suivent : » Les Carthaginois évacueront la Sicile; ils ne » feront point la guerre à Hiéron, et ne porte» ront point les armes contre les Syracusains ni » contre leurs alliés. Ils rendront aux Romains, » sans rançon, tous les prisonniers qu'ils ont faits » sur eux; ils leur paieront, dans l'espace de vingt » ans, deux mille deux cents talens euboïques » d'argent. »

Rome, en approuvant le fond du traité, réduisit les termes du paiement à dix années, ajouta mille talens au tribut, et exigea que les Carthaginois évacuassent toutes les îles situées entre la Sicile et l'Italie *.

* An du monde 3763. — Avant Jésus-Christ 241. — De Carthage 605. — De Rome 512.

CHAPITRE QUATRIÈME.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Cause de cette guerre. — Expédition d'Amilcar-Barca en Espagne.—Carthagène bâtie par Asdrubal.—Traité entre Asdrubal et Rome.—Mort d'Asdrubal.—État oligarchique de Carthage, —Premiers exploits d'Annibal.—Siége et prise de Sagonte.—Ambassade de Fabius à Carthage.—Grande expédition d'Annibal en Italie.— Son arrivée en Italie.—Bataille entre Annibal et Scipion.—Victoire d'Annibal.—Ses déguisemens.—Bataille entre Annibal et Flaminius.—Défaite et mort de Flaminius.—Tactique de Fabius.—Rappel de Fabius à Rome.—Son retour à l'armée.—Victoire de Cnéius Scipion.—Bataille de Cannes.—Victoire d'Annibal.—Anneaux romains envoyés en Afrique.—Séjour d'Annibal à Capoue.—Défaite d'Asdrubal.—Siége et reddition de Capoue.—Guerre en Espagne.—Mort de deux Scipion.—Marche d'Asdrubal pour rejoindre Annibal.—Mort d'Asdrubal.—Exploits de Scipion l'Africain.—Traité de paix entre Scipion et Carthage.—Rupture de ce traité.—Entrevue de Scipion et d'Annibal.—Bataille entre ces deux généraux.—Défaite d'Annibal.—Ambassade de Carthage.—La paix est conclue.

Cause de cette guerre

DANS la première guerre punique, Rome et Carthage s'étaient étudiées réciproquement; elles avaient essayé leurs forces. Dans la seconde, elles se connaissaient parfaitement et se détestaient davantage. La jalousie causa la première, et la haine la seconde. On avait d'abord pris les armes pour se disputer la palme de la gloire, la liberté des mers et quelques possessions; on se battit ensuite pour se détruire. Les vainqueurs ignorent toujours la nécessité de la modération; ils ou-

blient que toute paix humiliante est un affront dont on veut se venger, une trève trompeuse qu'on cherche à rompre, et que le désespoir d'un ennemi opprimé prépare souvent les plus grands périls à celui qui l'a injustement abaissé.

Carthage regrettait la Sicile; ses soldats mercenaires, désertant ses drapeaux, passèrent en Italie, engagèrent les Romains à s'emparer de la Sardaigne, et lui en facilitèrent les moyens. Les Carthaginois, épuisés, ne purent se venger de ce nouvel affront. Ils se virent contraints de consentir à cette dernière spoliation. Pour compenser tant de pertes, en attendant le moment de la vengeance, ils portèrent leurs armes et dirigèrent leur ambition vers l'Ibérie.

Expédition d'Amilcar-Barca en Espagne.

Amilcar-Barca, après avoir apaisé les troubles d'Afrique et soumis les Numides révoltés, conduisit une armée en Espagne, et combattit avec succès. Cet homme, fameux en Afrique par ses exploits, ferme dans le commandement, doué d'un grand courage et d'une prudence consommée, terrible dans les combats, doux après la victoire, conciliant dans les conseils, adroit en politique, réunissait toutes les qualités d'un grand général et d'un homme d'état habile. Implacable ennemi des Romains, il obligea son fils Annibal, âgé de neuf ans, de jurer aux pieds des autels une haine éternelle à Rome; et jamais homme ne tint mieux son serment.

Ce grand capitaine, formant son fils par ses leçons et par ses exemples, conquit en peu de temps par la force des armes toute la partie de l'Es-

pagne, située entre la mer et l'Èbre, et la soumit totalement à son pays par la douceur de son administration. Après de longs succès, il trouva une mort digne de sa vie, et périt glorieusement dans une bataille qui le couronna pour la dernière fois des palmes de la victoire.

Asdrubal, son gendre, lui succéda; et, pour assurer ses conquêtes, il bâtit sur la côte méridionale la nouvelle Carthage, appelée aujourd'hui Carthagène, qui devint, par sa position et par son commerce, une des plus importantes villes de l'Europe. Carthagène bâtie par Asdrubal.

Rome voyait ces progrès d'un œil jaloux : elle aurait pris les armes pour enlever la péninsule à sa rivale; mais la crainte des Gaulois qui la menaçaient l'arrêta. Elle négocia au lieu de combattre, se contenta de limiter des conquêtes qu'elle n'osait ravir, et conclut avec Asdrubal un traité qui défendait aux Carthaginois de s'avancer au-delà de l'Èbre. Traité entre Asdrubal et Rome

Asdrubal, poursuivant ses succès, subjugua tous les peuples qui se trouvaient entre la mer et le fleuve. Après huit ans de victoires, il périt assassiné par un Gaulois *. Trois ans avant sa mort, il avait demandé qu'on lui envoyât son beau-frère Annibal, alors âgé de vingt-deux ans. Mort d'Asdrubal.

Dans ce temps, l'oligarchie dominait à Carthage; les familles d'Hannon, d'Imilcon, de Magon, de Bomilcar, d'Adherbal, d'Amilcar, d'Asdrubal, y jouissaient du plus grand crédit. Cette État oligarchique de Carthage.

* An du monde 3783. — De Rome 532.

oligarchie se divisait en deux factions; celle d'Amilcar et d'Annibal se nommait la faction Barcine; l'autre avait pour chef Hannon. La première était ambitieuse, la seconde pacifique. Les exploits d'Amilcar et d'Asdrubal donnaient beaucoup d'éclat à leur parti qui projetait sans cesse de nouvelles conquêtes. Celui d'Hannon voulait consolider la puissance de Carthage par la paix, et l'étendre par le commerce, et il s'opposa au départ d'Annibal pour l'Espagne. Hannon représenta vivement au sénat le danger de confier l'armée à un jeune homme impétueux comme Pyrrhus, impérieux comme son père, et qui avait juré, au sein de la paix, une guerre éternelle à Rome. Il regardait ce génie bouillant comme une étincelle ardente, qui devait bientôt causer un vaste incendie.

Premiers exploits d'Annibal.

Malgré ces remontrances, la faction Barcine l'emporta; Annibal partit pour l'Espagne. Les soldats, charmés, crurent revoir le grand Amilcar; ils retrouvèrent en lui les mêmes traits, la même vigueur, la même intrépidité, la même présence d'esprit, un génie plus vaste, un talent fécond et souple, énergique et artificieux, propre à triompher également par l'audace et par la ruse.

Il fit avec distinction trois campagnes sous Asdrubal; après la mort de ce général, le peuple et l'armée, malgré l'opposition de ses rivaux, lui déférèrent le commandement *. (Cornélius Népos assure même que, sans considérer sa jeunesse, on le nomma suffète ou roi.)

* An de Carthage 626. — De Rome 533.

Parvenu à ce poste, l'Italie fut constamment le but de ses pensées secrètes. Il conquit plusieurs villes en Espagne; son ambition excita la crainte de tous les peuples de cette contrée. Ils se liguèrent contre lui, et opposèrent à sa valeur une armée de cent mille hommes. Malgré l'infériorité du nombre de ses troupes, il défit les ennemis en bataille rangée, et mit tous ses soins, après la victoire, à se concilier par des faveurs et de grandes largesses les citoyens, les alliés et les peuples conquis, voulant assurer, par cette sage politique, l'exécution tranquille de ses grands desseins.

Siége et prise de Sagonte.

Le traité conclu avec Rome ne pouvait arrêter ce génie ambitieux, qui ne cherchait que l'occasion de le rompre. Il forma audacieusement le siége de Sagonte, place située au-delà de l'Èbre. Les Sagontins invoquèrent la protection de Rome. Elle envoya sur-le-champ des députés pour s'opposer à cette infraction de la paix. Annibal refusa de les entendre; ils ne furent pas mieux accueillis à Carthage, malgré les remontrances d'Hannon qui s'efforça vainement de faire sentir l'injustice et le danger d'une pareille agression. Sagonte, réduite à l'extrémité, capitula : mais Annibal proposa des conditions si humiliantes que les sénateurs préférèrent la mort à la honte de les accepter. Ne consultant que leur désespoir, ils dressèrent un bûcher sur la place publique, y jetèrent leurs richesses, le trésor de l'état, et se précipitèrent dans les flammes qui se communiquèrent rapidement à toute la ville. Au même instant, une tour, battue par les béliers d'Annibal, s'écroule : les

Carthaginois entrent par la brèche, s'emparent de la ville, égorgent tous ceux qui portaient les armes, et dérobent à l'incendie un immense butin.

Annibal ne s'en réserva rien ; mais il s'en servit habilement pour animer l'ardeur du soldat, et pour augmenter la force de sa faction dans Carthage.

Ambassade de Fabius à Carthage.

La nouvelle de ce désastre répandit la consternation à Rome. L'indignation d'une attaque si audacieuse, au mépris des traités, la honte d'avoir laissé périr sans secours des alliés fidèles, la crainte du génie et des projets d'Annibal, réveillent avec fureur l'antique haine. Le peuple s'émeut, accourt sur la place ; le sénat s'assemble; les harangues les plus violentes se font entendre, et l'on décide unanimement le prompt départ d'ambassadeurs chargés de demander formellement à Carthage si la ruine de Sagonte a été ordonnée par elle, et d'exiger pour réparation qu'on livrât Annibal aux Romains.

Le sénat de Carthage voulait, suivant sa coutume, prendre des délais, répondre vaguement à des plaintes positives, et opposer la ruse punique à la fierté romaine. Fabius, ambassadeur de Rome, montrant alors un pan de sa robe qu'il tenait plié dans ses mains : « Je porte ici, dit-il, » la paix ou la guerre; choisissez. — Choisissez » vous-même, lui répondit-on. — Je vous déclare » donc la guerre, reprit-il en secouant sa toge, » et elle sera terrible. — Nous l'acceptons de bon » cœur, et la ferons de même ! s'écrièrent tous » les sénateurs. »

C'est ainsi que fut rompue la paix, l'an du monde 3787, avant Jésus-Christ 217, l'an de Rome 536, et de Carthage 629. Elle avait duré vingt-quatre ans; Annibal avait alors vingt-six ans.

Avant de suivre le vaste projet dont ce grand capitaine méditait le plan depuis sa plus tendre jeunesse, il fit passer en Afrique les soldats espagnols qui se trouvaient dans son armée, et appela en Espagne ceux d'Afrique, espérant que, loin de leur patrie, ils seraient plus soumis. Par ses ordres, quarante mille hommes gardèrent l'Afrique; quinze mille, les provinces d'Espagne; soixante vaisseaux protégèrent les côtes. Il offrit à Cadix un sacrifice à Hercule, et ensuite marcha pour mettre fin à l'entreprise la plus audacieuse qu'un mortel eût jamais conçue, celle de traverser l'Espagne, les Gaules, et de franchir les Alpes pour envahir l'Italie. Grande expédition d'Annibal en Italie.

Il partit de Carthagène éloignée de l'Èbre de cent dix lieues. Son armée se composait de cent mille hommes d'infanterie, de douze mille de cavalerie et de quarante éléphans. Il battit tous les peuples et conquit tous les pays au-delà de l'Èbre jusqu'à Emporium, petite ville maritime près des Pyrénées, qui sépare l'Espagne des Gaules, et se trouve distante de l'Èbre de quatre-vingts lieues. Il laissa Hannon avec onze mille hommes dans cette partie de l'Espagne qu'il venait de soumettre. Franchissant ensuite les Pyrénées, il s'avança sur le Rhône avec cinquante mille hommes de pied, neuf mille chevaux et seize éléphans.

Les Gaulois, postés sur l'autre rive du fleuve,

lui en disputaient le passage. Annibal, informé de leurs desseins, avait envoyé, deux jours avant, Hannon, fils de Bomilcar, avec un corps de troupes chargé de traverser le Rhône un peu plus haut et dans un endroit moins gardé. Son ordre fut exécuté. Alors il se présenta sur la rive du fleuve. Les uns le passaient sur des barques, les autres à la nage, l'infanterie sur des radeaux ou dans quelques troncs d'arbres creusés; plusieurs grands bateaux, rangés et liés, rompaient le courant. Les Gaulois, placés sur l'autre rive, poussaient des cris, frappaient leurs boucliers, lançaient de grands traits et s'animaient mutuellement au combat. Mais tout-à-coup ils aperçoivent sur le haut des montagnes un corps ennemi, celui d'Hannon, qui brûle leur camp et marche sur eux. Attaqués en tête et en queue, ils se troublent, se découragent et prennent la fuite. Délivrée de tout obstacle, l'armée d'Annibal passe tranquillement le fleuve; les éléphans le traversent ensuite sur de grands radeaux qu'on avait couverts de terre, pour que ces animaux ne s'aperçussent pas qu'ils quittaient le rivage.

Pendant ce temps, les deux consuls Scipion et Sempronius étaient partis avec deux armées destinées l'une pour l'Espagne et l'autre pour la Sicile. Sempronius devait s'embarquer à Lilybée et attaquer l'Afrique; Scipion comptait prendre des vaisseaux à Marseille pour conduire ses troupes en Espagne, où il espérait trouver encore Annibal. Il apprit avec surprise que l'ennemi, prévenant ses desseins par une marche rapide, s'appro-

chait du Rhône, et il envoya trois cents cavaliers pour le reconnaître.

Annibal détacha cinq cents Numides au-devant d'eux : ces deux troupes se livrèrent un combat opiniâtre et sanglant. Les Romains perdirent la moitié des leurs, mais forcèrent les Numides à fuir. Cette action, regardée comme un présage de l'issue de la guerre, annonçait, suivant les augures, qu'elle serait favorable aux Romains, après avoir coûté beaucoup de sang.

Sur ces entrefaites, Annibal reçut une ambassade des Gaulois établis sur la rive du Pô. Ils lui promettaient des vivres et des secours contre les Romains. Ce grand capitaine, voulant suivre sans obstacle ses desseins, s'éleva un peu vers le nord, et, s'éloignant de la mer afin d'éviter la rencontre de Scipion, traversa la Gaule jusqu'aux Alpes.

Scipion n'arriva sur le Rhône que trois jours après le passage des Carthaginois. Désespérant alors d'atteindre l'ennemi, il retourna à Marseille, envoya son frère avec la plus grande partie de ses troupes en Espagne, et partit lui-même pour Gênes dans le dessein d'opposer l'armée romaine, qui se trouvait sur les rives du Pô, à celle d'Annibal lorsqu'elle descendrait les Alpes. Celui-ci traversa le pays des Allobroges, où l'on voit aujourd'hui Genève, Vienne et Grenoble; il y trouva les peuples divisés, les pacifia, leur donna des vivres pour s'assurer leur amitié, et s'avança au pied des Alpes. Là son génie eut à triompher de nouveaux obstacles.

Ces monts escarpés ne lui offraient aucune

route. Forcé de suivre des sentiers étroits et glissans, bordés de précipices, il voyait sans cesse des abîmes sous ses pieds, et sur les hauteurs, de belliqueux montagnards qui s'opposaient à son passage. L'intrépide Annibal dompte à la fois la nature et l'ennemi; et, après avoir perdu un grand nombre d'hommes et de chevaux, écrasés par les rochers qu'on roulait sur eux, ou tombés dans les précipices, il s'empare d'une forteresse, et y trouve des provisions qui rendent le courage et l'espoir à ses troupes exténuées de fatigue.

Continuant sa marche, et trompé par la perfidie de ses guides, il se voit attaqué dans un défilé étroit, et se tire de ce nouveau péril par des prodiges de valeur. Enfin, après neuf jours d'efforts surnaturels et de combats sans cesse renouvelés, il atteint le sommet des Alpes, et s'y repose deux jours. Une neige abondante, tombant alors sur les montagnes, porte dans l'esprit des soldats le découragement et l'effroi : Annibal les ranime en montrant à leurs yeux les plaines de la riche Italie, et en flattant leur avidité par l'espoir du pillage de Rome.

Le soldat rassuré reprend ses armes; la soif de l'or lui fait oublier tous les périls; mais la glace rendait les sentiers presque impraticables; la neige, couvrant les précipices, engloutissait sous sa surface trompeuse les hommes et les animaux: d'immenses éboulemens de terre écrasaient des cohortes entières. Annibal, que rien ne pouvait décourager, creuse avec le fer et le feu des chemins dans le rocher. Quelques historiens ajoutent fabuleusement

qu'après avoir fait rougir le roc, il y jetait du vinaigre pour le fondre. Les actions de ce grand homme n'avaient pas besoin d'exagération pour être regardées comme des prodiges.

L'armée descendit enfin dans une plaine fertile, qui consola bientôt le soldat de ses travaux et de ses dangers. Son arrivée en Italie.

Malgré ses premiers succès, Annibal dut prévoir alors toutes les difficultés que présentait une invasion, dont son ambition ne lui avait montré d'abord que la gloire. Sorti de l'Espagne avec près de soixante mille combattans, il ne lui restait plus que douze mille Africains, huit mille Espagnols, et six mille chevaux (ainsi qu'il l'inscrivit lui-même sur une colonne), et cependant il n'avait pas encore combattu les Romains. Tel est le danger de toute guerre portée dans des pays lointains ; plus on avance, plus on s'affaiblit, et chaque succès n'est souvent qu'un pas de plus vers une ruine totale.

La marche des Carthaginois durait depuis six mois; ils avaient employé quinze jours à franchir les Alpes; le mois de septembre était arrivé. Annibal croyait trouver des alliés à Turin; ces peuples refusèrent de s'associer à ses projets. Pour les punir de ce refus, il s'empara de leur ville, passa les habitans au fil de l'épée, et s'avança sur le Tésin. La rapidité de sa marche étonna Rome, vaincue pour la première fois en audace et en ambition. Sempronius reçut l'ordre de quitter la Sicile; Scipion, après avoir passé le Pô, vint camper près du Tésin. Le général carthaginois, vou-

lant raffermir le courage de ses soldats, fit combattre en leur présence des Gaulois qu'il paya pour donner ce spectacle sanglant, et dit à ses troupes : « qu'elles seraient bien lâches, si elles ne » combattaient pas vaillamment dans le dessein » d'assurer la gloire de leur patrie, lorsqu'elles » voyaient des paysans obscurs s'entre-tuer pour » un mince salaire. » Employant ensuite une éloquence qui lui fut souvent aussi utile que sa valeur, il rappela aux soldats leurs exploits, et rabaissa avec adresse à leurs yeux la puissance romaine.

Bataille entre Scipion et Annibal.

Cependant Scipion passe le Tésin; Annibal, à la tête de son armée, offre un sacrifice à Jupiter, fend la tête d'un agneau avec une pierre tranchante, et se voue au même sort s'il ne parvient pas à faire jouir ses soldats des biens qu'il leur a promis. Le signal est donné; les deux armées, animées par une vieille haine, fondent avec furie l'une sur l'autre. L'infanterie romaine résiste d'abord avec succès aux archers et à la cavalerie pesante de Carthage; mais les Numides, ayant enfoncé la cavalerie ennemie, tombent sur les légions qui, se trouvant attaquées de tous côtés, se retirent au-delà du Tésin, passent le Pô, et rompent les ponts.

Le consul Scipion, blessé dans le combat et entouré, fut délivré par la vaillance de son fils, âgé alors de dix-sept ans, et qui mérita dans la suite, en terminant glorieusement cette guerre, le surnom d'Africain.

La victoire donne toujours des alliés. Tous les Gaulois établis en Italie embrassèrent la cause

d'Annibal. Sempronius, revenu de Sicile avec ses troupes, marcha vers la Trébie, petite rivière qui se jette dans le Pô près de Plaisance, et s'y joignit à l'armée de Scipion. Celle d'Annibal ne tarda pas à s'approcher.

Scipion voulait qu'on évitât le combat, afin d'exercer les nouvelles levées et de fatiguer l'inconstance des Gaulois; mais Sempronius, plus présomptueux qu'habile, accusa cette prudence de timidité, et voulut en venir aux mains: c'était ce que désirait Annibal; il disait souvent que, dans les entreprises extraordinaires et les guerres d'invasion, il faut toujours soutenir le courage des troupes et l'espoir des alliés par de nouveaux exploits.

Après avoir placé Magon et deux mille hommes en embuscade dans une prairie couverte d'arbres, sur les bords d'un petit ruisseau, il fit passer la Trébie à un corps de Numides, afin d'attirer l'ennemi. Sempronius envoya sa cavalerie contre eux. Les Numides se retirent précipitamment; le téméraire consul les suit avec toute l'armée qui n'avait encore pris aucune nourriture. Le combat s'engage; la cavalerie carthaginoise enfonce les Romains; les troupes embusquées de Magon paraissent derrière eux, les attaquent, les mettent en déroute complète. Dix mille hommes seuls se font jour à travers l'ennemi; tout le reste périt. Annibal regretta dans cette victoire tous ses éléphans que le froid fit mourir. La saison étant avancée, il prit des quartiers d'hiver, fit reposer ses troupes, et s'assura des alliés en Italie,

Victoire d'Annibal.

en rendant sans rançon la liberté aux soldats italiens qu'il avait pris.

L'année suivante, la fortune devint plus favorable aux Romains. Leurs armes furent victorieuses en Espagne; Scipion y battit Hannon, le fit prisonnier, et conquit tout le pays jusqu'à l'Èbre.

Annibal prit la route de la Toscane; mais, arrivé sur les Apennins, une tempête affreuse l'empêcha de continuer sa marche et lui enleva une grande partie de ses soldats. De retour à Plaisance, il livra à Sempronius un combat dont le succès douteux ne produisit aucun résultat.

L'année d'après, Flaminius et Servilius, nouveaux consuls, rassemblèrent leurs armées à Arétium en Toscane. Annibal marcha contre eux, et, pour les joindre plus promptement, il traversa un pays marécageux, dont l'air infect fit périr beaucoup de soldats; il y perdit lui-même un œil.

Ses déguisemens.

Rome, dans sa haine, peu scrupuleuse sur les moyens de vengeance, envoya plus d'une fois dans le camp carthaginois des émissaires chargés de trancher les jours de leur redoutable adversaire. Loin de sa patrie, entouré d'ennemis et d'assassins, il s'était fait faire de faux cheveux, des costumes de tout âge et de toute profession, et changeait si fréquemment de déguisement, que ses amis mêmes pouvaient à peine le reconnaître. Ainsi ce capitaine ambitieux, qui voulait remplir l'univers de son nom, se voyait forcé, par la crainte de la mort, à se cacher dans son propre camp: tant les

hommes se trompent sur le bonheur qu'ils croient attaché à la puissance et à la gloire.

Arrivé près d'Arétium, il étudia le caractère de Flaminius avant de se mesurer avec lui. Ayant bientôt reconnu qu'il était téméraire et avide de succès, il pilla le plat pays, afin de lui faire quitter une forte position qu'il occupait.

Ses premières tentatives ne réussissant point, il feignit de s'avancer vers Rome, ayant Crotone à sa gauche et le lac Trasimène à sa droite. Bientôt on lui apprit que le consul le suivait * : alors, après avoir traversé un vallon étroit, et posté des embuscades à l'entrée et sur les côtés de ce défilé, il se campa lui-même à l'autre extrémité sur une haute colline. Bataille entre Annibal et Flaminius.

L'ardent Flaminius entra témérairement dans ce vallon sans envoyer d'éclaireurs pour le fouiller. Les Africains fondent de tous côtés sur les Romains; Flaminius s'efforce en vain de rétablir l'ordre. Son intrépidité se communique à ses soldats; ils combattent avec courage, mais en confusion. Malgré leur désavantage, ils résistèrent long-temps; enfin, Flaminius tombant sous les coups d'un Gaulois, les Romains prennent la fuite, et trouvent la sortie du défilé gardée par l'ennemi. Défaite et mort de Flaminius. Dix mille hommes, renversant cet obstacle, se sauvèrent à Rome; six mille furent pris et quinze mille tués. Dans cette victoire, qu'Annibal dut à son habileté, il ne perdit que quinze cents soldats. Carthage triompha de cette journée, et Rome tomba dans la consternation, lorsque le préteur,

* An du monde 3784. — De Rome 533.

du haut de la tribune, prononça tristement ces mots : « Citoyens, nous venons de perdre une » grande bataille. » Le sénat eut alors recours au moyen extrême que la république prenait dans les grandes calamités : il nomma Fabius dictateur, et Minutius général de la cavalerie.

Annibal ne crut pas qu'il fût encore temps de s'approcher de Rome. Il ravagea les campagnes de l'Ombrie, et jusqu'à la Pouille, tuant tout ce qui portait les armes, et répandant par-tout l'épouvante, afin d'empêcher les Romains de conserver des amis et de trouver des auxiliaires.

Tactique de Fabius.

Fabius, éclairé par les fautes de ses prédécesseurs, et plus habile qu'eux, suivait les mouvemens de l'ennemi sans se compromettre, et le harcelait continuellement sans risquer de combat décisif. Lorsqu'Annibal, tourmenté par ses manœuvres, voulait l'attaquer, il trouvait toujours Fabius retranché dans une forte position, et le provoquait en vain. Ce sage Romain savait que, dans les guerres d'invasion, le pays attaqué gagne tout quand il peut gagner du temps.

Annibal se moquait hautement de sa pusillanimité; mais il admirait en secret cette habile temporisation, et sentait qu'il avait trouvé un rival digne de lui.

Fabius, prévoyant qu'Annibal, à son retour de Campanie, passerait par le vallon de Casilin, qui séparait le territoire de Falerne de celui de Capoue, y embusqua quatre mille hommes qui gardaient le seul défilé par où l'ennemi pouvait sortir. Il se porta ensuite avec l'armée, suivant son usage, sur

les hauteurs. Annibal tomba dans le piége, et se trouva enveloppé de toutes parts.

Privé de vivres, environné d'ennemis inattaquables, n'apercevant aucun moyen de retraite, sa ruine semblait inévitable; un artifice le sauva. Il rassembla deux mille bœufs, attacha à leurs cornes des faisceaux de sarment, y mit le feu, et les poussa à grands coups, pendant la nuit, vers le sommet des montagnes. Ces animaux furieux, se dispersant de tous côtés, et répandant par-tout la flamme, firent croire aux quatre mille hommes qui gardaient le défilé que l'armée romaine était attaquée sur les hauteurs. Ils quittèrent leur poste, et volèrent au secours des légions. Annibal alors, trouvant le passage libre, hâta sa marche, et sortit sans perte de cette position qui devait être son tombeau. Il reprit ensuite le chemin de la Pouille, toujours harcelé et poursuivi par les Romains.

Peu de temps après, Fabius, rappelé à Rome par le sénat, recommanda à Minutius de ne point hasarder de combat pendant son absence. Celui-ci n'obéit pas: ayant appris que la cavalerie carthaginoise se trouvait dispersée pour rassembler des vivres et des fourrages, il l'attaqua vivement, la battit et fit beaucoup de prisonniers. Cet avantage enfla son orgueil et lui valut la faveur du peuple romain, avide d'événemens, affamé de combats, et fatigué des lenteurs de Fabius. *Rappel de Fabius à Rome.*

Quand le dictateur revint à l'armée, Minutius, fort du vœu du peuple, exigea avec hauteur que le commandement fût partagé entre eux et par *Son retour à l'armée.*

jour. Fabius aima mieux partager les troupes et lui en confia la moitié.

Annibal, informé du peu de concorde qui existait entre les généraux et du partage de leurs forces, tendit un piége à la témérité de Minutius; il l'attira par ses manœuvres près d'une colline, derrière laquelle il avait placé une forte infanterie. Lorsqu'il le vit assez engagé, il l'attaqua en tête et en flanc, et se vit au moment de l'exterminer; mais Fabius, apercevant les premiers fuyards, dit à sa légion : « Sauvons l'imprudent Minutius, arrachons à l'ennemi la victoire et à Rome l'aveu » de sa faute. » Il fondit sur Annibal, et le força de se retirer. Celui-ci dit alors : « Je savais bien » que cette sombre nuée qui se tenait depuis si » long-temps sur les montagnes crèverait enfin » et nous amènerait un grand orage. »

Victoire de Cnéius Scipion.

Cette même année, Cnéius Scipion défit la flotte d'Amilcar et lui prit ving-cinq vaisseaux. Il se joignit ensuite à son frère en Espagne, passa l'Èbre, se rendit maître de Sagonte par trahison, et en tira les enfans des familles les plus distinguées d'Espagne, qu'Annibal y faisait garder en otages pour s'assurer la soumission des peuples de cette contrée.

L'année suivante, Rome élut pour consuls Térentius Varron et Paul Émile. Jamais on n'avait levé que quatre légions; dans ce danger extrême, les Romains en formèrent huit, de cinq mille hommes chacune; ce qui, joint avec les alliés, composa la plus forte armée qu'eût encore mise sur pied la république.

Varron, fier de ses forces et rempli de présomption, avait déclaré hautement que la guerre ne finirait pas tant qu'on placerait des hommes timides comme Fabius à la tête des armées, mais que pour lui il combattrait, sans hésiter, l'ennemi dès qu'il le verrait. Cette ardeur plaisait au peuple et lui attira sa faveur. Son début sembla réaliser ses promesses; dans un premier combat il tua quinze cents Carthaginois.

Annibal, qui manquait alors de vivres, avait besoin d'une victoire: les Espagnols parlaient déjà de l'abandonner; tout délai lui aurait été funeste. Il regarda comme un gain la perte qu'il venait d'éprouver, prévoyant qu'il redoublerait l'aveugle confiance du consul et le déciderait à lui livrer promptement bataille.

Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence près de Cannes, sur les bords du fleuve Aufide *. Annibal occupait une plaine vaste et propre au déploiement de sa nombreuse cavalerie. Émilius voulait attirer l'ennemi dans un terrain plus favorable à l'infanterie : Varron, présomptueux comme tous les malhabiles, n'adopta point son avis, et, dès que le jour où il devait commander fut arrivé, il donna le signal du combat. Bataille de Cannes.

Annibal harangua ses troupes. « Enfin, dit-il, » j'ai réduit les Romains à combattre; compa- » gnons, souvenez-vous de vos exploits. Trois » victoires vous ont soumis les plaines d'Italie; » celle-ci va vous rendre maîtres de ses villes, de » ses trésors, des richesses et de la puissance de

* An du monde 3785. — De Rome 534.

» Rome. C'est assez parler, il faut agir. Les dieux » m'annoncent que toutes mes promesses vont » être accomplies. »

L'armée romaine comptait quatre-vingt-six mille combattans, et les Carthaginois cinquante mille. Émilius commandait la droite, Varron la gauche, Servilius le centre. Annibal s'était placé de manière que le vent soufflait contre les Romains et les aveuglait de poussière. La rivière appuyait son aile gauche, l'infanterie espagnole et gauloise formait son centre; les cohortes africaines se partageaient sur les ailes et soutenaient la cavalerie qui s'y trouvait.

Victoire d'Annibal.

Annibal commença l'attaque avec les Espagnols et les Gaulois, étendant en avant ses ailes et tenant en arrière ses Africains, de sorte que son armée formait un demi-cercle. Les légions romaines, voyant leur centre attaqué, se resserrèrent pour opposer une masse à l'ennemi. Annibal, cédant peu à peu, se retira et fut vivement poursuivi par les légions. Lorsqu'il vit l'armée romaine suffisamment engagée, il la fit attaquer en flanc par ses deux ailes et par ses Africains. Les Romains, obligés de faire face de tous côtés, ne purent reprendre leur ordre de bataille. Chargés de toutes parts et enfoncés, il furent taillés en pièces.

Émilius, couvert de blessures, périt dans la mêlée; deux questeurs, vingt et un tribuns militaires, Servilius, Minutius, et quatre-vingts sénateurs, furent tués; plus de soixante-dix mille hommes restèrent sur le champ de bataille; enfin

Annibal, rassasié de carnage, cria d'épargner les vaincus.

Dix mille hommes qui occupaient le camp romain se rendirent prisonniers. Le consul Varron se sauva à Vénouze avec soixante-dix cavaliers. Quatre mille Romains échappèrent seuls à la mort par la fuite. La perte d'Annibal ne monta pas à plus de six mille hommes.

Maherbal, l'un de ses généraux, voulait qu'il marchât droit à Rome, et, ne pouvant l'y déterminer, il lui dit : « Annibal, vous savez vaincre, » mais vous ne savez pas profiter de la victoire.»

Tous les historiens, excepté Polybe, lui reprochent cette faute. C'est juger légèrement un grand homme, et le silence de l'historien grec à cet égard paraît plus sage. Il ne restait pas à Annibal trente mille combattans ; Rome était forte et peuplée de héros, et pendant un long siége les légions d'Espagne pouvaient revenir et accabler les assiégeans. Annibal devait attendre et espérer des renforts de Carthage. Cependant, à l'époque de ses revers, il regretta lui-même de n'avoir pas suivi le conseil hasardeux de Maherbal, estimant peut-être alors qu'il eût été plus glorieux pour lui de périr devant les remparts de Rome que d'être vaincu sous les murs de Carthage.

Après sa victoire, il envoya en Afrique son frère Magon qui répandit au milieu du sénat un boisseau d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers romains tués à Cannes. Aucune phrase éloquente n'aurait pu donner une idée aussi grande et aussi complète de son triomphe. Anneaux romains envoyés en Afrique.

Imilcon, partisan zélé de la faction Barcine, profita de ce grand succès pour se permettre des railleries amères contre Hannon et ses amis qui s'étaient constamment opposés à la guerre. Hannon, sans se déconcerter, répondit : « Je préfé» rerai toujours une paix solide à une gloire rui» neuse. Annibal se vante d'avoir taillé les Ro» mains en pièces, et pourtant nous devons lever » une nouvelle armée pour les combattre. Il li» vre au pillage les villes d'Italie, et nous de» mande des blés et de l'argent : que ferait-il » donc s'il était vaincu ? » Il conclut par refuser tout secours.

Malgré lui, on ordonna la levée de trente mille hommes. Les intrigues de sa faction firent différer l'exécution de ce décret. Dès lors on dut prévoir la ruine de Carthage. Avant de commencer la guerre, les sages peuvent s'y opposer ; mais, dès qu'elle est déclarée, soit qu'on la trouve juste ou injuste, il ne doit plus exister qu'une volonté. Chaque citoyen se doit tout entier à sa patrie. C'est ainsi qu'on pensait à Rome : elle fut sauvée, et la désunion perdit Carthage.

Séjour d'Annibal à Capoue.

Les peuples de la Grande-Grèce, les villes de Tarente, de Capoue, suivirent la fortune et prirent le parti d'Annibal. Il passa l'hiver dans cette dernière ville qui, selon Marcellus, « devint aussi » funeste aux Carthaginois par ses délices, que » les plaines de Cannes l'avaient été aux Romains » par ses funérailles. » Ils y perdirent, dit-on, dans la mollesse, leur discipline, leur gloire et leurs vertus. Cependant ils occupèrent encore quatorze

ans l'Italie ; et, s'il est vrai que leurs mœurs se corrompirent à Capoue, on peut en accuser autant le relâchement qui suit la victoire que les délices du pays. La fortune est la vraie Capoue qui enivre et qui perd la plupart des conquérans.

Au reste, la cause la plus évidente de la chute d'Annibal fut le manque de tout secours de sa patrie ; et le sort, comme il arrive souvent, se joua de sa prévoyance et de son habileté.

Carthage, malgré les progrès des Romains en Espagne, donna l'ordre à Asdrubal de joindre en Italie, avec une armée, son frère Annibal. Mais les deux Scipion le poursuivirent dans sa marche, le forcèrent à combattre, le défirent et le mirent hors d'état d'exécuter son projet. Défaite d'Asdrubal.

Les armes africaines n'eurent pas plus de succès en Sicile ; et la victoire demeura, dans cette contrée, fidèle aux aigles romaines.

Annibal, dont les forces diminuaient chaque jour, ne pouvait plus faire aucune action d'éclat. En vain son génie actif cherchait une occasion favorable pour ranimer la confiance des siens par de nouveaux exploits. Le consul Marcellus, adoptant le sage système de Fabius surnommé le Temporiseur, observait et harcelait constamment l'ennemi sans hasarder de bataille. L'armée romaine, renforcée de nouvelles levées, forma le siége de Capoue, et fortifia si bien son camp qu'Annibal ne put jamais la contraindre ni à combattre ni à lever le siége. Siége et reddition de Capoue.

Alors ce grand homme, tentant un dernier moyen pour tirer l'ennemi de cette position et

pour dégager Capoue, marche brusquement vers Rome. A son approche, tous les citoyens courent aux armes et sortent des murs. Annibal et les consuls en présence se virent plusieurs fois au moment de décider cette lutte sanglante par un dernier combat : mais, dès qu'on en donnait le signal, une tempête horrible éclatait et empêchait les deux partis d'en venir aux mains.

Annibal crut voir dans ce phénomène répété un arrêt des dieux; et ce qui le déconcerta le plus, ce fut la confiance des Romains. En sa présence, ils firent sortir des recrues pour l'armée d'Espagne, on vendit à l'encan le champ sur lequel il campait, et ce champ ne perdit rien de sa valeur. Annibal, découragé, se retira, et Capoue se rendit aux Romains.

Guerre en Espagne.

Cependant la face des affaires changeait en Espagne *. Carthage y envoya trois armées sous la conduite de Magon, d'Asdrubal, fils de Giscon, et d'un autre Asdrubal, fils de Giscar. Les deux Scipion commirent alors une grande faute, ils

Mort des deux Scipion.

divisèrent leurs forces. Publius Scipion, attaqué le premier, fut battu et tué. Massinissa, qui venait d'enlever le trône de Numidie à Syphax, eut la plus grande part à cette défaite **.

Les trois armées victorieuses tombèrent sur Cnéius Scipion, qui, à leur arrivée, pressentit le malheur et la mort de son frère. Il éprouva le même sort, vit son armée en déroute, et périt dans le combat. Mais, quelques temps après, le

* An du monde 3790. — De Rome 539.

** An du monde 3793. — De Rome 542.

jeune Scipion, réservé par le ciel à de plus heureuses destinées, arriva en Espagne avec de nouvelles troupes, vengea son père et son oncle, et rétablit l'autorité romaine dans la péninsule.

Marche d'Asdrubal pour rejoindre son frère Annibal.

Claudius Néron, étant consul avec Marcus Livius, Carthage se décida tardivement à secourir Annibal *. Une armée partit sous le commandement de son frère Asdrubal, avec l'ordre de suivre la même route que ce grand homme avait parcourue. Tout parut d'abord favoriser ce dessein. Il trouva tous les peuples disposés en sa faveur, traversa l'Espagne, les Gaules, et franchit les Alpes sans obstacles. Descendu en Italie, il expédia un courrier à son frère pour le prévenir qu'il le joindrait dans l'Ombrie. Néron intercepta ses lettres; et quoique la Gaule cisalpine fût le département de son collègue, sentant toute l'importance d'une jonction si fatale, il partit pour la prévenir, quitta le camp de Capoue, n'emmena que sept mille hommes avec lui, et en laissa trente-cinq mille pour contenir Annibal.

Il marcha jour et nuit, et se joignit à Livius qu'il pressa de ne point différer l'attaque. Asdrubal, craignant de compromettre par une action le sort de cette grande lutte entre les deux peuples, voulut prudemment éviter le combat et se retira. Ses guides l'abandonnèrent; il s'égara. Les Romains l'atteignirent sur les bords du fleuve Métaure. Asdrubal prit un poste avantageux, disposa bien ses troupes, et soutint sa gloire passée

* An du monde 3798. — Avant Jésus-Christ 206.

Mort d'Asdrubal. par un courage intrépide ; mais voyant que la victoire se déclarait pour les Romains, il se jeta au milieu d'une cohorte ennemie, et y trouva une mort digne du frère d'Annibal.

C'est ainsi que Livius et Néron décidèrent par leur habileté du sort de cette guerre, et méritèrent une gloire que le hasard et l'histoire attribuèrent depuis au seul Scipion, parce qu'il sut habilement dans la suite profiter de leurs succès. Carthage perdit dans cette affaire cinquante-cinq mille hommes; six mille furent tués. On avertit Livius qu'on découvrait encore une troupe ennemie facile à détruire : « Laissez-en vivre quelques-uns, » dit-il, pour qu'ils portent à Carthage la nouvelle » de leur défaite. »

Néron courut en Ombrie retrouver son armée, et jeta dans le camp carthaginois la tête d'Asdrubal. Annibal, en la voyant, s'écria : « C'en est fait. » Carthage ne recevra plus de moi de glorieux » trophées. En perdant Asdrubal, je perds ma for- » tune et mon espoir. »

Il se retira dans le pays des Brutiens, et s'y soutint avec peine, privé de tout secours de sa patrie.

Exploits de Scipion l'Africain. Cependant le jeune Scipion, unissant à l'ardeur de son âge la prudence des plus vieux capitaines, conquit l'Espagne et la soumit tout entière aux Romains *. Pour comble de fortune, Massinissa, puissant en Afrique par l'étendue de ses possessions et par le nombre de ses sujets, embrassa la cause de Rome, tandis que Syphax, à la tête d'une faible faction, passait du côté de Carthage.

* An du monde 3799. — De Rome 548.

Scipion revint à Rome ; le peuple, comptant ses exploits et non ses années, le nomma consul *. Son habileté dans les conseils, sa valeur dans les combats, la prise brillante de Carthagène, son mérite personnel et les faveurs de la fortune lui attiraient la confiance générale. On lui assigna la Sicile pour département, avec la permission de passer en Afrique s'il le jugeait convenable.

Cette grande entreprise était l'objet de tous ses vœux. Carthage ne lui opposa point d'obstacle ; aucune armée navale n'arrêta sa marche. Débarqué sur le continent, il défit les armées de Syphax et d'un autre Asdrubal, brûla leur camp, et fit Syphax prisonnier.

Traité de paix entre Scipion et Carthage.

Carthage, consternée de ses revers, demanda la paix. Trente sénateurs, prosternés aux pieds de Scipion, rejetèrent les torts de la guerre et les malheurs de l'Italie sur l'ambition d'Annibal, et promirent, au nom de leur république, une obéissance entière au peuple romain.

Scipion leur répondit : « Je suis venu pour » vaincre et non pour signer la paix : cependant » je l'accorderai, si vous voulez rendre tous les » prisonniers, évacuer l'Italie, les Gaules, l'Espagne, les îles, livrer tous vos vaisseaux, excepté vingt, et payer un tribut de quinze millions et huit cent mille boisseaux de grains. A » ces conditions, vous pourrez envoyer une ambassade à Rome. »

Ils s'y soumirent ; les députés partirent ; la

* An du monde 3800. — De Rome 549.

trève fut conclue, et Annibal reçut l'ordre de retourner en Afrique *.

En lisant cet arrêt fatal, il frémit de douleur et d'indignation, accusa les hommes et les dieux, et se reprocha de n'avoir pas cherché la victoire ou la mort sous les murs de Rome, après la bataille de Cannes. Cependant il céda au destin et obéit.

Le sénat romain, fier et irrité, ne trouva pas d'abord les conditions de la paix assez dures pour Carthage, assez avantageuses pour Rome, et pourtant il renvoya le tout à la décision de Scipion.

Rupture du traité.

Sur ces entrefaites, Octavius, conduisant en Afrique deux cents vaisseaux de charge, vit sa flotte dispersée par une tempête près de Carthage. Le peuple, impétueux et avide, voulut se saisir de cette riche proie. Le sénat, au mépris de la trève, eut la faiblesse d'y consentir : par ses ordres, Asdrubal s'empara de tous ces bâtimens.

Scipion envoya des officiers pour se plaindre vivement de cette agression. Le peuple insulta ses députés; le sénat refusa de les entendre. L'approche d'Annibal et de son armée réveillait la haine, les espérances et la fierté des Carthaginois.

Les ambassadeurs de Carthage revenaient alors de Rome; Scipion, plus généreux que ses ennemis, les reçut avec honneur, les laissa passer tranquillement, mais il leur déclara que la trève était rompue.

* An du monde 3802. — De Rome 551.

Annibal, débarqué en Afrique, fit camper son armée près de Zama, à cinq lieues de Carthage. Il envoya des espions pour reconnaître le camp romain; Scipion les découvrit, et, au lieu de les punir, il leur fit voir en détail la force et le bel ordre de son armée.

Tout le peuple à Carthage ne respirait que la guerre; Annibal seul conseillait la paix, dont il sentait la triste nécessité. Il demanda une entrevue à Scipion, qui la lui accorda. Ces deux grands hommes, en s'approchant, saisis d'admiration l'un pour l'autre, gardèrent quelque temps un profond silence *. — Entrevue de Scipion et d'Annibal.

Annibal le rompit le premier. Après avoir loué adroitement son rival sur ses exploits, il lui représenta tous les malheurs qu'entraîne la guerre, l'incertitude des événemens, et se cita lui-même comme un exemple frappant des vicissitudes de la fortune : « Vous êtes, lui dit-il, à présent ce » que je fus à Trasimène et à Cannes. Profitez » mieux que moi de votre prospérité; faites la » paix au moment où vous pouvez en régler les » conditions. Nous consentons à vous céder la Si- » cile, la Sardaigne, l'Espagne et toutes les îles, » et nous nous renfermerons en Afrique, tandis » que vous dominerez dans l'univers. »

Scipion répondit par des reproches sur la perfidie de Carthage et sur l'infraction de la trêve. Il témoigna sa haute estime pour Annibal, le remercia de ses conseils; mais l'avertit en même temps

* An du Rome 3803. — De Rome 552.

de se préparer au combat s'il ne voulait pas consentir au désarmement des vaisseaux, au tribut demandé et à quelques indemnités pour la rupture de la trève.

Annibal ne put se résoudre à signer un traité si honteux pour lui, et si contraire aux vœux de ses concitoyens et à l'intérêt de son pays.

Bataille entre ces deux généraux.

De part et d'autre on courut aux armes. Les deux généraux haranguèrent leurs soldats, leur rappelèrent une longue suite de triomphes, et leur présentèrent, pour les animer au combat, les motifs les plus puissans sur le cœur des hommes; car, dans ce jour fatal, la destinée des deux peuples dépendait d'un succès ou d'un revers.

On déploya de chaque côté la même habileté dans la disposition des troupes, la même présence d'esprit dans l'action; mais le courage des Romains triompha de tous les obstacles que leur opposait le génie d'Annibal. Les Carthaginois prirent la fuite, laissant vingt mille des leurs sur le champ de bataille, et vingt mille prisonniers.

Défaite d'Annibal.

Annibal, rentré dans Carthage, déclara qu'il n'existait plus d'espoir, que toute résistance devenait impossible, et qu'on devait se soumettre aux conditions du vainqueur.

Ambassade de Carthage

Scipion, profitant de sa victoire, s'approcha de Carthage avec sa flotte et son armée. Comme il s'avançait, il vit arriver à sa rencontre un vaisseau couvert de branches d'olivier et portant des ambassadeurs qui venaient implorer sa clémence. Il leur dit d'aller l'attendre à Tunis. Là, il se vit pressé par tous les officiers qui voulaient prendre

et raser Carthage : mais soit que son caractère humain et généreux lui fît repousser l'idée de détruire une si antique et si florissante cité, soit qu'il craignît la force que donne souvent le désespoir, soit enfin que son ambition ne voulût pas laisser à un successeur l'honneur de faire ce siége difficile et de terminer la guerre, il accorda la paix, en ajoutant aux conditions déjà proposées, « de ne garder » que dix vaisseaux, de livrer les éléphans, de » restituer à Massinissa ce qu'on lui avait pris, de » ne point entreprendre de guerre, même en Afrique, sans la permission de Rome, et de solder l'armée romaine jusqu'à la ratification du » traité. »

La paix est conclue.

Lorsqu'Annibal lut ces articles devant le sénat de Carthage, Giscon déclama violemment contre cette humiliante convention. Annibal, indigné d'une opposition si intempestive, le saisit au corps et le jeta en bas de son siége ; comme une telle violence excitait de grands murmures dans le sénat, il dit avec fermeté : « Sorti de vos murs à » neuf ans, j'ai pendant trente-six années appris » la guerre et oublié vos coutumes ; ce que je con» nais parfaitement, c'est votre position. Elle est » sans ressource ; vos alliés vous ont trahis ; vos » provinces sont sous la puissance de l'ennemi ; » votre flotte est détruite ; vos armées sont vain» cues et exterminées ; votre trésor est vide : il » ne vous reste à opposer aux Romains que des » vieillards, des enfans, des femmes et des blessés. » Au lieu de vous plaindre des conditions de la » paix, remerciez les dieux qui vous l'accordent,

» et signez votre salut en l'acceptant. » On le crut et on signa.

Les ambassadeurs envoyés à Rome étaient tous choisis dans le parti d'Hannon. Ils éclatèrent devant le sénat en reproches sur l'ambition d'Annibal, qui, disaient-ils, avait seul conseillé et prolongé la guerre. Ils flattèrent l'orgueil du vainqueur par de basses soumissions, et prodiguèrent les plus grands éloges à la générosité du peuple romain, si accoutumé à vaincre qu'il trouvait plus de gloire à augmenter son empire par la clémence que par la victoire.

Le sénat et le peuple ratifièrent la paix, ordonnèrent à Scipion de ramener l'armée romaine. Avant de partir, à la vue de Carthage, il brûla cinq cents vaisseaux et fit pendre les transfuges romains qu'on lui avait rendus.

Le sénat de Carthage éprouvait de grandes difficultés pour lever les taxes et payer le tribut convenu. Annibal, les voyant dans ces embarras, sourit amèrement. On lui reprochait d'insulter ainsi à la douleur publique. « Vous lisez mal dans mon » cœur, répondit-il, ce rire qui vous offense est » un rire d'indignation et de pitié. Vous ne sentez » le malheur général que lorsqu'il vous frappe » personnellement : c'était lorsqu'on nous enle- » vait nos armes, quand on brûlait nos vaisseaux, » et lorsqu'on nous défendait la guerre en nous » laissant sans défense au milieu de l'Afrique, que » vous deviez pleurer, et non pas au moment où » l'on vous demande quelques millions. Pleurez » votre indépendance, pleurez votre perte; et

» supportez courageusement la perte de votre » fortune. Je vous le prédis, ce qui cause aujourd'hui vos larmes vous paraîtra dans peu le plus » léger de vos malheurs. »

Tandis que Carthage consternée gémissait ainsi d'une ruine et d'une humiliation que rendait plus sensible le souvenir de sa grandeur passée, Rome, dans la joie, recevait avec les plus grands honneurs Scipion chargé des dépouilles de sa rivale. On lui décerna le triomphe, et il reçut du peuple le glorieux surnom d'Africain pour avoir terminé cette seconde guerre punique qui durait depuis dix-sept ans.

CHAPITRE CINQUIÈME.

(An du monde 3804. — Avant Jésus-Christ 200. — De Carthage 645. — De Rome. — 553.

État démocratique de Carthage. — Annibal nommé préteur. — Fuite d'Annibal. — Guerre d'Antiochus. — Mort d'Annibal. — Amour de Massinissa pour Sophonisbe. — Guerre entre Massinissa et Carthage. — Victoire de Massinissa.

État démocratique de Carthage

CARTHAGE, déchue de sa gloire, s'avançait à grands pas vers sa perte par la décadence de ses mœurs. Le peuple, ne respectant plus le sénat, s'était emparé de l'autorité; tout se conduisait par cabales et par intrigues; l'égoïsme, le plus mortel poison des états, éteignait l'amour de la patrie.

» et signez votre salut en l'acceptant. » On le crut et on signa.

Les ambassadeurs envoyés à Rome étaient tous choisis dans le parti d'Hannon. Ils éclatèrent devant le sénat en reproches sur l'ambition d'Annibal, qui, disaient-ils, avait seul conseillé et prolongé la guerre. Ils flattèrent l'orgueil du vainqueur par de basses soumissions, et prodiguèrent les plus grands éloges à la générosité du peuple romain, si accoutumé à vaincre qu'il trouvait plus de gloire à augmenter son empire par la clémence que par la victoire.

Le sénat et le peuple ratifièrent la paix, ordonnèrent à Scipion de ramener l'armée romaine. Avant de partir, à la vue de Carthage, il brûla cinq cents vaisseaux et fit pendre les transfuges romains qu'on lui avait rendus.

Le sénat de Carthage éprouvait de grandes difficultés pour lever les taxes et payer le tribut convenu. Annibal, les voyant dans ces embarras, sourit amèrement. On lui reprochait d'insulter ainsi à la douleur publique. « Vous lisez mal dans mon
» cœur, répondit-il ; ce rire qui vous offense est
» un rire d'indignation et de pitié. Vous ne sentez
» le malheur général que lorsqu'il vous frappe
» personnellement : c'était lorsqu'on nous enle-
» vait nos armes, quand on brûlait nos vaisseaux,
» et lorsqu'en nous défendant la guerre on nous
» isolait sans défense au milieu de l'Afrique, que
» vous deviez pleurer, et non pas au moment où
» l'on vous demande quelques millions. Pleurez
» votre indépendance, pleurez votre patrie, et

» supportez courageusement la perte de votre
» fortune. Je vous le prédis, ce qui cause aujourd'hui vos larmes vous paraîtra dans peu le plus léger de vos malheurs. »

Tandis que Carthage consternée gémissait ainsi d'une ruine et d'une humiliation que rendait plus sensible le souvenir de sa grandeur passée, Rome, dans la joie, recevait avec les plus grands honneurs Scipion chargé des dépouilles de sa rivale. On lui décerna le triomphe, et il reçut du peuple le glorieux surnom d'Africain pour avoir terminé cette seconde guerre punique qui durait depuis dix-sept ans.

CHAPITRE CINQUIÈME.

(An du monde 3804. — Avant Jésus-Christ 200. — De Carthage 645. — De Rome. — 553.

État démocratique de Carthage. — Annibal nommé préteur. — Fuite d'Annibal. — Guerre d'Antiochus. — Mort d'Annibal. — Amour de Massinissa pour Sophonisbe. — Guerre entre Massinissa et Carthage. — Victoire de Massinissa.

État démocratique de Carthage

CARTHAGE, déchue de sa gloire, s'avançait à grands pas vers sa perte par la décadence de ses mœurs. Le peuple, ne respectant plus le sénat, s'était emparé de l'autorité; tout se conduisait par cabales et par intrigues; l'égoïsme, le plus mortel poison des états, éteignait l'amour de la patrie.

» et signez votre salut en l'acceptant. » On le crut et on signa.

Les ambassadeurs envoyés à Rome étaient tous choisis dans le parti d'Hannon. Ils éclatèrent devant le sénat en reproches sur l'ambition d'Annibal, qui, disaient-ils, avait seul conseillé et prolongé la guerre. Ils flattèrent l'orgueil du vainqueur par de basses soumissions, et prodiguèrent les plus grands éloges à la générosité du peuple romain, si accoutumé à vaincre qu'il trouvait plus de gloire à augmenter son empire par la clémence que par la victoire.

Le sénat et le peuple ratifièrent la paix, ordonnèrent à Scipion de ramener l'armée romaine. Avant de partir, à la vue de Carthage, il brûla cinq cents vaisseaux et fit pendre les transfuges romains qu'on lui avait rendus.

Le sénat de Carthage éprouvait de grandes difficultés pour lever les taxes et payer le tribut convenu. Annibal, les voyant dans ces embarras, sourit amèrement. On lui reprochait d'insulter ainsi à la douleur publique. « Vous lisez mal dans mon » cœur, répondit-il ; ce rire qui vous offense est » un rire d'indignation et de pitié. Vous ne sentez » le malheur général que lorsqu'il vous frappe » personnellement : c'était lorsqu'on nous enle- » vait nos armes, quand on brûlait nos vaisseaux, » et lorsqu'en nous défendant la guerre on nous » isolait sans défense au milieu de l'Afrique, que » vous deviez pleurer, et non pas au moment où » l'on vous demande quelques millions. Pleurez » votre indépendance, pleurez votre patrie, et

» supportez courageusement la perte de votre
» fortune. Je vous le prédis, ce qui cause aujourd'hui vos larmes vous paraîtra dans peu le plus léger de vos malheurs. »

Tandis que Carthage consternée gémissait ainsi d'une ruine et d'une humiliation que rendait plus sensible le souvenir de sa grandeur passée, Rome, dans la joie, recevait avec les plus grands honneurs Scipion chargé des dépouilles de sa rivale. On lui décerna le triomphe, et il reçut du peuple le glorieux surnom d'Africain pour avoir terminé cette seconde guerre punique qui durait depuis dix-sept ans.

CHAPITRE CINQUIÈME.

(An du monde 3804. — Avant Jésus-Christ 200. — De Carthage 645. — De Rome. — 553.

État démocratique de Carthage. — Annibal nommé préteur. — Fuite d'Annibal. — Guerre d'Antiochus. — Mort d'Annibal. — Amour de Massinissa pour Sophonisbe. — Guerre entre Massinissa et Carthage. — Victoire de Massinissa.

État démocratique de Carthage

CARTHAGE, déchue de sa gloire, s'avançait à grands pas vers sa perte par la décadence de ses mœurs. Le peuple, ne respectant plus le sénat, s'était emparé de l'autorité; tout se conduisait par cabales et par intrigues; l'égoïsme, le plus mortel poison des états, éteignait l'amour de la patrie.

» et signez votre salut en l'acceptant. » On le crut et on signa.

Les ambassadeurs envoyés à Rome étaient tous choisis dans le parti d'Hannon. Ils éclatèrent devant le sénat en reproches sur l'ambition d'Annibal, qui, disaient-ils, avait seul conseillé et prolongé la guerre. Ils flattèrent l'orgueil du vainqueur par de basses soumissions, et prodiguèrent les plus grands éloges à la générosité du peuple romain, si accoutumé à vaincre qu'il trouvait plus de gloire à augmenter son empire par la clémence que par la victoire.

Le sénat et le peuple ratifièrent la paix, ordonnèrent à Scipion de ramener l'armée romaine. Avant de partir, à la vue de Carthage, il brûla cinq cents vaisseaux et fit pendre les transfuges romains qu'on lui avait rendus.

Le sénat de Carthage éprouvait de grandes difficultés pour lever les taxes et payer le tribut convenu. Annibal, les voyant dans ces embarras, sourit amèrement. On lui reprochait d'insulter ainsi à la douleur publique. « Vous lisez mal dans mon » cœur, répondit-il; ce rire qui vous offense est » un rire d'indignation et de pitié. Vous ne sentez » le malheur général que lorsqu'il vous frappe » personnellement : c'était lorsqu'on nous enle» vait nos armes, quand on brûlait nos vaisseaux, » et lorsqu'en nous défendant la guerre on nous » isolait sans défense au milieu de l'Afrique, que » vous deviez pleurer, et non pas au moment où » l'on vous demande quelques millions. Pleurez » votre indépendance, pleurez votre patrie, et

» supportez courageusement la perte de votre
» fortune. Je vous le prédis, ce qui cause aujour-
» d'hui vos larmes vous paraîtra dans peu le plus
» léger de vos malheurs. »

Tandis que Carthage consternée gémissait ainsi d'une ruine et d'une humiliation que rendait plus sensible le souvenir de sa grandeur passée, Rome, dans la joie, recevait avec les plus grands honneurs Scipion chargé des dépouilles de sa rivale. On lui décerna le triomphe, et il reçut du peuple le glorieux surnom d'Africain pour avoir terminé cette seconde guerre punique qui durait depuis dix-sept ans.

CHAPITRE CINQUIÈME.

(An du monde 3804. — Avant Jésus-Christ 200. — De Carthage 645. — De Rome. — 553.

État démocratique de Carthage. — Annibal nommé préteur. — Fuite d'Annibal. — Guerre d'Antiochus. — Mort d'Annibal. — Amour de Massinissa pour Sophonisbe. — Guerre entre Massinissa et Carthage. — Victoire de Massinissa.

État démocratique de Carthage

CARTHAGE, déchue de sa gloire, s'avançait à grands pas vers sa perte par la décadence de ses mœurs. Le peuple, ne respectant plus le sénat, s'était emparé de l'autorité; tout se conduisait par cabales et par intrigues; l'égoïsme, le plus mortel poison des états, éteignait l'amour de la patrie.

» et signez votre salut en l'acceptant. » On le crut et on signa.

Les ambassadeurs envoyés à Rome étaient tous choisis dans le parti d'Hannon. Ils éclatèrent devant le sénat en reproches sur l'ambition d'Annibal, qui, disaient-ils, avait seul conseillé et prolongé la guerre. Ils flattèrent l'orgueil du vainqueur par de basses soumissions, et prodiguèrent les plus grands éloges à la générosité du peuple romain, si accoutumé à vaincre qu'il trouvait plus de gloire à augmenter son empire par la clémence que par la victoire.

Le sénat et le peuple ratifièrent la paix, ordonnèrent à Scipion de ramener l'armée romaine. Avant de partir, à la vue de Carthage, il brûla cinq cents vaisseaux et fit pendre les transfuges romains qu'on lui avait rendus.

Le sénat de Carthage éprouvait de grandes difficultés pour lever les taxes et payer le tribut convenu. Annibal, les voyant dans ces embarras, sourit amèrement. On lui reprochait d'insulter ainsi à la douleur publique. « Vous lisez mal dans mon » cœur, répondit-il; ce rire qui vous offense est » un rire d'indignation et de pitié. Vous ne sentez » le malheur général que lorsqu'il vous frappe » personnellement : c'était lorsqu'on nous enle» vait nos armes, quand on brûlait nos vaisseaux, » et lorsqu'en nous défendant la guerre on nous » isolait sans défense au milieu de l'Afrique, que » vous deviez pleurer, et non pas au moment où » l'on vous demande quelques millions. Pleurez » votre indépendance, pleurez votre patrie, et

» supportez courageusement la perte de votre
» fortune. Je vous le prédis, ce qui cause aujour-
» d'hui vos larmes vous paraîtra dans peu le plus
» léger de vos malheurs. »

Tandis que Carthage consternée gémissait ainsi d'une ruine et d'une humiliation que rendait plus sensible le souvenir de sa grandeur passée, Rome, dans la joie, recevait avec les plus grands honneurs Scipion chargé des dépouilles de sa rivale. On lui décerna le triomphe, et il reçut du peuple le glorieux surnom d'Africain pour avoir terminé cette seconde guerre punique qui durait depuis dix-sept ans.

CHAPITRE CINQUIÈME.

(An du monde 3804. — Avant Jésus-Christ 200. — De Carthage 645. — De Rome. — 553.

État démocratique de Carthage. — Annibal nommé préteur. — Fuite d'Annibal. — Guerre d'Antiochus. — Mort d'Annibal. — Amour de Massinissa pour Sophonisbe. — Guerre entre Massinissa et Carthage. — Victoire de Massinissa.

État démocratique de Carthage

CARTHAGE, déchue de sa gloire, s'avançait à grands pas vers sa perte par la décadence de ses mœurs. Le peuple, ne respectant plus le sénat, s'était emparé de l'autorité; tout se conduisait par cabales et par intrigues; l'égoïsme, le plus mortel poison des états, éteignait l'amour de la patrie.

» et signez votre salut en l'acceptant. » On le crut et on signa.

Les ambassadeurs envoyés à Rome étaient tous choisis dans le parti d'Hannon. Ils éclatèrent devant le sénat en reproches sur l'ambition d'Annibal, qui, disaient-ils, avait seul conseillé et prolongé la guerre. Ils flattèrent l'orgueil du vainqueur par de basses soumissions, et prodiguèrent les plus grands éloges à la générosité du peuple romain, si accoutumé à vaincre qu'il trouvait plus de gloire à augmenter son empire par la clémence que par la victoire.

Le sénat et le peuple ratifièrent la paix, ordonnèrent à Scipion de ramener l'armée romaine. Avant de partir, à la vue de Carthage, il brûla cinq cents vaisseaux et fit pendre les transfuges romains qu'on lui avait rendus.

Le sénat de Carthage éprouvait de grandes difficultés pour lever les taxes et payer le tribut convenu. Annibal, les voyant dans ces embarras, sourit amèrement. On lui reprochait d'insulter ainsi à la douleur publique. « Vous lisez mal dans mon » cœur, répondit-il; ce rire qui vous offense est » un rire d'indignation et de pitié. Vous ne sentez » le malheur général que lorsqu'il vous frappe » personnellement : c'était lorsqu'on nous enle» vait nos armes, quand on brûlait nos vaisseaux, » et lorsqu'en nous défendant la guerre on nous » isolait sans défense au milieu de l'Afrique, que » vous deviez pleurer, et non pas au moment où » l'on vous demande quelques millions. Pleurez » votre indépendance, pleurez votre patrie, et

» supportez courageusement la perte de votre
» fortune. Je vous le prédis, ce qui cause aujourd'hui vos larmes vous paraîtra dans peu le plus léger de vos malheurs. »

Tandis que Carthage consternée gémissait ainsi d'une ruine et d'une humiliation que rendait plus sensible le souvenir de sa grandeur passée, Rome, dans la joie, recevait avec les plus grands honneurs Scipion chargé des dépouilles de sa rivale. On lui décerna le triomphe, et il reçut du peuple le glorieux surnom d'Africain pour avoir terminé cette seconde guerre punique qui durait depuis dix-sept ans.

CHAPITRE CINQUIÈME.

(An du monde 3804. — Avant Jésus-Christ 200. — De Carthage 645. — De Rome. — 553.

État démocratique de Carthage. — Annibal nommé préteur. — Fuite d'Annibal. — Guerre d'Antiochus. — Mort d'Annibal. — Amour de Massinissa pour Sophonisbe. — Guerre entre Massinissa et Carthage. — Victoire de Massinissa.

État démocratique de Carthage

CARTHAGE, déchue de sa gloire, s'avançait à grands pas vers sa perte par la décadence de ses mœurs. Le peuple, ne respectant plus le sénat, s'était emparé de l'autorité; tout se conduisait par cabales et par intrigues; l'égoïsme, le plus mortel poison des états, éteignait l'amour de la patrie.

Nous venons de voir comment les factions, semant la discorde et corrompant l'esprit public, étaient parvenues à ralentir la marche des secours qu'Annibal demandait, et qui auraient soutenu ses forces en Italie. Ces mêmes factions entraînèrent le sénat à rompre la trêve conclue avec Scipion ; elles firent tomber la république dans l'humiliation, et continuèrent, après la paix, à lui ravir tous les moyens de se relever. Ce qui le prouve, c'est que, pendant l'intervalle de près de cinquante ans, qui sépara la seconde guerre punique de la troisième, Carthage ne put régénérer ses vertus ni renouveler ses forces.

Annibal nommé préteur.

Cependant, dans les premiers temps, Annibal jouit de la considération due à ses anciens exploits. Appelé plusieurs fois au gouvernement de l'état, il commanda avec succès quelques expéditions contre les Numides ; mais la haine des Romains poursuivait ce grand homme au sein de sa patrie. Secondés par les factions, ils obligèrent le sénat à lui faire déposer ses armes. On le nomma préteur. Dans ce nouvel emploi, il montra pour la justice la même ardeur et la même sévérité qui avaient maintenu si long-temps la discipline dans l'armée et fixé la victoire. Il réforma les abus, dévoila les fraudes, punit les concussionnaires, et fit rendre gorge aux dilapidateurs.

Sa fermeté lui donna le peuple pour ami et les grands pour ennemis. Ceux-ci l'accusèrent à Rome, lui reprochant d'entretenir des intelligences avec Antiochus, roi de Syrie, dans le dessein de renouveler la guerre. Scipion, son rival, plaida

vainement sa cause. Cette générosité du héros de Rome accrut sa gloire, mais n'empêcha point les violentes résolutions que dictait sa haine. Le souvenir de Trasimène et de Cannes, toujours présent à l'esprit du sénat romain, lui faisait croire que, tant qu'Annibal vivrait, la puissance de Carthage pouvait renaître. Il chargea trois commissaires d'exiger du gouvernement carthaginois qu'il livrât entre leurs mains ce redoutable ennemi.

Annibal, informé de ce message, et connaissant la haine des riches contre lui, ainsi que la versatilité du peuple, se sauva la nuit sur un vaisseau, déplorant la honte de sa patrie plus que son infortune *. Fuite d'Annibal.

Il aborda à Tyr, y reçut tous les honneurs qu'on devait à sa gloire; de là il partit pour Éphèse, et obtint un favorable accueil d'Antiochus qu'il détermina sans peine à faire la guerre aux Romains.

Il avait conseillé à ce prince d'envoyer une flotte en Afrique pour favoriser l'armement des Carthaginois, et de conduire en Grèce une forte armée, afin d'être prêt à passer en Italie; Antiochus goûta cet avis. Annibal en informa promptement ses amis restés à Carthage; mais la lâcheté des sénateurs les porta à découvrir à Rome le plan de cette entreprise. Les Romains alarmés envoyèrent une ambassade à Antiochus dans le dessein de le détourner de son projet. Guerre d'Antiochus.

* An du monde 3809. — De Rome 558.

Quelques historiens prétendent que Scipion fut au nombre de ces ambassadeurs, et que, dans un entretien qu'il eut avec Annibal, lui ayant demandé « quel était celui qu'il regardait comme » le plus grand des capitaines, » il répondit « que » c'était Alexandre-le-Grand, qui, avec trente » mille hommes, avait battu des armées innom- » brables, et conquis l'Égypte et l'Asie. » — « Et quel général placeriez-vous au second rang? » dit Scipion. — « Pyrrhus, reprit Annibal; nul » ne sut mieux que lui disposer ses troupes, » profiter du terrain, et se faire des alliés. » — — « Et à qui donneriez-vous le troisième rang? » — « A moi-même, » répliqua fièrement l'Africain. — « Que feriez-vous donc, dit Scipion en sou- » riant, si vous m'aviez vaincu? » — « Je me » croirais, reprit Annibal, au-dessus d'Alexandre » et de tous les généraux du monde. »

Les ambassadeurs romains trouvèrent ou achetèrent des partisans dans la cour de Syrie. Antiochus, trompé par eux, se refroidit pour Annibal: celui-ci s'en aperçut et lui dit: « Dès mon enfance » j'ai juré haine aux Romains. Cette haine m'a » conduit chez vous; déclarez-moi vos sentimens. » Si, par quelque motif que ce soit, vous pen- » chez pour la paix, prenez d'autres conseils que » les miens; j'irai par toute la terre chercher » d'autres ennemis de Rome. »

Cette franchise réchauffa quelque temps l'amitié du roi, il lui donna le commandement de sa flotte; mais dans les cours les flatteurs, qui caressent les passions du prince, l'emportent pres-

que toujours sur l'homme de génie qui les combat. Annibal conseillait à Antiochus de rechercher l'alliance de Philippe, roi de Macédoine. Le roi de Syrie, orgueilleux et jaloux, voulait vaincre seul. Il débarqua en Grèce : après quelques succès, s'étant endormi dans le sein des plaisirs et d'une fausse sécurité, il se fit battre et chasser par les Romains. Annibal lui prédit alors que les légions romaines paraîtraient bientôt en Asie.

Chargé de combattre Eumène, roi de Pergame, Justin rapporte qu'il obtint la victoire par une ruse qui semble fabuleuse *. Il remplit de grands pots de terre de serpens, et les lança sur les vaisseaux ennemis, dont les équipages effrayés se laissèrent vaincre facilement. Cette action eut lieu lorsqu'il était déjà arrivé chez Prusias, roi de Bithynie, après avoir quitté Antiochus qui lui paraissait disposé à le livrer à ses ennemis.

Quintius Flaminius le poursuivait encore dans cette nouvelle retraite. Chargé des pouvoirs de Rome, il effraya le faible Prusias par ses menaces, et obtint qu'il lui livrerait Annibal.

Ce monarque perfide prit les mesures nécessaires pour enlever tout moyen de fuite et de salut à son illustre victime. Dans cette crise fatale, Annibal, tenant dans ses mains un poison qu'il portait toujours sur lui, s'écria : « Délivrons le » peuple romain de ses craintes, puisqu'il ne peut » attendre la fin d'un vieillard. Oh ! combien ce » peuple est dégénéré ! autrefois il avertissait Pyr- Mort d'Annibal.

* An du monde 3820. — De Rome 569.

» rhus d'un complot tramé contre ses jours ; à
» présent il charge un général, un consul, de
» corrompre, de séduire un roi, de l'engager à
» assassiner son ami et à violer les droits de l'hos-
» pitalité. » Après ces mots, il prit le poison, et mourut à l'âge de soixante-dix ans *.

Ainsi périt un des plus célèbres généraux de l'antiquité : il put se croire vaincu plutôt par les fautes de ses concitoyens que par l'habileté de ses ennemis. Annibal eut, comme presque tous les conquérans, plus de génie que de vertu. Artificieux et cruel, il inspira au peuple, qu'il avait presque entièrement conquis, ces profonds ressentimens qui doublent les forces et créent des prodiges. Sa haine contre Rome fut une passion funeste qui l'empêcha dans ses triomphes d'accueillir aucune idée pacifique. Il causa la ruine de Carthage, en voulant non pas seulement vaincre, mais exterminer sa rivale. L'homme d'état est éclairé par des sentimens généreux ; il est aveuglé dès qu'il suit une passion. Ce grand capitaine égalait et surpassait peut-être Scipion en talens militaires ; mais celui-ci lui fut supérieur en prudence et en humanité. On admire en frémissant le général carthaginois ; l'admiration qu'inspire le héros romain est mêlée d'estime et d'affection : l'un frappe l'imagination comme un torrent furieux qui ne laisse que des ruines sur son passage ; l'autre, semblable à un fleuve majestueux et bienfaisant, embellit et féconde tout dans sa noble course.

* An du monde 3822. — De Rome 571.

L'histoire de Carthage, jusqu'à l'époque de la troisième guerre punique, ne nous a conservé que le souvenir de quelques combats peu marquans entre elle et ses tributaires, Syphax et Massinissa, qui furent alternativement ses alliés et ses ennemis.

Amour de Massinissa pour Sophonisbe.

Syphax avait épousé Sophonisbe, Carthaginoise et fille d'Asdrubal. Massinissa, l'ayant défait, s'empara de Cirtha, capitale de la Numidie; mais, au moment de son triomphe, vaincu lui-même par la beauté de Sophonisbe, ce fier Africain, ardent comme le soleil de sa contrée, brava les lois, rompit les traités, enleva la reine à ses premiers liens, l'épousa, et, pour lui plaire, embrassa le parti de Carthage. Assiégé bientôt par les Romains qui voulaient punir sa défection et rendre à Syphax sa femme et son trône, il n'écouta plus que sa fureur jalouse, et força la malheureuse Sophonisbe à s'empoisonner, pour qu'elle ne retombât pas dans les bras de son rival. Se croyant par là dégagé des nœuds qui l'attachaient à Carthage, il se rapprocha des Romains qui, le trouvant utile à leurs projets, lui rendirent leur confiance. Scipion le mit en possession de tous les états de Syphax, et obligea, comme on l'a vu, Carthage à lui restituer tout ce qu'elle lui avait pris.

Ce prince ambitieux, fort de l'appui de Rome, donna une injuste extension aux clauses du traité, et voulut s'emparer de la ville de Leptine, qui appartenait aux Carthaginois. Sur le refus qu'on fit de la lui céder, il prit les armes et se rendit maître de plusieurs places. Carthage se plaignit à

Rome de cette infraction de la paix, et le sénat envoya des commissaires en Afrique pour régler ce différend.

Le célèbre Caton, membre de cette commission, détestait autant les Carthaginois qu'Annibal haïssait les Romains. Saisi de jalousie à la vue des restes de l'opulence que Carthage conservait encore, sa haîne s'en accrut, et, dès qu'il fut de retour à Rome, il ne cessa de proposer au sénat la destruction de sa rivale.

Guerre entre Carthage et Massinissa.

Cependant la discorde, qui suit toujours les revers, animait de plus en plus les factions dans Carthage. Le parti populaire, esclave dès qu'il est faible, tyran dès qu'il domine, exila quarante sénateurs qui se retirèrent chez Massinissa. Celui-ci envoya ses fils à Carthage pour solliciter le rappel des bannis. Ces princes se virent insultés par le peuple; Amilcar les poursuivit assez loin de la ville. Le roi de Numidie, irrité de cet affront, déclara la guerre.

Victoire de Massinissa.

Les deux armées se livrèrent bataille. Le jeune Scipion Émilien, envoyé par Rome à la cour de Numidie, fut témoin de cette action. Il vit avec admiration Massinissa, âgé de quatre-vingts ans, maîtriser un cheval fougueux, faire briller dans l'action l'ardeur d'un jeune soldat, se porter rapidement sur tous les points, rallier ses troupes ébranlées, ranimer les courages abattus, et remporter par sa bouillante valeur une victoire complète. Après ce triomphe, il dicta la paix, et força ses ennemis à lui payer un tribut.

De cinquante-huit mille Carthaginois, très-peu

échappèrent au fer des Numides; une peste terrible consuma le reste.

CHAPITRE SIXIÈME.

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

(An du monde 3855. — Avant Jésus-Christ 149. — De Carthage 697. — De Rome 604.)

Députation de Carthage à Rome. — Déclaration du sénat. — Départ des otages. — Désarmement de Carthage. — Ses préparatifs de guerre. — Mort de Massinissa. — Victoires de Scipion. — Capitulation de Carthage. — Lâcheté d'Asdrubal. — Mort courageuse de sa femme. — Pillage et destruction de Carthage. — Reconstruction de Carthage après trente ans.

CARTHAGE, inquiète de la partialité de Rome pour Massinissa, et des reproches qu'on lui faisait d'avoir, au mépris du traité, fait la guerre sans permission, envoya des députés pour connaître les intentions de ces maîtres altiers. Députation de Carthage à Rome.

Caton, renouvelant alors ses violentes déclamations dans le sénat, répéta qu'il avait trouvé à Carthage, non une ville ruinée, mais une forte population, un commerce opulent, une nombreuse et ardente jeunesse, de grands trésors, et une immense quantité d'armes. « Voyez ces fruits, dit-il,
» en jetant des figues d'Afrique au milieu de l'as-
» semblée; admirez leur fraîcheur : on les a cueil-
» lies il y a trois jours. Telle est la courte distance
» qui nous sépare de notre implacable ennemi. Au

» lieu de le détruire, attendrez-vous qu'il vienne
» de nouveau en Italie ravager vos campagnes,
» piller vos villes, moissonner vos légions, et me-
» nacer vos murs ? »

Scipion Nasica combattit en vain avec une sagesse prévoyante cet orateur austère et violent ; il sentait la nécessité de l'existence de Carthage pour contenir l'insolence du peuple, et pour retarder la décadence de Rome.

Le sénat, qui partageait la haine de Caton, conclut à la guerre, sous prétexte que Carthage avait rompu la paix en armant plus de vaisseaux que le traité ne le permettait, en insultant les fils de Massinissa, et en faisant la guerre à un prince allié qui avait à sa cour un ambassadeur romain.

Les Carthaginois, dans cette circonstance critique, virent encore leurs forces affaiblies et leurs malheurs aggravés par une défection funeste. Utique, la seconde ville de l'Afrique, les abandonna et se livra aux Romains.

Manilius et Marcius Censorinus, nommés consuls, reçurent du sénat l'ordre de partir avec quatre-vingt mille hommes, et l'instruction secrète de ne terminer la guerre que par la ruine totale de Carthage.

Les députés de cette ville arrivèrent à Rome au moment où la guerre venait d'être déclarée ; ils soumirent humblement le sort de leur patrie à la décision du sénat, et demandèrent quelles réparations on voulait, quels sacrifices on exigeait.

Déclaration du sénat.

Le sénat, sans s'expliquer positivement, répondit qu'ils devaient envoyer en otages trois cents

jeunes gens des premières familles, et obéir à tous les ordres que donneraient les consuls.

Malgré la dureté vague de cette réponse, Carthage, sans armée, sans alliés, et qui n'avait pu résister aux seules forces de Massinissa, résolut d'envoyer les otages demandés et de se soumettre.

La ville retentissait de cris et de gémissemens; les mères infortunées s'arrachaient les cheveux et fondaient en larmes *. Elles accompagnèrent leurs enfans jusqu'au port, et leur dirent un éternel adieu. Ils arrivèrent en Sicile. Les consuls qui s'y trouvaient firent partir les otages pour Rome, et commandèrent aux députés d'aller les attendre à Utique. Départ des otages.

L'armée romaine débarqua bientôt près de cette ville. Les consuls ordonnèrent à Carthage de livrer toutes ses armes; elle représenta vainement qu'on l'exposait par là aux vengeances d'Asdrubal qui campait alors près de la ville, à la tête de vingt mille bannis. On n'écouta pas ses remontrances; il fallut obéir.

Une longue file de chariots, chargés de deux cent mille armures et de vingt mille machines de guerre, arriva quelques jours après à Utique. Elle était précédée par les sénateurs et par les pontifes qui venaient dans l'intention d'exciter la pitié et d'implorer la clémence des Romains. Désarmement de Carthage.

Censorinus les reçut avec une froide hauteur, et leur dit : « Je vous loue de votre prompte obéis-» sance; mais le sénat et le peuple romain veulent

* An du monde 3856. — De Rome 605.

» que Carthage soit détruite : abandonnez-la donc, » et transportez-vous où vous voudrez, pourvu » que ce soit à quatre-vingts stades de la mer. »

L'indignation enleva aux Carthaginois la force de répondre ; mais à la consternation et aux larmes succédèrent bientôt les reproches, la fureur et les imprécations. Les députés retournèrent à Carthage et rendirent compte de l'ordre barbare qu'ils avaient reçu. Le désespoir, se communiquant dans la ville avec la rapidité d'un incendie, fit passer la colère et la rage dans toutes les ames. Hommes, femmes, vieillards, enfans, tous jurèrent de mourir et de s'ensevelir sous les débris de leur patrie, plutôt que de l'abandonner.

Ses préparatifs de guerre.

Les consuls, qui croyaient n'avoir rien à craindre d'un peuple désarmé, négligèrent de hâter leur marche. Profitant de ce délai, les Carthaginois réparèrent leurs fortifications, rappelèrent les bannis, nommèrent pour général leur chef Asdrubal, et fabriquèrent jour et nuit des armes.

Dès cet instant, chaque homme devint un ouvrier, chaque maison un atelier. On manquait de cordes, les femmes coupèrent leurs cheveux et en fournirent abondamment. En peu de temps, le courage répara toutes les pertes, et Carthage renaissante parut comme Minerve lorsqu'elle sortit tout armée du cerveau de Jupiter.

Les Romains en arrivant croyaient ne rencontrer que des esclaves soumis ; à leur grande surprise, ils trouvèrent une nation en armes, et ils éprouvèrent une résistance qu'ils n'attendaient pas. En vain, pour réparer leur lenteur, ils re-

doublèrent leurs efforts et multiplièrent leurs attaques; ils se voyaient eux-mêmes assaillis par les assiégés qui faisaient de fréquentes sorties, repoussaient leurs cohortes, comblaient leurs fossés, exterminaient leurs fourrageurs, et brûlaient leurs machines de guerre.

Les consuls, déconcertés par cette opiniâtre défense, ne commirent plus que des fautes. Les opérations mal combinées échouaient, et leur témérité malhabile les exposa plusieurs fois au danger d'une défaite totale, dont ils furent préservés par un jeune guerrier, Scipion Émilien, qui servait alors sous leurs ordres comme tribun. Sa vigilance, sa bravoure et sa prudence lui acquirent dès ce moment une gloire éclatante.

Dans ce temps, Massinissa mourut. Les Romains perdirent en lui un allié utile et puissant *. Enfin le désespoir courageux des Carthaginois l'emporta sur le nombre et sur la force de leurs ennemis, dont tous les efforts furent infructueux. Mort de Massinissa.

L'année suivante, les nouveaux consuls n'eurent pas plus de succès. Les Carthaginois les battirent souvent, augmentèrent leurs troupes, et demandèrent des secours au roi de Macédoine.

L'inquiétude se répandait dans Rome; le jeune Scipion y parut alors pour solliciter une place d'édile **. Sa renommée le précédait; le peuple, frappé de sa ressemblance avec le premier Scipion, oublia les lois en sa faveur, l'élut consul

* An du monde 3857. — De Rome 606.
** An du monde 3858. — De Rome 607.

malgré sa jeunesse, et lui donna l'Afrique pour département.

Son arrivée sauva Mancinus qui s'était laissé envelopper, et qui se voyait au moment d'être taillé en pièces.

Scipion ne trouva dans l'armée ni ordre ni discipline; il s'appliqua d'abord à réformer les abus, à réparer les pertes, à former des magasins, à remettre en vigueur les réglemens militaires. Il s'approcha ensuite de Carthage, et reconnaissant un côté de la ville, nommé Mégare, moins fortifié que les autres, il l'escalada de nuit et y pénétra. Maître de l'Isthme, il brûla le camp des ennemis, qu'il enferma par un retranchement.

Victoires de Scipion. La famine désolait Carthage; mais elle attendait des vivres par la mer. Scipion, imitant l'audace et l'activité d'Alexandre, construisit une levée pour fermer le port. Les Carthaginois, aussi infatigables dans leurs travaux, s'ouvrirent une autre issue par laquelle leur flotte sortit.

Une grande bataille navale eut lieu. Les Romains, après de longs efforts, remportèrent la victoire, et détruisirent, prirent ou dispersèrent les vaisseaux ennemis.

Pendant l'hiver, Scipion, informé que Carthage, rassemblait, sous les murs d'une ville nommée Néphéris, une forte armée sur laquelle se fondaient toutes ses espérances, y marcha, battit complètement les Africains, leur tua soixante-dix mille hommes, et s'empara de la forteresse.

Le printemps suivant il resserra Carthage, l'at-

taqua sur tous les points, se rendit maître d'un port nommé Cothon, et, franchissant les murailles, arriva sur la grande place d'où l'on montait à la citadelle par trois grandes rues *.

Capitulation de Carthage.

L'extrême péril des assiégés redoublait leur fureur, et leur désespoir semblait accroître leur courage : leurs boucliers étaient devenus leurs seuls remparts. A chaque pas les Romains avaient un combat à soutenir; chaque maison exigeait un siége. Les rues étaient pleines de cadavres et de blessés qu'on jetait avec des crocs dans les fossés. On se battit avec le même acharnement six jours et six nuits, sans accorder à la lassitude et au besoin un instant de repos. Enfin, le septième jour, la garnison de la citadelle capitula et proposa de l'évacuer à condition d'avoir la vie sauve.

Scipion accepta cette proposition, exceptant seulement de la capitulation les transfuges. Cinquante mille hommes sortirent de la citadelle et furent conduits désarmés dans la campagne. Neuf cents transfuges, ayant à leur tête Asdrubal, sa femme et ses enfans, se retranchèrent dans le temples d'Esculape, situé sur un rocher où l'on montait par soixante degrés. Ils étaient tous décidés à périr plutôt que de se rendre. Asdrubal seul, perdant tout-à-coup son ancien courage, et entraîné par le lâche désir de sauver sa vie, descendit précipitamment, tenant à la main une branche d'olivier, et se prosterna aux pieds de Scipion. Les transfuges, furieux, l'accablèrent d'imprécations et mirent le feu au temple.

Lâcheté d'Asdrubal.

* An du monde 3859. — De Rome 608.

Mort courageuse de sa femme.

La femme d'Asdrubal, se plaçant avec ses enfans sur la pointe du rocher à la vue de Scipion, » s'écria : « Je ne te maudis point, Romain, tu » uses des droits de la guerre ; mais puisses-tu, » de concert avec les dieux de Carthage, punir, » comme il le mérite, ce perfide qui trahit sa fa» mille et sa patrie. Traître, dit-elle à Asdrubal, » ce feu va nous consumer ; pour toi, lâche guer» rier, orne le triomphe du vainqueur et subis » après la peine due à ton infamie. » A ces mots, elle poignarde ses enfans, les jette dans les flammes et s'y précipite elle-même. Tous les transfuges l'imitèrent.

Le fier Scipion, voyant la ruine d'une si puissante cité, ne put lui refuser des larmes ; et, prévoyant peut-être le sort futur de Rome, il prononça tristement ces deux vers d'Homère :

« Il viendra un jour où la ville sacrée de Troie et le vaillant » Priam et son peuple périront. »

Pillage et destruction de Carthage

Carthage fut livrée pendant plusieurs jours au pillage : on mit à part tous les trésors trouvés dans les temples *. Les habitans de la Sicile reçurent l'ordre de venir reprendre leurs tableaux et leurs statues. On rendit à Agrigente le fameux taureau de Phalaris ; dix commissaires romains firent démolir et raser tous les bâtimens de Carthage. On défendit à tout homme d'y habiter ; on ajouta d'horribles imprécations contre ceux qui enfreindraient cette défense. Utique obtint

* An du monde 3859. — Avant Jésus-Christ 155. — De Carthage 701. — De Rome 608.

la propriété de tout le territoire situé entre Carthage et Hippone; le reste du pays fut réduit en province romaine sous l'administration d'un préteur.

Cependant, trente ans après, l'un des Gracques, pour plaire au peuple, rebâtit Carthage et y conduisit six mille Romains. On doit remarquer que ce fut la première colonie romaine envoyée hors de l'Italie. Sa reconstruction.

Marius vint se consoler de ses malheurs sur les débris de cette grande ville. Appien rapporte que César rendit à Carthage et à Corinthe leur ancien éclat. Sous les empereurs, Carthage était regardée comme la capitale de l'Afrique. Au septième siècle elle existait encore, mais les Sarrasins détruisirent sa population et effacèrent ses vestiges.

FIN DE L'HISTOIRE DE CARTHAGE.

HISTOIRE DES JUIFS.

CHAPITRE PREMIER.

Création du monde, d'Adam et d'Ève. — Mort d'Abel. — Le déluge. — L'arche de Noé.

« Il serait honteux à tout honnête homme, di-
» sait Bossuet, d'ignorer le genre humain et les
» changemens mémorables que la suite des temps
» a faits dans le monde. Apprenons donc à la jeu-
» nesse à les connaître : préparons-la, par un pré-
» cis de l'histoire universelle, à l'étude de l'his-
» toire particulière de chaque peuple.
» Nous lui proposerons un grand spectacle :
» elle y verra tous les siècles précédens se dévelop-
» per, pour ainsi dire, en peu d'heures devant elle.
» Elle trouvera dans la naissance, dans l'éléva-
» tion, dans la chute des empires, d'éternels mo-
» numens de la puissance de Dieu et des faiblesses
» des hommes. Elle y apprendra, non par des
» maximes abstraites, mais par des exemples con-
» vaincans, à respecter la religion qui fonde et
» conserve la morale ; à chérir la vertu et la jus-
» tice, sans lesquelles il n'existe ni gloire ni puis-
» sance durables ; et à détester les vices, les lâ-
» chetés et les crimes qui entraînent la décadence
» des nations, et tous les malheurs dont l'homme

» se plaint, et dont il est à la fois lui-même cause
» et victime. »

L'antiquité nous cache, sous un voile épais, l'origine et l'enfance de presque tous les peuples de la terre. En voulant percer la nuit des temps, chaque philosophe s'est fait un système, chaque peuple s'est créé des fables. On ne trouve, à cet égard, dans les auteurs les plus anciens, que des romans dépourvus de liaisons et de vraisemblance.

Moïse est le seul qui nous ait donné une histoire suivie. Ainsi c'est en apprenant l'histoire de notre religion que nous apprenons celle des premiers temps du monde. Une source si sacrée nous commande le respect, et nous fait un devoir de présenter les lumières qu'on y puise sans discussion.

Création du monde, d'Adam et d'Ève.

Il serait imprudent de vouloir sonder les mystères et la profondeur des livres saints, et de prétendre en expliquer les obscurités. Ces livres, au reste, nous ont transmis peu de détails sur les événemens qui ont précédé le déluge. On ne peut donc que rappeler comme eux, en peu de mots, que Dieu, par sa parole, créa le ciel et la terre en six jours, et qu'il fit l'homme à son image *. Le dernier jour, la femme fut tirée de l'homme pour être son éternelle compagne. Placés tous deux dans le paradis terrestre, ils devaient y jouir d'une parfaite et constante félicité. Le démon, sous la forme d'un serpent, les tenta : l'orgueil les séduisit. Ils voulurent connaître le bien et le mal, et manger le fruit défendu : ils succombèrent.

* An du monde 1. — Avant Jésus-Christ 4003.

Leur chute fut punie par l'exil ; leurs corps célestes devinrent sujets à la douleur et à la mort. Ils sortirent du lieu de délices qui les avait vus naître, sans espoir d'y retourner jamais ; et leur ame, privée de l'appui divin, fut depuis exposée aux séductions des sens, à l'entraînement des passions. Tous les peuples, en regrettant l'âge d'or, semblent conserver quelques antiques images de la perfection primitive de l'homme, de la félicité qu'il a perdue, et du jardin dont il s'est vu banni.

Mort d'Abel

Bientôt la terre se peupla, et les premiers enfans d'Adam l'ensanglantèrent par le premier crime. L'innocent Abel, le féroce Caïn, donnèrent le premier exemple des vertus et des vices qui ont partagé l'empire du monde. Le ciel reçut les offrandes d'Abel, et rejeta celles de Caïn. Caïn, n'écoutant que sa fureur, tua son frère. Ce premier homicide fut puni par une réprobation éternelle*.

Caïn, poursuivi par la vengeance divine et par les tourmens de sa conscience, chercha vainement, en errant d'asyle en asyle, à calmer son effroi et à fuir la haine du genre humain. Par-tout il trouvait la colère céleste; par-tout l'image de son frère le poursuivait. Ses enfans, objets, ainsi que lui, du courroux divin, se laissèrent entraîner par les passions et les vices. Ils fondèrent des états, inventèrent les arts et introduisirent le luxe sur la terre. Seth et sa nombreuse famille échappèrent à cette dépravation : ils demeurèrent fidèles à

* An du monde 128. —Avant Jésus-Christ 3876.

Dieu et à la vertu. Hénoch se distingua tellement par la pureté de ses mœurs et la sainteté de sa vie, qu'excepté de la loi commune, Dieu l'enleva, dit-on, dans le ciel sans lui faire subir la mort.

Le déluge.

Le mélange des enfans du ciel et des enfans des hommes, c'est-à-dire, des bons et des méchans, répandit la corruption dans le monde. La vertu fut immolée aux passions, la vérité à l'erreur; on oublia l'Être suprême; l'idolâtrie et le crime régnèrent, et la perversité devînt telle que Dieu résolut de détruire le genre humain. La terre fut submergée : tout périt sous les eaux *. Noé seul et sa famille, dont les vertus avaient trouvé grace devant l'Éternel, se sauvèrent dans l'arche que le patriarche avait construite par l'ordre céleste.

L'arche de Noé.

Voilà tout ce que nous ont appris les auteurs sacrés de l'histoire des mille six cent cinquante-six années qui se sont écoulées depuis la création jusqu'au déluge. Les différens peuples de la terre ont presque tous conservé la tradition de ce grand désastre, et néanmoins leurs fables historiques ne sont pas toujours d'accord entre elles. Cependant elles attestent toutes que, dans l'enfance du monde, l'homme était plus heureux, que sa félicité était le fruit de ses vertus et de sa piété, et que les criminels déréglemens du genre humain devinrent la cause de sa perte.

* An du monde 1657. — Avant Jésus-Christ 2347.

CHAPITRE SECOND.

La tour de Babel. — Fondation de Ninive par Nembrod. — Vocation d'Abraham.

Les trois enfans de Noé, Sem, Cham et Japhet ou Japet repeuplèrent le monde. Le souvenir de Japet s'est conservé dans l'Occident comme celui de Cham en Égypte, et celui de Sem chez les Hébreux.

La tour de Babel. La civilisation, la culture, l'industrie firent des progrès; mais la corruption s'étendit comme elles. Les descendans de Noé, dans leur orgueil, voulurent s'approcher du ciel, et bâtirent la tour de Babel. Dieu confondit leur folle présomption *. Il leur donna des langages différens : ils ne s'entendirent plus, se séparèrent, et prirent pour rois et pour chefs les chasseurs les plus forts et les plus adroits d'entre eux.

La vie de l'homme s'abrégea. Les héros, d'abord célèbres par leurs combats contre les animaux féroces, cherchèrent bientôt une gloire moins utile, en combattant des hommes. Le fer qui, dans ces premiers temps, avait couvert la terre de moissons, l'inonda de sang. Nembrod fut le premier conquérant; il fonda Ninive. Les Chaldéens étudièrent les astres. Les Égyptiens fondèrent quatre royaumes. Comme on rapporte à cette époque le commencement de la législation égyptienne et la construction des pyramides, on peut juger de la

Fondation de Ninive.

* An du monde 1757. — Avant Jésus-Christ 2247.

rapidité des progrès de la population et des lumières. Mais ces lumières, en éclairant la terre, inspirèrent à ses habitans un orgueil qui les aveugla, et leur fit perdre de vue la première et la plus importante des vérités. Ils oublièrent la Divinité, quittèrent le culte spirituel pour le culte matériel, et adorèrent les idoles qu'ils avaient créées. Cet aveuglement fut cause de la vocation d'Abraham. Vocation d'Abraham.

Dieu choisit ce pieux descendant de Sem pour conserver son culte chez un peuple qu'il destinait à le répandre un jour sur le monde entier. La vocation d'Abraham eut lieu l'an 2083 du monde, mille neuf cent vingt et un ans avant Jésus-Christ.

CHAPITRE TROISIÈME.

Abraham. — Sa généalogie. — Son départ. — Enlèvement et reddition de Sara par Pharaon. — Victoire d'Abraham. — Naissance d'Ismaël. — Circoncision. — Incendie de Sodome et de Gomore. — Fuite de Loth avec sa famille. — Naissance d'Isaac. — Jalousie de Sara. — Exil d'Agar et de son fils. — Sacrifice d'Abraham. — Mort de Sara. — Mariage d'Isaac et de Rébecca. — Mariage d'Abraham et de Cétura. — Mort d'Abraham.

ABRAHAM.

On nous donne la généalogie d'Abraham dans l'ordre suivant : Sem, Asphaxad, Salé, Hébert, Phaleg, Reü, Sarug, Nachor, Tharé et Abraham. Généalogie d'Abraham.

Tharé prit avec lui Abraham son fils, Sara sa

belle-fille, et Loth son petit-fils. Ils sortirent d'Ur en Chaldée pour aller dans le pays de Chanaan. Ils arrivèrent jusqu'à Haran, où ils habitèrent. Tharé y mourut à l'âge de deux cent trente-cinq ans.

Son départ. Dieu apparut à Abraham. Il lui ordonna de quitter sa famille, son pays, et de venir dans le lieu où il le conduirait. Il lui promit qu'un grand peuple sortirait de lui; que son nom serait célèbre; qu'il le bénirait et maudirait ses ennemis, et que tous les peuples de la terre seraient bénis en lui. Abraham avait alors soixante-quinze ans. Il marcha jusqu'à Sichem qu'occupaient alors les Chananéens. Dieu lui promit de donner ce pays à sa postérité. Abraham établit ses tentes sur une montagne près de Béthel, et continua ensuite sa marche vers le midi; mais le pays qu'il occupait étant désolé par la famine, il se retira en Égypte, où, craignant que la beauté de sa femme ne lui attirât des persécuteurs, il la fit passer pour sa sœur. Le roi d'Égypte en devint amoureux, et l'enleva. C'est en vain qu'il voulut réparer ce crime par de grandes largesses: le Seigneur frappa de plaies le monarque et sa maison. Pharaon rendit Sara à Abraham, en lui reprochant sa dissimulation, et le renvoya d'Égypte avec tout ce qui lui appartenait. Abraham revint à Béthel, où il s'établit. Mais il possédait, ainsi que Loth, tant de richesses que la terre qu'ils habitaient devint insuffisante pour eux deux. Ils se séparèrent, et Loth s'établit sur les rives du Jourdain, près de Ségor, dans un pays alors très-fertile et très-agréable.

Enlèvement et reddition de Sara par Pharaon.

Avant que Dieu eût détruit Sodome et Gomore, huit ou dix rois, qui se partageaient cette contrée, se firent la guerre et se battirent dans la vallée des Bois, qui depuis est devenue la mer Salée. Le roi de Sodome était du nombre des vaincus. Loth, qui habitait ses états, fut emmené prisonnier par les vainqueurs qui s'emparèrent de ses biens. A cette nouvelle, Abraham rassemble les plus braves de ses serviteurs, bat les ennemis en plusieurs rencontres, les poursuit jusqu'à Damas, leur reprend leur butin, et délivre son neveu. Le roi de Sodome sortit au-devant de lui pour le recevoir; et Melchisedech, à la fois pontife et roi de Salem, le bénit au nom de Dieu. Abraham, pour prix de sa bénédiction, lui donna la dîme du butin qu'il avait fait, et ne voulut recevoir aucun des présens que lui offrait le roi de Sodome. Victoire d'Abraham.

Dieu renouvela ses promesses à Abraham, et lui annonça qu'il aurait un fils. La prédiction fut d'abord accomplie par la naissance d'Ismaël qu'il eut d'Agar sa servante *. L'exil punit l'orgueil d'Agar. Avertie par un ange, elle alla s'humilier devant Sara. C'est à son fils Ismaël que les Arabes attribuent leur origine, et par là ils semblent justifier cette prophétie faite à Agar: « Votre fils » sera un homme fier et sauvage. Il levera la main » contre tous, et tous leveront la main contre » lui; et il dressera ses pavillons contre tous ses » frères. » Naissance d'Ismaël.

Abraham reçut l'ordre de faire circoncire son fils et tous les esclaves nés dans sa maison. Les Circoncision.

* An du monde 2107. — Avant Jésus-Christ 1897.

anges vinrent de nouveau annoncer à Sara, qui ne pouvait le croire, *qu'elle aurait un fils*. Ces anges, revêtus d'une forme humaine, s'étant rendus à Sodome, furent reçus par Loth qui employa les plus grands efforts pour les mettre à l'abri des outrages dont ils étaient menacés par les infames habitans de cette ville impie. Dieu, pour punir cette cité corrompue, fit descendre du ciel sur Sodome * et sur Gomore, aussi perverse qu'elle, une pluie de feu.

Incendie de Sodome et de Gomore.

Fuite de Loth avec sa famille.

Loth, s'étant retiré dans Ségor, eut peur d'y périr, et chercha un asyle sur une montagne. Les anges avaient défendu à sa femme et à lui de porter leurs regards sur les villes proscrites qu'ils venaient de quitter. La femme de Loth désobéit; elle se retourna pour voir les flammes qui brûlaient Sodome. Dieu, pour la punir de sa curiosité, la transforma en statue de sel. Loth, arrivé sur la montagne, entra dans une caverne avec ses filles. Celles-ci, croyant la terre dépeuplée comme les villes qu'elles avaient vues réduites en cendres, commirent un crime énorme. Elles enivrèrent leur père, et furent incestueuses dans l'espoir de devenir mères. Leurs fils s'appelèrent Moab et Ammon : les Ammonites et les Moabites leur doivent leur origine.

Abraham, quelque temps après, fit encore un voyage, et se rendit à Gérara. Craignant que, dans ce pays, on n'eût peu de religion, il pensa que les habitans pourraient le tuer pour s'emparer de sa femme : il employa donc le même stratagème

* An du monde 2107. — Avant Jésus-Christ 1897.

qui lui avait si mal réussi en Égypte, et qui n'eut pas, cette fois, un meilleur succès; car Abimélech, croyant que Sara n'était que la sœur d'Abraham, l'enleva; mais, averti, par un songe, de l'outrage qu'il faisait au saint patriarche, il lui reprocha son artifice, et combla les deux époux de présens.

Touché par ses prières, Dieu guérit Abimélech, sa femme ainsi que sa servante, que, dans sa colère, il avait frappés de stérilité. Sara vit enfin s'accomplir la parole divine. Elle conçut et enfanta, dans sa vieillesse, ce fils prédit par les anges. Il fut appelé Isaac *. Naissance d'Isaac.

Abraham, alors âgé de cent ans, reçut de Dieu l'ordre de faire circoncire Isaac; et, depuis, les Hébreux conservèrent cet usage.

Sara supportait impatiemment la présence d'Agar et de son fils Ismaël: elle exigea qu'Abraham les bannît tous deux. Abraham résistait : mais Dieu, qui destinait Isaac à être le chef de son peuple, voulut qu'Abraham cédât au désir de Sara, et lui promit en même temps qu'il ferait naître d'Ismaël une grande nation. Abraham envoya Agar et son fils dans le désert. Tous deux étaient près de succomber à la faim, à la soif et à la fatigue; mais la douleur d'Agar, ses prières, sa confiance en Dieu, fléchirent le Créateur, qui pourvut à leur nourriture. Ismaël devint en peu de temps un chasseur adroit, et célèbre par son habileté à tirer de l'arc. Il habitait dans le désert Jalousie de Sara. Exil d'Agar et de son fils

* An du monde 2108. — Avant Jésus-Christ 1896.

de Pharan; et sa mère, depuis, lui fit épouser une femme égyptienne.

Les serviteurs d'Abimélech et ceux d'Abraham eurent, dans ce temps, quelques démêlés ensemble. Abraham les termina par un traité d'alliance dont Abimélech et lui jurèrent l'observation dans un lieu nommé Bethsabée. Abraham y creusa un puits, et y planta un bois pour conserver la mémoire de ce traité, le premier dont les détails aient été consacrés dans les annales du monde. A l'occasion de cette solennité, les deux chefs se firent réciproquement des présens; et Abraham, tranquille d'après la foi jurée, demeura long-temps dans le pays des Philistins.

Sacrifice d'Abraham.

Sa piété avait été jusque-là récompensée par un bonheur sans mélange; mais Dieu, voulant mettre sa foi à l'épreuve, lui ordonna de partir avec son fils, et de le lui offrir en sacrifice sur une des montagnes qu'il lui indiqua. Arrivés dans ce lieu, ils dressèrent un autel, le couvrirent de bois. « Quelle » sera la victime? » demanda Isaac, ignorant l'ordre du Seigneur. — « Dieu lui-même l'a désignée, » répondit Abraham *; et sans hésiter, attachant Isaac sur l'autel, il étendit la main et prit le couteau pour immoler son fils : mais à l'instant un ange, arrêtant son bras, lui cria : « Ne faites aucun mal à cet enfant; car Dieu voit maintenant » à quel point vous le craignez, puisque pour lui » obéir vous n'avez pas épargné votre fils unique. » A ces mots, Abraham, entendant du bruit, tourna la tête, et vit un bélier qui s'était embarrassé avec

* An du monde 2145. — Avant Jésus-Christ 1859.

ses cornes dans un buisson; l'ayant pris, il l'offrit en sacrifice à la place de son fils. L'ange du Seigneur renouvela au patriarche toutes les promesses que Dieu lui avait faites, et lui dit : « Toutes les » nations de la terre seront bénies dans celui qui » sortira de vous. »

Bientôt Abraham eut la douleur de perdre Sara, qui mourut à l'âge de cent vingt-sept ans, à Hébron, dans le pays de Chanaan *. Les larmes d'Abraham coulèrent pour la première fois. Il porta le deuil de Sara, et demanda aux Chananéens de lui céder un sépulcre pour enterrer la compagne fidèle qu'il avait perdue. Éphron, l'un des enfans de Heth, voulut lui faire présent d'un champ et d'une caverne qu'il possédait; mais Abraham n'y consentit pas, et les acheta quatre cents sicles d'argent. Il déposa Sara dans la caverne double du champ qui regarde Membré, près de la ville d'Hébron, au pays de Chanaan, dont les habitans de Heth lui garantirent la possession. Mort de Sara.

Abraham, se voyant avancé en âge, voulut marier son fils, et fit jurer à l'intendant qui gouvernait sa maison de ne jamais laisser épouser à Isaac une Chananéenne, et d'aller lui chercher une femme dans le pays qu'habitait encore sa famille. Il lui défendit pareillement de ramener son fils dans ce pays, d'où il était sorti par la volonté de Dieu. L'intendant suivit les ordres de son maître, et partit pour la Mésopotamie. Mariage d'Isaac et de Rébecca.

* An du monde 2145. — Avant Jésus-Christ 1859.

Arrivé près de la ville de Nachor, il pria le Seigneur d'ordonner que la fille destinée par la Providence à devenir la femme d'Isaac arrivât la première dans le lieu où il s'était arrêté, et lui donnât le moyen de la reconnaître au bon accueil qu'elle lui ferait. Sa prière fut exaucée ; bientôt après il vit paraître Rébecca, fille de Bathuel, et nièce d'Abraham.

C'était une vierge parfaitement belle. Comme elle allait puiser de l'eau à une fontaine située dans cet endroit, l'intendant lui en demanda : elle lui donna à boire, et lui offrit de tirer de l'eau pour tous ses chameaux. L'intendant, pour lui marquer sa reconnaissance, lui donna des pendans d'oreilles et des bracelets d'or. Rébecca courut informer sa mère de cette rencontre et de ces offres. Laban, frère de Rébecca, vint au-devant de l'intendant, et le conduisit avec tout son bagage dans la maison de Bathuel. Avant de profiter de l'hospitalité qu'on lui offrait, l'intendant s'acquitta des ordres d'Abraham, et demanda à Bathuel d'accorder pour épouse à Isaac sa fille Rébecca. Bathuel reconnut la volonté divine dans cette rencontre, et Rébecca partit avec l'intendant pour le pays de Chanaan, où elle épousa Isaac.

Mariage d'Abraham et de Cétura.

Abraham, quoique vieux, se maria avec une femme nommée Cétura. Sentant ses forces s'affaiblir, il déclara Isaac son héritier, fit des présens aux fils de ses autres femmes, et les envoya s'établir dans l'Orient. Il avait conservé, dans sa vieillesse, son bonheur et sa santé. Agé de cent soixante-quinze ans, étant parvenu, comme le dit l'Écri-

Mort d'Abraham.

ture, « à la plénitude de ses jours, il mourut, et » fut réuni à son peuple *. »

Isaac et Ismaël ses enfans le portèrent dans la caverne d'Éphrom, où ils l'enterrèrent près de Sara. Abraham florissait l'an 2148 du monde, mil huit cent cinquante-six ans avant Jésus-Christ, dans le temps où Inachus fondait en Grèce le royaume d'Argos.

Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur ce qui peut paraître étrange et même inexplicable dans l'histoire d'Abraham; la philosophie doit respecter les traditions sacrées, elle serait imprudente si elle portait sa critique sur les livres saints. Ainsi nous nous bornerons à faire quelques observations morales sur la vie de ce grand homme, choisi pour être la tige et le père de tous les croyans. Au milieu des peuples corrompus, il conserva les mœurs antiques; entouré de la magnificence des rois, il mena toujours une vie simple et pastorale. L'existence humaine était encore d'une très-longue durée; selon l'Écriture, Noé achevait sa vie lorsqu'Abraham commençait la sienne, et Sem vivait encore.

Malgré les souvenirs que devaient conserver des générations si rapprochées, les lois divines étaient oubliées sur la terre : tous les peuples se livraient à l'idolâtrie; et, pour conserver le dépôt du culte spirituel, Dieu choisit celui qui résistait à la contagion générale.

Abraham fut toujours célèbre dans l'Orient. Les Iduméens ainsi que les Hébreux le regardent

* An du monde 2183. — Avant Jésus-Christ 1821.

comme leur père. Son dévouement fut sans bornes comme sa piété. Il sacrifia à Dieu ce qu'il avait de plus cher, les lieux de sa naissance et son fils. Abraham était compté par les Chaldéens, ses compatriotes, comme un de leurs plus savans astronomes. Quoique pasteur, il sut faire la guerre; il défendit son indépendance, et vengea ses alliés. Respecté par ses vertus, il traitait d'égal à égal avec les rois.

Nous ne pouvons avoir qu'une imparfaite connaissance des événemens de ces siècles reculés; mais ce qui est certain, c'est que le nom d'Abraham a traversé les temps, toujours en vénération parmi les hommes.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Naissance d'Ésaü et de Jacob. — Voyages d'Isaac. — Départ et songe de Jacob. — Son mariage. — Naissance de Joseph et de ses frères. — Ruse de Jacob envers Laban son beau-père. — Lutte nocturne de Jacob. — Réconciliation d'Ésaü et de Jacob. — Massacre des Sichémites. — Mort de Rachel. — Naissance de Benjamin. — Cause des malheurs de Joseph. — Son esclavage. — Son emprisonnement. — Songes de deux officiers de Pharaon, expliqués par Joseph. — Songe de Pharaon, expliqué par Joseph. — Gouvernement de Joseph en Égypte. — Disette en Égypte. — Arrivée des frères de Joseph en Égypte. — Leur retour en Chanaan. — Leur départ avec Benjamin pour l'Égypte. — Leur réception en Égypte. — Reconnaissance de Joseph et de ses frères. — Retour de ces derniers en Chanaan. — Départ de Jacob et de sa famille. — Leur séjour à Jessen. — Mort de Jacob. — Honneurs funèbres rendus à Jacob par Joseph. — Mort de Joseph.

ISAAC, JACOB ET JOSEPH.

Naissance d'Ésaü et de Jacob.

RÉBECCA, femme d'Isaac, étant grosse d'Ésaü et de Jacob, on lui prédit que les deux enfans qui s'agitaient dans son sein deviendraient pères de deux peuples dont les divisions seraient longues et cruelles, et que la race de l'aîné serait assujettie à celle du plus jeune. Ésaü et Jacob naquirent jumeaux; le premier fut chasseur, le second mena la vie pastorale. Ésaü, pressé par la fatigue et par la faim, vendit un jour à Jacob son droit d'aînesse pour un plat de lentille, et commença ainsi à vérifier la prédiction faite à leur mère.

Voyages d'Isaac. Isaac fit des voyages, comme son père, pour échapper à la famine. Il habita quelque temps les états d'Abimélech, roi des Philistins. Dominé par la même crainte qu'avait ressentie Abraham, il fit passer Rébecca pour sa sœur; ce stratagème eut la même conséquence. Les richesses d'Isaac s'étant considérablement augmentées, les Philistins en devinrent jaloux; il fut obligé de s'éloigner. Bientôt après, cette querelle finit par un traité qu'il conclut avec Abimélech. Dans le même temps, Dieu lui renouvela les promesses qu'il avait faites à son père.

Ésaü se maria à Bethsabée, contre la volonté de ses parens, avec Judith et Basemath.

Isaac, étant fort vieux, devint aveugle. Prévoyant une fin prochaine, il voulut bénir ses enfans, et leur ordonna de préparer un festin. Jacob, par le conseil de Rébecca sa mère, revêtit les habits d'Ésaü, couvrit ses mains de peau de chèvre, parce que son frère était velu. Cette supercherie lui réussit; il reçut le premier la bénédiction de son père qui le prit pour Ésaü. Son frère se plaignit amèrement de cette tromperie; mais Isaac, reconnaissant dans ce qui s'était fait la volonté divine, lui ordonna de s'y soumettre, puisqu'il avait, en la présence du ciel, assujetti tous ses frères à la domination de Jacob. Ensuite, pour le consoler, il le bénit aussi, et lui annonça qu'il vivrait de l'épée, qu'il servirait son frère, mais que par la suite des temps il serait délivré de son joug. Ésaü, dans sa colère, méditait le crime de Caïn; mais Jacob, d'après les conseils de Rébecca,

partit pour la Mésopotamie, et alla chercher un asyle chez Laban son oncle. Ce fut dans ce voyage qu'il vit en songe une échelle dont le pied était appuyé sur la terre et dont le haut touchait le ciel. Une grande quantité d'anges montaient et descendaient cette échelle. Départ et songe de Jacob.

En levant les yeux, il vit le Seigneur et entendit sa voix qui dit : « Je suis le Dieu d'Abraham » et le Dieu d'Isaac. Je vous donnerai, à vous » et à votre race, la terre où vous dormez. Votre » posterité sera nombreuse comme la poussière ; » vous vous étendrez dans toutes les parties du » monde, et les nations seront bénies en vous et » dans tout ce qui sortira de vous. Je vous protégerai par-tout ; je vous ramenerai dans ce pays ; » je ne vous quitterai que lorsque ma promesse » sera accomplie. »

Jacob, à son réveil, dressa dans ce lieu un monument avec la pierre sur laquelle il s'était reposé ; et, pour conserver le souvenir de cette vision, il donna le nom de Béthel, c'est-à-dire, *maison de Dieu*, à la ville de Lura, près de laquelle il se trouvait alors.

Jacob, se conformant aux ordres de sa mère, arriva dans le pays de Haran. Ayant rencontré Rachel, fille de son oncle, il conçut de l'affection pour elle, et la demanda en mariage à Laban qui la lui promit à condition qu'il le servirait sept ans. Mais, ce temps accompli, et les noces célébrées, Laban fit entrer le soir, dans la chambre de Jacob, Lia, sa fille aînée, à la place de Rachel. Jacob s'étant plaint de cette tromperie, Mariage de Jacob.

Laban lui promit de nouveau de lui donner Rachel, à condition qu'il le servirait encore sept ans.

Naissance de Joseph et de ses frères.

Lia mit successivement au monde Ruben, Siméon, Lévi et Juda. Rachel, se voyant stérile, fit épouser à Jacob sa servante Bala qui donna naissance à Dan et à Nephtali; et Lia, s'apercevant qu'elle avait cessé d'avoir des enfans, voulut que son mari vécût avec Zelpha sa servante. Il en eut deux fils, nommés Gad et Azer. Ayant obtenu de sa sœur Rachel, en lui donnant des mandragores, qu'elle lui permît d'habiter avec son mari, Lia redevint féconde, et mit encore au monde deux fils appelés Issachar et Zabulon, et une fille nommée Dina.

Le Seigneur, touché des pleurs de Rachel, l'exauça, lui ôta sa stérilité, et elle eut un fils appelé Joseph.

Ruse de Jacob envers Laban son beau-père.

Jacob, voulant retourner dans son pays, fit un traité avec Laban, et lui demanda, pour récompense de ses longs services, les agneaux et les brebis qui naîtraient avec des taches et des couleurs variées. Alors ayant pris des branches vertes de peupliers, et les ayant dépouillées de leur écorce en divers endroits, il plaça ces branches dans les abreuvoirs, de sorte que les brebis, frappées par la vue de ces rameaux bigarrés, conçurent toutes des agneaux tachés et de diverses couleurs. Par cette ruse la part de Jacob fut immense, et ses richesses s'accrurent considérablement. Laban se plaignit; mais Jacob lui rappela le peu de bonne foi dont il avait usé envers lui. Il partit ensuite

avec ses femmes, ses enfans, ses troupeaux, et tout ce qu'il avait acquis en Mésopotamie. Laban, furieux de son départ auquel il n'avait pas consenti, se mit à sa poursuite avec ses serviteurs; mais Dieu lui apparut, et lui interdit tout projet de vengeance. Ainsi, ayant atteint Jacob, il se contenta de lui reprocher la promptitude de son départ, l'enlèvement de ses filles, et l'accusa de lui avoir volé ses idoles. Jacob nia ce dernier fait, ignorant que Rachel les avait emportées et cachées. Il apaisa son beau-père, lui rappela la longueur de ses services si tardivement payés, et lui promit de rendre ses filles heureuses, et de ne point prendre d'autres femmes. Pour consolider cette réconciliation, ils firent tous deux un traité d'alliance, et placèrent sur la montagne de Galaad un monument de pierre afin d'en consacrer le souvenir.

Jacob, continuant son voyage, était inquiet de l'accueil que lui ferait son frère Ésaü. Ceux qu'il avait envoyés pour le prévenir de son arrivée lui apprirent qu'Ésaü marchait avec rapidité contre lui, à la tête de quatre cents hommes. Effrayé par cette nouvelle, il supplia le Seigneur de toucher le cœur de son frère; et, cherchant les moyens de le fléchir, il lui envoya des présens et la plus grande partie de ses troupeaux en trois détachemens. Ayant passé le gué de Jaboé, il s'arrêta dans ce lieu pendant que sa troupe continuait la route.

Étant seul, il fut attaqué par un homme qui lutta contre lui toute la nuit. Son adversaire, ne pouvant le terrasser, toucha le nerf de sa cuisse Lutte nocturne de Jacob.

qui se sécha aussitôt. Cet homme le pria ensuite de cesser leur combat et de le laisser partir. Jacob y consentit à condition qu'il le bénirait. L'autre, lui ayant demandé son nom, et ayant appris qu'il s'appelait Jacob, lui dit : « Vous vous nommerez » dorénavant Israël, c'est-à-dire, *fort contre* » *Dieu ;* et, si vous avez été fort contre Dieu, » combien le serez-vous davantage contre les » hommes ! » Jacob lui demanda vainement son nom ; il ne put le savoir : il reçut sa bénédiction, et appela ce lieu *Phanuël*, pour perpétuer chez ses descendans l'idée qu'il avait vu Dieu face à face. Depuis cet événement, Jacob fut toujours boiteux.

Réconciliation d'Ésaü et de Jacob.

Ésaü, arrivé avec ses troupes à peu de distance de celles de Jacob, courut au-devant de son frère, l'embrassa, s'informa de l'état de sa famille, refusa ses présens, et lui jura une éternelle amitié. Après l'avoir accompagné quelque temps, ils se séparèrent en bonne intelligence. Ésaü retourna à Séir, et Jacob à Salem, dans le pays de Chanaan.

Massacre des Sichémites.

Jacob, dont le bonheur avait été jusque-là troublé par tant de travaux et de peines, éprouva bientôt un malheur qui l'affligea profondément. Sichem, fils du prince d'Hémor, devint amoureux de Dina, fille de Lia. Il usa de violence envers elle, l'enleva, et voulut après cette action criminelle que Jacob consentît à son mariage. Jacob et ses enfans dissimulèrent leur courroux ; ils répondirent à Sichem que la religion leur défendait de faire alliance avec des incirçoncis ; mais que, si

tous les sujets du prince de Sichem voulaient se soumettre à la circoncision, Jacob accéderait à sa demande, et donnerait même une dot considérable à sa fille. Les Sichémites acceptèrent cette offre. Tous se firent circoncire ; mais trois jours après, comme ils étaient malades de cette opération, les enfans de Jacob prirent les armes, entrèrent dans la ville, enlevèrent leur sœur ; et, pour venger son outrage, après avoir tout ravagé, ils tuèrent les habitans.

Jacob fit de violens reproches à Siméon et à Lévi sur ce massacre qui le rendait odieux à tout le pays. Il fut obligé de partir ; il alla à Béthel, et força ses serviteurs à briser les idoles qu'il avait trouvées chez eux. Le Seigneur, touché de sa piété, reçut dans ce lieu son encens, et lui réitera ses promesses.

Mort de Rachel. Naissance de Benjamin.

Jacob, ayant quitté Béthel, prit le chemin d'Éphrata. Rachel mourut en cet endroit, en donnant naissance à Benjamin. On l'enterra dans un lieu nommé depuis Bethléem. Jacob, pour consacrer la douleur que lui causait la perte d'une épouse si chère, dressa sur son sépulcre un monument de pierre, que l'on voyait encore du temps d'Esdras.

Une autre affliction blessa le cœur de Jacob dans le même temps ; ce fut le crime de Ruben qu'il surprit en commerce incestueux avec Bala, une de ses femmes.

Contraint de quitter le tombeau de Rachel pour rendre les derniers devoirs à Isaac qui termina sa carrière à l'âge de cent quatre-vingts ans, Jacob

se rendit à Hébron. Aidé de son frère Ésaü, il descendit son père dans le sépulcre.

Causes des malheurs de Joseph.

La vie de Jacob ne fut plus qu'une longue épreuve, qu'un perpétuel combat de la vertu contre le malheur. Joseph, l'un de ses fils, lui découvrit un crime qu'avaient commis ses frères; et la naïve franchise de cet enfant, qu'il préférait à tous les autres, le rendit l'objet de leur aversion. Joseph l'augmenta encore en leur racontant un de ses songes. Il lui semblait, dans ce rêve, qu'ils liaient tous ensemble des gerbes dans un champ; que sa gerbe s'étant levée, celles de ses frères rendaient hommage à la sienne. Jacob lui reprocha son indiscrétion; et ses frères, irrités, méditèrent la vengeance. L'occasion qu'ils attendaient pour satisfaire leur courroux ne tarda pas à se présenter. Ils faisaient paître leurs troupeaux près de Dothaïm; Joseph, sans défiance, vint les y trouver. Dès qu'ils l'aperçurent, ils résolurent de le tuer. Ruben, qui voulait le sauver et le rendre à son père, les détourna de ce crime, en leur représentant qu'ils pouvaient se délivrer de lui par d'autres moyens et sans souiller leurs mains du sang fraternel. Ils suivirent son conseil; et, dès qu'il se fut approché d'eux, ils le dépouillèrent de sa robe et le jetèrent au fond d'une vieille citerne qui était sans eau *. Au même instant ils virent passer des Ismaélites qui se rendaient en Égypte, sur leurs chameaux, pour y faire le commerce des parfums. Juda dit à ses frères qu'au lieu de laisser périr Joseph dans la citerne, il fallait le

* An du monde 2276. — Avant Jésus-Christ 1728.

vendre à ces marchands. Ruben s'opposa vainement à ce projet ; Joseph fut vendu et livré pour vingt pièces d'argent, et ses nouveaux maîtres le menèrent avec eux en Égypte, où Putiphar, eunuque de Pharaon et général de ses troupes, l'acheta et le prit à son service. Son esclavage.

Ses coupables frères, voulant cacher leur crime, prirent sa robe, la déchirèrent, la trempèrent dans le sang d'un chevreau, et l'envoyèrent à Jacob. Ce malheureux père crut qu'une bête féroce avait dévoré son fils bien aimé. Il pleura long-temps cette perte cruelle. En vain ses autres enfans rassemblés autour de lui voulurent le consoler, il leur dit : « Mes larmes ne tariront point jusqu'au » moment où je descendrai dans la terre pour re- » joindre mon fils. » L'infortuné vieillard ne put même jouir de la tranquillité qu'il cherchait dans la solitude, et son repos fut troublé par les désordres de sa famille. Les crimes de Juda son fils, de Thamar sa belle-fille, ceux de Her et d'Onan ses petits-fils, remplirent de douleurs son ame vertueuse et sensible.

Pendant ce temps, Joseph, protégé par le Seigneur, gagna l'affection de son maître Putiphar, qui lui donna toute autorité dans sa maison, et lui laissa ses biens à régir. Par son intelligence et avec le secours de la protection divine, tout lui prospéra tellement que la fortune de Putiphar s'accrut d'une manière rapide. L'épouse de son maître, charmée de son esprit et séduite par sa beauté, brûla pour lui d'un amour criminel. En vain elle le pressa de partager sa tendresse ; en Son emprisonnement.

vain, par ses remontrances, Joseph tâcha de calmer sa passion. Un jour, voyant qu'elle perdait toute idée de ses devoirs et toute retenue, il s'échappa malgré ses efforts, lui laissant dans les mains son manteau qu'elle avait saisi pour le retenir *. Sa fuite et ses mépris changèrent en fureur la passion de cette femme. Elle alla trouver son mari, et accusa Joseph d'avoir voulu l'outrager. Le manteau, témoin de la vertu de cet esclave fidèle, fut regardé par Putiphar comme une preuve évidente du crime qu'on lui reprochait; et, sans vouloir entendre sa justification, n'écoutant que sa colère, il envoya Joseph dans la prison où les criminels que le roi faisait arrêter étaient détenus. Dieu ne l'abandonna pas dans ce nouveau malheur. Il inspira pour lui une si forte estime au gouverneur de la prison, que celui-ci lui donna la surveillance de tous ceux qui s'y trouvaient renfermés, et que rien ne s'y faisait plus que par ses ordres.

Songes de deux officiers de Pharaon, expliqués par Joseph.

Quelque temps après, Pharaon, étant irrité contre son grand échanson et son grand panetier, les fit mettre dans la prison de Joseph. Le gouverneur remit ces officiers entre les mains de celui-ci qui fut pour eux plein d'attentions et d'égards. Ces deux prisonniers, ayant fait des songes inquiétans, les racontèrent à Joseph qui les leur expliqua. Le grand échanson avait vu en rêve un cep de vigne, dont trois provins poussaient des bourgeons, ensuite des fleurs et des raisins mûrs. Joseph lui annonça que dans trois jours

* An du monde 2286. — Avant Jésus-Christ 1718.

Pharaon, se ressouvenant de ses services, le rétablirait dans son rang et dans ses fonctions. Il le pria, quand il serait en faveur, de se souvenir de lui et de demander sa liberté au roi. Le grand panetier avait rêvé qu'il portait sur sa tête trois corbeilles de farine, et que les oiseaux venaient la manger. Joseph lui dit que ce songe annonçait un grand malheur pour lui; qu'au bout de trois jours Pharaon lui ferait trancher la tête, et qu'il servirait de pâture aux vautours. Ses prédictions ne tardèrent pas à s'accomplir. Le grand panetier périt; le grand échanson revint en faveur et oublia Joseph, dont la captivité dura encore deux ans.

Songe de Pharaon expliqué par Joseph.

Dans ce temps, Pharaon vit en songe sortir du Nil sept vaches grasses, et ensuite sept vaches maigres qui dévorèrent les premières. Il vit de même sept épis très-gros sortant d'une même tige, et qui furent dévorés par sept épis desséchés. Effrayé par ce rêve, il fit consulter les sages et les devins : nul ne put expliquer ce songe. Le grand échanson se souvint alors du jeune Hébreu; il raconta au roi la manière dont il avait interprété son rêve et celui du grand panetier. Pharaon ordonna qu'on le mît en liberté, et qu'on l'amenât devant lui. Lorsqu'il parut, le roi lui demanda l'explication de ses songes. Joseph lui répondit que ce serait Dieu, et non pas lui qui les interpréterait; et qu'ainsi sa parole ne serait que l'expression de la volonté divine. Il annonça à Pharaon que, conformément à son premier songe, une fertilité extraordinaire régnerait pendant sept ans

en Égypte, et que, pendant les sept années suivantes, le pays serait désolé par une grande stérilité. Il ajouta que le second songe signifiait la même chose que le premier, et ne faisait qu'en confirmer la vérité. Il conseilla ensuite au roi de confier à un homme habile l'administration générale des vivres de toute l'Égypte, afin qu'il pût nommer des officiers et établir des magasins pour amasser, pendant les années fertiles, le grain nécessaire aux habitans dans les années de stérilité.

Gouvernement de Joseph en Égypte.

Pharaon, admirant la sagesse du jeune Hébreu, et persuadé qu'il était rempli de l'esprit divin, le fit revêtir d'habits superbes, lui donna son anneau, et le nomma gouverneur de l'Égypte. L'ayant fait monter sur un de ses chars, il fit ordonner par un héraut que tout le monde fléchît le genou devant lui et lui obéît. Joseph épousa, par son ordre, Azaneth, fille de Putipharès, prêtre d'Héliopolis, dont il eut deux fils, Manassés et Éphraïm.

Disette en Egypte.

Les prédictions de Joseph s'accomplirent. Après sept années fertiles, toute la terre fut désolée par une grande disette. L'Égypte seule avait conservé du blé, par la prévoyance de son administrateur; et, de tout l'Orient, on arrivait dans ce royaume chercher quelque soulagement contre les rigueurs de cette famine.

Arrivée des frères de Joseph en Égypte.

Jacob, ayant entendu dire alors qu'on ne trouvait de ressource et de blé qu'en Égypte, y envoya les dix frères de Joseph, ne gardant auprès de lui que le jeune Benjamin. Lorsqu'ils furent en présence du gouverneur, Joseph les reconnut,

leur fit un accueil sévère, et feignit de les prendre pour des espions. Ils lui assurèrent qu'ils venaient de Chanaan pour acheter des vivres; qu'ils étaient douze frères, fils d'un même père; que l'un d'eux avait péri, et que le dernier était resté près de Jacob leur père. Joseph parut douter de la vérité de leur récit; il les fit mettre trois jours en prison. Au bout de ce terme il leur rendit la liberté, et leur dit: « Retournez dans le pays de Chanaan, et portez-y le blé que vous avez acheté. » Je garde Siméon pour otage. Je veux que vous » m'ameniez le dernier de vos frères. Si vous le » faites, je croirai à votre sincérité. » Les frères de Joseph partirent; et, lorsqu'ils délièrent leurs sacs de blé, ils furent surpris d'y trouver l'argent qu'ils avaient payé pour en faire l'achat. Ils ne pouvaient s'expliquer ce mélange incroyable de rigueur et de générosité.

Leur retour en Chanaan.

Lorsque Jacob eut entendu le récit de leur voyage, il leur dit: « Joseph n'est plus au monde; » Siméon est en prison; et vous voulez encore » m'enlever Benjamin. Toutes vos fautes sont re» tombées sur moi. Je ne consentirai jamais à » confier à votre imprudence le plus jeune, le » plus chéri de mes enfans. » Jacob, ayant persisté dans son refus, supporta avec sa famille la plus affreuse disette. Leurs ressources étant totalement épuisées, le saint patriarche se vit obligé de céder aux instances de ses enfans. Après leur avoir renouvelé ses avertissemens et ses reproches, il leur dit de retourner en Égypte pour y acheter du blé. Il leur permit d'emmener Benjamin, et

Leur départ avec Benjamin pour l'Égypte.

leur ordonna d'emporter, indépendamment de l'argent nécessaire à leur achat, celui qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs, craignant qu'il n'y eût été mis par surprise, et qu'il ne les fît soupçonner de vol et d'infidélité. Ils partirent, laissant leur père seul et dans l'affliction.

Leur réception en Égypte.

Lorsque Joseph les vit et Benjamin avec eux, il ordonna à son intendant de les retenir dans son palais, d'y faire entrer tous leurs bagages, et de préparer un festin. Ses frères furent saisis de frayeur, croyant qu'on voulait les arrêter et s'emparer de ce qu'ils possédaient, sous prétexte qu'ils avaient emporté de l'argent d'Égypte. L'intendant les rassura, en leur disant que cet argent leur avait été volontairement donné, et acheva de dissiper leurs craintes en leur rendant Siméon.

Joseph, revenu dans son palais, s'informa de la santé de Jacob, reçut les présens et les hommages de ses frères, les admit tous à sa table, et fit donner au jeune Benjamin une portion cinq fois plus forte que celle de ses frères. Ne voulant pas encore se faire reconnaître, et pouvant à peine contenir son émotion, il sortit de la salle du festin, et ordonna qu'après avoir remis l'argent de ses frères dans leurs sacs, on cachât sa coupe d'argent dans celui de Benjamin.

Le lendemain les frères de Joseph partirent; mais l'intendant, suivant les ordres de son maître, envoya courir après eux des gens qui les arrêtèrent. On les ramena dans la ville, malgré leurs plaintes et leurs protestations; et lorsqu'on eut ouvert leurs sacs et trouvé la coupe d'argent dans celui de Ben-

jamin, Joseph leur adressa de vifs reproches, et déclara qu'ils pouvaient partir, mais qu'il voulait retenir Benjamin comme esclave près de lui. Ses frères déchirèrent leurs vêtemens, se prosternèrent à ses pieds, et le supplièrent de permettre qu'ils partageassent l'esclavage de Benjamin. Joseph leur répondit que Dieu lui ayant donné la science des choses cachées, ne lui permettait pas d'agir avec injustice, qu'il ne punirait que celui d'entre eux qui avait pris sa coupe. Juda, s'approchant alors de lui, s'écria : « Ne soyez point insensible à nos prières, seigneur! Notre père est » accablé de vieillesse : il regrette sans cesse un » de ses fils qu'il a perdu. Sa seule consolation » était d'avoir auprès de lui cet autre fils de Ra» chel, ce Benjamin dont vous voulez le priver » aujourd'hui. Lorsque d'après vos ordres, nous » voulûmes l'emmener, Jacob nous résista long» temps. Il nous reprocha notre imprudence qui » avait rendu son fils Joseph la proie des ani» maux sauvages : il nous avertit que, s'il arrivait » par notre faute un semblable malheur à Ben» jamin, nous accablerions sa vieillesse d'une af» fliction qui le mènerait au tombeau. Si le der» nier de vos frères, nous dit-il, ne revient pas » avec vous, ne me revoyez jamais. Ah! seigneur, » révoquez cet ordre cruel! Retenir Benjamin, » c'est ordonner la mort de Jacob; c'est nous ren» dre les meurtriers de notre père. Permettez » donc que ce soit moi qui sois votre esclave, » puisque je me suis rendu caution de cet enfant, » et que j'en ai répondu à mon père. Au reste,

» quelle que soit votre décision, je resterai près de » Benjamin. Je ne puis retourner sans lui vers » mon père : il me serait impossible de suppor- » ter sa douleur et son courroux. » A ces mots, Joseph, ne pouvant plus contenir les sentimens qui l'oppressaient, ordonna à ses officiers de sortir; et, élevant la voix, il dit aux enfans de Jacob : » Je suis Joseph. » Et, touché de leur saisissement et de leur silence, il leur parla d'un ton plus doux, et leur dit : « Approchez-vous de moi : je » suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu » à des marchands *. Dissipez vos craintes, con- » solez-vous de m'avoir vendu pour être conduit » en Égypte, puisque Dieu m'y a envoyé pour » votre salut. Vous n'avez été que l'instrument de » sa volonté qui m'a rendu, pour ainsi dire, le » père de Pharaon, le grand-maître de sa maison, » le prince de l'Égypte. Hâtez-vous d'aller trouver » mon père. Dites-lui : Voilà ce que vous mande » votre fils Joseph. Dieu m'a donné l'autorité » sur toute l'Égypte. Venez me trouver ; ne dif- » férez pas. Vous demeurerez dans la terre de Jes- » sen avec vos enfans, vos serviteurs, vos trou- » peaux, et je vous nourrirai tous. Allez, partez, » annoncez à mon père la gloire dont je suis com- » blé, ce que vous avez vu, et hâtez-vous de me » l'amener. » Il serra ensuite tous ses frères dans ses bras, et ils se livrèrent à de douces émotions qui leur firent oublier leurs malheurs passés.

Reconnaissance de Joseph et de ses frères.

Bientôt les frères de Joseph partirent pour le

* An du monde 2298. — Avant Jésus-Christ 1706.

pays de Chanaan, chargés de grains, d'habits, d'argent et de présens magnifiques. Retour de ces derniers en Chanaan.

Jacob, apprenant que Joseph était vivant et commandait dans toute l'Égypte, sortit de sa longue affliction comme on se réveille d'un profond sommeil; et, après s'être fait répéter tous les détails nécessaires pour lui faire ajouter foi à une nouvelle si étrange et si inattendue, il remercia le Seigneur, et dit : « Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore, et que » je le verrai avant de mourir. »

Israël partit donc après avoir immolé des victimes au Seigneur qui lui apparut et lui renouvela ses promesses. Il transporta en Égypte tout ce qu'il possédait au pays de Chanaan, et y arriva avec ses fils, ses filles, ses petits-fils et tout ce qui était né de lui; ce qui faisait en tout soixante-dix personnes. Départ de Jacob et de sa famille.

Joseph vint au-devant de Jacob et se jeta à ses genoux qu'il arrosa de larmes de tendresse. Il lui conseilla de dire à Pharaon qu'il avait toujours été pasteur, ainsi que ses pères, afin de ne pas être retenu à la cour, et d'avoir la permission de demeurer dans la terre de Jessen, permission qu'ils obtiendraient facilement à cause de l'aversion des Égyptiens pour la vie pastorale. Jacob suivit les conseils de son fils, et fut bien reçu de Pharaon qui lui donna la terre de Jessen pour l'habiter avec sa famille. Leur séjour à Jessen.

Joseph ayant amassé pour le roi une quantité immense d'argent par le commerce des blés, Pharaon devint propriétaire de tout l'or et de tous les

troupeaux de l'Égypte; mais, d'après les avis de son sage ministre, ce monarque rendit à tous ses sujets leurs propriétés, se contentant de recevoir comme tribut la 5e partie de leur revenu. Depuis ce temps on a toujours payé aux rois d'Égypte cet impôt, dont les seules terres des prêtres étaient exemptes.

Jacob, qu'on nommait Israël, vécut dix-sept ans dans la terre de Jessen, dont il jouit comme de son bien propre, et où sa famille s'accrut et se multiplia extraordinairement.

Mort de Jacob.

Voyant sa fin approcher, il demanda à Joseph de n'être point enterré en Égypte, et d'être transporté dans la sépulture de ses ancêtres. Joseph le lui jura; Israël ayant reçu son serment, adora Dieu, et termina sa vie à l'âge de cent quarante-sept ans *. Il avait adopté avant de mourir les deux premiers fils de Joseph, Éphraïm et Manassès. Les autres enfans de Jacob éprouvèrent, dans ces derniers momens, de justes reproches sur leurs fautes, et entendirent d'effrayantes prédictions sur la durée de leurs races, qu'on appela par la suite *tribus*. Ainsi Ruben fut averti de la décadence de sa maison, Siméon et Lévi de leur dispersion; mais il prédit à Juda que le sceptre ne lui serait point ôté *jusqu'au moment où celui qui doit être envoyé serait venu remplir l'attente des nations*. Zabulon, Issachar, Dan, Azer, Gad et Nephtali reçurent par lui l'espérance, les uns de la gloire militaire, les autres d'une opulence commerciale ou d'une richesse laborieuse. Joseph fut prévenu que sa race serait toujours un objet d'en-

* An du monde 2316. — Avant Jésus-Christ 1688.

vie, et Benjamin que sa tribu s'enrichirait des dépouilles de ses ennemis.

Joseph, ayant embaumé le corps de son père, fit porter son deuil en Égypte pendant l'espace de soixante-dix jours : ensuite il prit les ordres de Pharaon, partit accompagné des premiers officiers et des grands de la cour du roi, porta Israël dans le pays de Chanaan, et l'enterra dans la caverne qu'Abraham avait achetée d'Éphrom.

Honneurs funèbres rendus par Joseph à son père.

Depuis ce temps Joseph demeura avec toute sa famille en Égypte : il y vécut cent dix ans, et vit la troisième génération de ses petits-fils. Il prédit à ses frères que Dieu les visiterait après sa mort, et les conduirait dans la terre qu'il avait juré de donner à Abraham, Isaac et Jacob. Il leur ordonna d'embaumer son corps, de le placer dans un cercueil, et de le conserver au milieu d'eux. Après avoir reçu leurs promesses, il expira *.

Mort de Joseph.

La vie de Jacob paraît tout entière représentée par sa lutte contre un ange ; il eut continuellement à combattre contre la corruption qui l'entourait et le malheur qui le poursuivait. Sa piété fortifia son ame ; sa vertu triompha de l'adversité. Simple pasteur, il reçut les hommages qu'on rendait aux rois ; et le nom de ce patriarche a traversé les siècles avec un éclat aussi vif et plus pur que celui des plus fameux conquérans.

Joseph nous offre d'autres leçons. Il se garantit de l'ivresse de la prospérité, comme son père s'était préservé de l'abattement dans le malheur. Envié, trahi par ses frères, vendu par eux comme

* An du monde 2369. — Avant Jésus-Christ 1635.

esclave, sa fidélité pour son maître, son esprit et sa sagesse l'élevèrent de la servitude au faîte des grandeurs. Il ne se servit de son pouvoir que pour rendre sa nouvelle patrie heureuse; il fit bénir par ses sujets le monarque qui l'avait honoré de sa confiance. Oubliant ses propres injures, non-seulement il pardonna à ses frères après s'être assuré de leur repentir, mais il les combla de biens. Fils tendre et respectueux, il répandit le bonheur sur les derniers jours de Jacob; et la récompense de ses vertus fut le spectacle de la prospérité de sa famille qui devint bientôt un peuple nombreux.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Esclavage des Hébreux. — Mort des enfans mâles. — Naissance de Moïse. — Sa fuite d'Égypte. — Son retour en Égypte. — Les plaies d'Égypte. — Départ des Israélites. — Marche de Pharaon contre les Israélites. — Passage de la mer Rouge. — La manne dans le désert. — L'eau du rocher d'Horeb. — Bataille entre les Amalécites et les Hébreux. — Apparition du Seigneur au mont Sinaï. — Commandemens de Dieu. — Le veau d'or. — Punition de l'idolâtrie des Israélites. — Législation de Moïse. — Dénombrement des Israélites. — Révolte parmi le peuple d'Israël. — Le serpent d'airain. — L'ânesse de Balaam. — Victoire de Moïse sur les Madianites. — Mort de Moïse.

MOÏSE.

(An du monde 3433. — Avant Jésus-Christ 1571.)

Esclavage des Hébreux

Les Hébreux s'étant excessivement multipliés en peu d'années, les Égyptiens en devinrent jaloux, et craignirent à la fois et leur force et leur

fuite. Un nouveau monarque était monté sur le trône d'Égypte; il n'avait point pour les Israélites les mêmes sentimens que son prédécesseur. Prévoyant qu'une nouvelle nation, formée dans ses états, pourrait y dominer, ne voulant pas non plus, en la bannissant, se priver de cet accroissement de population et d'industrie, il conçut le barbare et chimérique projet de les empêcher de se multiplier davantage. Il les traita en esclaves, les condamna aux plus rudes travaux, les força à bâtir deux villes, et les employa à la construction de ces prodigieux monumens qui attestent la puissance des rois d'Égypte et la servitude de leurs sujets.

Le roi, trompé dans ses espérances, vit la population des Hébreux s'accroître encore malgré le poids de la fatigue et du malheur; il se décida à prendre les moyens les plus cruels pour parvenir à son but.

Pharaon (c'était le nom qu'on donnait à tous les rois d'Égypte) ordonna aux sages-femmes des Israélites de faire périr les enfans mâles qui naîtraient d'elles; cet ordre ne fut pas exécuté. Les sages-femmes aimèrent mieux obéir à la nature et à Dieu qu'à la tyrannie. Le roi, irrité, ordonna que tous les enfans hébreux mâles seraient jetés dans le Nil. Cette volonté cruelle eut un plein effet. Toute cette génération naissante périt.

Mort des enfans mâles.

Une seule femme, de la race de Lévi, hésita long-temps à sacrifier son fils; elle le cacha et le conserva trois mois. Enfin, dénoncée, menacée, effrayée, elle se décida à exposer cet enfant sur

Naissance de Moïse.

le bord du Nil, dans un panier de jonc ; et, par son ordre, sa sœur se tint sur la rive du fleuve pour voir quel serait le sort de cette malheureuse victime.

Dieu, qui préparait une grande destinée à cet enfant, voulut qu'au même moment la fille de Pharaon arrivât dans ce lieu pour se baigner. Voyant une corbeille flotter sur les eaux, elle se la fit apporter. Touchée de la beauté de cette innocente créature, la princesse résolut de la sauver : elle ordonna à ses femmes de lui chercher une nourrice israélite. La mère avertie accourut promptement, et reçut ainsi l'ordre de nourrir son propre enfant que la princesse nomma Moïse, c'est-à-dire, *sauvé des eaux*.

Lorsqu'il fut sevré, la fille de Pharaon le prit dans son palais, et le fit élever par des prêtres égyptiens.

Sa fuite d'Égypte.

Moïse, devenu grand, s'indignait du malheur de ses compatriotes. Un jour qu'il vit un Hébreu maltraité par un Égyptien, il ne put contenir sa fureur ; il combattit et tua cet Égyptien. Mais, apprenant que ce meurtre était découvert, il sortit du palais de Pharaon, quitta l'Égypte, et chercha un asyle dans le pays de Madian. Là il secourut et vengea les filles de Jéthro, que les Arabes insultaient. Il fut récompensé de cette action généreuse et devint l'époux de Séphora, l'une d'elles.

Toujours occupé du malheur des Hébreux, il apprit bientôt par Dieu même qu'il était destiné à terminer leur captivité. Le Seigneur lui apparut

au milieu d'un buisson ardent *, et lui ordonna de retourner en Égypte, d'annoncer à ses frères leur délivrance, et de leur dire qu'il les conduirait dans la terre de Chanaan, dont la possession avait été promise à Abraham, Isaac et Jacob. Lui et les enfans d'Israël devaient, selon l'ordre de Dieu, déclarer à Pharaon que le Seigneur ordonnait au peuple hébreu de se rendre à trois journées de chemin dans le désert, pour lui faire un sacrifice sur la montagne d'Horeb.

Moïse, effrayé de la vue de Dieu, et se croyant peu propre à remplir une si grande mission, se défendit quelque temps de l'accepter, alléguant son incapacité, et l'impossibilité de prouver à Pharaon qu'il parlait au nom du Seigneur. Dieu le rassura, en lui rappelant que c'était de lui que venait *toute lumière, toute parole et toute sagesse.* Il lui dit que, si Pharaon était incrédule, il le frapperait par des prodiges, et épouvanterait l'Égypte par les plaies qu'il répandrait sur elle. Pour prouver à Moïse qu'il lui accordait effectivement le don des miracles, il lui fit changer en serpent la verge qu'il tenait dans sa main; et cette même main fut couverte de lèpre et guérie à l'instant. Enfin, pour le délivrer de toute inquiétude, Dieu lui adjoignit son frère Aaron. Moïse exécuta promptement les ordres de Dieu et retourna en Égypte accompagné de sa famille.

Étant parti de Madian avec les siens, et Aaron, son frère, venu au-devant de lui, ainsi que Dieu le lui avait prédit, il fut au moment, pendant son

* An du monde 2513. — Avant Jésus-Christ 1491.

voyage, de perdre son fils aîné. Le Seigneur voulait le lui enlever, pour avoir négligé de le faire circoncire, suivant l'usage prescrit aux Israélites; mais Séphora circoncit son enfant, et le sauva par cet acte d'obéissance.

Son retour en Égypte.

Lorsque Moïse fut arrivé en Égypte, il rassembla les anciens d'Israël, et leur dit : « Dieu m'a fait » connaître sa volonté en ces termes: *Je suis celui* » *qui est le Seigneur, le Dieu d'Abraham, d'Isaac* » *et de Jacob*. J'ai résolu de délivrer mon peuple » et de le conduire dans la terre de Chanaan, » que je lui ai promise. Il possédera cette terre, » où ses pères n'ont habité qu'en voyageurs. Le » peuple d'Israël demandera aux Égyptiens des » vases, des joyaux, des habits, de l'or et de » l'argent. Les Égyptiens le laisseront aller, et » il emportera ainsi les dépouilles de l'Égypte. » Vous irez avec Aaron trouver le roi Pharaon : » vous lui direz que je veux que mon peuple » vienne à trois journées dans le désert pour me » faire un sacrifice. Pharaon ne le permettra pas: » son cœur s'endurcira : mais je frapperai le roi et » les Égyptiens par des prodiges et par des plaies; » et Pharaon sera forcé de laisser partir mon peu- » ple d'Égypte. »

Ce que le prophète annonçait ne tarda pas à s'accomplir. Loin de consentir à la demande du peuple d'Israël, Pharaon l'accabla de nouvelles rigueurs; il exigea de lui les mêmes travaux et la même célérité, et défendit en même temps qu'on lui fournît les matériaux nécessaires. Le désespoir s'empara du peuple d'Israël : Moïse lui-même se

sentit découragé. Dieu lui apparut de nouveau; et, d'après ses ordres, Moïse et Aaron se rendirent près du roi, et lui renouvelèrent leurs demandes au nom du Dieu d'Israël. Le monarque incrédule ne voulut ni reconnaître l'existence du Seigneur, ni croire aux menaces de Moïse. Aaron ayant changé en sa présence sa verge en serpent, les magiciens de Pharaon imitèrent ce prodige. Moïse ayant ensuite transformé en sang toutes les eaux des fleuves et des ruisseaux d'Égypte, le même miracle fut encore opéré par les magiciens du roi, qui persista dans ses refus et son incrédulité.

Alors Moïse frappa successivement l'Égypte de différentes plaies. Cette contrée fut d'abord couverte de grenouilles, ensuite de moucherons et de mouches, qui répandaient l'infection par-tout *. Peu après, il fit périr tous les troupeaux des Égyptiens. Leurs arbres et leurs moissons furent détruits par une grêle épouvantable. Tous les habitans et les animaux se virent remplis d'ulcères. Les champs furent ravagés par des nuées de sauterelles; et d'épaisses ténèbres couvrirent toute la contrée. Les lieux habités par les Israélites étaient seuls à l'abri de ces différens fléaux. Les plaies de l'Égypte

Chacune de ces plaies frappait de terreur le monarque qui demandait grace à Moïse, et le priait de la faire cesser en lui promettant la liberté d'Israël. Mais il retombait bientôt dans son endurcissement, rétractait ses promesses, et ne voulait consentir à laisser sortir d'Égypte qu'une partie des Hébreux.

* Même année, 2513.

Enfin le Seigneur manifesta son courroux et sa puissance en frappant l'Égypte d'une dernière plaie, la plus terrible de toutes. Interprète de la volonté divine, Moïse dit aux Israélites : « Le Seigneur va frapper de mort les premiers nés de » tous les Égyptiens. Cette époque sera celle de » votre délivrance ; et ce mois-ci deviendra dorénavant le premier de l'année pour vous. Demandez aux Égyptiens des habits, des bijoux : ils » vous les donneront. Chacun de vous doit tuer » le dixième de ce mois un agneau sans tache, » d'un an, ou un chevreau du même âge, pour sa » famille et pour sa maison. Il doit arroser du » sang de cet animal le haut des portes et des poteaux de son logis. Vous préparerez tous aussi du » pain sans levain. Le soir du quatorzième jour, » vous mangerez en entier ces pains et ces agneaux, » étant debout, les reins ceints, et un bâton à la » main. Dans l'avenir, à la même époque, cette » solennité aura lieu tous les ans pour consacrer » le souvenir des bienfaits du Seigneur, de votre » délivrance et de votre sortie d'Égypte. Cette » même nuit, le Seigneur passera dans le pays ; il » épargnera toutes les maisons arrosées du sang » de l'agneau, et frappera toutes celles qui ne porteront pas ce signe de sa protection. »

Les Israélites se conformèrent aux ordres de Moïse ; et, la nuit du quatorzième jour, tous les premiers nés des Égyptiens, depuis le fils du roi jusqu'à celui du plus pauvre pâtre, furent frappés de mort.

Toute l'Égypte jeta un cri de douleur : Pha-

raon, consterné, appela Moïse et Aaron, les conjura de prier le Seigneur pour lui, et permit au peuple d'Israël d'aller dans le désert *.

Départ des Israélites.

Ce fut ainsi que les Israélites, au nombre de six cent mille hommes de pied, sans les enfans, sortirent d'Égypte, sous la conduite des deux prophètes, avec leurs serviteurs, leurs biens, leurs troupeaux, et emportant, comme il leur avait été prédit, tous les riches présens obtenus des Égyptiens. Moïse était alors âgé de quatre-vingts ans. Les voyages du peuple hébreu dans le pays de Chanaan et sa captivité avaient duré l'espace de quatre cent trente années.

Moïse, selon les ordres de Dieu, ne conduisit point son peuple directement dans le pays des Philistins, parce qu'il craignait qu'au sortir d'un si long esclavage, les guerres sanglantes qu'il aurait à soutenir ne lui fissent perdre le courage, méconnaître le Seigneur, et regretter l'humiliante tranquillité de sa servitude. Il résolut de leur faire traverser le désert et de les y tenir assez long-temps pour les former à l'indépendance, pour les affermir dans le vrai culte, et pour les accoutumer à la législation qu'il leur voulait donner. Il marcha, en conséquence, de Ramsez à Sochot et de là sur les bords de la mer Rouge, portant avec lui les os de Joseph, selon la promesse qui en avait été faite à ce patriarche. L'armée était précédée le jour par une colonne de nuées et la nuit par une colonne de feu, Dieu voulant ainsi guider les Hé-

* An du monde 2513. — Avant Jésus-Christ 1491.

breux, pour dissiper leur frayeur et les rendre dociles aux ordres de son prophète.

Moïse leur ordonna de manger, pendant sept jours, les pains sans levain qu'ils avaient préparés et les agneaux qu'ils avaient tués, sans en rien laisser. Il leur défendit d'admettre à ce repas, nommé depuis la Pâque, aucun étranger, à moins qu'il ne se fît circoncire; et il leur ordonna de consacrer à Dieu tous les premiers nés des hommes et des animaux, pour conserver à jamais la mémoire des miracles faits pour terminer leur captivité. Depuis ce temps cette consécration a toujours eu lieu, et les Hébreux ont toujours été obligés de racheter leurs premiers nés et ceux des animaux qu'ils voulaient garder.

Marche de Pharaon contre les Israélites.

Après le départ des Israélites, Pharaon se repentit de leur avoir rendu la liberté. Furieux de perdre un si grand nombre d'ouvriers et d'esclaves, il rassembla tous ses soldats et ses chariots de guerre, et poursuivit lui-même les Hébreux à la tête de son armée.

Passage de la mer Rouge.

Dès que les Israélites aperçurent ces troupes, ils éclatèrent en plaintes contre Moïse, lui demandant s'il n'y avait pas assez de sépulcres pour eux en Égypte, et pourquoi il les avait emmenés si loin pour les faire tous périr le même jour. Moïse les rassura en leur promettant de nouveaux miracles. La colonne de nuées qui les précédait se plaça derrière eux, entre Israël et Pharaon : elle était obscure du côté des Égyptiens et lumineuse du côté des Hébreux. Moïse, ayant pris les ordres du Seigneur, étendit sa verge sur la mer Rouge,

qui s'ouvrit : les eaux se séparèrent, et tout le peuple d'Israël traversa la mer à pied sec, entre ses eaux, comme entre deux murailles *.

Lorsque l'armée israélite fut sur l'autre rive, elle vit l'armée égyptienne qui la suivait par ce même chemin ouvert pour elle au milieu des eaux. Mais Moïse ayant étendu une seconde fois sa verge sur la mer, les vagues se précipitèrent avec furie les unes sur les autres, et l'armée entière des Égyptiens s'engloutit dans les flots avec son monarque.

Moïse célébra cette victoire par un cantique que Marie, sa sœur, et les femmes israélites chantaient en dansant au son des instrumens. Quelques phrases suffiront ici pour donner une juste idée de l'esprit de ce temps et de la poésie de Moïse : « Chantons des hymnes au Seigneur, parce » qu'il a fait éclater sa grandeur et sa gloire, et » qu'il a précipité dans la mer le cheval et le » cavalier. Le Seigneur est ma force et le sujet » de mes louanges, parce qu'il est devenu mon » sauveur : c'est lui qui est mon Dieu, et je pu- » blierai sa gloire. Il est le Dieu de mon père, et » je révélerai sa grandeur. Le Seigneur a paru » comme un guerrier : son nom est le *Tout-Puis-* » *sant*. Il a fait tomber dans la mer les chariots » de Pharaon et son armée. Les plus grands d'en- » tre ces princes ont été submergés dans la mer » Rouge ; ils ont été ensevelis dans les abîmes ; » ils sont tombés comme une pierre au fond des

* Même année, 2513.

» eaux. Votre droite, Seigneur, s'est signalée et
» a fait éclater sa force; votre droite, Seigneur,
» a frappé l'ennemi de votre peuple; et vous avez
» renversé votre adversaire par la grandeur de
» votre puissance et de votre gloire; vous avez
» envoyé le feu de votre colère qui les a dévorés
» comme la paille. »

Les Israélites entrèrent dans le désert de Sur. Au bout de quelques jours de marche, ils éprouvèrent une grande disette d'eau, et n'en trouvèrent que dans un lieu nommé *Mara;* mais cette eau, trop amère, n'était point potable. Moïse fit un nouveau prodige, et l'adoucit en y jetant des morceaux d'un bois que l'Écriture ne nomme pas.

La manne dans le désert.

Quinze jours après, l'armée étant arrivée à Élieu, y trouva douze fontaines et soixante-dix palmiers; mais le pain était épuisé; les vivres manquaient: les murmures commencèrent, le peuple regrettait hautement les viandes d'Égypte. Dieu, après leur avoir reproché leur ingratitude, opéra un nouveau prodige en leur faveur. Une multitude innombrable de cailles couvrit le camp, et le Seigneur fit tomber du ciel une gelée nourrissante, que les Hébreux nommèrent *Manne* *. Ce présent du ciel leur fut continué pendant quarante ans qu'ils habitèrent le désert. Ils en récoltaient pendant six jours de la semaine, le septième il n'en tombait pas, parce que ce jour, ainsi que le prescrivit Moïse, devait être consacré au repos et au culte de Dieu; c'est ce qu'on appelle

* Même année, 2513.

le jour du sabbat. Le précepte qui le concerne a été jusqu'à présent religieusement observé par les Juifs.

Les Israélites continuèrent leur marche. Trois mois après leur entrée dans le désert, se trouvant près de Raphiti, ils souffrirent encore d'une nouvelle disette d'eau. Ce peuple, incrédule et indocile, douta de la protection du Seigneur, de sa puissance, et reprocha avec ingratitude à Moïse de l'avoir tiré d'un pays fertile pour le faire mourir de soif dans un désert. Moïse eut recours au Seigneur, qui lui dit d'approcher de la montagne d'Horeb avec les anciens, et de frapper de sa verge le rocher. Il le fit, et vit jaillir de ce rocher une eau abondante qui désaltéra le peuple. L'eau du rocher d'Horeb.

Ce fut dans ce lieu que les Amalécites, en armes, vinrent attaquer les Hébreux. Moïse, assis sur la montagne pendant le combat, éleva les mains vers Dieu pour implorer son secours. Tant que les bras de Moïse étaient élevés vers le ciel, Israël avait l'avantage; et lorsque ses bras se baissaient, la fortune favorisait les Amalécites *. Aaron s'en aperçut et soutint les bras de Moïse pour qu'ils restassent levés. Par ce moyen, les Hébreux, commandés par Josué, remportèrent une victoire complète sur Amalec, et taillèrent son armée en pièces. Bataille entre les Amalécites et les Hébreux.

En même temps Jéthro, beau-père de Moïse, vint le trouver avec sa famille, et le félicita des prodiges qu'il avait opérés par la protection du Seigneur. Avant de le quitter, il lui donna le sage

* Même année, 2513.

conseil de se vouer exclusivement au sacerdoce et à la législation. Moïse suivit son avis; il nomma des chefs qui commandèrent le peuple, partagé en troupes de mille, de cent, de cinquante et de dix hommes; il leur confia le soin de juger leurs différends, se réservant l'appel de ces causes et la décision des affaires les plus importantes.

Lorsque les Hébreux furent arrivés près du mont Sinaï, Dieu ordonna à Moïse et à Aaron de leur dire : « Vous avez vu vous-mêmes ce que » j'ai fait aux Égyptiens, et de quelle manière je » vous ai portés comme l'aigle porte ses aiglons » sur ses ailes, et je vous ai pris pour être à moi. » Si donc vous écoutez ma voix, et si vous gar» dez mon alliance, vous serez le seul de tous les » peuples que je posséderai comme mon bien » propre; car toute la terre est à moi. Vous se» rez mon royaume, et un royaume consacré par » la prêtrise; vous serez la nation sainte. »

Apparition du Seigneur au mont Sinaï.

Moïse leur annonça ensuite que le Seigneur se montrerait à eux dans le sein des nuages, sur le sommet du mont Sinaï. Il leur ordonna de planter des poteaux au pied de la montagne, et les prévint que ceux qui oseraient franchir ces limites seraient frappés de mort.

Au jour prédit un nuage épais couvrit le mont Sinaï. Au milieu des feux et des éclairs qui brillaient dans le ciel, et dans l'intervalle des éclats du tonnerre qui grondait, on entendit la voix de Dieu appeler Moïse et Aaron du sommet de la montagne. Le peuple d'Israël, qui couvrait toute la plaine, ayant entendu le tonnerre de la voix de

Dieu qui parlait à Moïse, fut saisi de frayeur; et lorsque le prophète descendit de la montagne vers eux, ils le supplièrent de demander au Seigneur de ne plus faire entendre sa voix formidable, dont ils ne pouvaient soutenir l'éclat.

Commandemens de Dieu.

Moïse et Aaron, étant retournés sur la montagne, rapportèrent au peuple les commandemens de Dieu et les lois qu'il prescrivait à Israël *. Ces commandemens, que les Hébreux avaient entendu dicter à Moïse par Dieu même, renferment les principes de toute la morale, et rendraient toutes les autres lois inutiles pour les hommes qui s'y conformeraient avec exactitude, puisqu'ils nous défendent l'idolâtrie, tous les crimes, et nous enseignent tous les devoirs.

Nous ne donnerons qu'une idée sommaire de toutes les autres lois de Moïse, qui forment un code très-complet et très-détaillé, mais nous rappellerons textuellement les premiers commandemens, puisqu'ils sont encore restés et considérés parmi nous comme la base sacrée de la législation de tous les peuples chrétiens. « Je suis le Seigneur votre » Dieu qui vous ai tirés d'Égypte, de la maison » de servitude. Vous n'aurez point de dieux étran- » gers devant moi. Vous ne ferez point d'images » taillées ni aucune figure de tout ce qui est en » haut dans le ciel, et en bas sur la terre, ni de » tout ce qui est dans les eaux, sous la terre. Vous » ne les adorerez point, et vous ne leur rendrez » point le souverain culte; car je suis le Seigneur » votre Dieu, le Dieu fort et jaloux, qui venge

* Même année, 2513.

» l'iniquité des pères sur les enfans jusqu'à la troi-
» sième et quatrième génération, dans tous ceux
» qui me haïssent, et qui fais miséricorde, dans la
» suite de mille générations, à ceux qui m'aiment
» et qui gardent mes préceptes.

» Vous ne prendrez point en vain le nom du
» Seigneur votre Dieu, car le Seigneur ne tiendra
» point innocent celui qui aura pris en vain le
» nom du Seigneur son Dieu.

» Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat.
» Vous travaillerez durant six jours, et vous fe-
» rez tout ce que vous aurez à faire : mais le sep-
» tième jour est le jour du repos, consacré au
» Seigneur votre Dieu. Vous ne ferez en ce jour
» aucun ouvrage, ni vous, ni votre fils, ni votre
» fille, ni votre serviteur, ni votre servante, ni
» vos bêtes de service, ni l'étranger qui sera dans
» l'enceinte de vos villes; car le Seigneur a fait
» en six jours le ciel, la terre et la mer, et tout
» ce qui y est renfermé, et s'est reposé le sep-
» tième : c'est pourquoi le Seigneur a béni le jour
» du sabbat, et l'a sanctifié.

» Honorez votre père et votre mère, afin que
» vous viviez long-temps sur la terre que le Sei-
» gneur votre Dieu vous donnera.

» Vous ne tuerez point.

» Vous ne commettrez point de fornication.

» Vous ne déroberez point.

» Vous ne porterez point de faux témoignage
» contre votre prochain.

» Vous ne désirerez point la maison de votre
» prochain; vous ne désirerez point sa femme,

» ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf,
» ni son âne, ni aucune de toutes les choses qui
» lui appartiennent. »

Moïse, ayant reçu les commandemens, les écrivit, les lut au peuple qui jura de s'y conformer. Israël construisit deux autels de pierre au pied du mont Sinaï, et sacrifia des victimes au Seigneur. Ce fut ainsi que Moïse solennisa cette mémorable alliance de Dieu avec son peuple.

Étant de nouveau appelé par le Seigneur, Moïse laissa à Hur et à Aaron le commandement des Hébreux. Il remonta sur la montagne, pénétra dans l'obscurité qui la couvrait, s'approcha de la flamme qu'on en voyait jaillir; et, après être resté quarante jours en présence du Seigneur, il rapporta, gravées sur des tables de pierre, toutes les lois qui devaient régir désormais le peuple d'Israël.

Le veau d'or.

La longueur de l'absence de Moïse fit croire aux Hébreux qu'ils ne le reverraient plus. Ce peuple, indocile et léger, oubliant les bienfaits du Seigneur, se révolta contre sa puissance. Parjure au serment qu'il venait de prêter, il voulut se créer un autre Dieu. Comme il avait vu les Égyptiens adorer le bœuf *Apis*, il força Aaron à leur faire un veau d'or. Les Israélites donnèrent à cet effet tous leurs bijoux, leurs colliers et leurs bracelets. Lorsque cette idole fut fabriquée, ils l'adorèrent et célébrèrent cette solennité par des danses et des chants *.

Moïse, descendant avec Josué de la montagne, crut d'abord, au bruit qu'il entendait, qu'Israël était

* Même année, 2513.

Punition de l'idolâtrie des Israélites.

attaqué par l'ennemi; mais lorsqu'en approchant il vit cette fête impie, saisi d'indignation, il jeta et brisa sur la terre les tables de pierre où Dieu lui-même avait écrit ses lois. Séparant ensuite les enfans de Lévi des autres tribus, parce qu'il les trouvait fidèles, il les anima de sa fureur, les arma; et, s'étant mis à leur tête, il entra dans le camp, brisa l'idole, et passa au fil de l'épée près de vingt mille de ces Israélites.

Les Hébreux, épouvantés, se prosternèrent, et conjurèrent Moïse de les réconcilier avec le Seigneur. Moïse, touché de leur repentir, fléchit la colère de Dieu qui d'abord voulait détruire tous les Hébreux et se créer un autre peuple. Il confirma donc les premières promesses faites à Jacob, et renouvela son alliance. La tribu de Lévi fut exclusivement consacrée à son culte et au sacerdoce, et Moïse rapporta au peuple de nouvelles tables où ses lois étaient gravées.

Législation de Moïse.

La législation de Moïse est le monument le plus remarquable que l'antiquité nous ait conservé. Elle nous offre l'étonnant tableau d'un peuple isolé des autres peuples, enfoncé dans un désert, se soumettant à un gouvernement purement théocratique, conduit, éclairé, régi, non par des rois représentans de Dieu, mais par Dieu lui-même; ne recevant des lois ni par tradition, ni par fragment, mais en code complet, fait d'un seul jet, et contenant, avec le plus grand détail, toutes les lois religieuses, politiques, civiles, rurales, pénales, et jusqu'aux réglemens de police, d'administration et de discipline.

Cet inconcevable ouvrage porta la morale au milieu de la corruption, la lumière dans un siècle d'ignorance, la civilisation au fond des déserts.

La loi des Juifs attacha la peine de mort à l'homicide; les animaux même qui ont tué y sont soumis. Elle punit également par la perte de la vie l'idolâtrie, la sorcellerie, le rapt, le sacrilége, les offenses faites à la nature en frappant un père ou une mère, la vente d'un homme libre. La peine du talion est appliquée à tous les autres crimes. Le vol simple est puni de la restitution double, triple ou quintuple de la chose volée. L'hospitalité envers les étrangers est impérieusement prescrite aux Juifs en leur rappelant qu'ils furent longtemps eux-mêmes errans et étrangers dans les lieux où ils habitaient. Une loi rigoureuse leur ordonne la destruction des peuples du pays de Chanaan, qui doit être leur conquête, et leur défend tout mélange et toute alliance avec eux. La loi défend l'usure aux Israélites entre eux seulement. Elle veut qu'un esclave soit libre au bout de sept ans; elle ordonne également que, la septième année, les propriétés aliénées retournent à leurs maîtres, si elles n'ont pas été rachetées, et que toutes les productions et les fruits de la terre, pendant cette septième année, soient la propriété exclusive des pauvres. Enfin elle soumet à des peines graves le faux témoignage et la prévarication des juges. Tout ce qui est relatif à la violation des limites et aux dégâts causés dans les champs par les hommes et les animaux, est réglé avec des indemnités bien graduées. Une disposition de ce code,

digne de son auteur, veut qu'on secoure et qu'on oblige même son ennemi.

La loi religieuse est d'une beaucoup plus grande étendue ; dans un gouvernement théocratique, elle devait être la base principale de la législation. Ce code religieux prescrit non-seulement la célébration de la pâque, du sabbat, et de toutes les fêtes et cérémonies qu'on devait observer, ainsi que les devoirs des prêtres, et les règles à suivre pour l'élection des pontifes : il ordonne encore tout ce qui est relatif aux formes les plus minutieuses de ces cérémonies, tout ce qui concerne l'habillement des prêtres, leur manière de vivre, les heures de prières, le choix des victimes, le genre de purification pour tous les états d'impureté, celui des expiations pour tous les genres de délits : enfin il sépare soigneusement les animaux purs des animaux impurs ; ceux dont on doit s'abstenir, et ceux qui peuvent servir à la nourriture et aux sacrifices. Comme Dieu avait annoncé que les tables de la loi devaient être enfermées dans une arche et dans un tabernacle qui seraient placés à la tête du camp, que lui-même caché dans un nuage, il couvrirait cette arche et ce tabernacle, et servirait ainsi de guide à son peuple, une grande partie du code fut consacrée à régler dans le plus grand détail la forme de cette arche et ses ornemens, ainsi que tous les matériaux qui devaient servir à sa construction.

Dénombrement des Israélites.

Lorsque ce code fut achevé, Dieu renouvela son alliance avec son peuple, et en ordonna le dénombrement. L'armée des enfans d'Israël, distin-

gués en diverses bandes, selon leur maison et leur famille, se trouva composée de six cents trois mille cinq cent cinquante hommes, sans compter les lévites qui montaient au nombre de vingt-deux mille.

Après le renouvellement de l'alliance et le dénombrement, les tables de la loi furent placées dans l'arche que Moïse confia à la garde des lévites; et Dieu lui-même, enveloppé dans un nuage, se plaça au-dessus de l'arche, comme il l'avait promis.

Révolte parmi le peuple d'Israël.

Malgré la présence de l'Éternel, la publication de ses lois et le renouvellement de ses promesses, les murmures des Israélites recommencèrent : une disette les occasionna. Un nouveau miracle leur donna une grande abondance de cailles et de manne; mais Marie la prophétesse, sœur de Moïse, fut affligée de la lèpre, pour la punir d'avoir mêlé sa voix aux murmures des Hébreux. Moïse ayant envoyé quelques Israélites à la découverte dans le pays de Chanaan, ses émissaires revinrent portant des fruits qui attestaient la fertilité du pays. En même temps ils firent un tableau alarmant de la force des Héthéens, des Amorrhéens, des Chananéens, des Phérazéens, des Hévéens et des Jébuséens, nations belliqueuses qui habitaient la terre promise. Tout le peuple d'Israël, effrayé des obstacles qu'il aurait à vaincre, regretta la servitude et la paix d'Égypte, se révolta, et ne voulut plus continuer sa marche.

Dieu résolut de l'exterminer; mais Moïse ayant apaisé son courroux, il révoqua l'arrêt de mort,

et les condamna seulement à errer pendant quarante ans dans le désert, leur annonçant qu'aucun d'eux, excepté Caleb et Josué, n'entrerait dans la terre promise qu'ils avaient devant les yeux, et qui ne serait accordée qu'à leurs enfans. Le même jour les Amalécites et les Chananéens, étant descendus des montagnes, attaquèrent les Hébreux, les taillèrent en pièces, les poursuivirent jusqu'à Horma, vérifiant ainsi ces paroles de Moïse : « Vous tom» berez sous l'épée de vos ennemis ; parce que » vous avez désobéi à Dieu, et que le Seigneur, » s'étant retiré de l'arche, ne sera pas avec vous.»

Bientôt une nouvelle révolte contre Moïse fut punie par la mort de Coré, Dathan et Abiron qui en étaient les chefs, et se virent engloutis vivans dans la terre. A la même époque, les princes des tribus, jaloux d'Aaron, lui disputèrent le privilége du sacerdoce. Ayant pris le Seigneur pour juge, ils placèrent tous dans le tabernacle leurs verges avec leurs noms gravés ; celle d'Aaron fleurit seule, et le sacerdoce fut dévolu à Aaron et à sa famille pour toujours. Peu après, les Israélites, manquant tout-à-fait d'eau, éclatèrent en plaintes contre Moïse et Aaron qui firent entendre alors comme eux leurs doutes incrédules et leurs murmures. Le Seigneur ordonna à Moïse de frapper deux fois le roc avec sa verge ; et il en sortit une eau très-abondante pour désaltérer le peuple et les animaux. Mais le Seigneur, irrité contre ses prophètes, leur annonça une mort prochaine. Aaron expira peu de jours après sur la montagne de Hor ; Éléazar son fils lui succéda.

Une nouvelle défaite des Hébreux par le roi d'Arad les punit de leur révolte récente. Leur repentir fut récompensé ensuite par une victoire complète sur les Chananéens *. S'étant révoltés de nouveau, le Seigneur envoya contre eux une foule de serpens qui causèrent de grands ravages. Cependant, touché de leurs prières, il leur fit construire un serpent d'airain comme signe de cet événement; et, en le regardant, ils guérirent tous de leurs blessures. Le serpent d'airain.

Les Amorrhéens ayant refusé passage aux Israélites, ceux-ci les taillèrent en pièces, et s'emparèrent de leur royaume. Balac, roi des Moabites, voulant éviter un sort pareil, envoya chercher un saint prophète nommé Balaam, pour l'engager à répandre ses malédictions sur Israël. Le prophète, après plusieurs refus, s'était décidé à monter sur son ânesse et à venir trouver le roi. Mais l'ânesse, effrayée par la vue d'un ange, s'arrêta en chemin, malgré les coups dont Balaam la pressait; elle reçut même le don de la parole, et se plaignit de sa cruauté. L'ange apparut ensuite au prophète, et lui transmit les ordres de Dieu. Balaam, cachant au roi sa mission, se rendit avec lui sur les hauteurs de Baal; et là, au lieu de maudire les Israélites, selon les ordres du roi, il les bénit, prédit leurs triomphes sur les peuples de Chanaan, et annonça même la venue du Messie. L'ânesse de Balaam.

Quelque temps après, les peuples d'Israël, se laissant séduire par des femmes moabites, adorèrent Baal. Dieu, dans sa colère, fit périr vingt-

* An du monde 2552. — Avant Jésus-Christ 1452.

quatre mille de ces parjures, et promit le sacerdoce à Phinée, fils d'Éléazar, en faveur de son zèle.

Victoire de Moïse sur les Madianites.

Les Madianites s'étant ensuite mis en armes contre Israël, Moïse fit marcher mille hommes de chaque tribu contre eux, les battit, tua cinq de leurs rois, ainsi que le prophète Balaam, et livra au pillage leurs villes, leurs villages et leurs châteaux. Il ordonna aux siens de tuer tous les habitans et leurs femmes, en épargnant toutes les filles qui se trouvèrent au nombre de trente-deux mille. Le butin s'éleva à plus de six cent soixante mille brebis, soixante-douze mille bœufs, soixante et un mille ânes : on donna la moitié de ce butin au peuple, et l'autre aux lévites.

Après cette victoire, la tribu de Ruben et celle de Gad demandèrent à s'établir, ainsi que la moitié de la tribu de Manassès, dans les pays situés à l'orient du Jourdain. Moïse le leur accorda, à condition qu'elles y laisseraient les femmes et les enfans, et qu'elles marcheraient avec les autres tribus pour les aider à conquérir le pays de Chanaan, dont les limites étaient au midi le désert de Sin, à l'orient la mer Morte, à l'occident la grande mer, et au nord la même mer jusqu'au Liban.

Ce pays fut partagé d'avance entre les dix tribus qui devaient habiter au-delà du Jourdain. On décida que les lévites auraient dans chaque lot les villes qui leur seraient exclusivement données : Moïse leur en réserva ainsi quarante-huit, dont six furent destinées à servir de refuge aux meurtriers et aux criminels, pour échapper aux ven-

geances privées, jusqu'au moment où la loi les aurait condamnés ou absous.

Ces dispositions se prirent lorsque le peuple d'Israël, ayant quitté le mont Horeb, arriva dans une plaine du désert, près du Jourdain, et vis-à-vis Jéricho.

Les quarante années que les Israélites devaient passer dans le désert expiraient. Moïse monta sur la montagne de Phasya, d'où ses yeux découvrirent au-delà du Jourdain la terre promise, dans laquelle Dieu ne lui avait pas permis d'entrer. Il rappela aux Israélites les lois du Seigneur, ses promesses et ses menaces; il leur rappela qu'ils devaient exterminer tous les peuples de Chanaan, et ne point contracter d'alliance avec eux; il leur prescrivit d'effacer de la terre promise tous les vestiges de l'idolâtrie, et de n'offrir de sacrifices à Dieu que dans les lieux désignés par lui. Il leur donna ensuite de nouveaux réglemens relatifs à leurs fêtes, à leur nourriture, à leurs habillemens, aux mariages, à la répudiation, aux sacrifices, à la dîme destinée aux lévites et aux parts qui devaient leur revenir dans les holocaustes. Les Hébreux reçurent aussi de leur législateur des ordonnances militaires qui réglaient le choix des combattans, et les cas où l'on pourrait être exempt de la milice. Ces ordonnances défendent de dévaster les champs, d'abattre les arbres fruitiers; elles veulent que les Hébreux, impitoyables pour les habitans du pays où ils doivent s'établir, fassent la guerre humainement contre les autres peuples, proposent toujours la paix avant de commencer

les hostilités, et ne se permettent aucun désordre dans les villes qui auraient capitulé.

Après avoir complété ce code de police, d'administration et de législation, Moïse rassembla le peuple et lui dit : « J'ai cent vingt ans, et je ne » puis plus vous conduire. Dieu m'a défendu de » passer le Jourdain. Le Seigneur marchera de- » vant vous. Ce sera lui-même qui guidera Josué. » Je le place, par son ordre, à votre tête. » Ensuite il adressa ces paroles à Josué : « Soyez ferme » et courageux, car c'est vous qui ferez entrer » ce peuple dans la terre que le Seigneur a juré à » ses pères de lui donner; et c'est vous aussi qui » la partagerez au sort entre les tribus. Ne vous » laissez point intimider : le Seigneur traitera ces » nations comme il a traité les rois des Amor- » rhéens, et il les exterminera. »

Les prêtres lurent alors la loi devant les Israélites qui en jurèrent de nouveau l'observation. Moïse enfin chanta devant Israël son dernier cantique, dont la prophétique éloquence, applaudie dans le désert, étonne encore les siècles éclairés : « Cieux, écoutez ce que je vais dire! Que la terre » entende les paroles de ma bouche! Que les vé- » rités que j'enseigne soient comme la pluie qui » s'épaissit dans les nues! Que mes paroles se » répandent comme la rosée, comme les gouttes » de l'eau du ciel qui tombent sur l'herbe nais- » sante; car je vais célébrer le nom du Seigneur. » Rendez l'honneur qui est dû à la grandeur de » notre Dieu. Ses œuvres sont parfaites : ses » voies sont pleines d'équité. Dieu est fidèle

» dans ses promesses ; il est ennemi de toute ini-
» quité. »

Mort de Moïse.

Après avoir adressé ses dernières prières au Seigneur, fait entendre au peuple ses dernières prophéties, et donné à Josué ses dernières instructions, Moïse, dont la vue n'était point affaiblie, dont les dents n'étaient point ébranlées, dont la santé était dans toute sa vigueur, résigné aux ordres de Dieu, se sépara d'Israël, monta sur la montagne, et mourut ; nul homme n'a connu jusqu'à présent le lieu de sa sépulture. C'est ainsi que l'Écriture rapporte la vie, les actions, les lois, les prédictions et la fin de Moïse, le plus ancien et le plus célèbre des législateurs.

Tout semble étonnant, tout paraît inconcevable dans l'histoire de cet homme et de ce peuple. La foi seule peut faire croire à tant de prodiges, et faire respecter ce mélange inouï d'ignorance et de lumières, de luxe et de simplicité, de vertus et d'inhumanité, d'obéissance et de révolte, de religion et d'impiété.

Mais ce que tout homme, étranger même à notre culte, ne peut s'empêcher d'admirer, c'est l'étendue des connaissances de Moïse, l'audace de son entreprise, la constance de son caractère, la fermeté de son courage, l'habileté avec laquelle il sut relever des esclaves dégradés, aguerrir un peuple asservi, discipliner des tribus sauvages, proportionner les lois aux temps et aux mœurs, ressusciter le courage par des promesses, apaiser la révolte par des châtimens, former et civiliser une nation dans un désert, partager d'avance un

pays qu'il n'avait pas conquis, et lier tellement les lois aux mœurs, et la terre au ciel, que l'homme, surveillé depuis le berceau jusqu'à la tombe, dans toutes ses actions, dans tous ses usages, dans toutes ses volontés, par des préceptes qui règlent tout, n'avait presque plus de choix à faire, de décision à prendre, de conseils à demander, puisque tout était d'avance réglé pour lui, depuis les devoirs les plus élevés de son ame, jusqu'aux soins les plus minutieux de sa conduite, de sa famille, de ses propriétés, de son commerce, de sa nourriture et de son vêtement.

Aussi les lois de Moïse, devenues pour les Hébreux religion, sentiment, mœurs et habitudes, se sont tellement gravées dans l'ame, dans le cœur, dans l'imagination, et l'on peut presque dire dans la chair de ce peuple, que la prospérité, le malheur, la dispersion, les outrages, les violences, et trente siècles n'ont pu en détruire ni même en affaiblir l'impression.

CHAPITRE SIXIÈME.

Ordre de Dieu à Josué. — Passage du Jourdain. — La circoncision de l'armée. — Prise et destruction de Jéricho. — Vol et punition d'Achan. — Nouvelles victoires de Josué qui arrêta le soleil. — Mort de Josué. — Commandement de Juda. — Dispersion et corruption des Israélites. — Commandement des juges. — La prophétesse Débora. — Victoires de Gédéon. — Mort de Gédéon. — Règne d'Abimélech. — Mort de ce roi. — Esclavage des Israélites. — Victoire de Jephté sur les Ammonites. — Son sacrifice accompli par la mort de sa fille. — Mort de Jephté. — Naissance de Samson. — Son énigme. — Sa vengeance envers les Philistins. — Perfidie de Dalila envers Samson. — Mort de Samson. — Anarchie des Israélites. — Histoire de Ruth.

JOSUÉ ET LES JUGES.

Ordre de Dieu à Josué.

Après la mort de Moïse, Dieu dit à Josué : « Levez-vous, et passez le fleuve du Jourdain avec » tout le peuple d'Israël, pour entrer dans la » terre que je lui ai promise. Vos limites seront » le désert au midi, le Liban au nord, l'Euphrate » à l'orient, et le pays des Gétéens au couchant. » Nul ne pourra vous résister, à vous et à mon » peuple, tant que vous vivrez. Méditez jour et » nuit le livre de la loi, et observez tout ce qui » y est écrit. Punissez de mort celui qui vous con» tredira et vous désobéira. »

Josué envoya des émissaires pour reconnaître la ville de Jéricho; le roi du pays en fut averti et voulut les faire pendre. La courtisane Raab, chez

laquelle ils logeaient, les fit sauver, après qu'ils eurent promis que sa maison serait épargnée lorsqu'on pillerait la ville.

Passage du Jourdain.

Les émissaires de Josué lui ayant rendu compte de la consternation des habitans de Jéricho, il fit prendre les armes aux Israélites, et ils traversèrent à pied sec le fleuve du Jourdain *, en suivant l'arche du Seigneur. Lorsque les prêtres qui la portaient mirent le pied dans le fleuve, les eaux d'en bas s'écoulèrent et laissèrent la rivière à sec, et celles qui venaient d'en haut s'arrêtèrent et demeurèrent suspendues. Pour conserver la mémoire de ce miracle, chacune des douze tribus prit une pierre au milieu du lit du fleuve, et l'emporta, après l'avoir remplacée par une autre pierre du rivage; et, lorsqu'ils arrivèrent à Galgala, leur premier camp au-delà du Jourdain, ils firent un monument de ces douze pierres pour rappeler à la postérité qu'Israël avait traversé le fleuve à pied sec.

La circoncision de l'armée.

Avant de commencer les hostilités, Josué, pour obéir aux ordres divins, fit circoncire toute l'armée qui ne l'avait pas été dans le désert. La pâque fut célébrée avec solennité. La manne, n'étant plus nécessaire dans un pays fertile, cessa de tomber.

Les Israélites restèrent quelque temps à Galgala, qu'ils nommèrent ainsi en mémoire de leur circoncision.

Josué étant venu camper sur le territoire de

* An du monde 2553.— Avant Jésus-Christ 1451.

Jéricho, un ange lui apparut, et lui annonça que le Seigneur livrait entre ses mains la ville, le roi et tous ses guerriers. Il lui prescrivit de faire pendant six jours le tour de la ville avec son armée, précédé par l'arche, et au son de sept trompettes. Il lui prédit que, le septième jour, lorsqu'il ferait sonner les mêmes trompettes, et que tout le peuple jetterait un grand cri, les murailles de la ville tomberaient jusqu'aux fondemens, et que chaque soldat entrerait sans obstacle par l'endroit qui se trouverait devant lui. Cet ordre fut exécuté, et la prédiction fut accomplie. Les Hébreux entrèrent dans Jéricho *. Ils passèrent au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontra, hommes, femmes, vieillards, enfans; la courtisane Raab et sa famille furent les seules sauvées. Ils tuèrent également les bœufs, les brebis et les ânes; ils brûlèrent ensuite la ville et tout ce qui était dedans, à la réserve de l'or, de l'argent et des vases d'airain, qui furent portés au trésor et consacrés au Seigneur. Prise et destruction de Jéricho.

Un Hébreu seul, nommé Achan, de la tribu de Juda, transgressa cet ordre, et déroba une part du butin. Il attira, par cette désobéissance, la colère de Dieu sur l'armée. Les habitans de Haï devinrent les instrumens du courroux céleste; ils battirent complétement et mirent en déroute trois mille Israélites, envoyés par Josué contre eux. Le crime d'Achan fut découvert et expié; on le lapida, et on brûla le lingot d'or, l'argent et le manteau d'écarlate qu'il avait dérobés. Vol et punition d'Achan.

* Même année, 2553.

Josué, réconcilié avec le Seigneur, attira les habitans de Haï dans une embuscade, les défit, prit leur ville, la brûla, et fit pendre leur roi.

Nouvelles victoires de Josué qui arrête le soleil.

Tous les rois du pays de Chanaan, informés de ces nouvelles et de ces sanglantes exécutions, formèrent une ligue, et se réunirent pour combattre les Israélites. Les Gabaonites seuls voulurent tromper Josué et s'allier avec lui; mais il découvrit leur ruse, et, au lieu de les recevoir comme alliés, il les condamna à la servitude. Adonibézech, roi de Jérusalem, avec quatre autre rois, assiégèrent Gabaon, pour la punir de sa défection. Josué marcha contre eux, mit leur armée en déroute, la tailla en pièces, et, comme la nuit approchait et laissait peu de temps aux Israélites pour compléter leur victoire et la défaite de leurs ennemis, Josué commanda au soleil, à la lune de s'arrêter, et ils s'arrêtèrent *. Le Seigneur, ainsi que le dit l'Écriture, obéit à la voix d'un homme. Jamais, avant ni depuis, on ne vit un jour d'une telle longueur.

Josué poursuivit les cinq rois qui se cachèrent dans une caverne près de Macéda. Ils y furent découverts, pris et pendus. Il s'empara ensuite de Macéda, de Lebna et de Lachis, dont le roi subit aussi la mort. Celui de Gazer, qui avait voulu secourir Lachis, et ceux d'Hébron et d'Abit furent aussi tués : on ravagea le pays, et on extermina les habitans. Les rois du septentrion et des montagnes, commandés par le roi d'Azor, après de longs combats, perdirent leur royaume

* Même année, 2553.

et la vie. La race des géans, qui habitait les montagnes, fut détruite. On n'épargna que les villes de Gaza, de Geth et d'Asoth. A l'orient du Jourdain, la résistance des Chananéens n'eut pas plus de succès. On détruisit tous ces peuples, parce que, leurs cœurs s'étant endurcis, ils avaient oublié le culte du vrai Dieu et combattu son peuple.

Moïse avait donné aux tribus de Ruben et de Gad, et à la demi-tribu de Manassès, le pays qui se trouvait entre le Jourdain et le désert. Josué partagea aux autres tribus le reste de la terre de Chanaan. Les lévites n'y eurent d'autre part que quarante-huit villes et leurs faubourgs, pour y habiter et pour nourrir leurs troupeaux. Caleb reçut en propriété la montagne d'Hébron, qu'on lui promit autrefois dans le désert, lorsque, seul, il s'opposa à la révolte des Israélites.

Josué consacra sa vie à la conquête de la terre promise. Lorsqu'elle fut achevée, et qu'il en eut réglé le partage, il apaisa le différend élevé entre les tribus au sujet d'un autel que les enfans de Ruben, de Gad et de Manassès venaient d'élever sur les rives du Jourdain. Les autres tribus, qui avaient leur autel à Silo, se réunirent et voulurent les combattre; mais elles déclarèrent que leur dessein était de purifier leur pays, et non d'élever autel contre autel. Phinée, fils du grand-prêtre Éléazar, reçut leur déclaration, et parvint à conclure la paix.

Josué, ayant rassemblé le peuple à Sichem, lui rappela tout ce que Dieu avait fait pour les Israélites, leur prédit la plus grande prospérité s'ils Mort de Josué.

suivaient la loi de Dieu, et les menaça des plus grands malheurs s'ils lui devenaient infidèles. Il reçut le serment d'Israël, renouvela son alliance avec le Seigneur, enterra les os de Joseph dans le tombeau d'Abraham et de Jacob, écrivit ensuite dans le livre de la loi toute l'histoire du peuple hébreu pendant le temps qu'il l'avait gouverné, et mourut âgé de cent dix ans*. Israël, à cette même époque, perdit aussi le grand-prêtre Éléazar, digne fils et successeur d'Aaron.

Commandement de Juda.

Après la mort de Josué, le Seigneur ordonna que Juda commanderait Israël. Les tribus de Siméon et de Juda vainquirent les Chananéens, en tuèrent vingt mille à Bérée, et s'emparèrent de la ville de Salem, ancienne patrie de Melchisédech, et qu'on appela depuis Jérusalem. Adonibésech, roi de ce pays, fut pris, et les Hébreux lui coupèrent les pieds et les mains; cruelle expiation de son inhumanité contre soixante-dix rois que, dans le temps de sa puissance, il avait fait mutiler, et qu'il contraignit à se coucher à ses pieds pour manger les miettes qui tombaient de sa table.

Dispersion et corruption des Israélites.

Les deux tribus firent encore d'autres conquêtes, elles s'emparèrent de Galaa, d'Ascalon et de Horma. Les enfans de Jéthro et de Juda s'établirent au midi d'Arad. Caleb donna sa fille Asa à Othoniel. La tribu de Joseph s'empara de Béthel. Celles de Benjamin, d'Éphraïm et de Manassès ne suivirent plus les commandemens de Moïse; elles épargnèrent les Chananéens et les gardèrent au milieu d'elles. La guerre se prolongea et changea

* An du monde 2570. — Avant Jésus-Christ 1434.

de face; les peuples, vaincus dans les plaines, se retirèrent sur les montagnes, d'où ils faisaient de fréquentes incursions contre les Israélites.

Au bout de quelques années, les Hébreux, qui avaient servi sous Moïse et sous Josué, derniers témoins des merveilles du Seigneur, ayant terminé leur carrière, les générations, qui leur succédèrent, ne gardèrent plus la même foi ni le même respect pour la loi de Dieu. Les Israélites se laissèrent corrompre par l'exemple des infidèles et par la séduction des femmes chananéennes. Beaucoup d'Hébreux quittèrent le culte du Seigneur pour adorer Astaroth et Baal. Dieu les punit et les abandonna quelque temps; les Sidoniens, les Philistins les battirent, les dispersèrent et les firent captifs.

Le Seigneur, voulant les délivrer, les soumit au commandement de juges choisis parmi les plus fidèles d'Israël. Redevenus obéissans aux lois divines, la victoire se déclarait pour eux; mais, après la mort de leurs juges, ils retombaient dans leurs égaremens, dans leur idolâtrie; et les malheurs de ce peuple indocile et léger recommençaient avec ses crimes.

Commandement des Juges.

Dieu résolut, pour éprouver la foi des Hébreux, de ne point exterminer encore les peuples de Chanaan; il laissa donc subsister les Sidoniens, les Hévéens et les Philistins. Les tribus furent vaincues par Chusan, roi de Mésopotamie, qui les tint huit ans dans la captivité.

Othoniel, suscité par le Seigneur, devint le juge et le vengeur d'Israël, le délivra des mains de

Chusan, et les tribus jouirent pendant quarante ans de la paix et de la liberté. Au bout de ce temps, redevenus infidèles, les Juifs furent vaincus par Églon, roi de Moab, qui resta leur maître pendant dix-huit années. Enfin Aod, destiné à sauver le peuple hébreu, poignarda le roi Églon, sonna de la trompette sur la montagne d'Éphraïm, rassembla, souleva les tribus, combattit les Moabites, en tua dix mille, et fit jouir Israël d'une paix de quatre-vingts ans.

Samgar, son fils, lui succéda, défit les Philistins et en tua six cents de sa main avec un soc de charrue. Samgar étant mort, les enfans d'Israël retombèrent dans leur égarement, et Dieu les livra aux mains de Jabain, roi de Chanaan et d'Azor, dont Sisara commandait l'armée. Leur oppression dura vingt années.

La prophétesse Débora.

Le peuple alors était jugé par une prophétesse nommée Débora *: elle fit venir Barac, de la tribu de Nephtali, et lui ordonna, au nom de Dieu, de rassembler dix mille combattans sur le mont Thabor. Elle lui dit qu'elle lui livrerait l'armée de Jabain; mais elle lui annonça en même temps que Sisara ne tomberait pas sous ses coups, et qu'il devait périr par la main d'une femme. Barac exécuta les ordres de la prophétesse. Les troupes de Jabain furent défaites; on les passa au fil de l'épée; on brisa leurs chariots. Sisara s'enfuit à pied; mais comme il était entré chez un homme nommé Haber pour s'y reposer, Jaël, femme de Haber, tandis qu'il dormait, prit un des grands clous de

* An du monde 2719. — Avant Jésus-Christ 1285.

sa tente, avec un marteau, et perça le cerveau de Sisara avec ce clou, l'enfonçant jusque dans la terre. Sisara passa ainsi, dit l'Écriture, du sommeil naturel au sommeil de la mort *. Barac et Débora chantèrent un cantique pour célébrer cette victoire, et pour rappeler aux Hébreux qu'ils ne la devaient qu'à la protection du Seigneur.

Bientôt de nouvelles impiétés attirèrent de nouveaux malheurs sur Israël; les Madianites les asservirent. Gédéon, inspiré par un ange, les délivra **. Il renversa d'abord l'autel de Baal, que desservait son père. Il fit un sacrifice, et le ciel reçut ses offrandes. Pour dissiper ses doutes sur sa mission, le Seigneur ne fit tomber la rosée que sur une toison qu'il avait étendue devant sa tente; toute la terre qui l'environnait demeura sèche : le second jour toute la terre fut trempée de rosée, et la toison seule n'en reçut pas une goutte.

Victoire de Gédéon.

Gédéon, ayant armé le peuple, marcha contre les Madianites; mais le Seigneur, pour manifester sa puissance, ne voulut pas que toute cette multitude combattît. De trente mille hommes armés, Gédéon n'en garda que trois cents. Un songe vint confirmer son espoir, en lui montrant une tente de Madianites renversée par la chute d'un pain d'orge qui tombait du haut d'une montagne. S'étant donc avancé avec ses trois cents hommes qui portaient des trompettes et des lampes, il surprit la nuit le camp des Madianites, et y répandit, par

* Même année, 2719.
** An du monde 2759. — Avant Jésus-Christ 1245.

le bruit des trompettes et la clarté des feux *, une telle épouvante, qu'ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres, et qu'ils s'entre-tuèrent. Ceux qui prirent la fuite furent poursuivis; leurs princes tombèrent entre les mains de Gédéon et ils perdirent dans cette défaite cent vingt mille hommes armés.

Les Israélites voulurent donner le titre de prince à Gédéon qui le refusa; mais il employa les pendans d'oreilles pris aux ennemis, et qui pesaient dix-sept cents sicles d'or, et les vêtemens d'écarlate du roi de Madian à se faire un éphod précieux, trophée d'orgueil, qui devint un objet d'idolâtrie pour les Hébreux, et causa par la suite la ruine de Gédéon et de sa famille.

Mort de Gédéon.

La victoire sur les Madianites fut suivie d'une paix de quarante années. Gédéon mourut, laissant soixante-dix enfans de ses différentes femmes et un fils d'une concubine, nommé Abimélech. Les enfans de Gédéon se livrèrent au culte de Baal, et s'allièrent avec les idolâtres. Abimélech, dévoré d'ambition, représenta aux habitans de Sichem et aux parens de sa mère qu'ils seraient plus tranquilles et mieux gouvernés par un prince que par soixante-dix chefs. Les Sichémites se rangèrent de son parti. Il marcha contre ses soixante-dix frères, les immola tous, à l'exception de Jonathan le plus jeune, qui se sauva. Il fut ensuite reconnu solennellement comme roi par le peuple de Sichem, et proclamé près d'un grand chêne qui

Règne d'Abimélech.

* Même année, 2759.

décorait cette ville. Il régna sur Israël pendant trois ans.

Excitée par Jonathan, une partie des Hébreux et même des Sichémites voulut venger la famille de Gédéon. La guerre dura long-temps; Abimélech eut d'abord l'avantage. Il s'empara de plusieurs villes; mais, ayant enfin attaqué une tour de la ville de Tébez, une femme qui était sur la muraille fit tomber sur lui un morceau d'une meule de moulin qui lui fracassa la tête. Ce prince, craignant que l'on ne sût qu'il avait été tué par une femme, se fit achever par son écuyer *. Mort de ce roi.

Tola son oncle, frère de Gédéon, lui succéda comme juge, et gouverna tranquillement Israël pendant vingt-trois ans. Après lui Jaïr de Galaad remplit vingt-deux ans sa place, et laissa trente fils, princes de trente villes.

Les Israélites retombèrent encore dans l'idolâtrie; et le Seigneur, irrité, les condamna à la servitude sous la domination des Philistins et des Ammonites. Cet esclavage dura dix-huit ans. Enfin le peuple, affligé et repentant, implora la clémence de Dieu, qui se laissa toucher par sa misère. Esclavage des Israélites.

Les princes de Galaad ayant déclaré qu'ils se soumettraient au commandement de l'homme qui combattrait le premier les Ammonites ou les Philistins, il se trouva que Jephté, fils naturel de Galaad, qui avait été chassé par sa famille, s'était mis à la tête d'une bande d'hommes armés qui exerçaient par-tout leurs brigandages. Les Hébreux le pressèrent de combattre Ammon. Il y Victoire de Jephté sur les Ammonites.

* An du monde 2768. — Avant Jésus-Christ 1236.

consentit pourvu qu'on se soumît à lui; et les Israélites le reconnurent pour leur prince. Jephté tenta vainement de négocier avec les Ammonites, marcha contre eux, et promit au Seigneur de lui offrir en holocauste la première personne qui sortirait de sa maison et qui viendrait au-devant de lui lorsqu'il retournerait victorieux du pays des enfans d'Ammon. Il combattit les ennemis, les défit complètement, en tua un grand nombre, prit et saccagea vingt de leurs villes, et revint dans ses foyers.

Son sacrifice accompli par la mort de sa fille.

En approchant de Maspha, sa ville natale, il rencontra sa fille unique, qui venait au-devant de lui en dansant au son du tambour. A sa vue, Jephté déchira ses vêtemens et lui apprit en pleurant le vœu qu'il avait fait *. Sa fille, résignée, lui répondit qu'il devait le remplir, et que sa mort était un léger sacrifice pour une aussi grande victoire. Elle le pria seulement de lui permettre d'aller deux mois sur la montagne pleurer sa virginité avec ses compagnes. Au bout de ce temps, elle revint trouver son père qui accomplit son vœu. Depuis ce fatal événement, toutes les filles d'Israël s'assemblèrent une fois l'année pour pleurer pendant quatre jours la fille de Jephté de Galaad.

Bientôt après, la tribu d'Éphraïm s'étant révoltée contre Jephté, il la subjugua. Elle perdit dans cette défaite quarante-deux mille hommes qui essayèrent en vain par la fuite d'échapper au carnage. Les habitans de Galaad qui les rencontraient leur ordonnaient de dire *schibboleth* (épis); et

* An du monde 2817. — Avant Jésus-Christ 1187.

comme les enfans d'Éphraïm prononçaient *sibboleth*, ce défaut de prononciation les faisait reconnaître et massacrer.

Jephté gouverna six ans, et mourut dans la ville de Galaad. Après lui Israël eut successivement pour juges Absan, pendant sept ans; Ahialon, pendant dix ans; et Abdon qui gouverna pendant huit années. Israël éprouva de nouveaux malheurs, et les Philistins le réduisirent quarante ans en servitude. Mort de Jephté.

Il existait dans la tribu de Dan un homme nommé Manué, dont la femme était stérile. Un ange lui apparut deux fois, et lui défendit de rien manger d'impur ni de s'enivrer, parce qu'elle devait accoucher d'un fils qui serait Nazaréen, et consacré à Dieu depuis son enfance jusqu'à sa mort. C'est ainsi que la naissance de Samson fut annoncée *. Naissance de Samson.

Cet enfant, protégé par le ciel, crût rapidement et devint d'une force prodigieuse. Une femme philistine lui inspira de l'amour, et il surmonta la répugnance de ses parens contre ce mariage. Étant allé chercher cette femme, il rencontra un jeune lion, le déchira et le tua. En revenant chez lui il trouva un essaim d'abeilles dans la gueule du lion mort. Arrivé dans sa patrie, il promit à trente jeunes gens qui assistaient à ses noces de leur donner trente robes et trente tuniques, s'ils devinaient l'énigme suivante: « La » nourriture est sortie de celui qui mangeait, et » la douceur est sortie du fort. » Il exigea d'eux, en revanche, de lui donner trente robes et trente Son énigme.

* An du monde 2848. — Avant Jésus-Christ 1156.

tuniques, s'ils ne pouvaient la deviner. La femme de Samson, tourmentée par la curiosité, obtint de son mari, par ses larmes et par ses importunités, le mot de l'énigme. Elle fut indiscrète, et les jeunes gens revinrent le même jour dire à Samson : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel, » et de plus fort que le lion? » Samson, irrité de la trahison de sa femme, courut à Ascalon, y tua trente hommes, dont il prit les vêtemens pour les donner à ceux qui avaient expliqué son énigme. Son épouse infidèle le quitta et épousa un de ces jeunes gens.

Sa vengeance envers les Philistins.

Cette injure irrita Samson contre les Philistins. Il prit trois cents renards qu'il lia l'un à l'autre par la queue, y attacha des flambeaux; et, les ayant allumés, il chassa les renards qui coururent au travers des blés des Philistins, les brûlèrent et les détruisirent. Les Philistins, apprenant que le courroux de Samson avait été excité par la perfidie de sa femme, jetèrent dans les flammes cette épouse parjure avec Thamnath son père. Samson ne fut point satisfait de cette vengeance. Il combattit seul les Philistins, en fit un grand carnage, et se cacha ensuite dans la caverne d'Étam.

La tribu de Juda, menacée par les Philistins, ordonna d'arrêter Samson, lui reprochant de vouloir aggraver leur servitude. On le lia avec de grosses cordes, et on le conduisit aux ennemis pour le leur livrer. Mais, à l'aspect des Philistins, Samson brisa les cordes dont il était lié, aussi facilement que le feu consume le lin. Ayant trouvé

dans cet endroit une mâchoire d'âne * qui était à terre, il la prit; et, avec cette seule arme, il mit en déroute les Philistins, et leur tua mille hommes. Ce lieu s'appela depuis *la Mâchoire*. Pressé d'une grande soif après le combat, il invoqua Dieu qui fit sortir d'une des grosses dents de cette mâchoire assez d'eau pour le désaltérer.

Israël, frappé ce ces miracles et délivré par Samson, le prit pour juge; les Juifs furent gouvernés par lui pendant vingt ans. La terreur inspirée aux Philistins par Samson les forçait non-seulement à rester en paix, mais encore à respecter sa personne. Ils l'avaient voulu surprendre une fois dans la ville de Gaza; mais Samson, entouré par tous les soldats qui cernaient la ville, se fit jour au travers de cette multitude, arracha les portes de Gaza **, les chargea sur ses épaules et les porta sur le haut de la montagne où il se retira.

Perfidie de Dalila envers Samson.

Les Philistins, quelque temps après, ayant appris qu'il était venu dans leur ville capitale, et qu'une courtisane nommée Dalila lui inspirait de l'amour, firent de grands présens à cette femme pour l'engager à découvrir le secret de la force prodigieuse de Samson. Il résista d'abord aux demandes, aux prières de Dalila; et, feignant ensuite de se laisser toucher, il lui dit que, si on le liait avec sept grosses cordes mouillées, il deviendrait faible comme les autres hommes. Les princes des Philistins, instruits de sa réponse, engagèrent

* An du monde 2867. — Avant Jésus-Christ 1137.

** An du monde 2880. — Avant Jésus-Christ 1124.

Dalila à le lier comme il l'avait dit. Cet ordre fut exécuté; mais quand les Philistins parurent, Samson rompit ses cordes comme un fil, et s'échappa. Il trompa encore deux fois Dalila par des ruses semblables; mais enfin, comme elle l'importunait sans cesse, et employait contre lui tous les genres de séduction, la fermeté de son ame s'affaiblit; il céda et lui dit : « Le rasoir n'a jamais passé sur » ma tête, parce que je suis Nazaréen, c'est-à-» dire, consacré à Dieu; si l'on me rase, toute ma » force m'abandonnera. » Dalila rendit compte aux Philistins de sa découverte; et comme Samson dormait un jour chez elle *, ayant la tête sur ses genoux, elle fit couper ses cheveux par un barbier. Les Philistins parurent; Samson, réveillé, voulut en vain les combattre : sa force l'avait abandonné; le Seigneur s'était éloigné de lui. Ses ennemis le saisirent, lui arrachèrent les yeux, le menèrent à Gaza, chargé de chaînes, et l'enfermèrent dans une prison où ils lui firent tourner la meule d'un moulin.

Mort de Samson.

Quelques mois après, lorsque ses cheveux commençaient à revenir, les princes, les grands et les officiers du pays se rassemblèrent dans un temple pour immoler des hosties à leur dieu Dagon, et pour y faire des festins en réjouissance de leur triomphe. Ayant ordonné qu'on leur amenât Samson pour jouer de la harpe devant eux, son guide le plaça entre deux colonnes qui soutenaient l'édifice. Demandant alors à Dieu de lui rendre sa force pour se venger de ses ennemis, il ébranla

* An du monde 2885. — Avant Jésus-Christ 1119.

fortement les deux colonnes, et dit : « Que je » meure avec les Philistins! » Aussitôt le temple s'écroula *. Tout ce qui s'y trouvait de grands et de peuple y fut écrasé; et Samson immola beaucoup plus de Philistins en mourant qu'il n'en avait tué dans sa vie.

Pendant quelque temps les tribus d'Israël existèrent sans juges, sans princes, et dans la plus complète anarchie. Un homme d'Éphraïm, appelé Michas, s'était fait une riche idole. Un lévite corrompu consentit à en être le prêtre. Les peuples de la tribu de Dan, mécontens de leur partage, voulurent augmenter leurs possesions. Six cents hommes de cette tribu, persuadés que l'idole de Michas les protégerait, la lui dérobèrent, s'emparèrent de la ville de Laïs, qui appartenait aux Sidoniens, la détruisirent, et en rebâtirent une autre qu'ils appelèrent Dan. Ils y établirent l'image de leur faux dieu, dont Jonathan, petit-fils de Moïse, fut le pontife. Ainsi tandis que l'arche sainte était à Silo, une partie infidèle des Hébreux dressait des autels aux dieux étrangers. Anarchie des Israélites.

D'autres désordres attirèrent de grandes calamités sur ce peuple. Un lévite d'Éphraïm s'était marié à une femme de Bethléem. Sa femme le quitta, et revint dans sa ville natale, où elle passa quatorze mois chez son père. Bientôt le lévite accourut pour se réconcilier avec elle. Il y parvint; et, ayant consenti à rester trois jours avec son beau-père, il emmena sa femme, traversa Jéru-

* Même année.

salem où il ne voulut pas s'arrêter parce que les Jébuséens, qui l'habitaient, étaient étrangers. Il continua sa marche jusqu'à Gabaa, de la tribu de Benjamin, où il n'arriva qu'à l'approche de la nuit. Non-seulement les habitans lui refusèrent l'hospitalité, mais ils voulurent l'insulter et s'emparer de sa femme qu'ils outragèrent * : elle vint expirer à la porte d'un vieillard chez lequel son mari avait été forcé de se réfugier. Le lévite, furieux, emporta dans son pays le corps de cette malheureuse victime, le coupa en douze morceaux qu'il envoya aux douze tribus pour les exciter à la vengeance.

Les tribus, s'étant rassemblées, se liguèrent contre cette ville coupable. Les enfans de Benjamin, au nombre de vingt-cinq mille, prirent le parti de Gabaa, et remportèrent deux victoires contre la ligue des autres tribus.

Phinée, petit-fils d'Aaron, consulté par les Israélites, leur parla au nom du Seigneur, et leur promit son appui. Les Benjamites et les habitans de Gabaa tombèrent dans une embuscade, furent battus et passés au fil de l'épée. On brûla la ville de Gabaa ; et il ne resta que six cents hommes de la tribu de Benjamin.

Tout le peuple d'Israël se rassembla ensuite à Silo pour rendre grâce au Seigneur. Les tribus y jurèrent de ne point donner leurs filles aux six cents Benjamites qui restaient. Se repentant ensuite d'un vœu qui prononçait la destruction to-

* An du monde 2885. — Avant Jésus-Christ 1119.

tale d'une tribu, ils éludèrent leurs sermens, et laissèrent les Benjamites enlever leurs filles au milieu d'une fête, pour en faire leurs épouses.

Les Israélites continuèrent encore à vivre sans juges, sans princes et sans gouvernement régulier.

C'est dans cet endroit que l'Écriture rapporte l'histoire de Ruth, dans le dessein de faire connaître d'avance la famille et l'origine de David, que Dieu destinait à régner avec éclat sur son peuple, et dont la race devait donner naissance à la mère du Sauveur du monde. Histoire de Ruth.

Lorsque les juges gouvernaient encore Israël, il arriva dans le pays une famine, pendant laquelle un homme de la tribu de Juda, nommé Élimélech, se réfugia dans le royaume des Moabites avec sa femme Noémi, dont le nom attestait la beauté : il y mourut. Ses fils épousèrent deux filles moabites; l'une se nommait Orpha, l'autre Ruth; elles devinrent veuves, de sorte que Noémi, restée seule avec ses belles-filles, résolut de retourner au pays de Juda. Noémi proposa à ses belles-filles de demeurer dans leur patrie. Orpha y consentit; mais Ruth, ne voulant pas quitter sa belle-mère qui était vieille, malheureuse et isolée, s'attacha à son sort, et la suivit à Bethléem, adoptant ainsi la patrie de Noémi pour la sienne, et quittant ses idoles pour le culte du Seigneur. Les habitans se ressouvinrent de sa beauté, et accoururent en foule pour la voir *; mais elle leur dit : « Ne me nommez

* An du monde 2808. — Avant Jésus-Christ 1196.

» plus Noémi; appelez-moi *Mara*; car le Seigneur
» m'a rempli d'amertume. »

Un des parens de la famille d'Élimélech, nommé Booz, vivait alors à Bethléem : c'était un homme riche, puissant et bienfaisant. Ruth, avec la permission de sa belle-mère, allait un jour glaner dans les champs. Elle se trouva par hasard sur les terres de Booz. Celui-ci, touché de sa grace et de sa modestie, lui permit d'y revenir, et ordonna à ses moissonneurs de laisser pour elle, derrière eux, une grande quantité d'épis. Après lui avoir exprimé sa reconnaissance, Ruth courut en rendre compte à sa belle-mère.

La loi voulait alors qu'une jeune veuve fût épousée par un de ses parens. Noémi conseilla à Ruth de retourner dans le champ de Booz, de chercher à entrer dans sa tente sans être vue, de l'attendre le soir, en se couchant, au pied de son lit, et de lui proposer, sans détour, de la prendre pour sa femme. Elle suivit ponctuellement ce conseil. Booz, surpris, en rentrant le soir chez lui, d'y trouver cette jeune personne, se sentit attendri par sa candeur et son innocence; et comme il était informé de sa piété filiale pour la vertueuse Noémi, et de sa conversion au culte du Seigneur, il consentit à sa demande. Ayant engagé ses parens à lui céder leurs droits sur elle, il l'épousa : un enfant naquit de ce mariage; on le nomma Obed. Le fils d'Obed s'appela Isaïe, et Isaïe fut le père de David.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Naissance de Samuël. — Victoire des Philistins sur les Israélites. — Prise de l'arche sainte. — Renvoi de l'arche. — Victoire des Israélites sur les Philistins. — Gouvernement de Samuël.— Demande d'un roi par les Israélites.— Entrevue de Samuël et de Saül. — Sacre de Saül. — Son avénement. — Sa victoire sur les Ammonites. — Nouvelles victoires sur les Philistins et les Amalécites. — Colère de Samuël contre Saül. — Sacre de David. — Nouvelle guerre entre les Philistins et Israël. — Défi du géant Goliath. — Combat de David et de Goliath. — Mort de Goliath. — Jalousie de Saül envers David.— Fuite de David. —Sa victoire sur les Philistins.—Mort de Samuël.—Magnanimité de David. — Apparition de l'ombre de Samuël à Saül. — Mort de Saül.

SAMUËL, DERNIER JUGE; SAÜL, PREMIER ROI.

Un homme de la ville de Ramatha, nommé Elcana, s'était établi dans la tribu d'Éphraïm. Il avait deux femmes, Anne et Phénenna. La dernière eut des enfans; Anne fut stérile. Dans ce temps la stérilité était un malheur humiliant. C'est peut-être à ce sentiment, à cette opinion, qu'on peut attribuer en partie le prompt accroissement et l'excessive population des anciennes nations.

Les larmes et les prières d'Anne touchèrent le Seigneur. Elle fit vœu, si elle avait un enfant de le consacrer à Dieu, et promit que jamais rasoir ne passerait sur sa tête. Sa stérilité cessa, elle mit au monde un fils qu'on appela Samuël *. Lorsqu'on *Naissance de Samuël.*

* An du monde 3848. — Avant Jésus-Christ 1156.

l'eut sevré, elle prit avec elle des offrandes, et amena son fils à Silo, où était l'arche du Seigneur. Samuël fut consacré au culte de Dieu, et le servit avec les deux enfans du grand-prêtre Héli. Les fils du pontife, loin d'être vertueux comme leur père, méprisaient la loi divine, exigeaient des présens du peuple, dérobaient une partie des offrandes, et séduisaient les femmes des Israélites.

L'enfant Samuël remplissait avec zèle tous les devoirs de la religion; il mérita ainsi la protection du ciel et l'amitié du grand-prêtre qui bénit ses parens.

L'âge avait affaibli le caractère du grand-prêtre Héli; il blâmait la conduite de ses enfans, sans avoir la force de les punir. Un prophète vint lui reprocher sa faiblesse, lui prédit que ses fils Ophni et Phinées mourraient tous deux en un même jour; que sa race serait ruinée, réduite à la mendicité, et que le Seigneur, se choisissant un pontife fidèle, ferait passer le sacerdoce dans une autre famille. Accablé de douleurs et d'années, Héli devint aveugle. Une nuit, il était couché dans le temple près de l'arche de Dieu; le jeune Samuël dormait près de lui. Le Seigneur appela Samuël *. Comme les visions et les prophéties étaient devenues rares dans ce temps, Samuël crut qu'Héli l'appelait. La même voix s'étant fait entendre deux fois encore, Héli reconnut la parole divine, et dit à Samuël : « Si » vous entendez encore le commandement, répon- » dez ainsi : Parlez, Seigneur, votre serviteur vous

* An du monde 2861. — Avant Jésus-Christ 1143.

» écoute. » Samuël s'étant endormi, Dieu l'appela de nouveau. Samuël répondit comme le grand-prêtre le lui avait ordonné. Le Seigneur alors lui dit : « Je vais frapper d'étonnement tout Israël. » J'exécuterai mes arrêts contre les enfans d'Héli ; » aucune victime n'expiera leurs iniquités. » Samuël n'osait apprendre cette funeste prédiction à Héli ; mais celui-ci lui arracha son secret, et se résigna humblement à son malheur.

Samuël devint de jour en jour plus agréable à Dieu, dont l'esprit était avec lui. Tout Israël le reconnut pour le prophète du Seigneur.

Victoire des Philistins sur les Israélites.

Les éternels ennemis des Hébreux, les Philistins, ayant rassemblé toutes leurs forces, marchèrent contre Israël. Le peuple, effrayé, implora l'assistance divine, et demanda qu'on fît venir de Silo l'arche d'alliance, pour la placer à la tête de l'armée. Ophni et Phinées la conduisirent dans le camp des Hébreux. La bataille eut lieu ; les Philistins remportèrent une victoire complète ; les Israélites y perdirent trente mille hommes. Les ennemis prirent l'arche de Dieu ; Ophni et Phinées furent tués : le grand-prêtre Héli, apprenant la prise de l'arche et la mort de ses enfans, tomba de son siége à la renverse, se brisa la tête et mourut *. Il était presque centenaire, et avait jugé Israël pendant quarante ans.

Prise de l'arche sainte.

Les Philistins, ayant pris l'arche, l'emmenèrent de la *Pierre du Secours*, où la bataille s'était donnée, à Azoth, et la placèrent dans un temple auprès de la statue de Dagon leur dieu. Mais

* An du monde 2878. — Avant Jésus-Christ 1126.

le jour suivant ils trouvèrent l'idole de Dagon couchée à terre devant l'arche; sa tête et ses deux mains coupées placées sur le seuil de la porte *.

Au même moment, tout le peuple philistin fut frappé d'une horrible plaie et d'ulcères qui le dévoraient. Désolés par cette calamité, ils envoyèrent l'arche dans d'autres villes; mais voyant au bout de sept mois que le fléau ne cessait point, et qu'une multitude innombrable de rats ravageaient leurs champs, ils consultèrent leurs prêtres; ceux-ci leur conseillèrent de placer sur un chariot cinq rats d'or et cinq autres offrandes en or qui rappelaient la vengeance du Seigneur. Ils mirent aussi sur ce chariot l'arche sainte **, y attelèrent des bœufs, et la laissèrent partir sans guides, pour que la route qu'elle suivrait fît connaître clairement la volonté de Dieu.

Renvoi de l'arche.

L'arche, ainsi livrée aux animaux qui la conduisaient, sortit du pays des Philistins, entra sans se détourner dans celui d'Israël, et s'arrêta à Bethsabée, dans le champ d'un homme appelé Josué. Les Philistins retournèrent alors à Ascalon.

Les Bethsamites sacrifièrent en holocauste les animaux qui l'avaient conduite; mais, s'étant approchés avec trop peu de respect de cette arche, et ayant osé la regarder, le Seigneur, pour les punir, fit périr soixante-dix des principaux de la ville, et cinquante mille hommes du petit peuple. On conduisit l'arche ensuite à Gabaa, dans la maison d'Abinadab, au pays de Cariathiarim; Éléazar

* Même année, 2878.

** Même année.

son fils fut consacré et commis à sa garde. L'arche était depuis vingt ans dans cet endroit, lorsque Samuël persuada à tout le peuple d'Israël d'expier ses fautes par un repentir sincère, et de quitter le culte des dieux étrangers pour revenir à celui du Seigneur.

Les enfans d'Israël renversèrent les idoles de Baal et d'Astaroth; ils se rassemblèrent ensuite à Masphath, où ils jeûnèrent et présentèrent leurs offrandes à Dieu. Les Philistins troublèrent cette assemblée par une attaque imprévue. Les Hébreux demandèrent à Samuël de sacrifier un agneau, et d'adresser ses prières au Seigneur pendant qu'ils combattraient. Le combat commença; les vœux du prophète furent exaucés. Le Seigneur lança son tonnerre avec un bruit épouvantable sur les Philistins; les Israélites les taillèrent en pièces et les poursuivirent jusqu'à Béthéhar. Ils se virent obligés de faire la paix, et de rendre à Israël toutes les villes et les terres qu'ils avaient prises depuis Accaron jusqu'à Geth. Samuël s'établit ensuite à Ramatha; il y bâtit un autel, jugea le peuple et le gouverna.

Victoire des Israélites sur les Philistins.

Gouvernement de Samuël.

Samuël, devenu vieux, chargea ses fils Joël et Abia d'exercer les fonctions de juges dans Bethsabée *; mais ils ne marchèrent pas dans ses voies. Ils se laissèrent corrompre par l'avarice, et tombèrent dans l'iniquité.

Cette instabilité dans le gouvernement des juges, les malheurs d'une longue anarchie, l'affaiblissement du respect qu'on devait aux lois de

Demande d'un roi par les Israélites.

* An du monde 2909. — Avant Jésus-Christ 1095.

Moïse, portèrent les anciens d'Israël à renoncer à cette forme de gouvernement à la fois théocratique et républicain qui les avait régis jusqu'alors.

Ils s'assemblèrent et dirent à Samuël : « Vous
» voilà devenu vieux; vos enfans ne suivent ni
» vos leçons ni vos exemples; établissez donc sur
» nous un roi comme en ont toutes les nations,
» afin qu'il nous juge et qu'il nous gouverne. »

Samuël, surpris et irrité de cette proposition, consulta Dieu qui lui répondit : « Écoutez la voix
» de ce peuple, car ce n'est point vous, mais c'est
» moi qu'il rejette. Depuis que je l'ai tiré de l'É-
» gypte il a toujours été indocile. Il m'a aban-
» donné pour des dieux étrangers; il vous traite
» de même. Protestez en mon nom contre son
» vœu; mais accomplissez-le, et déclarez-lui quels
» sont les droits du roi qui doit régner sur lui. »

Samuël exécuta les ordres du Seigneur, et prévint le peuple que, « s'il avait un roi, celui-ci
» prendrait à son gré les enfans d'Israël pour la-
» bourer ses champs, construire et conduire ses
» chariots, et pour le servir : qu'il les emploierait
» selon ses volontés à la guerre; qu'il prendrait
» la meilleure partie de leurs récoltes, et la dîme
» de leurs revenus pour payer sa dépense et celle
» de sa maison; qu'enfin ils dépendraient abso-
» lument de lui, et que, s'ils adressaient leurs
» plaintes au Seigneur, ces plaintes ne seraient
» point écoutées, puisqu'ils avaient voulu quit-
» ter le gouvernement de Dieu pour celui d'un
» homme. »

Les anciens persistaient dans leurs volontés, en disant : « Nous voulons être comme les autres » peuples, et avoir un roi qui nous juge et combatte à notre tête dans toutes nos guerres. » Le Seigneur, informé de cette réponse, dit à Samuël : « Faites ce qu'ils demandent, et donnez-leur un » roi. »

Entrevue de Samuël et de Saül.

Il existait alors dans la tribu de Benjamin un homme puissant nommé Cis. Son fils, qu'on appelait Saül, était le plus grand et le plus beau des enfans d'Israël. Les ânesses de Cis s'étant perdues, Saül courut tout le pays de Salim et de Jemini sans pouvoir les rencontrer. Il voulait retourner chez lui, mais son serviteur lui dit : « Nous sommes près de la demeure d'un *voyant* » (c'est ainsi qu'on nommait les prophètes), portons-lui ce quart de sicle d'argent que j'ai sur » moi, et il vous donnera des nouvelles de ce que » vous avez perdu. » En approchant de la maison de Samuël, Saül le rencontra, et lui ayant demandé où était le *voyant*, Samuël répondit : « C'est moi » qui le suis. Venez sur les hauts lieux, je vous » dirai tout ce que vous pensez. Ne soyez point » inquiet de votre troupeau ; il est retrouvé. A qui » appartiendrait ce qu'il y a de mieux dans Israël, » si ce n'est à vous et à votre père ? » Saül, surpris, lui demanda pourquoi il adressait de telles paroles à l'homme le plus obscur de la plus petite tribu des Hébreux. Le prophète ne répondit rien : il l'emmena sur les hauts lieux, où il avait ordonné un grand festin. Saül y fut assis à la place d'honneur, et les mets les plus distingués lui furent ser-

vis *. Le même jour il coucha dans la maison de Samuël; et le lendemain ils sortirent ensemble de la ville.

Sacre de Saül. Le prophète ordonna à Saül d'éloigner son serviteur. Demeurés seuls, Samuël répandit sur sa tête une petite fiole d'huile, l'embrassa, et lui dit : « Le Seigneur, par cette onction, vous sacre » comme prince de son héritage, et vous délivrerez son peuple des ennemis qui l'environnent. Voici les preuves de la vérité de ce que » je vous annonce. Vous allez me quitter; vous » trouverez près du sépulcre de Rachel deux hommes qui vous apprendront que votre troupeau » est retrouvé. Vous en verrez trois autres au » chêne de Thabor, qui vous offriront des présens. Vous rencontrerez ensuite à la colline de » Dieu, qui est occupée par des Philistins, une » troupe de prophètes avec lesquels vous prophétiserez; l'esprit du Seigneur se saisira de vous, » et vous serez changé en un autre homme. Vous » m'attendrez ensuite sept jours à Galgala; je vous » y rejoindrai, et nous offrirons ensemble des » victimes pacifiques au Seigneur. » Tout ce qu'avait prédit Samuël s'accomplit, et toute la contrée fut saisie d'étonnement en voyant Saül animé de l'esprit des prophètes.

Son événement. Samuël fit ensuite assembler le peuple à Maspha, et, après lui avoir renouvelé ses représentations et ses reproches, il ordonna aux enfans d'Israël de se présenter devant l'autel, chacun dans le rang de sa tribu et de sa famille. On procéda au choix du roi.

* Même année, 2909.

Le sort, jeté sur toutes les tribus, tomba sur celle de Benjamin; ensuite, dans cette tribu, sur la famille de Métoy, et enfin sur la personne de Saül, fils de Cis. Il était absent : on l'amena devant le peuple; il fut proclamé; et, après avoir dissous l'assemblée, il retourna chez lui à Gabaa, accompagné seulement de la partie fidèle de l'armée; car les idolâtres, dont Dieu n'avait pas touché le cœur, ne reconnurent pas le nouveau roi, et le méprisèrent.

Peu de temps après cet événement, les Ammonites attaquèrent le pays de Galaad. Saül coupa deux bœufs en morceaux, qu'il envoya dans toutes les terres d'Israël, en annonçant que les troupeaux de ceux qui ne prendraient pas les armes seraient ainsi taillés en pièces. Le peuple s'arma; et Saül se trouva à Berech à la tête de trois cent mille hommes. Il marcha ensuite contre les Ammonites, les défit et les mit en pleine déroute. Le peuple, enthousiasmé, voulait que Saül fît mourir tous ceux qui n'avaient pas voulu le reconnaître; mais le roi leur pardonna. Il revint à Galgala. Son élection y fut renouvelée; on y célébra ses victoires par de grands sacrifices et de grandes réjouissances. Samuël, avant que le peuple se séparât de lui, lui demanda s'il avait quelque chose à lui reprocher pendant qu'il avait gouverné. Personne n'ayant élevé la voix contre lui, il rappela aux Hébreux les bienfaits de Dieu et leur ingratitude; il leur annonça que, s'ils persévéraient dans le mal, ils périraient tous ainsi que leur roi. Pour leur prouver qu'il parlait au nom du Seigneur, il opéra un

Sa victoire sur les Ammonites.

prodige, en faisant éclater le tonnerre et tomber une grande pluie.

La guerre se renouvela bientôt entre Israël et les Philistins. Le roi, ayant attendu vainement sept jours le prophète, fit tout seul un sacrifice à Dieu. Samuël arriva, lui reprocha cette faute, et lui annonça la fin prochaine de son règne.

Nouvelles victoires sur les Philistins et les Amalécites.

L'armée des Hébreux s'approcha de celle des Philistins. Jonathas, fils de Saül, rempli d'une ardeur héroïque, et soutenu par sa confiance dans le Seigneur, entra seul, avec son écuyer, dans le camp des Philistins *, en tua un grand nombre, et y répandit une telle frayeur qu'ils s'entretuaient. Saül, informé de ce tumulte, dont il ignorait la cause, et qui n'avait pu réunir encore que dix mille hommes, marcha contre les ennemis, dévouant à la colère céleste et maudissant celui qui mangerait avant le soir, et jusqu'à ce qu'il se fût vengé des Philistins.

La victoire se décida pour Israël; les ennemis furent poursuivis jusqu'à Ailon, et le butin fut immense. Le peuple, se jetant sur les bœufs qu'il avait pris, les mangea. Jonathas seul n'avait goûté qu'un peu de miel. Saül, voulant poursuivre les Philistins, consulta le Seigneur. N'ayant pu obtenir de réponse, il jugea qu'on avait enfreint sa défense, et jura que le coupable mourrait, quand même ce serait Jonathas son fils. Ce jeune prince avoua qu'il avait pris au bout d'une baguette un peu de miel : Saül ordonna sa mort; mais le peuple s'y opposa, et le délivra.

* An du monde 2911. — Avant Jésus-Christ 1093.

Après cette guerre, Saül, affermi sur le trône, combattit contre les rois de Moab, d'Ammon, d'Édon et de Saba; par-tout il fut victorieux. Abner commandait ses armées sous lui, et il s'entourait des plus vaillans hommes d'Israël.

Samuël, d'après les ordres du Seigneur, dit à Saül d'attaquer les Amalécites, et d'exterminer tout ce peuple sans excepter les femmes, les vieillards, les enfans ni les troupeaux. La victoire suivit les armes de Saül; les Amalécites furent battus et égorgés *; mais Saül épargna Agag, roi d'Amalec, et se réserva tout ce qu'il y avait de meilleur dans ses troupeaux. Le prophète, irrité, et organe de la colère du Seigneur, dit au roi : « Vous avez désobéi à Dieu, qui vous a tiré du » peuple pour vous élever sur le trône; votre » désobéissance est un crime égal à l'idolâtrie. Le » Seigneur vous rejette, et ne veut plus que vous » soyez roi. » Saül tenta en vain de fléchir Dieu et son prophète. Samuël se fit amener le roi Agag à Galgala, le coupa en morceaux auprès de l'autel et se sépara de Saül, qu'il ne revit plus. Il pleurait cependant son malheur, dit l'Écriture, mais sans espoir de le réconcilier avec Dieu. Colère de Samuël contre Saül.

Samuël reçut de nouveaux ordres du Seigneur. Il appela Isaïe au festin du sacrifice; et Dieu ayant désigné le plus jeune de ses enfans, nommé David, le prophète le sacra avec l'huile sainte, en présence de ses frères. Depuis ce moment, Saül se sentit agité du malin esprit; et la protection du Seigneur fut toujours avec David. Les officiers Sacre de David.

* An du monde 2930. — Avant Jésus-Christ 1074.

du roi, pour calmer ses accès de mélancolie et de fureur, lui conseillèrent de faire venir quelqu'un qui jouât de la harpe dans les momens où l'esprit malin l'agitait. On lui indiqua le fils d'Isaïe, qu'on lui représenta comme un jeune homme distingué, d'une figure agréable, sage dans ses paroles, fait pour la guerre, et qu'on disait favorisé du Seigneur. Saül le fit venir, en fut content, le garda près de sa personne, et le nomma son écuyer.

Toutes les fois que le roi tombait dans sa mélancolie, David prenait sa harpe, en jouait; l'esprit malin se retirait, et Saül était soulagé *.

Nouvelle guerre entre les Philistins et Israël.

Une nouvelle guerre éclata bientôt entre les Philistins et Israël. Les ennemis s'emparèrent d'une montagne de la tribu de Juda, près d'Arem. Saül campa près d'eux, dans la vallée de Térébinthe.

Défaite du géant Goliath.

Il existait parmi les Philistins un homme de Geth, nommé Goliath. Il avait six coudées et un palme de haut. Le géant, couvert d'un casque d'airain, revêtu d'une cuirasse qui pesait cinq mille sicles d'airain, armé d'une lance dont le fer en pesait six cents, se présenta devant les bataillons d'Israël, et les défia, en criant : « Qu'un seul » d'entre vous vienne combattre contre moi. S'il » m'ôte la vie, nous serons esclaves, si je le tue, » vous nous serez assujettis. »

Saül et toute son armée demeuraient saisis de frayeur à l'aspect de Goliath. Il se présenta pendant quarante jours, tous les matins, sur le champ de bataille, sans qu'aucun adversaire osât se mon-

* An du monde 2934. — Avant Jésus-Christ 1070.

trer devant lui. Sur ces entrefaites, le jeune David, envoyé par son père, arriva dans le camp des Hébreux pour savoir des nouvelles de ses frères. Il entendit les insultes de Goliath, et demanda quelle récompense aurait celui qui tuerait ce formidable ennemi. On lui répondit que le roi lui donnerait sa fille en mariage. David alors offrit à Saül de combattre le géant. Le roi, ayant pitié de sa jeunesse, chercha à l'en détourner. David lui dit qu'il avait déjà tué un lion et un ours qui attaquaient les troupeaux de son père, et lui promit de vaincre ce Philistin incirconcis, qui osait maudire l'armée du Dieu vivant.

Combat de David et de Goliath.

David voulut se couvrir d'un casque et d'une cuirasse; mais comme le poids des armes, auquel il n'était pas accoutumé, le gênait, il marcha contre Goliath, armé seulement d'un bâton et d'une fronde. Goliath, méprisant sa faiblesse, l'accabla d'insultes; mais David lui annonça qu'il combattait au nom du Seigneur, qu'il lui trancherait la tête, et livrerait les cadavres des Philistins aux oiseaux de proie, pour prouver à toute la terre la force du Dieu d'Israël.

Mort de Goliath.

Après toutes ces provocations, le combat commença. Une pierre lancée par David s'enfonça dans le front du géant qui tomba à la renverse; David se saisit de son épée, lui coupa la tête; et les Philistins, frappés de terreur, prirent la fuite *. Les Israélites les poursuivirent et en firent un grand carnage.

David ayant présenté la tête de Goliath au roi,

* An du monde 2942. — Avant Jésus-Christ 1062.

celui-ci ne voulut plus qu'il le quittât ; et Jonathas, fils de Saül, s'attacha à David par les liens d'une étroite amitié, l'habillant de ses propres habits, et le couvrant de ses armes.

David était aussi modeste que brave ; mais il ne put empêcher l'enthousiasme du peuple d'éclater. Les femmes d'Israël répétaient une chanson dont le refrain disait : « Saül a tué mille Philistins, et » David dix mille. » Ces paroles excitèrent la jalousie du roi, qui, depuis ce jour, ne le regarda plus de bon oeil. Dans un de ses accès même il voulut le tuer. David, s'étant sauvé, fut chargé par lui d'une expédition périlleuse dont il se tira avec gloire.

Jalousie de Saül envers David.

Le roi lui avait promis sa fille Mérob en mariage ; il lui manqua de parole, et la donna à l'un de ses officiers nommé Hadriel. Pour le consoler de cette disgrace, il jura de lui donner sa seconde fille Michol, à condition qu'il tuerait cent Philistins. David en tua deux cents, en rapporta les dépouilles, et après cette victoire il épousa la fille du roi.

David remporta de nouveaux avantages. Saül en devint jaloux, et donna ordre de le tuer ; mais Jonathas parla avec tant de chaleur de son innocence et de son dévouement qu'il le réconcilia avec le roi.

Fuite de David.

Cette réconciliation dura peu. Un jour que David jouait de la harpe pour calmer la mélancolie de Saül, celui-ci voulut le percer avec sa lance ; il s'échappa, le roi envoya ses gardes pour lui arracher la vie ; mais Michol sa femme le descendit

par une fenêtre et la sauva. On le poursuivit; une troupe de prophètes s'opposèrent au projet de ceux qui cherchaient à l'atteindre.

David s'étant caché, Jonathas, qui avait promis de l'informer s'il pouvait reparaître à la cour au festin du premier jour du mois pour y remplir les devoirs de sa charge, lança des flèches au-delà du lieu où il s'était réfugié, et l'avertit par ce moyen que sa mort était résolue, et qu'il devait s'éloigner.

David se retira d'abord près du grand-prêtre Achimélec. Il prit l'épée de Goliath dans le tabernacle, se réfugia chez le roi de Geth qui refusa de le garder, et de là chez le roi de Moab. Il en sortit bientôt, et alla se cacher dans la forêt de Hareth. Saül, furieux, fit tuer Achimélec et quatre-vingt-cinq prêtres pour avoir dérobé David à ses coups. Sur ces entrefaites, les Philistins ayant attaqué les Juifs, David sortit de sa retraite, rassembla ses troupes, battit les ennemis, et délivra la ville de Céïla.

Sa victoire sur les Philistins.

Le roi, loin de récompenser ce service, voulut le prendre dans cette ville; David se sauva dans le désert, où Jonathas son ami le rejoignit. Le roi l'y poursuivit, et, pendant sa marche, étant entré par hasard dans une caverne, les gens de David cherchèrent à le tuer. Mais David le défendit contre leur violence, et lui prouva son respect et son dévouement. Saül, touché de cette générosité, lui dit : « Mon fils David, vous êtes plus juste que » moi. Le Seigneur m'avait livré entre vos mains, » et vous m'avez conservé la vie; que Dieu vous

» en récompense! Vous régnerez certainement; » vous posséderez le royaume d'Israël : jurez-moi » que vous ne détruirez pas ma race? » David le jura et ils se séparèrent.

Mort de Samuël. Ce fut dans ce temps que Samuël mourut. Tout Israël le pleura, et il fut enterré à Ramatha *.

David, dans le désert de Maon, demanda à un homme riche, nommé Nabal, quelques vivres pour lui et sa troupe. Nabal le refusa durement. David voulut se venger; mais Abigaïl, femme de Nabal, l'apaisa par ses présens. Nabal mourut quelque temps après, et David épousa sa veuve.

Magnanimité de David. La haine de Saül contre David s'étant rallumée, il lui enleva sa femme Michol et la maria à Phalté. A la tête de trois mille hommes il marcha contre David, et campa près du désert sur la colline d'Achilla. David, ayant reconnu sa position, se fit accompagner d'Abisaï, se glissa dans le camp de Saül, pénétra dans la tente où il était couché; mais, au lieu de tuer le roi, comme il le pouvait, il se contenta de prendre et d'emporter sa lance et sa coupe qui étaient à son chevet. Sorti du camp, il appela à haute voix le général Abner, lui montra ses trophées, et lui reprocha d'avoir si mal gardé son roi. Saül avait reconnu la voix de David; il l'appela. Celui-ci se plaignit de ses injustes persécutions. Le roi, désarmé par sa douceur, s'éloigna et le laissa en liberté.

David se retira de nouveau chez le roi de Geth, qui lui donna une ville d'où il sortit plus d'une

* An du monde 2947. — Avant Jésus-Christ 1057.

fois avec ses troupes pour combattre et vaincre les Amalécites.

Les Philistins ayant déclaré de nouveau la guerre à Saül, le roi, privé des conseils de Samuël, voulut consulter à Endor une pythonisse célèbre. Il se déguisa, vint chez elle et lui demanda d'évoquer l'ombre de Samuël. Cette ombre parut. Saül la salua avec respect. L'ombre lui dit : « Pour-» quoi avez-vous troublé mon repos? » Le roi répondit : « Les Philistins me font la guerre. Dieu » s'est retiré de moi. Je voudrais apprendre de » vous ce que je dois faire. » Samuël alors lui parla en ces termes : « Pourquoi vous adressez-» vous à moi, puisque le Seigneur vous a aban-» donné et protège votre rival ? Vous avez désobéi » à Dieu : il déchirera votre royaume, l'arra-» chera de vos mains, et le donnera à David votre » gendre. Demain le Seigneur livrera Israël et » vous aux Philistins; demain vous et vos fils se-» rez avec moi. » L'ombre disparut, et Saül tomba sur la terre privé de sentiment.

Apparition de l'ombre de Samuël à Saül.

David, attaché au roi de Geth, s'était vu forcé de le suivre dans le camp des Philistins; mais, comme il devenait suspect au chef de cette nation, il obtint la permission de quitter l'armée. Bientôt il apprit que les Amalécites s'étaient emparés de sa ville, et avaient emmené sa femme captive. Il marcha sur eux, les surprit dans la débauche, les tailla en pièces, et recouvra tout ce qu'il avait perdu. Pendant ce temps, la bataille se donna entre Saül et les Philistins *. Les Israélites

Mort de Saül.

* An du monde 2949. — Avant Jésus-Christ 1055.

furent mis en fuite. Jonathas et deux autres fils de Saul périrent. Le roi, entouré et blessé dangereusement, se jeta sur son épée et expira.

Un Amalécite, soldat de Saül, courut porter cette nouvelle à David, et lui présenta le diadème et les bracelets du roi, en se vantant de lui avoir ôté la vie. David, loin de lui donner la récompense qu'il espérait, le fit tuer, pleura son ami Jonathas et même Saül, et composa, pour célébrer la gloire de ces deux princes, une complainte éloquente qui s'est conservée jusqu'à nos jours.

CHAPITRE HUITIÈME.

Sacre de David à Hébron. — Règne d'Isboseth, fils de Saül. — Guerre entre David et Isboseth. — Translation de l'arche sainte. — Mort d'Oza en touchant l'arche. — Victoires de David. — Amour criminel de David pour Bethsabée. — Naissance de Salomon. — Révolte d'Absalon. — Fuite de David de Jérusalem. — Mort d'Absalon, suspendu à un arbre. — Dénombrement du peuple d'Israël. — Peste de trois jours. — Sacre de Salomon. — Mort de David.

DAVID.

Sacre de David à Hébron.

Après la mort de Saül, David, ayant consulté le Seigneur, se rendit à Hébron. Il y fut sacré de nouveau, et reconnu pour roi par la tribu de Juda.

Règne d'Isboseth, fils de Saül.

Dans le même temps, Abner, général de Saül, prit avec lui Isboseth, fils de ce monarque, lui soumit les autres tribus, l'établit à Galaad, et le fit régner sur tout Israël. L'armée de David, com-

mandée par Joab, et celle d'Isboseth, commandée par Abner, se trouvèrent bientôt en présence, et se livrèrent bataille. Abner fut battu. Poursuivi par Azaël, fils de Joab, il voulut vainement engager ce jeune homme à se retirer; Azaël s'obstina à sa poursuite; Abner le tua. Ce combat, au reste, ne fut pas décisif: la guerre dura longtemps entre cette maison et celle de David. Isboseth eut l'imprudence de se brouiller avec Abner, et de vouloir lui enlever une concubine de Saül, nommée Respha, dont ce général était épris. Abner, irrité, abandonna son roi, passa dans le parti de David, auquel il ramena sa femme Michol. Mais les traîtres sont toujours suspects au nouveau pouvoir qu'ils servent. Joab, qui désirait venger son fils Azaël, voulut inspirer des soupçons à David sur la sincérité d'Abner; et, n'ayant pu y parvenir complètement, il l'attira dans une conférence et le poignarda. David désavoua et désapprouva hautement le meurtre d'un si grand homme; il pleura la mort d'Abner, et lui fit faire des obsèques magnifiques. Guerre entre David et Isboseth.

Isboseth, privé d'Abner, perdit toute sa force, tout son courage et toute son espérance *. Il se confia imprudemment à deux scélérats, nommés Baana et Rechad, qui le surprirent pendant son sommeil, le tuèrent et portèrent sa tête à David: le roi les récompensa comme ils le méritaient; il les fit pendre près de la piscine d'Hébron. Par cet acte de justice, exercé contre un crime qui lui donnait un trône, il mérita l'estime et l'amour du

* An du monde 2954. — Avant Jésus-Christ 1050.

peuple ; et toutes les tribus d'Israël se soumirent à sa domination. Il s'empara de Jérusalem, la fortifia, l'embellit et en fit la capitale du royaume.

Translation de l'arche sainte à Jérusalem.

Il battit deux fois complètement les Philistins ; et, dès que la paix lui en donna le loisir, il commanda d'amener de Gabaa à Jérusalem l'arche sainte. Cette installation eut lieu avec la plus grande solennité. Trente mille hommes accompagnaient l'arche ; des chœurs de musique la précédaient. Il arriva pendant sa marche un événement funeste.

Mort d'Oza en touchant l'arche.

Un Israélite, nommé Oza, portant la main sur l'arche pour la soutenir, fut frappé de mort à l'instant. Lorsque les lévites entrèrent avec elle dans la ville, David se mit à la tête du cortège *, dansant et jouant de la harpe devant l'arche. Michol sa femme lui reprocha de s'être ainsi abaissé. David lui répondit que rien de ce que l'on faisait pour la gloire de Dieu ne pouvait humilier ; et l'Écriture rapporte que l'orgueil de Michol fut puni par une perpétuelle stérilité.

David, honteux de loger dans un palais de cèdre, lorsque l'arche n'était encore que sous une tente, forma le projet de bâtir un temple. Mais le prophète Nathan vint, au nom de Dieu, l'avertir que cette gloire serait réservée à son fils Salomon.

Victoires de David.

David combattit encore les Philistins, et affranchit Israël des tributs qu'il leur payait. Il défit les Moabites et les rendit tributaires. Vainqueur du roi de Saba, il lui prit dix-sept cents chevaux et vingt mille hommes. Les Syriens attaquèrent

* An du monde 2959. — Avant Jésus-Christ 1045.

David : ils perdirent vingt-deux mille hommes dans une bataille. Le roi assujettit la Syrie et s'empara de Damas. Joab commandait ses troupes; Josaphat était à la tête de son administration; Sadoc exerçait les fonctions de grand-prêtre; et David se rendait célèbre par sa justice et par sa sagesse autant que par ses exploits.

Au faîte de la gloire, il n'oublia pas l'amitié que Jonathas, fils de Saül, lui avait témoignée. Ayant appris qu'il existait encore un enfant de ce prince, nommé Miphiboseth, pauvre et infirme, il lui donna des terres, le combla de biens, l'admit à sa table et le logea dans son palais.

Le roi des Ammonites insulta les ambassadeurs que David lui avait envoyés *. Le roi résolut d'en tirer vengeance. Une ligue formidable se déclara contre lui : les Syriens se joignirent aux Ammonites. David leur livra bataille, détruisit sept cents chariots, quarante mille chevaux, et tua de sa main Sobach, général des ennemis.

Amour criminel de David pour Bethsabée.

L'année suivante, tandis que Joab, à la tête des troupes d'Israël, poursuivait les Ammonites et assiégeait Rabba, David qui demeurait à Jérusalem, devint amoureux d'une femme nommée Bethsabée, épouse d'un officier appelé Urie, et la séduisit. Cette femme étant devenue enceinte pendant l'absence d'Urie, le roi le fit venir pour couvrir son crime. Mais celui-ci ayant fait vœu de ne point entrer dans sa maison tant qu'Israël serait sous la tente, après avoir pris les ordres du roi, repartit pour l'armée sans avoir vu sa femme:

* An du monde 2967. — Avant Jésus-Christ 1037.

David écrivit à Joab de charger Urie d'une commission périlleuse, et de l'abandonner sans secours pendant le combat. Cet ordre ne fut que trop bien exécuté; Urie périt, et, après le temps du deuil, le roi épousa sa veuve, dont il eut un fils. Ce crime attira sur David la colère de Dieu. Le prophète Nathan enveloppa d'abord ses reproches sous la forme d'un apologue : il lui raconta qu'un homme riche avait dérobé la brebis d'un pauvre; et le roi, qui ne s'y reconnut pas, jugea que cet homme méritait la mort. Nathan lui dit alors : « C'est vous-» même qui êtes cet homme. Vous avez méconnu » la parole du Dieu qui vous a sacré. Le Seigneur » vous punira. Vous ne mourrez pas; mais l'en-» fant de l'adultère périra, et les désordres de vos » enfans vous puniront des vôtres. »

Naissance de Salomon

Le fils de Bethsabée mourut. Le roi expia ses fautes par sa résignation, par ses larmes et par son repentir *. Bethsabée redevint mère d'un fils qu'on nomma Salomon. David, honteux de sa faiblesse, et renonçant au repos et à la mollesse, reprit le commandement de son armée, et s'empara de Rabach.

Les prédictions de Nathan ne tardèrent pas à s'accomplir. Amnon, l'un des fils de David, conçut une passion criminelle pour sa sœur Thamar, et l'outragea. Absalon, leur frère, la vengea, fit assassiner Amnon dans un festin, et se retira ensuite auprès du roi de Gessur, afin d'éviter la colère de David **.

* An du monde 2970. — Avant Jésus-Christ 1034.

** An du monde 2972. — Avant Jésus-Christ 1032.

Le malheureux père pleura long-temps son fils, et persista à vouloir punir le meurtrier. Mais enfin obsédé par les prières de Joab, il se réconcilia avec Absalon, qui, loin d'être touché par une clémence si peu méritée, se forma un parti dans le peuple, et leva l'étendard de la révolte contre son père. David se vit obligé de fuir de Jérusalem avec quelques troupes fidèles. Le grand-prêtre lui amena l'arche du Seigneur; mais il la renvoya. Il souffrit sans les punir les injures que l'inconstance du peuple prodigue au pouvoir déchu; il ordonna même qu'on obéît à Absalon qui s'emparait de ses richesses et abusait de ses femmes. Les malheurs qu'il éprouvait étant un effet de la volonté de Dieu, il les regardait comme une punition de ses crimes, et s'y soumettait sans résistance.

Révolte d'Absalon.

Fuite de David de Jérusalem.

Un conseiller perfide, nommé Achitophel, avait persuadé à Absalon de surprendre, d'attaquer et de faire périr son père. Chuzaï, ministre plus fidèle, informa David de ce projet, et en fit suspendre l'exécution. David traversa le Jourdain, et prit une position où il courait moins de dangers. Absalon le poursuivit et l'attaqua; mais son armée fut taillée en pièces et mise en déroute par celle du roi. Absalon, dans sa fuite, passa sous un grand arbre fort touffu. Sa chevelure s'accrocha dans les branches, et il y demeura suspendu. Joab, qui le poursuivait, lui lança trois dards qui lui percèrent le cœur *. David apprit cette nouvelle, et pleura sa victoire et son fils; Joab parvint difficilement à apaiser sa douleur.

Mort d'Absalon, suspendu à un arbre.

* An du monde 2981. — Avant Jésus-Christ 1023.

La tribu de Juda continua à prouver son zèle pour David. Les autres tribus, jalouses de son séjour à Jérusalem, persistèrent dans leur révolte sous les ordres du rebelle Séba. Mais Joab l'ayant vaincu et tué, tout le peuple d'Israël se soumit au roi *.

Pendant ces troubles, Miphiboseth, calomnié, était devenu suspect à David qui reconnut son innocence et lui rendit ses biens et son amitié. Plus cruel pour les autres enfans de Saül, il les abandonna à la fureur des Gabaonites qui les crucifièrent sur une montagne.

David eut quatre guerres à soutenir contre les Philistins, commandés par quatre géans. Ces géans furent tués, et leurs armées détruites. Le roi rendit à Dieu de solennelles actions de graces pour ses victoires, et composa un cantique pour les célébrer. Il ordonna à ses officiers de faire le dénombrement du peuple. Israël compta huit cent mille hommes propres à porter les armes, et Juda cinq cent mille. Ce dénombrement déplut au Seigneur, comme un acte d'orgueil. Gad, son prophète, vint dire au roi qu'il fuirait durant trois mois devant ses ennemis, que la famine désolerait le pays d'Israël pendant trois ans, ou que la peste exercerait ses ravages sur ses états pendant trois jours. Il ajouta que Dieu lui laissait la liberté de choisir l'un de ces trois fléaux. David se soumit au troisième qui pouvait l'atteindre comme le dernier de ses sujets; et la contagion, dans l'espace de trois jours, enleva soixante-dix mille personnes. Le roi s'hu-

Dénombrement du peuple d'Israël.

Peste de trois jours.

* Même année, 2981.

milié devant le Seigneur, lui offrit des sacrifices et l'apaisa *.

La vieillesse de David et le désir de lui succéder excitèrent l'ambition d'un de ses fils. Adonias flatta le peuple, donna un festin aux princes et aux grands, et voulut se déclarer roi. Mais David, informé de cette entreprise par Nathan et par Bethsabée, désigna Salomon son fils pour son successeur, et le fit sacrer par le grand-prêtre **. Il lui recommanda de suivre les commandemens et les lois de Dieu, et lui conseilla de punir Joab qui avait tué Abner, Absalon et Amasa, et dont il avait jusque-là épargné la vie en faveur de ses anciens services. Il lui désigna enfin d'autres personnes dont la conduite méritait un châtiment, et plusieurs que leur fidélité rendait dignes de récompense. Sacre de Salomon.

David s'endormit avec ses pères, et fut enterré à Jérusalem à l'âge de soixante-dix ans ***, après avoir régné sept années sur Juda seulement, et trente-trois sur tout Israël. Mort de David.

Saül avait été le fondateur de la monarchie d'Israël; mais David fut le plus grand des rois de ce pays. Soldat intrépide, habile général, sage administrateur, monarque imposant et magnifique, prophète respecté, poëte éloquent, il se montra courageux dans le malheur, modeste dans la prospérité. Les étrangers redoutaient ses armes, ses sujets adoraient sa douceur, ses ennemis mêmes admiraient sa clémence. Une passion lui fit com-

* An du monde 2988. — Avant Jésus-Christ 1016.

** An du monde 2989.—Avant Jésus-Christ 1015.

*** Même année.

mettre des crimes qui furent expiés par un long repentir. Il avait subjugué tous les peuples ennemis du sien; il devint tranquille possesseur de tout le pays qui s'étend du Liban jusqu'aux frontières d'Égypte, et de la mer jusqu'au désert de l'Arabie. Par quarante ans de victoires, il assura quarante années de paix à son fils. Les livres sacrés ont fait de son règne un règne miraculeux; mais, sans tous ces prodiges, sa vie serait encore une vie héroïque.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Avénement de Salomon. — Sévérité de son règne. — Prospérité du royaume. — Apparition du Seigneur à Salomon. — Jugement de Salomon. — Construction du temple de Jérusalem. — Translation de l'arche sainte. — Construction du palais de Salomon. — Égarement de Salomon. — Sa punition. — Révolte de Jéroboam. — Mort de Salomon.

SALOMON.

Avénement de Salomon

SALOMON prit possession du royaume de David, et, pour assurer sa tranquillité, il suivit les conseils de son père. Il commença son règne par des actes de sévérité. La conjuration d'Adonias, qui avait voulu se faire roi avec le secours du grand-prêtre Abiathar et de Joab, général de l'armée, fut le motif et l'excuse de ses rigueurs.

Sévérité de son règne.

Le sacre et l'installation de Salomon avaient surpris et troublé Adonias, sans cependant le faire

renoncer à ses projets. Il conçut l'idée de se donner un droit nouveau à la succession de David, en se mariant avec la jeune Abisag de Sunam, que le roi avait épousée peu de temps avant sa mort. Il employa, pour l'obtenir, le crédit de Bethsabée, lui persuadant que cet hymen le rendrait heureux et tranquille, et lui ferait oublier la perte du trône que son droit d'aînesse aurait dû lui assurer. Bethsabée, touchée par sa prière, et trompée par sa feinte résignation, voulut engager son fils Salomon à lui accorder la main d'Abisag; mais le roi, apercevant le piége qu'on lui tendait, et informé des intrigues des conjurés, ordonna à un de ses officiers de tuer Adonias. Joab, condamné au même sort, voulut en vain se réfugier près de l'autel : il y fut immolé, comme chef véritable de la conspiration. Salomon épargna la vie du grand-prêtre, parce qu'il avait porté l'arche sainte; mais il ne conserva que les honneurs de sa charge, et Sadoc en remplit les fonctions. Séméi, cet Israélite qui avait autrefois maudit David et soulevé le peuple contre lui, éprouva aussi la vengeance de Salomon. Il ne le condamna d'abord qu'à rester dans Jérusalem sans pouvoir en sortir; mais ce rebelle, ayant enfreint sa défense, il ordonna sa mort. Après ces exemples de sévérité qui firent craindre la fermeté d'un roi dont la jeunesse aurait pu difficilement, par d'autres moyens, contenir l'esprit indocile et turbulent des Israélites, ce prince fit de grands présens, et décerna de grandes récompenses à tous ceux qui avaient servi son père avec zèle et fidélité, et

il donna le commandement de son armée à Bonanias, fils de Joïada.

Prospérité du royaume

Le royaume jouissait d'une paix profonde. Tous les peuples voisins d'Israël étaient soumis. Le célèbre Hiram, roi de Tyr, ami de David, conserva les mêmes sentimens pour son fils. Le trésor public se remplissait des richesses conquises sur les nations vaincues, et son opulence grossissait encore par le commerce considérable que les flottes israélites faisaient dans la mer Méditerranée, dans la mer Rouge, sur les côtes de l'Inde et de l'Afrique. La puissance de Salomon lui attirait déjà une telle considération que Pharaon, roi d'Égypte, lui accorda sa fille en mariage, en lui donnant pour dot la ville de Gazer *. Salomon rassembla tout le peuple, pour offrir au Seigneur sur les hauts lieux, près de Gabaon, un sacrifice solennel, suivant l'usage antique. Ce fut là que Dieu lui apparut une nuit, et lui permit de lui demander tout ce qu'il voudrait, promettant d'exaucer son vœu. Le jeune roi ne désira point une longue vie, un pouvoir absolu, de grandes conquêtes, d'immenses richesses; il demanda la sagesse. Le Seigneur la lui accorda; et, en récompense d'un vœu qui en prouvait déjà tant, il lui promit tous les biens qu'il n'avait pas demandés; mais en même temps il lui annonça que, s'il devenait infidèle, il éprouverait les plus grands malheurs.

Apparition du Seigneur à Salomon.

Jugement de Salomon

Salomon, revenu dans sa capitale, ne tarda pas à manifester la sagesse dont il venait d'être doué.

* An du monde 2991.—Avant Jésus-Christ 1013.

Deux femmes de mauvaise vie se présentèrent dans son palais. L'une d'elles dit : « Nous habitons » toutes deux dans le même appartement, et nous » avions deux enfans, âgés tous deux de trois » jours. Cette femme que vous voyez, seigneur, » ayant étouffé son enfant dans son lit, s'est le- » vée doucement, et est venue le porter à la place » du mien qu'elle m'a enlevé. A mon réveil, je » n'ai trouvé au lieu de mon fils qu'un cadavre, et » j'ai bien reconnu que ce n'était pas mon enfant. » J'en demande justice ; ordonnez, de grace, que » mon fils me soit rendu. » L'autre femme soutint alors que cette dénonciation était une imposture, que c'était son accusatrice qui avait fait mourir son propre enfant, et qui voulait lui ravir le sien. Cette affaire, s'étant passée sans témoins, paraissait si obscure, qu'on croyait impossible de découvrir la vérité. Le roi commanda qu'on lui apportât un sabre, et l'enfant que ces deux femmes se disputaient ; ensuite il ordonna à l'un des ses officiers de couper l'enfant en deux, et d'en donner une moitié à chaque femme. Dès que le glaive fut levé, une d'elles se précipita aux pieds de Salomon, le conjurant d'épargner la vie de cet enfant, et de le donner plutôt à sa rivale ; l'autre femme, au contraire, applaudissait à l'équité de l'arrêt porté contre cette innocente victime. Alors le roi dit : « L'enfant ne mourra pas ; la nature a parlé. Il » appartient à celle qui s'est opposée à sa mort *. » De vives et universelles acclamations exprimèrent

* Même année.

l'admiration du peuple et son étonnement d'avoir un jeune roi si sage et si pénétrant.

Le brave et victorieux David avait eu toutes les peines de la royauté, et n'en laissait à Salomon que le pouvoir, les honneurs et les plaisirs. Les bases de la félicité publique paraissaient alors si solides que, pendant quarante ans, on n'entendit parler dans Israël ni de guerre, ni de sédition, ni de disette, ni d'indigence; et Salomon put consacrer paisiblement tout son règne à l'embellissement des villes, à l'accroissement du commerce, à l'encouragement des arts. Sa première et sa principale occupation fut la construction de ce temple magnifique qui devait renfermer l'arche sainte. David en avait donné tous les plans, réglé la distribution, et préparé les matériaux.

Construction du temple de Jérusalem.

Salomon acheva cet ouvrage en sept ans. Il y employa cent cinquante mille ouvriers. Les travaux furent dirigés par un fameux architecte que le roi de Tyr avait envoyé à Salomon, et qui s'appelait Hiram comme son prince *.

L'ivoire de l'Inde, les cèdres du Liban, les marbres de Paros et l'or d'Ophir ornèrent et enrichirent ce célèbre monument qui fut regardé comme une des merveilles du monde. Tous les Israélites s'empressèrent de fournir l'argent et les bras nécessaires à sa construction; et des rois puissans contribuèrent à augmenter sa richesse par des présens magnifiques.

Translation de l'arche sainte dans le temple.

Le moment de la dédicace de ce temple arrivé, le roi ordonna aux anciens d'Israël, aux

* An du monde 3000. — Avant Jésus-Christ 1004.

princes des tribus, aux chefs des familles, de se rendre tous à Jérusalem. Ainsi le cortège qui accompagnait l'arche lorsqu'elle descendit de la montagne de Sion était immense. On la conduisit dans le temple au son des instrumens, auxquels répondaient les chœurs des Israélites*. Chaque fois que l'arche s'arrêtait, on immolait des victimes. On arriva enfin à la porte du temple. Le bruit des trompettes, l'harmonie des instrumens, le chant des psaumes et les sacrifices recommencèrent. Le grand-prêtre et les lévites, ayant placé l'arche dans le sanctuaire, se disposaient à en sortir, lorsque Dieu tout-à-coup signala sa présence par un prodige. Une nuée brillante sortit du tabernacle, se répandit dans toutes les parties du temple, et, après avoir causé un moment d'effroi, excita dans tous les cœurs autant d'admiration que de reconnaissance. Salomon dans cet instant monta sur une tribune, rappela au peuple les promesses et les bienfaits du Seigneur, et se prosterna, en lui adressant les vœux des Israélites et les siens. Les sacrifices recommencèrent, et, par un nouveau prodige, on vit un feu sacré descendre du ciel et consumer les victimes.

Les fêtes durèrent sept jours, et l'assemblée du peuple vingt-trois. Le roi ordonna qu'on fournirait aux dépens de son trésor les victimes qui devaient être immolées dans ces jours suivant la loi de Moïse, comme celles qu'on devait offrir dans les grandes fêtes de l'année. Le peuple se sépara, admirant la générosité du roi et bénissant sa sagesse.

* An du monde 3001. — Avant Jésus-Christ 1003.

Quelque temps après, Dieu apparut à Salomon, » et lui dit : « J'ai accepté la demeure que vous » m'avez bâtie à Jérusalem. Si, dans ma colère » contre mon peuple, je lui envoie quelques fléaux » pour punir ses fautes, je pardonnerai à ceux » qui seront animés d'un sincère repentir, et qui » viendront m'invoquer dans mon temple. Pour » vous que j'ai fait roi, si vous êtes fidèle, la » couronne ne sortira pas de votre maison; mais, » si vous violez mes lois, si vous et mon peuple » adorez des idoles, j'enleverai à Israël la terre qu'il » possède, j'exposerai les Juifs rebelles à la risée » de toutes les nations, ils deviendront la fable » de l'univers; mon temple même sera renversé, » détruit et pillé, et les nations apprendront par » là mes bienfaits pour mon peuple, son ingrati- » tude et mes vengeances. »

Construction du palais de Salomon.

Après avoir achevé le temple, Salomon bâtit auprès, pour lui-même, un palais magnifique. David en avait construit un sur la montagne de Sion, qu'il appelait sa ville. Salomon ajouta à ces édifices une maison pour la reine, qui communiquait aux deux palais, et qu'on nomma la maison du Liban. Ces bâtimens étaient d'une richesse immense : l'or, l'argent et les pierres précieuses y éclataient de toutes parts. Le trône de Salomon, composé d'ivoire, enrichi d'or, et sur les marches duquel on voyait des lions du même métal, était placé dans une immense galerie. Là ce prince rendait la justice à ses sujets; on regardait ses arrêts comme des oracles. Salomon, savant en astronomie, en histoire naturelle, était sur-tout célèbre

comme moraliste. Ses proverbes et ses paraboles sont encore admirés de nos jours. Sa poésie égalait celle de David; et, de toutes les parties du monde, on accourait pour contempler sa magnificence et pour consulter sa sagesse. Une princesse célèbre dans ce temps, la reine de Saba, vint elle-même rendre hommage à la puissance et aux lumières de Salomon *. Quelques autres pensent que ce fut elle qui, éclairée par ce voyage, porta le culte du vrai Dieu dans l'Abyssinie.

Égaremens de Salomon

Pendant plusieurs années, Salomon avait employé ses immenses richesses à la construction du temple, aux fortifications de Jérusalem, à l'embellissement des villes, enfin à tous les travaux qui pouvaient être utiles au peuple. Mais qui peut résister long-temps au double poison du pouvoir et de l'opulence? Son orgueil effaça bientôt sa vertu; et il commença par surpasser en magnificence toutes les cours de l'Orient. Il entretenait dans ses écuries douze mille chevaux de main, et quarante mille pour ses chariots. On était obligé de lui fournir tous les jours, pour la nourriture de sa maison, des troupeaux entiers, et une quantité immense de poissons, de gibier et de volailles. Il avait créé beaucoup de grandes charges, et comblé de richesses une multitude d'officiers qui faisaient le service dans son palais. La corruption ne tarda pas à suivre le luxe. Bientôt il crut convenable à sa magnificence d'avoir un grand nombre d'épouses et de maîtresses; il en porta le nombre jusqu'à mille, dont sept cents avaient le nom de

* An du monde 3013. — Avant Jésus-Christ 991.

reines, et trois cents celui de concubines. Au mépris des ordres que le Seigneur avait donnés à Moïse, Salomon s'attacha des femmes moabites, ammonites, iduméennes, sidoniennes, héréennes. L'amour que lui inspirèrent les idolâtres égara sa raison et corrompit son cœur *; et le roi qui le premier bâtit un temple au vrai Dieu, finit par brûler un sacrilége encens au pied des autels d'Astarté, de Moloch et de Chamos.

Chacune des femmes de Salomon adorait son Dieu, et Salomon adorait les dieux de toutes ses femmes. Le Seigneur, irrité de sa désobéissance, résolut de le punir; et ce châtiment, qui s'étendit sur ses successeurs et sur ses sujets, divisa d'abord la monarchie, et finit par la ruiner entièrement.

Sa punition

Le roi, plongé dans l'ivresse des voluptés, fut réveillé tout-à-coup par la voix de Dieu, qui lui rappela ses promesses, ses menaces, et lui dit : « Vous avez rompu l'alliance que j'avais faite avec » vous; vous avez déshonoré mon nom et scandalisé mon peuple. Je diviserai vos états, j'en » ferai tomber la plus grande partie dans les mains » de vos sujets; vos désordres mériteraient que je » vous rendisse témoin de cette vengeance; mais, » en mémoire de David, je la suspends jusqu'à » votre mort. Votre fils paiera vos iniquités; mais » il ne perdra pas totalement le trône. Je lui laisserai une tribu et la ville de Jérusalem. Ce sera » désormais le seul partage de la maison de David. »

* An du monde 3023. — Avant Jésus-Christ 981.

Le repentir de Salomon n'est pas aussi connu que ses fautes. Il mourut bientôt ; mais, avant de terminer sa carrière, la révolte d'Adad, prince des Iduméens, qui souleva la Syrie, et la rendit indépendante, sous les ordres de Rason, et en fit chasser les Israélites, dut annoncer à ce malheureux roi que les arrêts du ciel ne tarderaient pas à s'exécuter. Un autre événement lui montra la foudre prête à tomber. La tribu d'Éphraïm était depuis long-temps mécontente, parce que Salomon avait forcé plusieurs de ses habitans à venir s'établir à Jérusalem pour peupler les nouveaux quartiers qu'il venait de bâtir. Un homme puissant de cette tribu, nommé Jéroboam, que le roi avait chargé de l'administration des finances des trois tribus, profita de la disposition des esprits de ses compatriotes pour préparer une révolution. Il y fut sur-tout déterminé par le prophète Ahias qui le rencontra près de Jérusalem. Ce prophète déchira son manteau en douze parties, et lui dit : « Prenez-en dix pour vous ; car » voici ce que prononce le Seigneur : Je diviserai le royaume de Salomon ; je vous donnerai dix tribus pour votre part ; une seule » s'attachera à lui ; c'est ainsi que je punirai son » idolâtrie. »

Révolte de Jéroboam.

Le superbe Israélite, enflammé par cet oracle, se rendit dans sa tribu, et se mit à la tête des mécontens, qui adressèrent au roi des remontrances menaçantes. Salomon, accablé par les nouvelles qui lui annonçaient la ruine de sa maison, mourut à l'âge de soixante-quatre ans, peu de temps après

Mort de Salomon.

la révolte et la fuite de Jéroboam. On l'enterra dans la ville de David *.

Ce monarque célèbre, dont on admire encore la sagesse, et dont on blâmera éternellement la folie, donna aux hommes des préceptes qu'ils ont sans cesse répétés, et des exemples qu'ils n'ont que trop suivis. Son élévation et sa chute, sa grandeur et son humiliation, offrent aux rois les leçons les plus utiles qu'on puisse trouver dans l'histoire des peuples. Sa vie leur démontre à la fois la puissance, la gloire que donnent la science et la vertu, et les mépris et les malheurs qui accablent l'homme dégradé par les passions. Salomon dans sa jeunesse était sage, juste et pieux : il fut adoré par ses sujets, redouté par ses ennemis, et considéré par tous les rois de l'Orient comme leur maître et leur modèle. Dans sa vieillesse, enivré par le pouvoir, corrompu par la richesse, énervé par les plaisirs, égaré par l'idolâtrie, il vit ses voisins quitter son alliance, les nations vaincues secouer son joug ; la patience de son peuple s'épuisa, ses sujets se révoltèrent, son trône s'ébranla ; enfin, pour dernier malheur, il laissa en mourant, pour gouverner son royaume, un fils perverti par ses exemples, et plus capable de précipiter la ruine d'Israël que d'en retarder la chute.

* An du monde 3329.—Avant Jésus-Christ 975.

CHAPITRE DIXIÈME.

Avénement de Roboam. — Révolte de dix tribus. — Avénement de Jéroboam. — Son Idolâtrie. — Sa punition. — Égarement de Roboam. — Prise de Jérusalem par Sézac. — Mort de Roboam. — Règne d'Abias. — Prophétie d'Abias. — Victoire d'Abias sur Jéroboam.

ROBOAM, ROI DE JUDA. JÉROBOAM, ROI D'ISRAEL.

Roboam, fils de Salomon et de Naama, monta sur le trône, âgé de quarante-un ans *. Dès que son père eut terminé sa vie, il fut reconnu sans contestations, et proclamé roi par la tribu de Juda, dans laquelle on avait fondu depuis long-temps celle de Benjamin; mais les autres tribus que dirigeait Éphraïm, la plus puissante et la plus séditieuse de toutes, prétendaient ne s'être soumises que conditionnellement à la famille de David. Elles craignaient sa préférence pour Juda où il était né; au moindre mécontentement, elles étaient toujours disposées à la révolte. Salomon les avait accablées d'impôts pour embellir Jérusalem et pour payer son luxe et ses maîtresses. Elles se rassemblèrent à Sichem, résolurent de ne reconnaître Roboam qu'après avoir obtenu de lui des garanties pour leurs droits et pour leur liberté. Leurs députés portèrent au roi leurs plaintes, et

Avénement de Roboam.

Révolte de dix tribus.

* Même année.

le supplièrent d'adoucir leur sort. Les anciens ministres de Salomon conseillèrent au nouveau roi de dissimuler son mécontentement, et d'assurer d'abord son autorité, en cédant momentanément aux demandes de ses sujets; mais ce prince, nourri dans l'orgueil du trône, n'écouta que les avis inconsidérés des jeunes et présomptueux courtisans qui l'entouraient. Il répondit aux dix tribus qu'il saurait les contenir dans le devoir, qu'il leur apprendrait à ne plus vouloir lui dicter des lois, et qu'il punirait leur audace en doublant les charges qui leur avaient été imposées par son père; enfin, il poussa l'imprudence et la dureté au point de leur dire; « C'est avec des verges que mon père » vous châtiait comme des enfans; moi, je vous » ferai battre comme des esclaves. » A ces paroles, la révolte éclata, et les tribus lui répondirent : « Vous n'êtes pas encore notre roi, jamais vous » ne le serez. La tribu de Juda et celle de Benja- » min peuvent continuer à vous prendre pour » maître; mais nous, nous voulons un roi qui » nous gouverne en père : nous le choisirons hors » de la famille de David. Régnez à Jérusalem; » nous retournons à Sichem et dans nos tentes » pour délibérer sur l'établissement de notre mo- » narchie. »

Roboam sentit trop tard les fautes qu'il avait commises. Il voulut négocier, et chargea Adhiram, un de ses officiers, d'adoucir le peuple par des promesses; mais il n'était plus temps. Ce que les rois accordent volontairement à leurs sujets excite leur amour, comme preuve de bonté; ce

qu'ils sont forcés de leur céder ne prouve que leur faiblesse et n'inspire que le mépris.

Dès qu'Adhiram parut, les Israélites se jetèrent en tumulte sur lui et le lapidèrent. Après une telle violence, il n'y avait plus d'accommodement à tenter. Roboam, effrayé, perdit tout espoir; il quitta le lieu de l'assemblée, et monta précipitamment sur son char pour retourner à Jérusalem.

Cette révolution, ouvrage d'un moment, fut consolidée par la haine qui l'avait causée; et la division des deux royaumes dura jusqu'à leur ruine entière.

Avénement de Jéroboam.

Les dix tribus, assemblées à Sichem, s'occupèrent du choix d'un prince. Jéroboam, de la tribu d'Éphraïm, autrefois persécuté par Salomon, arrivait alors d'Égypte. Sa puissante tribu entraînait la plus grande partie des suffrages; les autres s'y réunirent. Il fut élu presque unanimement roi d'Israël. Ainsi s'accomplit la prédiction d'Ahias; et, de sujet fugitif, Jéroboam devint tout-à-coup égal à son maître, et plus puissant que lui *.

Le roi de Juda excita le peuple, qui lui était resté fidèle, à prendre sa défense. Il rassembla cent quatre-vingt mille hommes, et marcha contre son rival; mais Séméhias, prophète envoyé de Dieu, s'avança à la tête du camp, et parla ainsi à toute l'armée, en présence du roi : « Voici » ce qu'a dit le Seigneur à la maison de Juda, à » celle de Benjamin et à leurs princes : Vous n'i- » rez pas combattre vos frères, les enfans d'Israël;

* An du monde 3030. — Avant Jésus-Christ 974.

» que cette grande armée se sépare ; retournez
» dans vos foyers, et apprenez tous que c'est
» moi, souverain arbitre des royaumes, qui ai
» disposé de celui d'Israël en faveur de Jéro-
» boam. »

Ces paroles pathétiques changèrent l'esprit du peuple et des troupes. Le roi lui-même se résigna aux ordres de Dieu. Tous revinrent à Jérusalem ; et Jéroboam, qui se hâtait de fortifier la montagne d'Éphraïm, et de rassembler les moyens nécessaires contre une si puissante attaque, n'eut plus à s'occuper que de la consolidation de son trône et de l'administration paisible de son peuple.

Son idolâtrie

Jéroboam devait son trône à la Providence ; mais la crainte de perdre ses états le rendit bientôt infidèle à sa religion ; et une fausse politique l'emporta sur la piété. Il craignit que le temple de Dieu qui était à Jérusalem, les solennités des fêtes, le respect pour l'arche et la coutume n'attirassent ses sujets dans la capitale du royaume de Juda. Il voulut rompre ce dernier lien qui existait entre les deux nations ; il crut que l'opposition entre les cultes affermirait la séparation des peuples. Il fit donc faire deux veaux d'or ; il plaça l'un à Béthel et l'autre à Dan, priva du sacerdoce et de ses priviléges les enfans d'Aaron et de la tribu de Lévi, créa des prêtres de son choix, et persuada au peuple d'adorer les idoles, avec une facilité qu'explique suffisamment l'inconstance des Israélites, qui jadis dans le désert, et sous les yeux de Moïse, avaient adoré le veau d'or.

Au moment où ce prince offrait son premier sacrifice aux faux dieux, il parut un prophète qui s'écria : « Autel, autel, voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra dans la maison de David un fils » nommé Josias. Ce prince immolera sur toi les » prêtres successeurs de ceux qui te chargent aujourd'hui d'un encens profane. Pour preuve de la » vérité de ces paroles, cet autel va se briser à vos » yeux. » Le roi, furieux de cette audace, étendait la main en ordonnant d'arrêter ce téméraire; mais sa main se sécha dans l'instant, l'autel s'écroula, et couvrit la terre de ses débris et de la cendre des holocaustes. Sa punition

Jéroboam, puni et perclus, parut se repentir, demanda et obtint du prophète sa guérison, et n'en retomba pas moins dans son idolâtrie.

Le prophète lui-même, qui avait porté les ordres de Dieu, enfreignant la défense de prendre aucune nourriture avant la fin de sa mission, reçut la mort pour châtiment, et fut étranglé par un lion *.

Les lévites qui habitaient les états de Jéroboam abandonnèrent ce prince impie, et se rallièrent auprès de l'arche, à Jérusalem.

Comme le roi d'Israël persécutait tous ceux qui tenaient au culte du vrai Dieu, un si grand nombre d'Israélites vinrent s'établir dans le royaume de Juda, qu'on vit sa population s'accroître avec une inconcevable rapidité. En peu de temps Roboam fit bâtir plus de quinze villes, et se trouva en état d'entretenir une nombreuse armée.

* Même année, 3030.

Égarement de Roboam.

La richesse et la force de son peuple pouvaient lui faire oublier ses premiers malheurs; mais il s'en attira de nouveaux en imitant la corruption de son père, son luxe, sa débauche, et même son idolâtrie. Séduit par ses femmes, et sur-tout par la reine Maacha, il dressa des autels aux idoles, en présence de l'arche sainte.

Sézac, roi d'Égypte, fut l'instrument des vengeances de Dieu. A la tête d'une forte armée, il se précipita sur le royaume de Juda que Roboam ne sut pas défendre. Le roi d'Égypte arriva bientôt aux portes de Jérusalem. Le prophète Séméhias annonça au roi Roboam que Dieu l'abandonnait; mais, touché de sa soumission, il fléchit le Seigneur qui promit d'avoir encore pitié de lui, et sans consommer sa ruine, de le soumettre seulement pour un temps au roi d'Égypte.

Prise de Jérusalem par Sézac.

Sézac entra vainqueur à Jérusalem. Il ne permit à ses soldats ni meurtres ni violences; il respecta le temple de Dieu et tout ce qui était destiné aux sacrifices; mais il s'empara du trésor de Salomon, des fameux boucliers d'or que ce monarque avait fait faire; et, chargé de ces richesses, il laissa le trône à Roboam, et retourna triomphant dans son empire.

Le roi de Juda, frappé par cette terrible leçon, parut converti; mais, au bout de quelques années, il retomba dans ses égaremens. Peu d'événemens marquèrent la fin de son règne qui dura en tout dix-sept ans. Les guerres presque continuelles que se firent Juda et Israël pendant ce temps n'eurent d'autre résultat que la souffrance des deux peuples.

Roboam mourut à cinquante-huit ans, et fut enterré à Jérusalem *. Il n'avait ni la gloire ni les talens de son père, et il n'hérita que de ses vices, de ses faiblesses et de ses malheurs.

Mort de Roboam.

On a vu déjà, par l'élévation de Salomon, que le trône était héréditaire dans la famille, mais non dans la ligne aînée, et que les rois se réservaient le droit de se choisir un successeur parmi leurs enfans.

Le choix de Roboam tomba sur Abias, fils de Maacha, celui de tous ses fils qu'indépendamment de son amour pour sa mère il jugeait le plus digne du trône. Sa prédilection était méritée. Abias montra toujours autant de courage que de prudence, et l'estime du peuple justifia le choix du roi **.

Règne d'Abias.

Abias signala le commencement de son règne par une victoire complète sur Jéroboam. Ce début promettait une vie glorieuse; mais la mort en interrompit le cours. Il ne régna que trois ans, et, dans ce peu d'années, il aurait pu servir de modèle à ses successeurs, s'il avait su résister totalement à l'exemple de son père, et s'il ne s'était laissé entraîner aussi aux erreurs de l'idolâtrie.

Jéroboam chérissait particulièrement un de ses fils, qui se nommait aussi Abias. Ce jeune prince, âgé de seize ans, tomba dangereusement malade. Le roi, tremblant de le perdre, et n'osant, à cause de son idolâtrie, faire venir le prophète Ahias, chargea la reine sa femme de le consulter sans se

Prophétie d'Ahias.

* An du monde 3046. — Avant Jésus-Christ 958.

** Même année.

faire connaître. Cette malheureuse mère courut à Silo, déguisée; mais elle trouva le prophète qui l'attendait à sa porte, et qui lui dit, sans lui laisser le temps de parler: « Entrez, femme de Jéroboam.
» Pourquoi vous cacher? moi, je ne vous dissimulerai rien. Voici ce que dit le Seigneur; rapportez fidèlement ces paroles à votre époux: Je vous ai tiré de la foule pour vous établir roi d'Israël; je ferai tomber sur votre maison les fléaux de ma colère; je n'épargnerai aucun homme de cette famille impie; j'exterminerai depuis les vieillards jusqu'aux enfans à la mamelle; je purgerai Israël du sang de Jéroboam. Ceux de cette maison qui mourront dans la ville seront mangés par les chiens, et ceux qui périront dans la campagne seront la pâture des oiseaux du ciel. Retournez maintenant, épouse de Jéroboam, dans votre palais; et, pour preuve de la vérité de mes prédictions, apprenez que votre fils mourra au moment où vous mettrez le pied dans Sichem. »

Victoire d'Abias sur Jéroboam.

Tout ce qu'avait dit le prophète s'accomplit. Jéroboam, quoiqu'accablé de douleur, s'opiniâtra dans son égarement, et brava le courroux céleste. Ce fut alors qu'Abias, roi de Juda, vint l'attaquer. Jéroboam, à la tête de huit cent mille hommes, marcha au-devant de lui. Les deux rivaux se rencontrèrent aux environs de Semeron, dans la tribu d'Éphraïm.

L'armée d'Israël était deux fois plus nombreuse que celle de Juda. Abias, s'étant avancé entre les deux camps, reprocha à Jéroboam son infidélité

et ses blasphèmes, et lui déclara, pour animer son peuple et pour effrayer ses ennemis, qu'il venait combattre Israël par les ordres et sous la protection du vrai Dieu. Jéroboam, fier de sa force, méprisa ces paroles et commença le combat. Bientôt Juda fut enveloppé; sa perte semblait inévitable; mais le Seigneur se mit du côté du plus faible. Le roi Abias et ses officiers jettent de grands cris, et implorent le secours du ciel; les prêtres font retentir leurs trompettes. Le Très-Haut répand la terreur dans l'ame des Israélites; ils fuient au lieu de combattre. On en tua cinq cent mille avant la fin du jour, et Abias s'empara des importantes places de Sézanne, Éphron et Béthel, avec leur territoire.

Jéroboam, vaincu, ne fut ni découragé ni converti. Il recueillit les débris de son armée, et fortifia les villes qui lui restaient. Abias, amolli par la victoire et séduit par l'amour, lui laissa le temps de respirer. Le roi Jéroboam était devenu vieux; il régnait depuis vingt ans, lorsqu'Aza succéda, dans Jérusalem, à Abias son père. Jéroboam voulut aussi assurer le trône à son fils Nadab, et prévenir les troubles d'une élection; il l'associa donc à la couronne, et le fit reconnaître par les dix tribus pour seul et légitime héritier du trône. Il mourut un an après, dévoré de chagrins et de remords, laissant au monde une mémoire honteuse et un exemple funeste *.

* An du monde 3051. — Avant Jésus-Christ 953.

CHAPITRE ONZIÈME.

Règne glorieux d'Aza. — Sa victoire sur les Éthiopiens. — Sa victoire sur les Israélites. — Sa mort. — Règne de Nadab. — Règne de Baasa.—Règnes successifs d'Éla, de Zambri et d'Amri. — Construction de Samarie.

AZA, ROI DE JUDA. NADAB, BAASA, ÉLA, ZAMBRI ET AMRI, ROIS D'ISRAEL.

Règne glorieux d'Aza

Le règne d'Aza fut long et glorieux. On vit briller en lui les vertus de Salomon sans aucune de ses faiblesses. Ce pieux monarque fit rechercher et renverser toutes les idoles qui étaient dans ses états; il n'épargna pas celle qu'adorait sa mère Maacha. Il ne vit en elle que la grande prêtresse d'un faux dieu; et, par son ordre, on détruisit l'autel où elle sacrifiait. Le temple de Jérusalem se remplit de nouveau de zélés adorateurs et de riches présens. Le règne d'Aza fut celui de la justice et des lois. Il encouragea l'activité, bannit la mollesse, compléta son armée, y rétablit la discipline, entoura Jérusalem d'épaisses murailles et de tours, et ses frontières furent couvertes par une grande quantité de places fortes.

Sa victoire sur les Éthiopiens.

Zara, roi d'Éthiopie, sortit du désert avec une armée nombreuse. Le roi de Juda l'attaqua dans la vallée de Séphora. Sa confiance en Dieu l'empê-

cha d'être effrayé de la multitude de ses ennemis. Le ciel exauça ses prières; l'épouvante se répandit parmi les Éthiopiens qui prirent la fuite. Aza les poursuivit jusqu'à Gérare, et les extermina. L'Écriture dit que Zara comptait un million d'hommes armés, et qu'aucun d'eux ne put échapper à la mort.

Aza, loin d'être enorgueilli par cette victoire, ne songea qu'à prouver sa reconnaissance à celui qui la lui avait donnée. Il rassembla tous les Juifs, dont la population s'augmentait sans cesse par une multitude d'Israélites des tribus de Manassès, d'Éphraïm et de Siméon, qu'attiraient la sainteté de l'arche et les vertus du roi de Juda.

Le roi fit de grands sacrifices, et renouvela l'alliance avec le Seigneur; mais, en confirmant ses lois contre l'idolâtrie, il eut quelques égards pour une ancienne coutume des Juifs, et leur permit de continuer de sacrifier sur les hauts lieux, quoique l'usage en eût dû cesser depuis la construction du temple de Salomon. Le prophète Azarias vint dans ce temps trouver le roi de la part du Seigneur. Il lui annonça que les bénédictions de Dieu s'étendraient sur Juda tant que le peuple serait fidèle comme son roi; mais il lui prédit que ses successeurs retomberaient dans l'idolâtrie, et que les Juifs seraient punis de leur égarement par une longue dispersion, pendant laquelle ils n'auraient ni princes, ni temples, ni pontifes.

Tant qu'Aza occupa le trône, il fut continuellement en guerre avec Baasa, roi d'Israël, dont tous les efforts contre Juda échouèrent. Le roi

Sa victoire sur les Israélites.

d'Israël, après de longues et vaines tentatives, réussit enfin à s'emparer de Rama, près de Bethléem et de Jérusalem ; et, comme cette ville était sur une hauteur, à la tête d'un défilé étroit, il se hâta de la fortifier, dans le dessein de priver Juda de toute communication et de tout commerce avec les pays voisins. Aza, effrayé de ce projet, envoya de riches présens à Benadad, roi de Syrie, pour lui faire rompre l'alliance qu'il avait contractée avec celui d'Israël. Le roi de Syrie se rendit au vœu d'Aza, et joignit ses troupes aux siennes. Les Israélites, battus, perdirent les villes d'Ahion, de Dan et d'Abelmaïm. Rama fut abandonnée, et le roi de Juda employa les matériaux qui devaient la bâtir à fortifier Gabaa et Maspha. Le prophète Ananie vint alors reprocher au roi Aza d'avoir sollicité l'alliance des Syriens, et de s'être ainsi défié de la protection de Dieu qui seul avait suffi pour lui faire vaincre les Éthiopiens. Le roi punit la hardiesse du prophète, et l'en-
Sa mort. voya en prison. Peu de temps après, il tomba malade, étant dans la trente-neuvième année de son règne ; et l'Écriture rapporte qu'il mourut, pour s'être plus confié aux médecins qu'au Seigneur *.

Tandis que Juda jouissait de la tranquillité sous la puissance d'un roi vertueux qui fit quarante ans son bonheur et sa gloire, Israël était le théâtre de tous les désordres et de toutes les scènes sanglantes que produisent toujours l'injustice, la faiblesse et

* An du monde 3090. — Avant Jésus-Christ 914.

l'aveuglement. Nadab, aussi impie que son père Jéroboam, n'eut aucun de ses talens, et n'hérita que de ses vices. Il ne pouvait gouverner ses sujets, et voulait conquérir ses voisins. Au moment où il assiégeait Gébéthon, ville des Philistins, Baasa, Israélite de la maison d'Issachar, se mit à la tête d'une conjuration et le tua *. Monté sur le trône, il fit périr toute la race de Jéroboam, et vérifia ainsi la prédiction du prophète Ahias.

Règne de Nadab.

Règne de Baasa.

C'était ce même Baasa, dont le roi de Juda battit l'armée, comme nous venons de le dire. Son règne, qui dura vingt-quatre ans, fut celui de l'injustice, de la débauche et de l'idolâtrie. Le prophète Jéhu lui annonça les vengeances du Seigneur, et lui prédit que sa maison serait détruite comme celle de Jéroboam. Le roi fit périr le prophète, et mourut lui-même peu de temps après.

Éla, son fils, lui succéda; aucun événement remarquable ne signala ce nouveau règne qui ne dura que deux ans. Zambri, l'un de ses généraux, l'assassina au moment où il se livrait à la débauche, et toutes les personnes de sa famille furent égorgées, ainsi que l'avait annoncé Jéhu.

Règnes successifs d'Éla, de Zambri et d'Amri.

Zambri ne régna que sept jours. Amri, qui commandait l'armée d'Israël, marcha contre lui, et vint assiéger Terza, où il s'était renfermé. Zambri, voyant que la ville allait être prise, mit le feu au palais, et expira dans les flammes.

Deux concurrens se disputèrent alors le trône d'Israël. Thebna était le rival d'Amri: mais son

* An du monde 3077. — Avant Jésus-Christ 927.

parti fut vaincu ; il périt, et laissa Amri seul possesseur du trône. Celui-ci fit bâtir Samarie sur une montagne qu'il avait achetée *. Ses combats furent sans gloire, ses lois sans justice, ses passions sans frein. Il ne différa de ses prédécesseurs qu'en surpassant leurs crimes. Après douze ans de règne, il mourut à Samarie ; son fils Achab lui succéda.

Construction de Samarie.

* An du monde 3092. — Avant Jésus-Christ 912.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Règne d'Achab. — Prophétie et fuite d'Élie. — Colère de Jézabel contre les prophètes. — Retour et défi d'Élie. — Sacres d'Azaël, de Jéhu et d'Élisée. — Victoire d'Achab sur les Syriens. — Crime d'Achab envers Naboth. — Prophétie d'Élie à Achab. — Bataille entre Achab et les Syriens. — Mort d'Achab. — Règne d'Ochozias, fils d'Achab. — Règne glorieux de Josaphat. — Règne de son fils Joram. — Sa mort. — Règne d'Ochozias, fils de Joram. — Règne d'Athalie. — Joas sauvé par Josabeth. — Ascension d'Élie. — Miracle du prophète Élisée. — Conjuration de Jéhu contre Joram. — Mort de Jézabel. — Massacre horrible ordonné par Jéhu.

ACHAB, OCHOZIAS, JORAM, ROIS D'ISRAEL. JOSAPHAT, JORAM, OCHOZIAS, ROIS DE JUDA.

Règne d'Achab.

ACHAB, monté sur le trône d'Israël, épousa Jézabel, fille d'Éthbaal, roi des Sidoniens, qui l'entraîna dans toutes sortes de crimes. Il construisit

dans Samarie un temple pour Baal qu'il adora. Pendant son règne, Hiel, riche Israélite, voulut rebâtir Jéricho; ses deux fils moururent en posant ses fondemens, comme Josué l'avait prédit.

Le Seigneur, irrité de l'impiété d'Achab, lui envoya le prophète Élie pour lui annoncer une longue sécheresse qui ne cesserait qu'à la voix du prophète. Achab voulut le punir; Élie s'enfuit et se cacha près du torrent de Caritz. Des corbeaux lui apportaient la nourriture dont il avait besoin. Tout le pays d'Israël fut affligé par une grande sécheresse qui produisit la famine. Élie se retira chez une pauvre veuve à Sarepta. Elle ne possédait qu'un pot de farine et un vase d'huile; mais, tant qu'Élie demeura chez elle, le pot se remplit toujours de farine, et le vase d'huile ne s'épuisa pas. Le fils de la pauvre veuve mourut; Élie se coucha sur l'enfant, invoqua le Seigneur, et le ressuscita. Prophétie et fuite d'Élie.

Achab, vaincu par la plaie qui frappait son peuple, fit chercher par-tout le prophète Élie; mais la reine Jézabel, plus irritée que repentante, ordonna de tuer tous les prophètes de Dieu. Élie, bravant sa colère, vint trouver le roi, lui dit d'assembler le peuple, et défia les prophètes de Jézabel de prouver la divinité de Baal. Ce défi fut accepté. On tua deux bœufs; les quatre cent cinquante prophètes de Baal placèrent un de ces bœufs sur des morceaux de bois devant leur autel, mais sans mettre du feu dessous. Élie en fit de même pour l'autre bœuf, au pied d'un autel fait de douze pierres, qu'il avait élevé au Seigneur. Colère de Jézabel contre les prophètes. Retour et défi d'Élie.

Les prêtres de Baal adressèrent en vain des prières à leur idole; Baal resta sourd et muet. Élie invoqua le Seigneur : le feu du ciel tomba sur l'holocauste et le consuma. Le peuple, convaincu par ce miracle, suivit les ordres d'Élie, et massacra tous les prophètes de Baal. Élie invoqua Dieu de nouveau; la pluie tomba du ciel, et la disette cessa.

Jézabel, furieuse de la mort de ses prophètes, voulut faire périr Élie qui se sauva dans le désert, et se cacha quarante jours au fond d'une caverne de la montagne d'Horeb *.

Sacre d'Azaël, de Jéhu et d'Élisée.

Dieu lui ordonna d'en sortir pour aller à Damas, afin d'y sacrer Azaël comme roi de Syrie, Jéhu comme roi d'Israël, et le laboureur Élisée pour le remplacer lui-même comme prophète.

Élie exécuta ces commandemens. Après avoir sacré les deux rois, il trouva Élisée qui labourait ses champs, et le couvrit de son manteau. Élisée alors quitta sa famille, ses biens, ses troupeaux, et suivit Élie.

Victoire d'Achab sur les Syriens.

Benadad, roi de Syrie, vint avec une nombreuse armée fondre sur Israël. Achab, n'ayant pu le fléchir par sa soumission, se mit sur la défensive, et, d'après l'avis d'un prophète du Seigneur, ne fit commencer l'attaque que par ses domestiques et par ceux des princes d'Israël. La terreur s'empara des Syriens qui prirent la fuite. Achab les poursuivit, et il en périt un grand nombre.

Ils revinrent bientôt après avec des forces plus

* An du monde 3097. — Avant Jésus-Christ 907.

considérables, occupant toutes les plaines, et évitant toutes les montagnes dont ils croyaient que le Seigneur était exclusivement le Dieu; mais le Très-Haut, pour prouver qu'il était aussi le Dieu des vallées, leur fit perdre une grande bataille où Achab leur tua cent mille hommes.

Après cette victoire, le roi d'Israël s'allia avec le roi de Syrie, au mépris des ordres de Dieu. Un dernier crime mit le comble à ses iniquités. Il voulait acheter une vigne qui se trouvait auprès de son palais. Naboth, qui en était le propriétaire, la lui avait refusée. Jézabel le railla de sa faiblesse, séduisit de faux témoins qui accusèrent Naboth de blasphèmes et de propos séditieux; Naboth fut condamné et lapidé. Achab s'empara de sa vigne. Le prophète Élie vint le trouver, et lui annonça de la part du Seigneur que toute sa famille serait exterminée *, et que le corps de Jézabel serait mangé par les chiens, comme celui de Naboth.

Crime d'Achab envers Naboth.

Prophétie d'Elie à Achab.

Quelque temps après, Achab, voulant reprendre sur les Syriens la ville de Ramoth, s'allia avec Josaphat, roi de Juda. Les deux rois marchèrent contre Benadad. Avant de combattre, ils voulurent consulter le prophète Michée, qui leur dit que les Syriens seraient vaincus, mais que le roi Achab périrait dans le combat. Michée fut envoyé en prison pour y attendre l'effet de sa prophétie. Bientôt la bataille se donna. Achab se déguisa; Josaphat était couvert de ses armes et revêtu de ses ornemens royaux : ce qui attira d'abord sur

Bataille entre Achab et les Syriens.

* An du monde 3107. — Avant Jésus-Christ 897.

celui-ci tous les efforts des Syriens. Mais il arriva qu'un homme ayant tendu son arc et tiré une flèche au hasard, elle atteignit le roi d'Israël, et lui perça la poitrine. Josaphat poursuivit les ennemis. Achab mourut après vingt-deux ans de règne. Ochozias, son fils, régna en sa place *.

Mort d'Achab.

Règne d'Ochozias, fils d'Achab

Règne glorieux de Josaphat.

Le règne de Josaphat, roi de Juda, fut rempli de vertus, mais presque vide d'événemens. Ce prince suivit les lois de Dieu, fit fleurir la justice, protégea le commerce, conserva la paix avec ses voisins, et rendit son peuple heureux. On ne vit sa tranquillité troublée que par une invasion des Ammonites et des Moabites. Il tailla leurs troupes en pièces, et rentra en triomphe à Jérusalem avec un immense butin. La perte d'une flotte qu'il envoyait à Ophir fut le seul malheur qu'il éprouva. Après avoir régné vingt-six ans, il laissa le sceptre à son fils Joram.

Règne de son fils Joram.

Josaphat, en couronnant son fils aîné, laissait à ses autres fils des apanages et des pensions. Joram, loin de suivre ses intentions, attaqua ses frères, et les fit tous passer au fil de l'épée. Il avait épousé Athalie, fille d'Achab. Cette femme le pervertit; il devint idolâtre comme elle, et la plus grande partie de son peuple partagea son égarement.

Les Iduméens, révoltés, furent d'abord battus, et finirent par secouer son joug. Le prophète Élie lui écrivit alors : « Vous n'avez pas suivi les exem-» ples d'Aza et de Josaphat. Vous avez imité les » rois d'Israël. Vous avez rendu Juda idolâtre.

* An du monde 3108. — Avant Jésus-Christ 896.

» Vous avez forniqué. Vous avez massacré vos » frères. Dieu va frapper votre famille ; et vous-» même vous serez attaqué d'une maladie incu-» rable qui dévorera vos entrailles. »

Bientôt la prédiction s'accomplit. Les Philistins et les Arabes pénétrèrent dans le royaume, pillèrent le palais du roi, emmenèrent ses enfans et ses femmes, et ne lui laissèrent que le plus jeune de ses fils. Une affreuse maladie le couvrit d'ulcères. Après huit ans de règne et deux ans de souffrances, il mourut. Le peuple ne rendit aucun honneur à sa mémoire; on ne l'enferma point dans le sépulcre des rois. Ochozias, le dernier de ses fils, lui succéda.

Mort de Joram.

Ochozias suivit les conseils de sa mère Athalie et les funestes exemples de son père; l'idolâtrie continua à régner dans Juda. S'étant allié avec le roi d'Israël, ils marchèrent contre les Syriens. Joram, roi des dix tribus, fut blessé dans une bataille; Ochozias l'accompagna dans sa capitale, pour le soigner pendant sa maladie. Sur ces entrefaites, Jéhu attaqua Israël, extermina la maison d'Achab *. Ochozias, ses fils, ses neveux, se virent enveloppés dans sa ruine.

Règne d'Ochozias, fils de Joram.

Athalie, apprenant la mort de son fils Ochozias, et la destruction de la famille d'Achab, fit tuer tout ce qui restait de la maison royale de Joram, fils de Josaphat, et s'empara du trône.

Règne d'Athalie.

Un enfant, Joas, fils d'Ochozias, échappa seul à ce massacre. Josabeth, femme du grand-prêtre Joïada, le déroba au poignard d'Athalie, et le

Joas sauvé par Josabeth.

* An du monde 3120. — Avant Jésus-Christ 884.

porta dans le temple de Dieu, où les prêtres le cachèrent durant les six années du règne d'Athalie.

Il est nécessaire actuellement de parler de ce qui s'était passé dans Israël depuis la mort d'Achab. Ochozias, son fils, étant tombé par une fenêtre de son palais, à Samarie *, consulta vainement Beelsébuth, dieu d'Accaron, pour connaître sa destinée. Élie, le prophète, lui adressa de vifs reproches, et lui prédit une mort prochaine. Le roi, furieux, envoya un capitaine et cinquante soldats pour le tuer; mais, à la voix du prophète, le feu du ciel les consuma. Ochozias mourut; et comme il n'avait pas d'enfans, il fut remplacé par son frère qui se nommait Joram, comme le fils de Josaphat de Juda.

Dans ce temps, Élie et Élisée venaient de Galgala. Élie frappa les eaux du Jourdain avec son manteau; les eaux se divisèrent, et les deux prophètes passèrent le fleuve à pied sec. Élie dit ensuite à Élisée : « Demandez-moi ce que vous voudrez, afin que je l'obtienne pour vous avant que je vous quitte. » Élisée le pria de l'animer de son double esprit. Ils continuèrent ensuite leur marche. Tout-à-coup un char et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre, et le prophète Élie monta au ciel au milieu d'un tourbillon. Élisée, ayant pris le manteau qu'Élie avait laissé tomber, retourna sur ses pas, frappa avec le manteau les eaux du Jourdain qui se séparèrent encore, et lui laissèrent un libre passage. On reconnut alors que l'esprit d'Élie était en lui. Élisée fit ensuite plu-

Ascension d'Élie.

Miracles du prophète Élisée.

* An du monde 3108. — Avant Jésus-Christ 896.

sieurs miracles; il rendit douces et saines les eaux de Jéricho qui étaient très-corrompues. Une foule d'enfans de Béthel l'insultèrent; il les maudit, et deux ours aussitôt se jetèrent sur ces enfans, et en tuèrent quarante-deux.

Le roi d'Israël, Joram, joignit ses troupes à celles de Josaphat pour marcher contre les Moabites qui furent défaits, ainsi qu'Élisée l'avait annoncé aux deux rois. Élisée, aussi protégé de Dieu que le prophète Élie, ressuscita le fils d'une Sunamite qui l'avait logé, et guérit la lèpre d'un général syrien, nommé Naaman, en le faisant toucher par le roi d'Israël. Élisée fit revenir sur l'eau une cognée de fer qu'un paysan avait laissé tomber dans un fleuve. Il découvrit ensuite au roi d'Israël tous les projets du roi de Syrie. Benadad, irrité, envoya un assassin pour tuer le prophète, mais Élisée, à qui Dieu révéla ce secret, fit arrêter et périr cet assassin. Les Syriens furent ensuite vaincus par les Israélites. Le prophète prédit enfin la mort de Benadad et le règne d'Azaël en Syrie : l'événement vérifia bientôt sa prédiction.

Après la mort de Josaphat et de Joram, rois de Juda, nous avons vu qu'Ochozias était monté sur le trône de Jérusalem, et qu'il fut entraîné dans la ruine d'Israël : il faut dire maintenant avec plus de détails comment cet événement eut lieu. Le prophète Élisée, d'après les ordres du Seigneur, avait sacré Jéhu, et lui avait dit : « Dieu vous » donne le trône d'Israël; vous exterminerez toute » la maison d'Achab; vous vengerez le nom du Sei- » gneur et ses prophètes par la mort de Jézabel. »

Conjuration de Jéhu contre Joram.

Jéhu ayant communiqué cet ordre du Seigneur aux officiers de l'armée, ils entrèrent avec lui dans une conjuration contre Joram. Ce prince, comme nous l'avons dit, ayant été blessé par les Syriens, s'était arrêté à Jezrahel pour se faire panser de ses blessures. Jéhu avec sa troupe vint cerner la ville. Les rois d'Israël et de Juda, Joram et Ochozias, allèrent au-devant de lui pour lui proposer la paix; mais Jéhu banda son arc, et de sa flèche perça le cœur de Joram. Par son ordre, on jeta le corps de ce prince dans le champ de Naboth. Ochozias voulut fuir; mais il fut atteint et massacré. Jéhu entra dans la ville. Jézabel, vêtue superbement et fardée avec art, était à la fenêtre du palais; elle adressa des paroles insultantes à Jéhu qui la fit précipiter du balcon. La tête de cette reine idolâtre se brisa sur la pierre, et les chiens dévorèrent son corps *. Le cruel Jéhu fit ensuite couper la tête aux soixante-dix fils d'Achab, à ses prêtres, à ses partisans, et tua aussi les frères d'Ochozias.

Mort de Joram.

Mort de Jézabel.

Massacre horrible ordonné par Jéhu.

Jéhu, s'étant emparé du trône, ordonna une fête solennelle en l'honneur de Baal. Tous les adorateurs de ce faux dieu y accoururent; et, lorsqu'ils furent rassemblés dans le temple, il les fit massacrer au pied de leur idole qu'il brûla.

* An du monde 3120. — Avant Jésus-Christ 884.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Avénement de Joas. — Mort d'Athalie. — Égaremens de Joas. — Sa mort. — Règne d'Amazias, fils de Joas. — Prise de Jérusalem par Joas. — Mort d'Amazias. — Règne de son fils Osias ou Azarias. — Sa maladie et sa mort. — Règne de Joachas. — Règne de son fils Joas. — Mort du prophète Élisée. — Mort de Joas. — Règne de Jéroboam. — Règne de Zacharie. — Règne de Sellum. — Règne de Manahé. — Règne de Phacéïa. — Règne de Phacée. — Règne d'Oséa. — Règne de Joathan. — Règne d'Achaz. — Règne glorieux d'Ézéchias. — Célébration de la pâque. — Défaite des Assyriens. — Mort d'Ézéchias. — Règne de Manassé.

ATHALIE, JOAS, AMAZIAS OU OSIAS, JOATHAN, ACHAZ, ÉZÉCHIAS, AMMON, ROIS DE JUDA.

JÉHU, JOACHAS, JOAS, JÉROBOAM II, ZACHARIAS, SELLUM, MANAHÉ, PHACÉIA, PHACÉE ET OSÉA, ROIS D'ISRAEL.

Le roi d'Israël avait ainsi détruit dans ses états le culte de Baal; mais on continua d'y adorer les veaux d'or qui étaient à Béthel et à Dan. Cependant le Seigneur, satisfait de la conduite de Jéhu, lui promit que ses enfans seraient assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération : son règne dura vingt-huit ans. La fin en fut troublée d'abord par ses égaremens, et ensuite par les victoires du roi de Syrie, Azaël, qui ravagea tout le royaume. Jéhu mourut à Samarie, et son fils Joachas le remplaça.

Avénement de Joas.

Athalie régnait depuis sept ans sur Juda. Le grand-prêtre Joïada, instruit de la haine que sa tyrannie inspirait au peuple, rassembla des soldats dans le temple, arma les lévites, et proclama le roi Joas *. Athalie, informée de cet événement par le tumulte qu'il excitait dans la ville, courut elle-même au temple, croyant n'avoir à apaiser qu'une émeute. Elle entre, voit le roi assis sur son trône et entouré de prêtres, de grands et de soldats. Elle reconnaît son fils, victime échappée à son poignard. La joie et les cris du peuple lui annoncent son arrêt; elle déchire ses vêtemens, et s'écrie : « Trahison! trahison! » Joïada ordonne qu'on l'entraîne hors du temple; une mort violente termine son règne et ses crimes.

Mort d'Athalie.

Le peuple se précipite dans le temple de Baal, renverse ses autels, brise ses images, massacre le grand-prêtre Mathan sur les débris de son idole; et Joas est porté en triomphe dans son palais. Il avait sept ans lorsque son règne commença. Dirigé par les conseils du grand-prêtre Joïada, il gouverna sagement pendant plusieurs années, il fit exécuter les lois, et Juda jouit d'une profonde paix. Mais cette félicité disparut avec le grand-prêtre, qui mourut âgé de cent trente ans.

Égaremens de Joas.

Joas, livré à ses courtisans, leur prodigua les trésors que la piété du peuple avait amassés dans le dessein de réparer et d'enrichir le temple du Seigneur. La flatterie corrompit son cœur; il quitta le culte de Dieu qui s'opposait à ses passions, et se livra à toutes les débauches que lui

* An du monde 3126. — Avant Jésus-Christ 878.

permettait l'idolâtrie. Le grand-prêtre Zacharie, fils de Joïada, voulant l'arrêter dans ses désordres, Joas oublia qu'il devait la vie et le trône à son père, et le fit périr parce qu'il osait lui présenter la vérité. Son ingratitude fut bientôt punie. Les Syriens entrèrent dans le royaume, massacrèrent les grands, pillèrent Jérusalem, et emportèrent à Damas un riche butin.

Cependant l'armée du roi de Syrie était peu nombreuse. Les forces de Juda, plus considérables, auraient repoussé facilement l'ennemi, si Joas avait su s'en servir. Le peuple, irrité, se souleva contre lui et le tua. Il régna quarante ans. Sa mort.

Amazias, son fils, monta sur le trône *. Il ordonna un dénombrement par lequel on vit que le peuple de Juda pouvait fournir trois cent mille combattans. Amazias remit les lois en vigueur et rétablit la discipline dans l'armée. Les Iduméens lui déclarèrent la guerre; le roi les battit dans la vallée de Salines, et leur fit dix mille prisonniers qu'on massacra. Règne d'Amazias, fils de Joas.

Amazias s'était emparé des idoles des Iduméens. Il quitta le dieu des vainqueurs pour les dieux des vaincus, et méprisa les représentations des prophètes qui lui annonçaient la colère et la vengeance du Seigneur. Enorgueilli par sa victoire, il voulut attaquer Joas qui régnait alors sur Israël. Les deux armées se rencontrèrent à Betzamez; Juda plia devant Israël; Amazias fut fait prisonnier; Joas s'empara de Jérusalem, en abattit les murailles, Prise de Jérusalem par Joas.

* An du monde 3165. — Avant Jésus-Christ 839.

et emporta à Samarie les trésors du temple et du palais.

Mort d'Amazias. Amazias régna encore quelques années à Jérusalem, sans vertus et sans gloire. Une conjuration le fit périr comme son père, et on l'enterra avec ses ancêtres dans la ville de David *.

Règne de son fils Osias ou Azarias. Osias, son fils, avait dix-sept ans lorsqu'il monta sur le trône. L'Écriture le nomme aussi Azarias. Son activité répara les fautes de ses prédécesseurs. Il fut religieux, juste et brave; il s'occupa de l'agriculture, planta des vignes, multiplia les troupeaux, creusa des citernes dans le désert, y plaça des tours, d'où l'on surveillait les courses des Arabes. Il releva les murs de Jérusalem, la mit en état de défense, y rassembla des machines de guerre. Dieu le rendit vainqueur des Philistins et des Ammonites, qu'il assujettit à lui payer des tributs, et la réputation de ses armes s'étendit jusqu'en Égypte. Il entretenait une armée de trois cent sept mille cinq cents hommes; les braves qu'il avait distingués et récompensés montaient à deux mille six cents. Jéhiel, Maazias et Hannanias commandaient ses troupes. A la fin de son règne, il ne fut pas à l'abri de l'ivresse du pouvoir. Il voulut s'emparer des fonctions sacerdotales, et sacrifier lui-même dans le temple. Les prêtres se soulevèrent, le chassèrent de la maison du Seigneur qui le punit et le frappa d'une lèpre qui dura jusqu'au jour de sa mort; on lui interdit même l'entrée de son palais. On l'enferma dans une maison parti-

Sa maladie et sa mort.

* An du monde 3194. — Avant Jésus-Christ 810.

culière *. Joathan son fils prit le gouvernement de ses états; peu de temps après Osias mourut. Comme il était lépreux, on ne l'enterra pas dans le tombeau des rois. Son règne avait duré cinquante-deux ans.

Tandis que tous ces événemens se passaient dans le royaume de Juda, le trône d'Israël avait été occupé par plusieurs rois. Joachas, fils de Jéhu, régna dix-sept ans. Il se livra au culte des idoles; abandonné par le Seigneur, il fut vaincu par Azaël, roi de Syrie, et par Benadad son successeur. Règne de Joachas.

Après plusieurs années d'oppression, Dieu exauça la prière des Israélites, et les délivra de la domination des Syriens. Mais leur perte avait été si considérable, que l'armée se trouva réduite à dix mille hommes de pied, cinquante cavaliers et dix chariots. Joachas, malgré ses malheurs, mourut avec la réputation d'un roi courageux.

Joas, son fils, lui succéda; il hérita de sa vaillance et de son impiété. La défaite d'Amazias, roi de Juda, la prise et le pillage de Jérusalem dont nous avons déjà parlé, furent les événemens les plus importans du règne de Joas. Le prophète Élisée terminait alors sa carrière. Le roi d'Israël vint le voir dans sa dernière maladie, et lui dit en pleurant : « Je perds en vous le char glorieux qui con» duisait Israël. » Élisée lui répondit : « Apportez» moi un arc et des flèches. » Lorsque le prophète les eut dans les mains, il les remit dans celles du Règne de son fils Joas.

* An du monde 3246. — Avant Jésus-Christ 758.

roi, et lui fit tirer une flèche par la fenêtre qui regardait l'Orient; en même temps Élisée prononça ces paroles : « Cette flèche que vous venez de tirer » est la flèche du salut du Seigneur. C'est une flè- » che contre la Syrie; elle vous annonce que vous » serez le vainqueur des Syriens. Frappez à pré- » sent la terre avec vos flèches. » Le roi frappa trois fois, et s'arrêta. L'homme de Dieu, irrité, lui dit : « Si vous aviez frappé la terre six ou sept fois, » vous auriez exterminé entièrement le roi de » Syrie; mais il est décidé à présent que vous ne » le battrez que trois fois. »

Mort du prophète Élisée.

Élisée mourut *. Quelque temps après sa mort, des voleurs jetèrent dans son sépulcre un homme qu'ils avaient tué. Le corps de cet homme ayant touché les os du prophète, il ressuscita.

Mort de Joas.

La prédiction d'Élisée s'accomplit bientôt. Joas battit les Syriens et leur reprit toutes les villes dont ils s'étaient emparés. Après avoir régné seize ans, il mourut à Samarie.

Règne de Jéroboam.

Jéroboam, son fils, prit le sceptre, la cinquième année du règne d'Amazias, roi de Juda. Il laissa subsister le culte des veaux d'or; mais Dieu, qui ne voulait pas la ruine d'Israël, protégea le courage de Jéroboam. Il remporta de grandes et nombreuses victoires, reconquit Damas et Émath. Il régna quarante-un ans,

Règne de Zacharie.

et laissa le trône à son fils Zacharie. Celui-ci ne garda le sceptre que pendant six mois : il ne sut ni respecter Dieu ni contenir ses sujets.

Règne de Sellum.

L'un d'eux, nommé *Sellum*, conspira contre lui, le tua et régna à sa place : ce qui vérifia la prédiction

* An du monde 3126. — Avant Jésus-Christ 878.

faite à Jéhu, dont les enfans ne devaient garder le trône d'Israël que jusqu'à la quatrième génération. Sellum jouit un mois de son crime, et fut tué à Samarie par Manahé, qui gouverna dix ans les Israélites. Manahé, impie et cruel, fit égorger tous les habitans de Thapsa, qui avaient refusé de lui ouvrir leurs portes. Phul, roi des Assyriens, reçut de Manahé mille talens d'argent pour l'affermir sur son trône. Ainsi Israël fut accablé d'impôts, et le peuple taxé pour payer l'étranger qui l'enchaînait sous le pouvoir d'un tyran. Manahé s'endormit avec ses pères, et laissa le trône à son fils Phacéïa, dans la cinquième année du règne d'Azarias, roi de Juda. Règne de Manahé.

Phacéïa régna deux ans sans gloire et sans religion. Phacée, général de ses troupes, le tua, usurpa le trône, et gouverna les Israélites pendant vingt ans *. Ce fut pendant son règne que Theglatphalazar, roi des Assyriens, s'empara de la Galilée et de tout le pays de Nephtali, et transporta la plus grande partie des Israélites en Assyrie. Règne de Phacéïa. Règne de Phacée.

Oséa profita du mécontentement du peuple contre Phacée, le tua et s'empara de son sceptre usurpé. Oséa ne régna que neuf ans, dans le même temps où Achaz gouvernait Juda. Son règne devint la honte et la ruine d'Israël. Livré à l'idolâtrie, et incapable de défendre son trône, il se soumit à Salmanazar, roi des Assyriens, et se rendit son tributaire. Mais Salmanazar, ayant appris qu'Oséa, aussi perfide que lâche, armait secrètement pour s'affranchir du tribut, marcha Règne d'Oséa.

* An du monde 3265. — Avant Jésus-Christ 739.

contre lui, l'enferma dans Samarie, et s'empara de cette ville après un siége de trois ans. Maître de tout le royaume, il transféra le reste des Israélites au pays des Assyriens, et leur assigna pour demeures deux villes dans la Médie, Hala et Abor, près du fleuve de Gozan. Il fit ensuite venir des habitans de Babylone pour peupler le royaume d'Israël, et occuper Samarie et les autres villes.

Telle fut, dit l'Écriture, la punition des tribus d'Israël qui, depuis le règne de Jéroboam; s'étaient séparées de la maison de David. Elles violèrent les commandemens de Dieu, méprisèrent les remontrances de ses prophètes, coururent après les vanités et le mensonge, adorèrent des veaux d'airain et d'autres idoles, et se livrèrent à toutes sortes de désordres et d'impiétés jusqu'au moment où le Seigneur rejeta enfin Israël de devant sa face, comme il l'avait prédit par tous les prophètes, et l'exila en Assyrie, où les dix tribus restèrent en captivité.

Règne de Joathan.

Revenons à l'histoire de Juda. Joathan avait vingt-cinq ans lorsqu'il succéda à son père Osias; il gouverna seize ans dans Jérusalem. Héritier des vertus de son père, juste et pieux, ce fut lui qui bâtit la grande porte du temple, et construisit plusieurs forteresses dans le royaume. Les Ammonites l'attaquèrent; il les battit et leur fit payer de fortes contributions. Son règne fut heureux et glorieux. Il mourut à Jérusalem. Achaz, son fils, lui succéda à l'âge de vingt-cinq ans *. Infidèle au

Règne d'Achas.

* An du monde 3261. — Avant Jésus-Christ 743.

Seigneur, il imita la superstition des nations étrangères, sacrifia sur les hauts lieux, adora les statues de Baal. Dieu favorisa les armes du roi de Syrie qui le défit, pilla ses états et emporta un grand butin à Damas. Phacée, roi d'Israël, profita de ses malheurs, l'attaqua, et lui tua cent vingt mille hommes. Les Israélites emmenèrent prisonniers à Samarie deux cent mille habitans de Juda, et tuèrent Maazias, fils d'Achaz, ainsi que deux grands officiers de sa maison.

Un prophète du Seigneur, nommé Obed, sortit de Samarie, alla au-devant de l'armée israélite *, et lui reprocha son inhumanité contre ses frères de Juda; il lui défendit de prolonger leur captivité et de les faire entrer dans Samarie. Les Israélites, touchés par ses reproches, renvoyèrent à Jérusalem les prisonniers, après leur avoir donné les vêtemens et les secours dont ils avaient besoin.

Dans le même temps, Achaz fut attaqué par les Arabes et par les Philistins qui ravagèrent ses états. Il implora en vain le secours du roi d'Assyrie. Ce monarque reçut ses présens, méprisa son alliance, pilla son royaume, et ne consentit à se retirer qu'après avoir épuisé ses trésors.

Tous ces malheurs accablèrent le roi de Juda, dit l'Écriture, parce que le Seigneur voulut l'humilier pour avoir méprisé sa loi.

Tous ces châtimens, au lieu de porter Achaz au repentir, augmentèrent sa superstition; et il ajouta à ses idoles toutes celles qu'adoraient les

* An du monde 3263. — Avant Jésus-Christ 741.

ennemis qui l'avaient vaincu. Après avoir régné seize ans il mourut, et le peuple ne le trouva pas digne d'être enfermé dans les tombeaux de ses pères.

Règne glorieux d'Ézéchias.

Ézéchias, son fils, monta sur le trône *. Son premier soin fut de rétablir le culte du Seigneur. Il rassembla les lévites, leur ordonna de purifier le temple, et y fit ensuite un sacrifice solennel, auquel il invita tous les habitans d'Israël et de Juda, en les suppliant de ne point endurcir leurs cœurs, à l'exemple de leurs pères, et de revenir au vrai Dieu, dont ils avaient si souvent éprouvé les bienfaits et la vengeance.

Célébration de la pâque.

Un grand concours de peuple, d'après ses ordres, s'assembla à Jérusalem; et pendant sept jours on y célébra la pâque avec une grande solennité. Cette fête fut même continuée sept autres jours, d'après la demande du peuple qui, se répandant ensuite dans tout le pays, brisa les idoles, abattit les bois profanes, ruina les hauts lieux, et renversa les autels des dieux étrangers.

Défaite des Assyriens.

Peu de temps après, Sennachérib, roi d'Assyrie, fit une grande irruption en Judée **. Ézéchias se prépara avec sagesse et courage à le repousser. Il répara les forteresses, rassembla des troupes, forma des magasins, ordonna de boucher les puits et les fontaines pour priver d'eau les ennemis, et encouragea le peuple par son activité et son exemple.

Sennachérib essaya de diviser les Juifs, de les effrayer et de les ramener au culte des idoles, en

* An du monde 3277. — Avant Jésus-Christ 727.

** An du monde 3291. — Avant Jésus-Christ 713.

leur rappelant le peu de secours qu'ils avaient reçu de leur Dieu contre les dieux d'Assyrie. Ézéchias, et le prophète Isaïe qui l'accompagnait, opposèrent leurs prières à ses blasphêmes. Bientôt, dit l'Écriture, le Seigneur envoya un ange qui tua tout ce qu'il y avait d'hommes forts et portant les armes dans l'armée des Assyriens, et le chef même qui la commandait; de sorte que Sennachérib retourna ignominieusement à Babylone, où il fut assassiné par ses enfans dans le temple de ses faux dieux.

Cette victoire rétablit la tranquillité dans Juda, et répandit même dans les pays voisins une telle crainte du Seigneur, que plusieurs princes étrangers envoyèrent des victimes au temple de Jérusalem et des présens au roi Ézéchias.

Ce prince éprouva un peu d'orgueil pour tant de prospérités; il montrait avec complaisance ses trésors aux ambassadeurs étrangers. Isaïe lui reprocha cette vanité, et lui annonça qu'un jour toutes ses richesses seraient portées à Babylone, et que ses propres enfans y vivraient dans l'esclavage. Le roi s'humilia; Dieu promit que sa vengeance ne commencerait qu'après son règne.

Ézéchias, attaqué d'une maladie mortelle *, invoqua le Seigneur. Le prophète Isaïe, en lui annonçant sa guérison, lui prouva, par un signe miraculeux, qu'il ne la devait qu'au Très-Haut. Le roi dit à Isaïe de reculer l'ombre du soleil de dix degrés; ce qui fut fait à l'instant, ainsi que le rapportent les livres saints.

* An du monde 3294. — Avant Jésus-Christ 710.

Après avoir illustré son règne par ses triomphes, Ézéchias fit le bonheur de ses sujets par ses économies et par sa sagesse. De nouvelles villes furent bâties; la population des anciennes augmenta; de nombreux magasins mirent le peuple à l'abri de toute disette; le trésor s'enrichit des épargnes du prince et des tributs de l'étranger, et le roi termina pieusement sa vie glorieuse. Il avait régné vingt-neuf ans à Jérusalem. On le mit dans un tombeau plus élevé que celui des rois ses prédécesseurs. Tous les habitans de Juda célébrèrent ses funérailles, et payèrent à sa mémoire un juste tribut de larmes et de regrets.

Mort d'Ézéchias.

Règne de Manassé

Manassé, âgé de douze ans, succéda à son père Ézéchias; son règne dura cinquante-cinq ans. Il détruisit tout ce qu'avait fait son prédécesseur, et rétablit tout ce qu'il avait détruit. Par-tout on dressa des autels aux idoles, par-tout on dédaigna la voix de Dieu. Manassé prodigua des richesses à ses flatteurs, et fit couler le sang innocent. Isaïe, respectable par sa vieillesse et sa sainteté, paya de sa tête le courage de dire la vérité à un tyran. Aussi inhabile à combattre qu'à régner, il fut battu par les Assyriens et emmené captif à Babylone.

Ses yeux s'ouvrirent dans la prison; et lorsque le vainqueur lui permit de revenir dans ses états, il employa tous ses soins à rétablir le vrai culte et l'observation des lois divines. Il consacra la dernière moitié de sa vie à réparer les fautes de la première. On l'enterra à Jérusalem dans son jardin. Il fut remplacé par son fils Ammon * qui com-

* An du monde 3361. — Avant Jésus-Christ 643.

mit les mêmes crimes que lui sans imiter son repentir. Ses serviteurs conspirèrent contre lui, et le tuèrent. Le peuple punit ses assassins, et fit monter sur le trône Josias son fils.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Règne de Josias. — Découverte d'un livre de Moïse. — Défaite et mort de Josias. — Lamentations de Jérémie. — Règne et déposition de Joachas. — Règne de Joachim. — Règne de son fils. — Règne de Sédécias. — Invasion de Nabuchodonosor. — Désastre et massacre dans Jérusalem.

JOSIAS, JOACHAS, JOACHIM, SÉDÉCIAS, ROIS DE JUDA.

Josias, âgé de huit ans, employa ses premières années à étudier la religion et la loi *. Dès qu'il eut atteint l'âge de vingt ans, il fit détruire et brûler les idoles, et donna ordre à Saphan, son secrétaire, et à Maachas, gouverneur de la ville, de réparer le temple du Seigneur, et d'y mettre les soins les plus diligens et la plus grande magnificence. Tous les habitans du pays, et ce qui restait d'Israélites, contribuèrent aux frais de cet ouvrage. Règne de Josias

En transportant d'un lieu à un autre le trésor qui était dans le temple, le grand-pontife Helcias découvrit un livre de la loi de Dieu écrit par Moïse, il le donna à Saphan qui le remit au roi. Josias, après l'avoir lu, déchira ses vêtemens, et Découverte d'un livre de Moïse.

* An du monde 3363. — Avant Jésus-Christ 641.

ordonna des prières publiques, avertissant le peuple que les prédictions trouvées dans le livre menaçaient Juda et Israël des prochaines vengeances de la colère divine, pour les punir de n'avoir pas accompli ce qui était écrit. Olda, prophétesse, vint alors déclarer au nom du Seigneur que sa fureur ne s'apaiserait point, que toutes les malédictions écrites dans le livre s'accompliraient; mais que le roi, ayant trouvé grace devant Dieu par sa piété, ne verrait point, pendant sa vie, les maux qui devaient tomber sur cette ville et sur ses habitans. Josias fit lire devant le peuple le livre de Moïse, fit célébrer solennellement la pâque, et tout le peuple chercha par des prières et par des sacrifices à expier ses crimes et à fléchir le Seigneur. Jamais, dit la Bible, il n'y eut de fête semblable dans Israël, depuis le prophète Samuël.

Défaite et mort de Josias.

Tout le règne de Josias fut consacré à la vertu et à la piété. Dans la trente-unième année de ce règne, Néchao, roi d'Égypte, s'avançait sur l'Euphrate. Josias voulut s'opposer à sa marche, et lui livra bataille dans les champs de Mageddo *. Il fut vaincu, blessé et transporté à Jérusalem, où il mourut. Tout le peuple le pleura, et particulièrement le prophète Jérémie, dont les lamentations éloquentes se chantaient encore long-temps après la captivité. Joachas, fils de Josias, prit d'abord possession du trône; mais le roi d'Égypte, poursuivant ses avantages, s'empara en trois mois de la Judée, entra dans Jérusalem, soumit le pays à

Lamentations de Jérémie.

Règne et déposition de Joachas, fils de Josias.

* An du monde 3394. — Avant Jésus-Christ 610.

lui payer cent talens en argent et en or, déposa le roi, qu'il emmena en Égypte, et donna le sceptre à Éliachim, frère de Joachas, qu'il appela Joachim.

Celui-ci régna onze ans, et gouverna sans sagesse et sans piété : il fut vaincu par Nabuchodonosor, roi de Chaldée, qui l'emmena chargé de chaînes à Babylone *.

Règne de Joachim

Joachim, son fils, le remplaça, commit les mêmes fautes et éprouva le même sort. Nabuchodonosor le fit aussi prisonnier, emporta les trésors de Jérusalem, et mit sur le trône Sédécias, oncle de Joachim.

Règne de son fils.

Sédécias ne profita pas de ces fatales leçons : les onze années de son règne furent signalées par toutes sortes de désordres et d'égaremens. Les princes, les grands, les prêtres mêmes, profanèrent la maison du Seigneur et se livrèrent à toutes les abominations des gentils. L'armée était sans discipline, les finances sans ordre, les lois sans vigueur; on méprisait les avertissemens des prophètes; enfin Sédécias, sans prudence comme sans force, se révolta contre Nabuchodonosor, auquel il avait juré fidélité. Le roi des Chaldéens s'empara de nouveau du royaume de Juda **. Il livra Jérusalem au pillage, il fit égorger les vieillards, les femmes et les enfans jusque dans le sanctuaire; toutes les richesses des Hébreux furent transportées à Babylone. Sédécias vit massacrer devant lui ses deux enfans : on lui arracha les yeux; et, chargé de chaînes, on le traîna en Assyrie. Le peu d'Israé-

Règne de Sédécias

Invasion de Nabuchodonosor.

Désastre et massacre dans Jérusalem.

* An du monde 3398. — Avant Jésus-Christ 606.

** An du monde 3405. — Avant Jésus-Christ 599.

lites qui échappèrent à la mort furent condamnés à l'exil et à l'esclavage : on mit le feu au temple du Seigneur *; on ruina les murs et les tours de Jérusalem; on y détruisit tout ce qu'il y avait d'utile et de précieux. Ainsi s'accomplit la parole divine, prononcée par la bouche de Jérémie : « La » terre célébrera ces jours du sabbat; car, dit l'É» criture, la terre fut dans un sabbat continuel » tout le temps de sa désolation, jusqu'à ce que » les soixante-dix ans fussent accomplis; » et la captivité des Juifs dura jusqu'au règne de Cyrus.

* An du monde 3417. — Avant Jésus-Christ 587.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Captivité des Juifs sous Godolias. — Mort de Godolias tué par Ismaël. — Reconstruction du temple de Jérusalem par un édit de Cyrus. — Gouvernement de Zorobabel. — Arrivée d'Esdras à Jérusalem. — Lecture publique du livre de la loi. — Délivrance des Juifs.

GODOLIAS, ZOROBABEL, ESDRAS.

Captivité des Juifs sous le commandement de Godolias

NABUCHODONOSOR n'avait laissé en Judée que les plus pauvres des Hébreux, et en nombre seulement nécessaire pour que les terres ne fussent pas sans culture. Il chargea un Juif, nommé Godolias, du commandement du pays. Quelques Israélites, qui habitaient au-delà du Jourdain, vinrent le rejoindre à Maspha avec tous leurs serviteurs; mais ils n'osaient y rester, craignant la mort ou

la captivité. Godolias leur assura par serment que, s'ils servaient fidèlement les Chaldéens, ils pourraient vivre en paix dans le pays. En effet, ils y demeurèrent sept mois tranquilles. Mais l'indocilité des Hébreux n'était pas corrigée par tant de malheurs : ils ne surent pas, dans l'excès même de leur infortune, conserver l'union qui seule pouvait sauver leurs débris. Ismaël, de la race royale, devint jaloux de Godolias. Il arma ses serviteurs contre lui, le tua, et massacra les Chaldéens qui le défendaient. Quand leur fureur fut satisfaite, la frayeur les saisit. Redoutant la vengeance de Nabuchodonosor, ils sortirent tous de la Judée avec leurs officiers et tout ce qui restait du peuple, et s'en allèrent en Égypte.

Mort de Godolias tué par Ismaël.

Les enfans d'Israël et de Juda vécurent trente-sept ans dispersés dans les états du roi de Babylone, exposés à tous les mauvais traitemens et à tous les outrages que leur attiraient la haine et le mépris de Nabuchodonosor. Mais, après la mort de ce prince, leurs malheurs commencèrent à s'adoucir ; et Vilmérodac, la première année de son règne, tira de prison le roi Joachim, le logea dans son palais, l'admit à sa table, lui assigna des revenus, et le traita avec plus d'honneurs que les autres rois étrangers qui venaient à sa cour *.

Enfin Cyrus régna. Ce grand monarque éleva son ame jusqu'à l'idée du vrai Dieu. Il voulut protéger le seul peuple qui l'adorait, et ordonna qu'on rebâtît son temple à Jérusalem **. Nous allons

Reconstruction du temple de Jérusalem par un édit de Cyrus.

* An du monde 3442.— Avant Jésus-Christ 562.

** An du monde 3468. — Avant Jésus-Christ 536.

faire connaître son édit tel que l'Écriture le rapporte : « Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse : Le » Seigneur, le Dieu du ciel m'a donné tous les » royaumes de la terre et m'a commandé de lui » bâtir une maison dans la ville de Jérusalem, » qui est en Judée. Qui d'entre vous est de son » peuple ? que son Dieu soit avec lui, qu'il aille » à Jérusalem qui est en Judée, et qu'il rebâtisse » la maison du Seigneur, le Dieu d'Israël. Ce Dieu, » qui est à Jérusalem, est le vrai Dieu. Et que tous » les autres, en quelque lieu qu'ils habitent, les » assistent du lieu où ils sont, soit en argent et » en or, soit de tous les autres biens et de leurs » bestiaux, outre ce qu'ils offriront volontairement » pour le temple de Dieu qui est à Jérusalem. »

Conformément à cet édit, les chefs des familles de Juda et de Benjamin et les lévites se préparèrent à retourner à Jérusalem. Ils recueillirent les dons des Hébreux, et Cyrus leur remit tous les vases que Nabuchodonosor avait emportés ; Sassabar, prince de Juda, les reçut en compte, et en fut dépositaire.

Gouvernement de Zorobabel.

Ils revinrent donc en Judée, sous la conduite de Zorobabel, au nombre de quarante-deux mille trois cent soixante personnes, emmenant avec eux sept mille trois cents serviteurs, sept cent trente-six chevaux, deux cent quarante-cinq mulets, quatre cent trente-cinq chameaux et six mille sept cent vingt ânes.

Zorobabel s'empressa de relever l'autel des holocaustes et de poser les fondemens du temple. Ce travail excitait la joie des jeunes Hébreux,

tandis que les anciens répandaient des larmes à la vue des ruines du temple de Salomon. L'évidence de l'intérêt commun ne frappe jamais l'aveugle esprit de parti; la haine de Samarie contre Jérusalem survivait à leur destruction commune. Les Israélites, jaloux de la résurrection de Juda et du rétablissement du temple, employèrent toutes sortes d'intrigues pour en empêcher la réédification. Pendant le règne de Cyrus, ils ne firent que retarder ses travaux; mais lorsqu'Artaxerce fut sur le trône, ils renouvelèrent contre les Juifs une accusation qu'ils avaient déjà adressée à Cambyse, fils de Cyrus. Ils persuadèrent à ce prince que, s'il laissait rebâtir Jérusalem, ses habitans rebelles ne paieraient plus d'impôts et se rendraient indépendans. Artaxerce, trompé par ces dénonciations, défendit de continuer les travaux commencés. Cette suspension dura jusqu'au règne de Darius. Ce prince, plus éclairé, imita l'exemple de Cyrus; il ordonna d'achever le temple, fournit ce qui était nécessaire à sa construction; de sorte que ce grand ouvrage se termina en quatre années. Darius voulut que la religion fût rétablie comme le temple; il envoya à Jérusalem le prêtre Esdras, descendant d'Aaron, que suivirent un grand nombre de Juifs. A son arrivée, Esdras fit de longs reproches aux habitans de Jérusalem sur les mariages contractés avec des femmes idolâtres. Il rassembla le peuple, lut devant lui le livre de la loi, et lui en fit jurer l'observation. Il ordonna ensuite la célébration de la pâque; enfin il persuada aux Juifs d'expier leurs fautes par

Arrivée d'Esdras à Jérusalem.

Lecture publique du livre de la loi

leur repentir et par le renvoi des femmes idolâtres.

La ville était bâtie, le temple relevé; Zorobabel et Esdras avaient rendu aux lois quelque vigueur, et réglé les mœurs en rétablissant la sainteté du mariage; mais les murailles de Jérusalem avaient été détruites, et la ville restait ouverte et exposée aux attaques des Arabes et de tous ceux qui auraient voulu l'insulter.

Il existait dans ce temps à la cour d'Artaxerce un Juif nommé Néhémias; cet homme occupait la charge d'échanson du roi. Il profita de sa faveur pour veiller aux intérêts de sa patrie: ayant obtenu les ordres qu'il sollicitait, il vint à Jérusalem, releva ses murs, et rétablit ses fortifications *, malgré les efforts des Samaritains qui obligèrent les Juifs à tenir à la fois la truelle et l'épée.

Délivrance des Juifs.

C'est à cette époque que les auteurs sacrés attachent la fin de la captivité, dont le commencement remontait au règne de Joachim. Depuis ce temps-là les Juifs, sans être indépendans, jouirent, sous la protection des rois d'Assyrie, de leurs lois et de leur culte; mais une grande partie d'entre eux resta encore dispersée dans le pays de leur vainqueur.

L'Écriture interrompt ici l'histoire pour raconter la vie pieuse, héroïque, miraculeuse ou prophétique de quelques personnes dont elle a cru l'exemple utile aux progrès de la morale et de la

* An du monde 3550. — Avant Jésus-Christ 454.

religion. Nous allons en retracer en peu de mots les particularités les plus remarquables.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Histoire de Tobie. — Départ de son fils. — Sa rencontre de l'ange Raphaël. — Son mariage avec Sara. — Son retour chez son père. — Mort de son père.

TOBIE.

(An du monde 3286. — Avant Jésus-Christ 718.)

Histoire de Tobie.

Tobie était un Juif de la tribu de Nephtali. Sage dès son enfance, il ne tomba point comme ses compatriotes dans l'idolâtrie, et éleva son fils dans la crainte du Seigneur. Ses vertus ne le mirent pas à l'abri des maux qui fondirent sur Israël. Il fut emmené captif, avec sa femme et son fils, par Salmanazar; mais le roi, par égard pour son mérite, lui donna dix talens en argent, avec la liberté de s'établir dans ses états par-tout où il le voudrait. Tobie, plus occupé du malheur de ses compatriotes que de sa fortune, prêta l'argent qu'il possédait à un Juif nommé Gabélus. Salmanazar mourut; Sennachérib, son successeur, haïssait les Juifs; Tobie les protégeait. Sa charité lui attira le courroux du roi; il fut obligé de se cacher pour éviter la mort. Dépouillé par la persécution, accablé par le poids de la vieillesse, privé de la vue, il tomba dans l'excès du malheur et de la pauvreté, sans perdre son courage fondé sur une

Départ de son fils.

pieuse résignation. Se croyant près de mourir, il découvrit à son fils le prêt qu'il avait fait autrefois à Gabélus, et lui ordonna d'aller dans la ville de Ragès pour recouvrer cette somme. Le jeune Tobie rencontra dans sa route un ange sous la forme d'un voyageur, qui lui proposa de lui servir de guide, en lui disant qu'il connaissait Gabélus. Arrivés tous deux au bord du Tigre, un poisson énorme s'offrit à eux. L'ange le tua, et dit à Tobie de le faire rôtir pour leur servir de nourriture, mais d'en mettre à part le foie, le cœur et le fiel. Tobie suivit l'instruction de son guide. Il arriva quelque temps après chez l'un de ses parens, nommé Raguël, qui l'accueillit avec amitié; mais Tobie, par le conseil de son conducteur, ne voulut point profiter de l'hospitalité qu'il lui offrait, avant d'avoir obtenu de lui sa fille Sara en mariage. Raguël le refusa d'abord, craignant qu'il n'éprouvât le sort des sept maris que Sara avait eus successivement, et qui avaient tous été tués par le démon. Tobie, rassuré par son guide à qui il devait déjà la vie, insista; Sara lui fut accordée. Il brûla le soir dans sa chambre le foie du poisson qu'il avait gardé. Ce conseil de l'ange eut un plein effet; le démon s'enfuit, et Raguël, qui croyait apprendre à tout moment la mort de son nouveau gendre, fut surpris de le trouver plein de joie et de santé.

Sa rencontre de l'ange Raphaël.

Son mariage avec Sara.

Tandis que le jeune Tobie célébrait ses noces, son conducteur se chargea d'aller redemander à Gabélus l'argent prêté, et il revint bientôt rapportant les dix talens. Le jeune Tobie, toujours

sous la conduite de l'ange, quitta son beau-père, et partit avec sa femme pour retourner chez lui. Son retour chez son père.

Le saint homme Tobie, son père, pleurait son absence avec sa mère; accablés tous deux de tristesse et d'infirmités, ils n'espéraient plus le retour de leur enfant et la fin de leurs maux, lorsque le jeune Tobie parut tout-à-coup, et leur rapporta la richesse, le bonheur et la santé. D'après l'avis de son guide, il frotta les yeux de son père avec le fiel du poisson, et le vieillard aussitôt recouvra la vue. Il voulut donner une partie de son argent au sage conducteur de son fils; mais Raphaël se découvrit alors. Ils reconnurent l'envoyé du Seigneur, et rendirent hommage à Dieu qui avait ainsi récompensé leur piété et fait cesser leur infortune.

Tobie termina sa carrière à l'âge de cent deux ans. Avant de mourir il composa un cantique en action de graces, dans lequel il prédit la ruine prochaine de Ninive et la gloire future de Jérusalem. Mort de son père

---

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Conquêtes de Nabuchodonosor.—Commandement d'Holopherne. — Défense des Israélites dans Jérusalem. — Siége de Béthulie. — Dévouement de Judith. — Mort d'Holopherne. — Mort de Judith.

JUDITH.

(An du monde 3348. — Avant Jésus-Christ 656.)

Conquêtes de Nabuchodonosor

Après avoir fini l'histoire de Tobie, l'Écriture raconte ainsi celle de Judith.

Le roi d'Assyrie, que les Juifs appellent Nabuchodonosor, ayant vaincu le roi des Mèdes Arphaxad, et pris sa capitale Ectabane, acquit une grande puissance, et devint redoutable dans tout l'Orient. Son ambition s'accrut avec sa fortune; il envoya des ambassadeurs en Judée, en Syrie, pour ordonner à ces peuples de reconnaître sa domination. Leur refus excita sa colère, et il jura d'en tirer une vengeance éclatante. Holopherne, général de ses troupes, se mit à la tête d'une armée de cent trente-deux mille hommes. Il s'empara de Tarsis, de Méloth, parcourut la Mésopotamie, pilla tout le pays de Damas, de Madian, et fit passer au fil de l'épée ceux qui lui résistaient. Tous les peuples se soumirent enfin pour le désarmer. Les Israélites seuls, malgré leur effroi, voulant sauver Jérusalem, leur temple et leur culte, s'emparèrent des défilés des montagnes, fortifiè-

Commandement d'Holopherne.

rent leur ville, y formèrent des magasins, et, par les ordres du grand-prêtre Éliachim, s'humilièrent devant Dieu, cherchèrent à le fléchir par le jeûne et par la prière, et couvrirent même d'un cilice l'autel du Seigneur. Holopherne, irrité de leur résistance, voulut savoir quels étaient l'origine, les lois, le culte et la force de ce peuple rebelle. Achior, prince des Ammonites, lui dit que les Juifs venaient de la Chaldée, qu'ils avaient abandonné les dieux de ce pays pour en adorer un seul, qu'ils nommaient le *Dieu du ciel*; qu'ils avaient été long-temps esclaves en Égypte; que leur Dieu les avait délivrés de cette servitude; qu'il leur avait soumis tout le pays de Chanaan; que leur population était nombreuse et guerrière; qu'ils étaient vainqueurs tant qu'ils demeuraient fidèles à leur Dieu, et vaincus dès qu'ils péchaient contre lui; qu'ainsi, avant de les attaquer, il fallait s'informer s'ils n'étaient pas coupables de quelque faute, parce que, s'ils n'avaient pas offensé leur Dieu, il prendrait leur défense, et couvrirait les Assyriens de honte aux yeux de toute la terre.

Défense des Israélites dans Jérusalem.

Holopherne, transporté de fureur de ce que le prince ammonite paraissait croire qu'une si petite nation pût braver la puissance du vainqueur de l'Orient, ordonna que ce prince fût envoyé chez les Juifs, dans la ville de Béthulie, en lui jurant qu'il le convaincrait bientôt de la fausseté de ses prédictions, et qu'il périrait sous ses coups avec ces Israélites dont il vantait insolemment la force et la religion.

Siége de Béthulie.

Holopherne fit le siége de Béthulie. Sa nom-

breuse armée entoura la ville, et il s'empara de toutes les fontaines et de l'aquéduc qui lui fournissaient de l'eau. Bientôt les citernes de Béthulie furent à sec, et les habitans réduits à une telle extrémité qu'Osias, qui les commandait, convint avec Holopherne d'une suspension d'armes de cinq jours, au bout desquels il se rendrait s'il ne lui arrivait point de secours.

Dévouement de Judith. Il y avait alors dans Béthulie une femme nommée Judith, estimée généralement par sa vertu, par sa piété, et remarquable par sa beauté. Elle reprocha à ses compatriotes leur peu de confiance en Dieu, et leur déclara qu'inspirée par lui elle méditait un grand projet pour leur délivrance; elle ne leur demanda que de prier pour elle pendant qu'elle s'occuperait de l'exécution de son dessein.

Judith, après avoir invoqué le Seigneur, se revêtit d'habits magnifiques, répandit sur son corps des parfums, ajouta de riches bijoux à sa parure, et sortit de la ville pour se rendre dans le camp des Assyriens, accompagnée d'une seule fille qui portait pour elle un peu d'huile, de vin, de farine et de figues. En arrivant dans le camp ennemi, elle dit aux officiers qui la rencontrèrent qu'elle venait donner au prince Holopherne le moyen de s'emparer de la ville sans perdre un seul homme de son armée. On la conduisit dans la tente du général, au pied duquel elle se prosterna. Holopherne, séduit par ses charmes, trompé par ses paroles, s'enflamma pour elle, et crut tout ce qu'elle lui disait. Judith lui persuada que les Juifs

seraient abandonnés par le Seigneur, parce qu'ils avaient osé se servir, pour leur usage, de l'huile, du vin et du froment consacrés.

Holopherne lui promit la plus grande fortune, le destin le plus heureux. Elle demeura quatre jours dans son camp; il ne put la décider à manger à sa table, mais elle lui promit d'ailleurs de condescendre en tout à ses désirs.

Mort d'Holopherne.

Holopherne s'enivrait d'amour et de joie. Le soir du quatrième jour étant venu, il se coucha accablé de sommeil par l'excès du vin. Judith, seule avec lui dans sa chambre, se tenait au pied du lit, et adressait à Dieu d'ardentes prières. S'armant enfin de tout son courage, elle saisit un sabre attaché à la colonne de son lit, prit Holopherne par les cheveux, lui coupa la tête, l'enferma dans un sac, et sortit du camp avec sa servante.

Les soldats, qui la voyaient passer tous les jours pour aller prier, la laissèrent sortir. Dès qu'elle fut aux portes de la ville, elle appela ceux qui la gardaient, et, montrant la tête d'Holopherne, leur dit : « Dieu a tué cette nuit par ma main l'ennemi » de son peuple, rendez graces au Seigneur qui » vous a délivrés. Suspendez cette tête aux cré» neaux de vos murailles; dès que le soleil sera » levé, sortez de vos murs pour attaquer l'en» nemi; l'aspect de cette tête les épouvantera; ils » fuiront, et le Seigneur vous les livrera pour les » fouler aux pieds. » On suivit le conseil de Judith; sa prédiction s'accomplit; les Israélites taillèrent en pièces les Assyriens et s'emparèrent de toutes leurs richesses.

Mort de Judith.

Judith fut comblée de louanges et de gloire dans Israël. On répète encore le cantique qu'elle composa pour chanter son triomphe. Elle mourut à Béthulie, à l'âge de cent cinq ans; le peuple la pleura pendant sept jours; et le jour de sa victoire a été depuis ce temps compté par les Hébreux au nombre de leurs fêtes.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Magnificence d'Assuérus. — Répudiation de la reine Vasthi. — Mariage d'Assuérus et d'Esther. — Orgueil d'Aman. — Sa vengeance. — Courage d'Esther. — Triomphe de Mardochée. — Mort d'Aman.

ESTHER.

(An du monde 3495. — Avant Jésus-Christ 509.)

Magnificence d'Assuérus.

Une autre femme, aussi célèbre que Judith, illustre encore l'histoire des Juifs. Artaxerce, que l'Écriture nomme Assuérus, régnait en Perse; ses états contenaient cent vingt-sept provinces, et s'étendaient depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie. Suze était la capitale de son empire. La troisième année de son règne, voulant montrer sa grandeur et sa puissance, il rassembla les princes, les grands et les plus braves de ses officiers, et leur donna un festin magnifique qui dura cent quatre-vingts jours. Ceux qui avaient été invités étaient couchés sur des lits d'or et d'argent, dans de vastes galeries meublées en lin, brillantes d'écarlate,

et dont les pavés étaient de porphyre et de marbre; on distribuait des vases et des plats d'or aux convives. Dans d'autres appartemens, la reine Vasthi traitait avec la même magnificence les femmes les plus distinguées de l'empire. Le roi, dans la chaleur du vin, qu'il avait bu avec excès, s'écartant de l'usage qui défendait aux femmes de se montrer en public, ordonna à des eunuques de faire venir devant lui la reine Vasthi, parée de son diadème, pour faire admirer à tous ses convives son extrême beauté. La reine refusa de s'y rendre. Le roi, irrité de sa résistance, la répudia d'après le conseil de ses ministres, et envoya dans toutes les provinces l'ordre de faire venir à Suze les plus belles filles de tout l'empire, pour choisir parmi elles une épouse.

Répudiation de la reine Vasthi.

Dans ce temps, les Juifs vivaient dispersés sur tout le territoire d'Assyrie. Une jeune fille de cette nation, nommée Esther, nièce de Mardochée, fut au nombre des personnes que leur beauté devait faire présenter à Assuérus, suivant les ordres de ce monarque. Sa grace modeste et l'éclat de ses charmes la firent préférer à ses rivales. Assuérus l'épousa et l'éleva sur son trône à la place de Vasthi. Fidèle au conseil de son oncle, Esther n'avait pas encore appris au roi sa naissance et son origine. Un heureux hasard augmenta bientôt l'estime et la tendresse de son époux. Mardochée découvrit un complot tramé par deux eunuques pour assassiner le roi; il le dit à Esther, qui en informa Assuérus. Ce prince fit inscrire ce fait dans ses annales, avec le nom de l'homme qui ve-

Mariage d'Assuérus et d'Esther

nait de lui rendre un si grand service. Quelque temps après, Assuérus éleva au-dessus de tous ses ministres un de ses favoris nommé Aman, Amalécite de la race d'Agag. Le superbe Aman jouissait d'un crédit et d'un pouvoir sans bornes : son orgueil égalait sa puissance, et il voulait que tout le monde fléchît le genou devant lui. Le roi eut la faiblesse de l'ordonner. Mardochée seul refusa de rendre à un mortel un hommage qu'il ne devait qu'à Dieu. Aman, transporté de fureur, résolut de se venger, non-seulement de Mardochée, mais de toute la nation juive. Il dit à Assuérus : « Il existe dans vos provinces un peuple, dispersé » et indocile, qui méprise nos lois, notre religion » et vos ordres. Cet exemple peut être conta» gieux ; ordonnez donc que ce peuple périsse. » Le roi consentit à donner cet ordre cruel, et l'on envoya des courriers dans tout l'empire pour commander aux gouverneurs des provinces de faire massacrer, le treizième jour du mois Addar, tous les Juifs, sans distinction d'âge ni de sexe. Mardochée, ayant appris cette fatale nouvelle, déchira ses vêtemens et se couvrit la tête de cendres. Il jetait de grands cris au milieu de la place publique, et faisait éclater la violence de son affliction. La consternation se répandit dans toutes les tribus. Les Juifs, prosternés, adressaient au ciel leurs prières, leurs larmes et les accens de leur désespoir. Esther, informée de ce malheur, fit venir Mardochée, qui lui annonça la ruine de ses frères, et la supplia de parler au roi et de sauver les Juifs. Elle lui répondit que personne, sans

Orgueil d'Aman.

Sa vengeance.

Courage d'Esther.

risquer sa vie, ne pouvait parler au roi, à moins d'être appelé par lui : « Vous devez, lui dit Mar-
» dochée; braver ce péril. Pouvez-vous croire,
» pouvez-vous désirer que votre vie soit seule
» épargnée, quand votre nation périt. Si vous
» restez dans le silence, Dieu trouvera quelque
» autre moyen de délivrer son peuple; songez
» que le Seigneur ne vous a élevée sur le trône
» que pour vous faire l'instrument de notre
» salut. »

Esther se rendit à son avis, et lui demanda seulement d'ordonner à tous les Juifs de jeûner et de l'assister par leurs prières.

La reine, revêtue de ses ornemens royaux, s'arrêta à la partie intérieure de l'appartement du roi, vis-à-vis du trône sur lequel il était assis. Assuérus, plus touché de sa beauté que surpris de son audace, étendit vers elle son sceptre d'or : c'était le signe de sa clémence. Il lui dit : « Que voulez-
» vous? Quand vous me demanderiez la moitié
» de mon royaume, je vous la donnerais. » Esther lui répondit qu'elle le suppliait de venir à un festin qu'elle lui avait préparé, d'y inviter Aman, et que là elle lui déclarerait ce qu'elle souhaitait de lui. La fierté d'Aman redoubla lorsqu'il sut qu'il devait être admis à la table de ses maîtres; et, plus irrité encore contre Mardochée qui refusait toujours de lui rendre hommage, il commanda qu'on dressât une potence pour y pendre ce Juif, tandis qu'il serait au festin du roi.

Triomphe de Mardochée.

Cette nuit-là même, Assuérus, ne pouvant dormir, se fit apporter les annales de son règne : il

tomba, par hasard, sur l'endroit où la conspiration découverte par Mardochée était racontée. Le roi demanda à ceux qui l'entouraient quelle récompense avait reçue cet homme pour un si grand service, et apprit avec étonnement qu'on ne lui en avait accordé aucune. Il fit appeler Aman qui attendait avec impatience un moment favorable pour faire signer l'arrêt de mort de Mardochée. Lorsqu'il parut, Assuérus lui demanda comment on devait traiter l'homme qu'il voudrait combler d'honneurs. Aman, croyant qu'il était question de lui-même, répondit : « Il faut qu'il soit revêtu » des habits royaux, monté sur le cheval du mo- » narque, qu'il porte le diadème sur sa tête, et » que le premier des princes de la cour marche » à pied devant lui, en criant : *C'est ainsi qu'on* » *rend hommage à celui qu'il plaît au roi d'ho-* » *norer.* » — « Hâtez-vous donc, répliqua Assué- » rus ; tout ce que vous m'avez conseillé, faites-le » pour le Juif Mardochée, et n'oubliez rien de » tout ce que vous m'avez dit. »

L'orgueilleux Aman obéit, la rage dans le cœur et la honte sur le front. Ses amis aigrirent sa douleur en lui annonçant qu'il ne pourrait échapper à la vengeance des Juifs.

Le roi se rendit avec Aman au festin de la reine. Après le repas, il la pria de lui dire ce qu'elle désirait. Esther prosternée lui répondit : « Si j'ai » trouvé grace devant vos yeux, je vous demande » ma vie et celle de tout mon peuple. L'esclavage » le plus affreux serait préférable à notre sort. » Nous devons être égorgés, exterminés : cepen-

» dant je supporterais cette horrible destinée avec » résignation, si je ne savais pas que nous som- » mes victimes d'un ennemi dont la cruauté re- » tombe sur le roi lui-même, en lui attirant la » haine de ses peuples. » Assuérus lui demanda : « Quel est l'homme assez puissant pour faire tant » de mal? » Esther répliqua : « C'est cet Aman » que vous voyez; c'est là notre ennemi impla- » cable. » Assuérus, irrité, se leva et entra dans un jardin. Pendant son absence, Aman se jeta aux pieds d'Esther pour la supplier de lui sauver la vie. Mais le roi, étant rentré dans le même moment, crut que cet indigne favori voulait outrager la reine; il ordonna sa mort; et Aman fut pendu à la même potence préparée pour Mardochée. Esther obtint de son époux, non-seulement la révocation de l'ordre qui devait détruire les Juifs, mais encore la permission de se venger de ceux qui les avaient persécutés, et de s'emparer de leurs dépouilles. On leur désigna pour cette vengeance deux jours qui furent depuis célébrés chez les Juifs par des fêtes solennelles. Mardochée devint la seconde personne de l'empire. Esther vécut heureuse; et Assuérus, en suivant leurs conseils, parvint au comble de la puissance et de la gloire.

Mort d'Aman.

Cette histoire d'Esther a été traduite de l'hébreu par saint Jérôme.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Histoire de Job. — Son livre. — Son caractère. — Ses malheurs. — Vexation de ses amis. — Sa dernière prospérité.

JOB.

Histoire de Job. L'HISTOIRE de Job succède dans les livres saints à celle d'Esther. On croit cependant que Job vivait dans un temps bien plus reculé, et probablement lorsque les Israélites étaient dans le désert. Son livre. Plusieurs personnes ont même attribué à Moïse cet ouvrage où l'on voit en effet briller les idées profondes et morales de ce législateur. Au reste nous en dirons ici peu de mots ; car, pour en faire sentir le mérite, il faudrait le rapporter en entier, puisque sa beauté principale consiste, non dans la grandeur et la variété des événemens, mais dans la beauté des discours, l'élévation des pensées et la pureté des sentimens. Son caractère. Job possédait des qualités bien difficiles à réunir, une grande vertu, d'immenses richesses, et une humble patience. Pendant un grand nombre d'années le ciel avait comblé tous ses vœux. Puissant, riche, considéré, chef d'une famille nombreuse, il n'employait son opulence et son pouvoir qu'à faire du bien. Son argent secourait le pauvre ; son crédit soutenait l'opprimé ; sa charité consolait les malheureux ; son esprit ne lui servait qu'à répandre la vérité et à faire respecter Dieu et sa loi.

Job, par-tout chéri et révéré, jouit long-temps

d'une complète prospérité. L'esprit malin, dit l'Écriture, jaloux d'un si grand bonheur, calomnia ce saint homme devant Dieu, et soutint qu'il ne le servait que pour garder les biens qu'il en avait reçus. Ne pouvant blâmer sa vie, il accusa ses intentions, et assura qu'il changerait de sentiment et de langage, si Dieu lui retirait sa protection et ses faveurs.

Le Seigneur, pour convaincre Satan d'imposture, lui permit d'affliger cet homme vertueux et de l'accabler par un grand nombre de maux.

Le démon profita de cette permission, et rendit le malheur de Job aussi grand que l'avait été sa félicité. Il fit piller ses richesses par des voleurs: le feu du ciel consuma ses troupeaux et ses granges; tous ses enfans périrent sous les ruines de sa maison. Ces affreuses calamités n'ébranlèrent point la vertu de Job : il bénit Dieu et prononça ces paroles qui sont devenues si célèbres : « Dieu me l'a » donné, Dieu me l'a ôté. » Malheurs de Job.

Satan ne se découragea point : il frappa cet infortuné d'un ulcère qui lui couvrait tout le corps. Accablé de souffrances, couché sur un fumier, ses plaies étaient rongées par les vers qui s'y formaient. Sa femme, le seul des biens qu'on lui eût laissé, devait être sa consolation; mais, séduite par l'esprit malin, elle mit le comble à ses tourmens. Aigrissant son malheur, au lieu de l'adoucir, elle voulut le révolter contre Dieu et le pousser au blasphème et au désespoir. Job, toujours soumis à la volonté divine, et toujours maître de lui-même, se contenta de lui répondre : « Vous

» parlez comme une femme insensée. Nous avons » reçu, avec reconnaissance, tous nos biens de » la main de Dieu : il faut recevoir de lui tous » nos maux avec résignation. »

Le malheureux Job ne pouvait opposer à tous les coups qui fondaient sur lui que la paix de son ame, le témoignage de sa conscience et l'innocence de sa vie passée.

Vexations de ses amis.

Trois de ses amis qui venaient, disaient-ils, dans l'intention de lui montrer la part qu'ils prenaient à ses peines, voulurent lui enlever cette tranquillité intérieure, le seul bien dont il pût encore jouir. Cette épreuve, la moins forte en apparence, fut peut-être la plus difficile à soutenir.

Ces faux amis, avec un langage plein d'artifice, voulaient persuader au saint homme qu'il avait mérité ses malheurs; et, lorsqu'il défendait son innocence devant eux, ils lui reprochaient ses plaintes, les taxaient de révolte, et prétendaient qu'il accusait Dieu d'injustice. C'est précisément ce dialogue qu'il faut lire, puisqu'on ne pourrait en faire sentir les beautés qu'en le copiant.

Job, pendant ce combat, où il était si difficile que la patience et la vertu triomphassent de la douleur aigrie et de l'amour-propre blessé, sut toujours se contenir dans les bornes du devoir, justifiant avec fermeté sa conduite et son innocence, ne portant point ses plaintes hors de la mesure que lui permettait sa piété, et témoignant avec franchise son étonnement de la rigueur des arrêts de Dieu, sans prétendre en sonder la profondeur. Il

résista avec douceur aux injustes attaques de ses dangereux amis, et s'efforça de leur prouver que Dieu sait et peut également frapper le méchant pour le punir, et l'homme vertueux pour l'éprouver.

La patience de Job fut enfin couronnée par un triomphe éclatant. Dieu lui rendit la santé, le bonheur, d'immenses richesses, et une famille plus nombreuse que celle qu'il avait perdue. Rien ne troubla plus la félicité de Job; il vécut cent quarante années, et mourut après avoir vu la quatrième génération de ses enfans. Sa dernière prospérité.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Pouvoir des prophètes. — Isaïe, premier prophète; Jérémie, Baruch, Ézéchiel, Daniel. — Songe de Nabuchodonosor, expliqué par Daniel. — Supplice de Daniel et de ses amis. — Autre songe de Nabuchodonosor, expliqué par Daniel. — Prédiction de Daniel à Balthasar sur la main mystérieuse. — Daniel dans la fosse aux lions.

ISAIE, JÉRÉMIE, BARUCH, ÉZÉCHIEL, DANIEL, PROPHÈTES.

La religion des Juifs est inséparablement attachée à leur histoire; et comme en parlant des autres peuples on doit parler des magistrats, des guerriers, des ministres qui ont paru avec le plus d'éclat, et qui ont servi avec le plus d'utilité, de même on doit faire connaître les prophètes, puis- Pouvoir des prophètes.

que ces hommes, que l'Écriture dit inspirés par Dieu lui-même, eurent la plus grande influence sur les événemens. Les Hébreux, en se soumettant à des rois, avaient conservé la loi de Moïse : ainsi leur gouvernement était théocratique. C'était au nom de Dieu qu'on déclarait la guerre, qu'on décidait de la paix, et tout devait se faire par ses ordres, dont les prophètes et les pontifes étaient regardés comme les interprètes.

Isaïe, premier prophète.

ISAIE, le premier dans l'ordre des prophètes, et prince de la maison royale, vivait sous les règnes d'Osias, de Jonathan, d'Achaz, d'Ézéchias et de Manassé. Aucun homme de son temps ne le surpassait en vertu, en piété, en éloquence. Dieu lui apparut dans toute sa gloire; il l'avait vu assis sur un trône élevé, environné de chérubins qui chantaient le fameux cantique que l'Église répète aujourd'hui. Dans son humilité, il ne croyait pas ses lèvres assez pures pour annoncer aux hommes la parole de Dieu. Comme il priait, un ange saisit un charbon ardent sur l'autel et en toucha sa bouche pour la purifier. Il prédit ce qui devait arriver jusqu'à la fin des temps; il découvrit les choses secrètes avant qu'elles arrivassent *. C'est de tous les prophètes celui dont les prédictions ont annoncé le plus clairement la naissance et le règne de Jésus-Christ. Il fit des miracles, ajouta plusieurs années à la vie du roi Ézéchias, annonça la ruine de Babylone, celle de Jérusalem, et la conversion des gentils. Il consola ensuite ceux qui pleuraient sur Sion; il reprocha aux peuples leurs égaremens,

* An du monde 3219. — Avant Jésus-Christ 785.

aux rois leurs fautes; il fut courageux et persécuté. Manassé le fit périr; on le scia avec une scie de bois, supplice qui devait rendre sa mort plus horrible. Saint Paul a fait de lui un magnifique éloge.

Jérémie.

JÉRÉMIE commença à prophétiser six cent vingt-neuf ans avant Jésus-Christ *, sous le règne de Josias; sa mission dura quarante-cinq ans, jusqu'à la onzième année du gouvernement de Sédécias.

L'Écriture rapporte que Dieu lui dit : « Je vous » ai connu avant que je vous eusse formé dans les » entrailles de votre mère; je vous ai sanctifié » avant que vous fussiez sorti de son sein, et je » vous ai établi mon prophète parmi les nations. »

Jérémie, plein de l'affliction que lui causait la dépravation des Israélites, leur annonça la vengeance de Dieu, prévit leur destruction et partagea leurs malheurs. Ses éloquentes lamentations l'ont rendu célèbre, et sont venues jusqu'à nous. Les princes et les prêtres, irrités de ses reproches et de ses menaces, le persécutèrent et voulurent le faire condamner à mort par le peuple; mais le péril redoubla son courage et son éloquence. Il parla avec tant de fermeté qu'il confondit ses ennemis. Le roi Joachim, qu'il avertit de sa perte prochaine, fit brûler ses prophéties, qu'il écrivit ensuite de nouveau, et qu'il publia avec le même zèle pour exécuter les ordres du Seigneur. Sédécias, trompé par les ennemis du prophète, le fit jeter dans une citerne; mais il ordonna ensuite qu'on le lui amenât en secret, et lui promit de lui sauver la vie s'il voulait lui dire la vérité, et lui conseiller ce

* An du monde 3375. — Avant Jésus-Christ 629.

qu'il devait faire. Jérémie lui annonça au nom de Dieu qu'il vivrait et que Jérusalem serait sauvée, s'il consentait à se rendre au roi de Babylone; mais que, s'il prétendait résister, la ville serait prise, livrée aux flammes, et que tous les Hébreux retomberaient dans la servitude. Le roi n'osa pas suivre les avis du prophète, et Jérémie demeura en prison jusqu'au jour de la prise de Jérusalem. Nabuchodonosor le mit en liberté. Après avoir pleuré les malheurs de sa patrie, il prédit la ruine des Iduméens et le rétablissement d'Israël.

Baruch. BARUCH, aussi distingué par ses talens que par sa naissance, fut le disciple de Jérémie, dont il imita le courage et la piété *. Il fit des efforts continuels pour ramener les Israélites à Dieu, et pour les empêcher de sacrifier aux idoles des Babyloniens. Il lut publiquement ses prophéties devant Jéchonias, fils de Joachim; et l'Écriture rapporte que le peuple se montra si touché de cette lecture, qu'il passa plusieurs jours dans le jeûne, les larmes et la prière.

Ézéchiel. ÉZÉCHIEL prophétisa pendant vingt-deux ans, dont les onze premiers concourent avec les onze derniers de Jérémie. Il était de la race sacerdotale, et fut un des premiers captifs qu'on transporta à Babylone avec Jéchonias. Il eut des visions très-mystérieuses qu'on trouva si obscures qu'il était autrefois défendu à tous les Juifs de les lire avant l'âge de trente ans. On a beaucoup et vainement disserté pour expliquer ce que signifiaient les quatre animaux qu'il avait vus dans le ciel, les roues mys-

* An du monde 3404. — Avant Jésus-Christ 600.

térieuses qui les suivaient, et le firmament de cristal qui soutenait le trône de Dieu. Il reçut du Seigneur un livre qu'il mangea et qui devint, dit l'Écriture, « doux à sa bouche comme miel. » Ses prophéties sont, comme toutes les autres, remplies de menaces contre les Juifs, auxquels il annonce tous les fléaux qui doivent punir leurs péchés; il composa plusieurs paraboles, dans lesquelles il compare Jérusalem et Samarie à des femmes corrompues et à des vases impurs, gâtant tout ce qu'on y renfermait. De toutes les visions du prophète Ézéchiel, une des plus fameuses est celle où l'esprit de Dieu le transporta dans une vaste campagne remplie d'une quantité immense d'os de morts desséchés depuis long-temps *. D'après l'ordre du Seigneur, il commanda à tous ces os de rentrer dans leurs places naturelles. Rien ne résiste au pouvoir du Très-Haut; l'exécution de son commandement se fit avec un effroyable bruit; tous ces os se réunirent; les nerfs, la chair et la peau les couvrirent ensuite, et formèrent des corps parfaits auxquels il ne manquait plus que la vie. Le prophète, par un nouvel ordre de Dieu, ayant attiré des quatre parties du monde le même esprit qui anima autrefois le premier homme, ces corps se levèrent tout-à-coup vivans. C'est ainsi que Dieu traça aux regards d'Ézéchiel l'image de la résurrection qui doit un jour avoir lieu.

DANIEL. Ce prophète était de la race des princes de Juda **; emmené très-jeune à Babylone par Na- Daniel.

* An du monde 3420. — Avant Jésus-Christ 584.

** An du monde 3398. — Avant Jésus-Christ 606.

buchodonosor, il fut attaché au service du roi, ainsi qu'Ananie, Misaïl et Azarie, trois jeunes Juifs de familles distinguées. Leur piété dans un âge si tendre résista aux séductions des idolâtres, et aucune autorité ne put leur faire rompre les jeûnes prescrits par la loi.

Songe de Nabuchodonosor, expliqué par Daniel.

Nabuchodonosor fit dans ce temps un songe qui l'effraya. Il avait vu une statue colossale, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds du même métal mêlé d'argile. Une pierre tombée d'une montagne, sans être poussée par la main d'aucun homme, était venue frapper la statue, et l'avait réduite en poudre. Aucun des devins ne pouvant expliquer ce rêve, le roi ordonna leur mort.

Daniel demanda qu'on suspendît l'exécution de cet arrêt; il invoqua Dieu, se présenta au roi, lui raconta mot à mot son songe, et lui apprit que la tête d'or de sa statue représentait son empire qui serait détruit et remplacé par un autre d'argent et moins puissant que le sien; qu'ensuite il en viendrait un troisième d'airain, et ensuite un quatrième qui serait de fer, et qui briserait tout.

Cette prédiction donna un grand crédit à Daniel et à ses jeunes amis; ils devinrent très-puissans à Babylone. Leur élévation excita l'envie, leur suscita des ennemis qui résolurent de les perdre.

Supplice de Daniel et de ses amis.

Nabuchodonosor avait ordonné à tous ses sujets d'adorer sa statue. Daniel et ses compagnons refusèrent de se soumettre à l'édit du roi, et lui dé-

clarèrent qu'ils ne rendraient jamais cet hommage qu'au vrai Dieu. Le monarque, irrité, les fit jeter dans une fournaise ardente *. Mais un ange vint à leur secours. Il les environna au milieu des flammes d'une douce rosée; le feu respecta leurs corps; leurs vêtemens et leurs liens furent seuls brûlés. Ils sortirent de la fournaise, rendirent grace au Seigneur de leur délivrance; et le roi, frappé par ce miracle, publia un édit pour ordonner à ses sujets d'adorer le Dieu d'Israël.

Autre songe de Nabuchodonosor, expliqué par Daniel.

Ce prince eut encore un autre songe envoyé du ciel, pour lui annoncer le jugement qui le menaçait. Il vit un grand arbre dont la tête s'élevait jusqu'au ciel et couvrait toute la terre. Un ange parut et dit: «Abattez cet arbre, gardez-en la ra» cine. Il faut qu'elle soit trempée de rosée, et » qu'elle demeure sept ans au milieu des animaux » des forêts.» Daniel, interprétant ce songe, prédit au roi qu'en punition de l'orgueil que lui avaient inspiré ses conquêtes et ses monumens, il serait chassé de la société des hommes, qu'il vivrait avec les bêtes et comme elles, et qu'il serait ainsi pendant sept années exposé aux injures de l'air et à la rosée du ciel. Cette prédiction, dit l'Écriture, s'accomplit; le roi demeura le temps prescrit au milieu des bêtes farouches **. Ses cheveux devinrent grands comme le plumage de l'aigle, et ses ongles comme les griffes des oiseaux de proie.

Daniel fit une prédiction encore plus funeste

* An du monde 3417. — Avant Jésus-Christ 587.

** An du monde 3434. — Avant Jésus-Christ 570.

Prédiction de Daniel à Balthasar sur la main mystérieuse

au roi Balthasar, petit-fils de Nabuchodonosor. Ce prince, étant à un festin magnifique dans son palais, voulut profaner les vases sacrés de Jérusalem en les employant à ses débauches; mais, au moment où il versait du vin pour ses femmes et ses officiers, il parut tout-à-coup une main qui écrivit sur la muraille sa condamnation en trois mots, dont personne ne pouvait déchiffrer le sens *. Toute la cour était dans le trouble et dans le saisissement. La reine, se souvenant alors des anciennes prédictions de Daniel, le fit venir et lui offrit des présens; le prophète les rejeta, et dit au roi avec une sainte liberté que, n'ayant pas profité de la leçon terrible donnée à son aïeul, Dieu voulait punir son orgueil et son impiété, et avait écrit lui-même ces trois mots, *Manè, thecel, pharès*; le premier marquait que le Seigneur avait compté les jours de son règne, et qu'ils étaient accomplis; le second signifiait qu'il avait été pesé dans la balance céleste et trouvé trop léger; enfin le mot *pharès* annonçait la destruction de son royaume par les Mèdes et les Perses qui le partageraient.

Le roi, loin de punir son courage, le récompensa. Cyrus, à la tête de son armée, parut bientôt devant les murs de Babylone et surprit la ville. Balthasar périt, et la prédiction du prophète s'accomplit entièrement.

Daniel dans la fosse aux lions.

Sous le règne de Darius Médus, la piété de Daniel fut encore mise à une forte épreuve. On avait ordonné, sous peine de mort, à tout le peuple d'a-

* An du monde 3466. — Avant Jésus-Christ 538.

dorer les images du roi. Le prophète refusa cet hommage impie, et Darius, oubliant l'estime qu'il lui portait autrefois, céda au désir de ses ennemis, et le fit descendre dans la fosse aux lions pour y être dévoré par ces animaux *. Se repentant de sa cruauté, ce prince espérait un miracle. Il arriva ; car le lendemain on trouva Daniel plein de vie. Darius, surpris de cette merveille, délivra le prophète, et fit jeter à sa place ses accusateurs qui furent aussitôt dévorés.

L'Écriture rapporte qu'on jeta une seconde fois ce saint homme dans la même fosse ; que les lions respectèrent toujours sa vie, et que le prophète Habacuc, qui était en Judée, fut transporté à Babylone par un ange qui le tenait par les cheveux et le descendit dans la fosse, où il apporta à Daniel des alimens dont il était privé depuis plusieurs jours.

Tant de merveilles lui attirèrent enfin une confiance et une vénération universelles, et, pour compléter son triomphe, il démasqua la fourberie des prêtres de Bel, et découvrit au roi comment ces imposteurs enlevaient secrètement, la nuit, du temple, les victimes qu'on croyait consommées par l'idole.

Dès l'âge de douze ans Daniel annonça la sagesse qui devait un jour éclater en lui.

* An du monde 3466. — Avant Jésus-Christ 538.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Histoire de la chaste Suzanne sauvée par Daniel. — Les douze petits prophètes. — Histoire de Jonas.

SUZANNE, JONAS.

Histoire de la chaste Suzanne sauvée par Daniel.

Il existait à Babylone une femme d'une beauté merveilleuse, nommée Suzanne; ses vertus égalaient ses charmes. Deux vieillards, amis de son époux Joachim, conçurent pour elle une passion criminelle, et se découvrirent l'un à l'autre leur pensée secrète. Ils formèrent le détestable projet de surprendre Suzanne lorsqu'elle se baignait seule dans son jardin. Cachés tous deux dans ce lieu, ils profitèrent de l'éloignement de ses servantes, coururent près d'elle et lui déclarèrent leur coupable amour, en la menaçant, si elle résistait, de déposer publiquement qu'ils avaient trouvé chez elle un jeune homme enfermé. Suzanne, ne pouvant par ses prières les ramener à la justice et à la vertu, leur dit: «Je sais dans quel péril je me précipite en » vous refusant: mais j'aime mieux tomber inno» cente entre vos mains que de commettre un pé» ché devant Dieu qui me voit.» Les vieillards, furieux, jetèrent de grands cris, ouvrirent les portes, et dirent à tous ceux qui arrivaient qu'ils avaient trouvé Suzanne en adultère, et que, malgré leurs efforts, le coupable s'était sauvé. Suzanne fut con-

duite le lendemain au tribunal ; sa famille fondait en larmes. Sa réputation plaidait inutilement pour elle ; le témoignage de deux vieillards respectés était accablant. Les juges la crurent coupable, et la condamnèrent à être lapidée. On la menait au supplice, lorsque Dieu inspira le jeune Daniel, âgé seulement de douze ans, qui s'écria au milieu du peuple : « Je ne suis point coupable du » sang innocent qu'on va verser. » Cette audace émut les assistans ; l'affaire fut examinée de nouveau ; la vieillesse corrompue des accusateurs n'osa soutenir ses calomnies devant l'enfant prophète ; leur trouble découvrit leur crime, et ils subirent la peine qu'ils avaient voulu faire souffrir à la vertu.

La vie de Daniel est remplie de visions et de miracles ; il convertit les idolâtres, consola les Hébreux, et prédit la fin de la captivité, ainsi que la naissance du Rédempteur.

Les douze petits prophètes.

L'Écriture cite encore douze autres envoyés de Dieu, qu'elle nomme les petits prophètes : Osée et Joël sous le règne de Jéroboam ; Amos et Abdias du temps d'Osias ; Jonas à l'époque où Israël était gouverné par Joas ; Michée pendant le règne de Joathan ; Nahum pendant celui d'Achaz ; Habacuc et Sophonie, contemporains de Jérémie et de Daniel ; Aggée et Zacharie, lorsqu'on rebâtissait le temple. Malachie leur succéda, et fut le dernier des prophètes jusqu'à saint Jean-Baptiste.

On retrouve dans leurs ouvrages les mêmes reproches contre les péchés des hommes, les mêmes menaces des vengeances de Dieu, et la même

certitude de l'arrivée du Sauveur qu'ils annonçaient.

Histoire de Jonas.

Nous dirons seulement quelques mots de Jonas, dont la Bible rapporte plus particulièrement les aventures. Ce prophète reçut de Dieu l'ordre d'aller prêcher à Ninive. Il voulut désobéir, et s'embarqua pour Tarse. Dieu, irrité, excita une violente tempête; le vaisseau allait périr; Jonas déclara aux marins, consternés, qu'il était seul la cause de leur malheur; on le jeta à la mer; la tempête s'apaisa aussitôt. Jonas, englouti par une baleine, resta trois jours dans son corps, et y composa un cantique pour exprimer son repentir * qui fléchit la colère céleste. Il prédit ensuite la destruction de Ninive. Il fut le premier prophète qui prêcha la parole de Dieu à des païens.

Il avait annoncé aux Ninivites que leur capitale périrait dans quarante jours. Le peuple, effrayé, jeûna, pria, se convertit; et Dieu, touché de sa soumission, révoqua son arrêt. Jonas en conçut un vif ressentiment, craignant de passer pour un faux prophète. Un jour, étant assis près de la ville à l'ardeur du soleil, Dieu fit croître à l'instant un grand lierre qui le couvrit de son ombrage; mais le lendemain le Seigneur fit piquer par un ver la racine de cet arbre qui sécha, et Jonas, brûlé par le soleil, souhaita de mourir. Dieu lui dit alors : « Vous vous affligez de ce que ce lierre est mort, » quoique vous n'ayez point contribué à sa naissance; et moi, comment n'aurais-je pas été touché de la destruction de Ninive et des prières

* An du monde 3197. — Avant Jésus-Christ 807.

» de cent vingt mille de mes créatures qui habi-
» tent cette ville, et ne savent pas encore dis-
» cerner le bien du mal? »

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Gouvernement théocratique des Juifs. — Jalousie entre Samarie et Jérusalem. — Fratricide et mort du pontife Jean. — Gouvernement de Sanaboleth. — Respect d'Alexandre pour Jérusalem. — État de la Judée après la mort d'Alexandre. — Gouvernement d'Onias. — Trahison de Simon. — Violation du temple de Jérusalem par Héliodore. — Sa punition. — Usurpation de Jason. — Sa déposition. — Pontificat de son frère Ménélaüs. — Mort du pontife Onias. — Mort du pontife Lysimaque. — Guerre entre Jason et Mélénaüs. — Défaite et mort de Jason. — Prise de Jérusalem par Antiochus. — Pillage du temple. — Idolâtrie des Juifs.

RÉPUBLIQUE JUIVE, GOUVERNEMENT DES PONTIFES.

Gouvernement théocratique des Juifs.

Les Juifs, revenus de leur captivité, reprirent le gouvernement théocratique, sous lequel ils avaient vécu du temps de Moïse, et avant que Samuël, cédant à leurs prières, leur eût donné un roi. Ils n'étaient point indépendans, puisqu'ils reconnaissaient l'autorité des rois de Perse, successeurs des rois d'Assyrie qui les avaient conquis. Ils payaient des tributs, fournissaient des troupes à leurs vainqueurs, et ne pouvaient faire d'alliance sans leur consentement; mais on les laissait libres dans leur administration intérieure sous la conduite de leurs anciens qui formaient

une espèce de sénat. Ils suivaient sans empêchement leur culte dans le temple qu'on leur avait permis de rebâtir; leurs grands-prêtres étaient les chefs de cette république; et l'on voit par plusieurs lettres parvenues jusqu'à nous que c'était à ces pontifes que les rois étrangers s'adressaient dans leurs relations avec la Judée.

Presque tous les Israélites des douze tribus, fidèles à leur religion, se trouvaient réunis à Juda et à Benjamin dans le pays de Jérusalem.

Jalousie entre Samarie et Jérusalem.

Samarie avait été peuplée par des Mèdes, des Perses, des Assyriens, et par les Hébreux tombés dans l'idolâtrie. Il résultait de cet état de choses une grande jalousie, une haine constante entre Samarie et Jérusalem; et Josèphe reprochait aux Samaritains de prétendre toujours qu'ils étaient Israélites, lorsque la république des Juifs prospérait, et de le nier, lorsque les rois d'Égypte ou de Perse l'opprimaient.

Nous avons déjà dit combien d'efforts les Samaritains firent du temps de Cambyse pour empêcher ou retarder la construction du temple de Salomon; et depuis on vit continuellement ces deux parties du royaume de David se livrer à des querelles souvent suivies d'hostilités.

Malgré ces dissensions intérieures, la république des Juifs se peupla, s'accrut, s'enrichit et jouit d'une prospérité assez éclatante jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand; mais elle devint ensuite le théâtre des combats que se livrèrent les successeurs de ce conquérant, et finit par être la victime de leurs sanglans démêlés.

Les temps où les peuples sont heureux et paisibles sont ceux qui laissent le moins de souvenirs à la postérité. Ce sont les jours d'orages qui brillent dans la nuit des temps : à une si grande distance, nous ne distinguons ce qui se passait dans ces contrées antiques qu'à la lueur de la foudre qui les ravageait. Aussi l'histoire ne nous a conservé presque aucun détail certain de la longue époque où les Juifs ont vécu tranquilles, depuis Cyrus et ses deux premiers successeurs jusqu'au partage de l'empire d'Alexandre.

Fratricide et mort du pontife Jean.

Le calme dont jouissait Jérusalem fut d'abord interrompu sous le pontificat de Jean, fils de Juda et petit-fils d'Éliazib. Jean imita le crime de Caïn; excité par l'envie et la haine, il massacra Jésus, son frère, dans le temple. Ce meurtre et ce sacrilége indignèrent les étrangers comme les Juifs. Artaxerce envoya des troupes à Jérusalem, fit périr le prêtre coupable dans le temple qu'il avait profané, et imposa sur la Judée de nouveaux tributs. Jaddus remplaça Jean, son frère, dans le sacerdoce usurpé par celui-ci sur Jésus. Dans le même temps, Sanaboleth, Cutéen de nation et nommé, par Darius, roi de Perse, gouverneur de Samarie, donna pour époux à sa fille un des prêtres de Jérusalem nommé Manassé, espérant que ce mariage lui concilierait l'affection des Juifs; mais cette alliance d'un lévite et d'une idolâtre produisit une très-grande fermentation dans la ville sainte; et cette infraction aux lois de Moïse excita le courroux du grand-prêtre Jaddus, qui ordonna à Manassé de répudier sa femme. Ma-

Gouvernement de Sanaboleth.

nassé, n'y voulant pas consentir, se retira à Samarie, où son beau-père lui fit espérer que Darius le protégerait, et lui permettrait de bâtir sur la montagne de Garizim un temple rival de celui de Salomon, et dont il serait le grand-sacrificateur.

Darius ne put réaliser cette espérance; il fut vaincu par Alexandre et périt. Ce dernier, après avoir conquis la Perse, attaqua les Tyriens, et demanda des troupes aux Juifs. Jaddus, lié par le serment prêté à la famille de Darius, refusa fièrement les secours qu'exigeait ce conquérant. Sanaboleth et Manassé, profitant de cette circonstance, lui amenèrent huit mille Samaritains. Pour prix de ce service, Manassé obtint le sacerdoce, dressa un autel à Garizim, et commença la construction d'un temple.

Malgré cette querelle, l'Écriture rapporte, et tous les historiens s'accordent à dire qu'Alexandre, loin de persécuter les Juifs, les protégea, et montra une grande vénération pour le Dieu qu'ils adoraient. Josèphe va plus loin ; il prétend que ce prince vint lui-même à Jérusalem, et rendit hommage au Dieu d'Israël. Nous allons faire connaître cette anecdote, comme curieuse, et non comme un fait avéré.

Respect d'Alexandre pour Jérusalem

L'auteur juif assure qu'Alexandre s'étant approché de Jérusalem à la tête de son armée, le grand-prêtre Jaddus, au lieu de lui opposer quelque résistance, fit joncher de fleurs les rues et les chemins. Revêtu de ses ornemens sacerdotaux, il sortit en pompe de la ville, à la tête des prêtres

et des lévites, et marcha ainsi à la rencontre du vainqueur de l'Orient. Alexandre, saisi de respect à la vue de ce cortège auguste et religieux, s'inclina profondément devant le pontife. Parménion lui en ayant marqué sa surprise, le roi lui répondit : « Ce n'est point le prêtre, c'est son Dieu » que je salue. Ce Dieu m'est apparu lorsque j'étais encore en Macédoine; il m'a encouragé dans » mon entreprise, en m'annonçant la victoire et » me promettant la conquête de la Perse. » Josèphe dit qu'Alexandre, entré pacifiquement à Jérusalem, sacrifia lui-même dans le temple du Seigneur, et que Jaddus lui montra la célèbre prophétie par laquelle Daniel annonçait ses triomphes et l'établissement de son empire. Il ajoute que le héros accorda aux Juifs beaucoup de faveurs, de priviléges et de liberté.

Jaddus termina sa carrière, et fut remplacé par son fils Onias.

État de la Judée après la mort d'Alexandre.

Après la mort d'Alexandre à Babylone, les chefs de son armée partagèrent son empire et l'ensanglantèrent par des guerres longues et cruelles. La Judée devint souvent le théâtre de ces combats; mais pendant les trente années qui s'écoulèrent depuis cette époque jusqu'au règne d'Antiochus Épiphane, la république, tantôt favorisée, tantôt maltraitée par les vainqueurs, conserva son indépendance. Nous n'avons point de guides certains pour nous conduire au milieu de cette multitude d'événemens. Josèphe est le seul historien qui les rapporte avec détail, et sa partialité a souvent fait douter de la vérité de ses récits.

Nous dirons seulement que Ptolémée Soter traita les Juifs avec rigueur : il en envoya cent vingt mille en Égypte.

Ptolémée Philadelphe, son successeur, protégea la république, lui rendit ses bannis ; et, comme il s'occupait avec soin d'enrichir la bibliothèque d'Alexandrie de tous les manuscrits curieux, il demanda au grand-prêtre Éléazar de lui envoyer soixante-douze Hébreux pour traduire la loi de Moïse.

On lut publiquement cette traduction, et le roi d'Égypte fit de riches présens au temple de Jérusalem. Il survint entre l'Égypte et la Syrie de longues guerres qui désolèrent la Judée. Le grand-prêtre Onias, neveu d'Éléazar, mécontenta les Égyptiens par son avarice, leur refusa le tribut ordinaire, et attira de grandes calamités sur son pays.

La Judée fut conquise par Antiochus-le-Grand qui protégea les Juifs, leur témoigna une grande confiance, se servit de leurs troupes avec succès, et leur accorda le droit de bourgeoisie à Antioche et dans plusieurs villes de l'Asie.

Ptolémée Épiphane reprit la Judée sur Antiochus qui s'en empara de nouveau, et la céda ensuite pour faire partie de la dot de Cléopâtre sa fille, qui devint la femme de Ptolémée et le gage de la paix.

Ptolémée Évergètes, ne pouvant obtenir d'Onias l'argent qu'il demandait, menaça Jérusalem d'une destruction totale. Un riche Hébreu, nommé Joseph, fils de Tobie, apaisa son courroux par de

magnifiques présens, et acquit un grand crédit en Égypte et en Judée, malgré la rigueur avec laquelle il leva des impôts pour satisfaire le roi.

Hyrcan, fils de Joseph, rendit de grands services à sa patrie, et lui conserva la faveur de Ptolémée; mais sa puissance et ses richesses excitèrent la haine de ses frères qui voulurent l'assassiner. Il leur résista, en tua deux, sortit de Jérusalem, et se retira au-delà du Jourdain près de Hessédon, où il construisit une forteresse, d'où il sortait souvent pour faire la guerre aux Arabes. Il conserva sept ans son indépendance; mais lorsqu'Antiochus Épiphane conquit la Judée, craignant le courroux de ce prince, il se tua.

Les Romains ayant déclaré la guerre à Antiochus-le-Grand, ce prince perdit contre eux une bataille dans laquelle il fut fait prisonnier. On l'obligea de payer un tribut énorme; et de trois fils qu'il avait, le premier et le dernier restèrent à Rome pour y être élevés, et pour y répondre de la fidélité de leur père.

Antiochus, obligé d'accabler la Syrie d'exactions pour acquitter son tribut, périt de la main de ses sujets. Séleucus Épiphane, le second de ses fils, lui succéda, et laissa régner en son nom la reine Laodice sa mère.

Gouvernement d'Onias.

Dans ce temps, la république des Juifs était gouvernée par le grand-prêtre Onias, troisième pontife de ce nom. Onias, par sa piété, sa justice et son inflexible fermeté, maintenait l'ordre dans la république, et la faisait respecter au dehors; sous

son administration, le Judée vivait heureuse et florissante.

Trahison de Simon.

Un lâche factieux troubla cette tranquillité. Ce misérable, nommé Simon, de la tribu de Benjamin, n'était ni lévite ni prêtre; mais, chargé de la police extérieure du temple, son emploi lui donnait quelque crédit. Il voulut s'en servir pour favoriser des Juifs corrompus, et pour introduire quelque relâchement dans l'exécution des lois: la rigueur d'Onias fit avorter ses projets. Simon, irrité, vint trouver Apollonius, gouverneur de Phénicie, et lui dit secrètement que le temple de Jérusalem renfermait d'immenses trésors qui n'étaient point employés au service public. Séleucus, informé de cette nouvelle, résolut d'en profiter. Il chargea Héliodore, intendant de ses finances, d'aller à Jérusalem, et de s'emparer de ce trésor.

Violation du temple de Jérusalem par Héliodore.

En vain le grand-prêtre Onias s'efforça de persuader à l'envoyé que Simon l'avait méchamment trompé; Héliodore voulut s'en assurer par ses propres yeux, et déclara qu'il entrerait lui-même dans le temple, au mépris des lois divines, qui défendaient à tout profane l'accès de ce lieu sacré.

A cette nouvelle, toute la ville de Jérusalem est remplie de consternation. Ses habitans jettent des cris, versent des larmes; les prêtres sont prosternés au pied de l'autel; toutes les mains sont levées vers le ciel; toutes les voix adressent au Seigneur d'ardentes prières. Héliodore, à la tête de ses gar-

Sa punition

des, se prépare à forcer la porte du temple. Tout-

à-coup paraît un cavalier d'un aspect formidable, couvert d'une armure d'or; son coursier frappe Héliodore des deux pieds de devant et le renverse*. Deux jeunes hommes, pleins de majesté et richement vêtus, le frappent sans relâche à coups de fouet; l'impie est jeté à demi mort hors de l'enceinte du temple, et Jérusalem passe subitement du désespoir à la joie.

Héliodore, saisi de la crainte de Dieu, le remercia d'avoir épargné sa vie. Il revint près de Séleucus, le détrompa, et fut depuis aussi zélé pour servir les Juifs qu'il s'était montré d'abord ardent pour les persécuter.

Simon ne fut point découragé par le mauvais succès de son entreprise. Appuyé par le crédit d'Apollonius, il se mit à la tête de tout ce qu'il y avait de Juifs infidèles et d'hommes perdus dans Jérusalem. Par ce moyen il y excita tant de troubles que le grand-prêtre Onias, ne trouvant plus d'autre remède contre ces désordres, sortit de Judée, et courut implorer le secours et l'autorité du roi Séleucus. Il fut reçu à sa cour avec la vénération qu'inspirait sa vertu. Mais les dispositions favorables de Séleucus restèrent sans effet. Ce monarque mourut, et ne put assurer le trône à son fils Démétrius. Les Romains, suivant les maximes de leur politique artificieuse et dominatrice, envoyèrent en Syrie le frère aîné du feu roi, Antiochus Épiphane, qui avait été élevé à Rome, et que Dieu destinait à être le fléau de la Judée.

Jason, indigne frère du grand-prêtre Onias, pro- Usurpation de Jason.

* An du monde 3828. — Avant Jésus-Christ 176.

fita de son absence pour usurper le pouvoir. Il se lia avec Simon et avec tous les hommes adonnés à la débauche et à l'idolâtrie; enfin, pour consommer sa perfidie, il vint trouver Antiochus, lui donna trois cent soixante talens d'argent pour obtenir le sacerdoce, et lui en promit deux cents autres, si le roi lui permettait d'établir à Jérusalem les usages des Grecs, des lieux publics d'exercices, et des académies pour la jeunesse. Antiochus, qui avait besoin d'argent pour combattre le parti de son neveu Démétrius, accorda à Jason tout ce qu'il lui demandait.

Dès que celui-ci se vit revêtu du souverain sacerdoce, appuyé d'une troupe d'apostats et de gens débauchés, il persuada au peuple que tous ses malheurs venaient de la loi de Moïse, dont la rigueur isolait les Juifs des autres nations, en leur défendant toute alliance avec elles et tout rapport de culte et de mœurs.

Bientôt Jérusalem fut remplie de jeux, de fêtes païennes, de profanations; et le grand-prêtre lui-même envoya de l'argent à Tyr pour y faire un sacrifice à Hercule.

Antiochus, après une longue guerre interrompue par une paix et par un partage de peu de durée, triompha de son neveu Démétrius, l'envoya en otage à Rome, devint le seul maître de la Syrie, et, enivré de ses succès, entreprit la conquête de l'Égypte que gouvernait alors Ptolémée Philométor, dont le père, Philopator, avait eu tant de guerres à soutenir contre le grand Antiochus. Son ambition l'aveuglait au point

de lui faire oublier que Rome s'était toujours opposée à la réunion des empires d'Égypte et d'Asie.

Antiochus remporta de grandes victoires en Égypte; mais la résistance de cette nation et la politique romaine le forcèrent de renoncer à cette conquête. Il se contenta de faire une paix glorieuse, et tourna ses vues du côté de la Judée, dont il médita dès lors la ruine. L'accueil qu'il reçut à Jérusalem, et les présens que lui fit la république, ne changèrent point ses projets; ils en retardèrent seulement l'exécution.

Sa déposition.

Le pontife Jason jouissait tranquillement du fruit de ses crimes; mais une perfidie semblable à la sienne le punit bientôt de sa trahison. Il avait chargé son frère Ménélaüs de porter le tribut des Juifs à Antiochus. Ce frère perfide capta la faveur du roi par des louanges, des présens et des promesses. Jason fut déposé, et Ménélaüs le remplaça. Fier de son succès, il crut pouvoir éluder les engagemens pris avec le roi, il ne paya point le tribut aux époques prescrites. Le roi le destitua, et donna sa place à son frère Lysimaque.

Pontificat de son frère Ménélaüs.

Peu de temps après, les villes de Tarse et de Mallo en Cilicie se soulevèrent contre Antiochus, parce que le roi les avait cédées à une de ses concubines. Ménélaüs, furieux de sa déposition, voulut profiter de ce soulèvement; il vendit des vases d'or volés par lui dans le temple, et porta le prix de ce sacrilége à Andronic, gouverneur d'Antioche, pour l'aider à apaiser la révolte de la Cilicie. L'ancien grand-prêtre, le vertueux Onias, apprenant

Mort du pontife Onias.

dans le fond de sa retraite cette profanation des vases sacrés, éclata en reproches contre son frère Ménélaüs. Celui-ci, craignant que la voix d'Onias ne réveillât l'indignation des Juifs, engagea Andronic à se défaire d'un censeur si austère et si dangereux. Andronic, déguisant son barbare dessein, invita Onias à une conférence, et lui enfonça un poignard dans le cœur. Malgré la dépravation qui existait alors à Jérusalem, la mort de ce vieillard révéré répandit parmi les Juifs une extrême désolation; les païens mêmes partageaient leur douleur; et tous, malgré la diversité de leurs intérêts et de leurs cultes, adressèrent à Antiochus de violentes plaintes contre l'auteur de cet attentat. Antiochus, informé de cet événement, donna des regrets à la mémoire d'Onias, et le vengea en ordonnant la mort d'Andronic.

Mort du pontife Lysimaque.

Cependant le pontife Lysimaque continuait à Jérusalem ses pillages et ses sacriléges, lorsque tout-à-coup le bruit se répandit dans la ville qu'il avait enlevé et caché les trésors du temple. La multitude s'enflamma de colère, et se souleva contre lui. Il voulut en vain résister à la tête de trois mille hommes qui lui étaient dévoués; sa troupe fut dispersée, et on le massacra lui-même à la porte du temple. L'anarchie suivit cette sédition. On s'adressa au roi pour la faire cesser; mais, à la grande surprise des gens de bien qui réclamaient son autorité, il rendit le sacerdoce à Ménélaüs, l'auteur et l'instigateur de tous les crimes commis depuis plusieurs années. Dès ce moment le vice triompha; la vertu fut proscrite; on outragea l'in-

nocence; on opprima la pauvreté; on supposa des crimes à la richesse. Ménélaüs protégea tous les brigands, extermina tous les hommes de courage et de mérite; et Jérusalem, sans défense et sans protection, devint le théâtre des vengeances et des cruautés de ce tyran féroce.

Cependant tous ces malheurs, qui accablaient Jérusalem, n'étaient encore qu'un faible présage des calamités qui devaient bientôt fondre sur la Judée.

« Dieu, dit l'Écriture, voulut encore porter son
» peuple au repentir, et l'avertir par des prodiges
» de sa prochaine destruction *. On entendit un
» bruit affreux dans le ciel, on vit dans les airs une
» multitude d'hommes armés de casques et d'é-
» pées, des cavaliers qui se livraient des combats
» et se lançaient des dards. Mais ces sinistres au-
» gures ne touchèrent point le cœur de l'impie
» Ménélaüs et de ses partisans. » Dans ce temps, Antiochus Épiphane, ayant accru ses forces, ses richesses et sa puissance, revint à ses premiers projets contre l'Égypte, et entra dans ce royaume à la tête d'une très-forte armée, espérant que la faiblesse de Ptolémée Philométor lui opposerait peu de résistance. Mais la prédiction faite autrefois par Daniel s'accomplit. Les Romains unirent leurs forces à celles des Égyptiens, et le roi de Syrie, vaincu par eux, fut obligé de renoncer à son entreprise. Pendant son expédition, le bruit de sa mort courut dans la Judée; et Jason, l'ancien grand-prêtre, qui n'ignorait pas combien les

Guerre entre Jason et Ménélaüs

* An du monde 3834. — Avant Jésus-Christ 170.

cruautés de son frère Ménélaüs excitaient de haine contre lui, crut le moment favorable pour rentrer dans Jérusalem, et pour s'emparer de nouveau du sacerdoce. Son projet réussit; Ménélaüs, enfermé dans Jérusalem, se trouva contraint de se retirer dans la citadelle. Jason aurait pu jouir long-temps de sa victoire, s'il en eût usé avec modération; mais il se comporta en vainqueur irrité, et se livra à la vengeance. Cette conduite révolta les habitans de Jérusalem, assez malheureux pour n'avoir que le choix des tyrans. Ils préférèrent Ménélaüs, fort de la protection du roi. Jason, vaincu, s'enfuit précipitamment dans son ancienne retraite. Arétas, roi des Arabes, le fit arrêter et mettre en prison. Jason s'échappa et chercha un asyle en Égypte. Odieux à tous les partis, il ne put y rester; mais enfin il se réfugia chez les Lacédémoniens, qui se croyaient descendans d'Ésaü, et fraternisaient avec les Israélites. Il mourut bientôt de misère dans ce pays où il était si méprisé qu'on lui refusa la sépulture.

Défaite et mort de Jason.

Prise de Jérusalem par Antiochus.

Antiochus, revenant d'Égypte, apprit les nouveaux troubles que Jason avait excités en Judée. Il crut qu'un peuple si remuant ne pourrait jamais être constamment soumis. Ennemi du culte des Juifs, redoutant leur bravoure et leur esprit d'indépendance, méprisant la perfidie de leurs chefs et leur basse ambition, il résolut, dans sa colère, de réduire la Judée en servitude, d'anéantir la loi de Moïse, de livrer aux faux dieux le temple de Salomon, d'obliger tous les Juifs à n'avoir que le même culte et les mêmes lois, et de faire périr

tous ceux qui résisteraient à ses volontés. Pour exécuter ce barbare projet il marcha rapidement sur Jérusalem. Les habitans de cette ville ne purent lui opposer qu'une faible résistance. Ménélaüs et son parti lui en ouvrirent les portes; ce vainqueur féroce livra cette grande cité au pillage, et y fit périr quatre-vingt mille personnes de tout âge et de tout sexe; quarante mille furent mises aux fers, et quarante mille vendues. Le roi entra dans le temple, et profana le sanctuaire. Conduit par le sacrilége Ménélaüs, il fit enlever l'autel d'or, le chandelier, les lampes, la table de proposition, les bassins, les vases, les encensoirs d'or, les voiles, la draperie dorée qui couvrait la face du temple, s'empara de tous les trésors amassés dans ce saint lieu et emporta dans ses états ce honteux et sacrilége butin, plus fier de sa barbarie qu'Alexandre de sa générosité. Loin de laisser respirer les Juifs après tant de massacres, il confia le soin de les opprimer à Philippe, Phrygien, qu'il chargea du commandement de Jérusalem, et il envoya à Samarie Andronic et Ménélaüs.

Pillage du temple.

Jamais peuple n'éprouva une plus terrible désolation, et cependant les malheurs des Juifs n'étaient pas encore à leur comble.

Bientôt après, Antiochus publia un édit qui abolissait le culte du vrai Dieu, et ordonnait à tous ses sujets de se soumettre aux lois et au culte des Grecs. Il consacra le temple de Garizim à Jupiter Hospitalier, et le temple de Jérusalem à Jupiter Olympien. Apollonius, aussi cruel que son maître, fut chargé de l'exécution de cet édit.

Pour mieux assurer la vengeance du roi, Apollonius déguisa d'abord sa fureur sous une feinte modération; il attendit, pour assouvir sa colère, le jour de la célébration du Sabbat. Presque tous les Juifs, qui avaient conservé dans leur cœur le culte de leurs pères, se réunirent autour des autels du Seigneur. Apollonius les fit tous passer au fil de l'épée, livra la ville aux flammes, au pillage, et fit raser ses murailles. Au milieu des débris de la cité sainte, Apollonius fit fortifier un quartier appelé *Ville de David*, et y rassembla tout ce qui voulut s'y rendre d'hommes perdus et de Juifs apostats, qu'il joignit à ses soldats idolâtres. Ce fut là qu'il renferma toutes les richesses dont il s'était emparé; et cette citadelle, dit l'Écriture, devint ainsi le siége du démon et de la tyrannie. Tous ceux qui échappèrent au fer des assassins abandonnèrent la ville sainte; elle ne fut peuplée que d'étrangers.

Apollonius vint rendre compte à Antiochus de l'horrible succès de sa mission; mais le roi, qui voulait étendre par-tout les malheurs tombés sur Jérusalem, fit publier, dans toutes les villes et les bourgs de la Judée, la défense de célébrer le Sabbat, de circoncire les enfans, et d'offrir des holocaustes au Dieu d'Israël. On y ajouta l'ordre de manger des viandes immondes, d'élever des autels aux faux dieux, et de sacrifier des pourceaux.

Idolâtrie des Juifs. Les Juifs jusque-là restés fidèles, furent tellement effrayés par la ruine de Jérusalem et par la rigueur des supplices qu'attirait toute résistance,

qu'on les vit presque universellement céder partout à la contagion, abjurer leur Dieu et sacrifier aux idoles.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Fermeté et mort d'Éléazar. — Supplice et mort des Machabées. — Fuite de Mathathias avec ses fils. — Son entreprise courageuse. — Sa victoire sur les Perses. — Sa mort. — Exploits de Judas Machabée. — Arrivée de Judas à Jérusalem. — Ses pieux travaux. — Ses constructions. — Nouvelles victoires des Juifs. — Défaite de deux généraux juifs. — Maladie et mort d'Antiochus. — Traité de paix. — Nouvelle guerre. — Mort de Ménélaüs. — Nouvelles victoires de Judas. — Mort héroïque d'Éléazar. — Trahison d'Alcime. — Nouvelle guerre. — Victoire de Judas. — Son traité avec les Romains. — Bataille en Judée. — Mort de Judas. — Gouvernement de Jonathas. — Mort d'Alcime. — Alliance de Jonathas et d'Alexandre Bala. — Bataille entre eux et Démétrius Soter. — Victoire de Jonathas et de Simon. — Mort de Jonathas. — Gouvernement de Simon. — Victoire sur les Syriens. — Mort de Simon. — Jérusalem sauvée par Hyrcan.

ÉLÉAZAR, LES MACHABÉES, JUDAS MACHABÉE ET SES FRÈRES.

Au milieu de cet abattement général, on vit briller des traits de courage qui durent faire pressentir au roi la révolte que fait toujours naître l'excès de l'injustice, et lui apprendre qu'il est plus facile de tuer les hommes que de changer leurs opinions et leur culte.

Un vieillard âgé de cent ans, Éléazar, fut un

Fermeté et mort d'Éléazar. des premiers à donner le signal d'une sainte résistance *. On employa tour-à-tour la force et l'adresse pour lui faire manger des viandes immondes, mais il préféra une mort glorieuse à une vie infame : « Je demande moi-même le supplice, » dit-il; j'aime mieux périr que dissimuler. J'échapperais à la main des hommes, mais non pas » à celle de Dieu. Je ne veux pas ternir le peu de » jours qui me restent à vivre; j'espère en mourant laisser aux jeunes gens un exemple de fer- » meté qui leur apprendra à préférer la loi de » Dieu à leur propre vie. » Sa vertu irrita ses bourreaux qui le firent périr sous leurs coups. Le dévouement et la piété d'Éléazar eurent bientôt des imitateurs.

Supplice et mort des Machabées. On exposa à des épreuves plus cruelles sept frères que leur martyre rendit fameux, et que l'Écriture nomme Machabées. Ils étaient jeunes et de famille distinguée; on louait généralement leur ardente piété. Antiochus crut que leur jeunesse céderait à sa puissance; qu'il les forcerait à sacrifier aux idoles, et que leur exemple porterait le peu de Juifs restés fidèles à les imiter. Il les fit venir en sa présence; mais, les trouvant insensibles à ses séductions et à ses menaces, il espéra que la douleur affaiblirait leur courage, les livra tour-à-tour aux plus affreux tourmens, et rendit leur mère témoin de leur supplice **. On leur coupa les mains et les pieds; et, lorsqu'ils n'étaient plus qu'un tronc informe, ils furent jetés

* An du monde 3837. — Avant Jésus-Christ 167.

** Même année, 3837.

dans une chaudière pour y trouver la fin de leur existence. Aucun d'eux ne céda au tyran; tous lui parlèrent avec une fiere liberté; ils attribuèrent leurs malheurs aux péchés du peuple, et prédirent au roi qu'il serait puni et terrassé par ce Dieu qu'il osait combattre.

Antiochus, pensant que sa cruauté lui serait plus nuisible qu'utile si aucun d'eux ne cédait à son autorité, parut s'attendrir un moment en faveur du plus jeune des Machabées. Il employa pour le séduire les caresses et les promesses, lui fit envisager le sort le plus brillant, s'il voulait lui obéir, et engagea sa mère à sauver le seul fils qui lui restât. Mais cette femme courageuse ne parla à son fils que pour l'affermir contre toute crainte, et pour l'empêcher de renoncer à la gloire de ses frères par une lâcheté. Le jeune enfant demeura fidèle, et le roi furieux le fit périr ainsi que sa mère.

Fuite de Mathathias avec ses fils.

Tandis que toutes les villes de la Judée et des pays circonvoisins voyaient leurs habitans consternés livrés au fer des bourreaux ou à la honte de l'apostasie, Mathathias, prêtre de la famille d'Aaron, révéré dans sa patrie par sa naissance et ses vertus, s'échappa de Jérusalem avec ses fils, non pour fuir le martyre, mais dans l'espoir de défendre l'indépendance de sa nation, son culte, ses lois, et de la venger de tant d'injures et de cruautés.

Il se réfugia sur une montagne déserte, près de la ville de Modin. Ses enfans s'appelaient Jean, surnommé Gaddès; Simon, surnommé Thaci;

Judas, appelé Machabée; Éléazar, nommé Abbaron, et Jonathas, surnommé Appus. Jamais, dans aucun pays, on ne vit d'hommes dont les noms fussent plus dignes d'être conservés dans la mémoire de leurs compatriotes.

La Judée était esclave; on avait exterminé ses guerriers, pillé ses richesses, renversé ses autels et ses lois. L'empire d'Asie pesait tout entier sur elle; les troupes d'Antiochus occupaient toutes ses forteresses. Le peuple, fatigué de massacres et de persécutions, n'avait plus, dans sa ruine totale, d'autre bien à conserver que la vie; et, pour la racheter, tout obéissait au vainqueur.

Son entreprise courageuse.

Dans un tel état d'abaissement et de consternation, il paraît prodigieux qu'un seul homme, sans autre secours que son courage et sa famille, ait pu former le projet d'affranchir sa nation, de chasser l'étranger, de rétablir la république des Juifs, et de relever un temple dont toutes les nations avaient conspiré et consommé la ruine. C'est cependant ce projet glorieux que conçut Mathathias, et qu'accomplirent ses héroïques enfans.

Il commença d'abord par un de ces coups hardis qui seuls peuvent électriser des ames abattues, en les étonnant par une grande audace et en les enflammant par un grand exemple.

Il entra dans la ville de Modin, parla au peuple, lui rappela sa gloire passée et son humiliation présente, mais chercha vainement à lui faire préférer une mort glorieuse au sacrilége et à l'apostasie. Les officiers d'Antiochus se présentèrent, ordonnèrent de sacrifier aux idoles; tous gardaient un

honteux silence. Un Juif, plus corrompu ou plus effrayé que les autres, s'avance au pied de l'autel pour faire son sacrifice; Mathathias, indigné, lui plonge une épée dans le sein, tue l'officier persan qui le protégeait, et renverse aux yeux de sa troupe et l'autel et l'idole*. Il représente ensuite aux habitans qu'après une telle action il n'y a plus de salut à espérer pour la ville qui en a été le théâtre, et qu'il ne reste plus qu'à vaincre ou mourir. La foule, faible et indécise, se disperse; les hommes courageux entourent Mathathias, et se retirent avec lui sur la montagne déserte qu'il habitait. Son parti s'y grossit peu à peu de tous ceux qui conservaient quelque religion et quelque vaillance. Les troupes d'Antiochus vinrent l'attaquer; mais, animés par le désespoir, les Juifs battirent leurs ennemis et les mirent en fuite.

Sa victoire sur les Perses.

Ce premier succès augmenta les partisans du vengeur d'Israël qui fut bientôt en état de s'étendre hors de sa retraite, de remporter de nouveaux avantages et d'affranchir plusieurs villes du joug honteux des Syriens.

Sa mort.

Mathathias, fort avancé en âge, termina bientôt sa glorieuse carrière : il chargea, en mourant, son fils aîné Siméon de l'administration, et Judas de la guerre.

Exploits de Judas Machabée.

Judas, comme on l'a vu plus haut, portait le nom de Machabée, heureux présage de ses victoires. Cet illustre guerrier devint la gloire d'Israël qui lui dut sa délivrance. Une valeur indomptable, une piété sans bornes, une justice inflexible,

* An du monde 3837. — Avant Jésus-Christ 167.

une célérité inconcevable dans ses entreprises formaient les principaux traits du caractère de ce héros qui défit et ruina, à la tête de six mille hommes, les innombrables armées de la Syrie; conquérant d'autant plus fortuné que son pays fut sa seule conquête, et que la justice conduisit toujours ses armes. « Il se revêtit, dit l'Écriture, de » ses armes comme un géant, et son épée mettait » à couvert toutes ses troupes. Il parut dans les » combats comme un lion qui court à sa proie, » et répandit de toutes parts la terreur de son » nom. »

Apollonius fut le premier des généraux d'Antiochus dont il triompha *. Dès le commencement de la bataille, il se précipita sur le général ennemi, le tua et s'empara de son épée. Cette prompte victoire de Judas jeta la consternation et l'épouvante dans l'armée syrienne; privée de son chef, elle prit la fuite, et laissa aux Juifs un immense butin. Judas comptait plus sur le courage que sur le nombre de ses soldats. Il ne voulait en avoir près de lui que de dévoués, renvoyait ceux qui montraient quelque crainte, et punissait avec la dernière rigueur tous les Juifs qui violaient la loi de Moïse.

On appelait Assydéens les Juifs dispersés dans les pays étrangers; ils avaient une synagogue séparée de celle de Jérusalem, et l'on y observait avec plus de zèle et de régularité la loi de Dieu. Dès que les Assydéens furent informés des succès de Judas, ils se rallièrent à lui; mais leurs secours ne faisaient que réparer les pertes occasionnées par la guerre,

* An du monde 3838. — Avant Jésus-Christ 166.

de sorte que ses troupes, dans une lutte si terrible contre des armées de vingt, de quarante et de cent mille hommes, ne devinrent jamais assez fortes pour qu'il pût montrer en campagne plus de sept ou huit mille guerriers.

Séron, général des troupes de Syrie, marcha contre Judas pour venger Apollonius *; mais il ne fit qu'augmenter la gloire des Juifs par sa défaite. Antiochus, apprenant ces deux victoires, tenta les plus grands efforts pour se venger. Ptolémée, Nicanor et Gorgias, les trois plus renommés de ses généraux, marchèrent en Judée, à la tête d'une armée de quarante-sept mille hommes choisis. Judas se prépara à soutenir cette attaque. Quoique Jérusalem l'eût reçu sans résistance, il ne jugea pas convenable, dans l'état où était le temple, d'y sacrifier encore. Il remit les lévites à Maspha, et, après y avoir invoqué le Seigneur, il renvoya dans leurs foyers les hommes mariés et tous ceux que leurs propriétés, leurs affaires ou leur timidité rendaient plus faibles et plus inquiets des événemens. Ensuite il dit à la petite troupe qui lui restait : « Fortifiez votre courage ; demain nous » combattrons ces nations rassemblées pour nous » perdre et pour renverser notre religion. Songez » tous qu'il vaut mieux mourir dans le combat » que d'être témoin des malheurs de sa patrie et » de la destruction de son culte. » Gorgias, à la tête d'un gros détachement, avait fait une marche rapide pour surprendre Judas dans son camp d'Émmaüs, et toute la grande armée de Syrie

* Même année, 3838.

croyait que cette entreprise allait terminer la guerre. Machabée, informé de ce projet, quitta ses retranchemens, et par une autre route courut, à la tête de trois mille hommes, surprendre et attaquer l'armée syrienne, pendant que Gorgias trouvait le camp juif vide et désert.

Les Syriens, surpris de cette attaque imprévue et des prodiges de valeur que faisaient trois mille hommes sans boucliers, sans épées, et armés seulement de massues, prirent la fuite, malgré les efforts de Ptolémée et de Nicanor. Les Juifs se saisirent des armes des vaincus, les poursuivirent, et leur inspirèrent une telle terreur qu'ils évacuèrent entièrement la Judée.

Gorgias, revenant alors et voyant la déroute de la grande armée, n'opposa aucune résistance à Judas, et prit aussi la fuite avec sa troupe. Les Juifs, délivrés de leurs ennemis, trouvèrent dans le camp syrien une grande quantité d'or, d'argent, d'étoffes de pourpre et d'autres richesses.

Dans ce temps Antiochus, quittant sa capitale pour faire la guerre en Perse, avait laissé la régence de Syrie à Lysias. Celui-ci n'eut pas plus tôt appris la nouvelle victoire de Machabée qu'il résolut, pour éviter le courroux du roi, de venger promptement un si sanglant outrage. Il se mit lui-même à la tête d'une armée de soixante mille hommes, et, se croyant certain du succès, emmena avec lui des marchands de Tyr, auxquels il promit de vendre pour esclaves tous les Juifs qu'il comptait prendre. Il marcha sur Béthoron, et Judas vint au-devant de lui avec dix mille hom-

mes. Lysias fut battu; on tailla en pièces cinq mille de ses soldats. Le régent, ne pouvant rallier son armée, courut à Antioche pour y faire de nouvelles levées.

Machabée, profitant du repos que lui laissaient tant de triomphes, conduisit l'armée à Jérusalem, et alla avec elle sur la montagne de Sion. Là ils virent les lieux saints déserts, l'autel profané, les portes brûlées, le parvis rempli d'épines et d'arbrisseaux. Les Juifs déchirèrent leurs vêtemens, firent un grand deuil, et se couvrirent la tête de cendres. Ils se prosternèrent le visage contre terre, et les airs retentirent du son de leurs trompettes et du bruit de leurs gémissemens. Judas, ayant placé une partie de ses gens autour de la citadelle, pour y contenir les Syriens et les apostats qui y étaient demeurés, employa tout le reste des Juifs à purifier le temple, à le rebâtir, ainsi que le sanctuaire, à relever l'autel du Seigneur, à replacer dans le lieu saint de nouveaux vases, de nouveaux voiles et de nouveaux ornemens. Tous ces travaux terminés, on célébra solennellement la dédicace du temple, on immola des holocaustes, et Machabée offrit un sacrifice en action de graces pour la délivrance d'Israël.

Arrivée de Judas à Jérusalem.

Ses pieux travaux.

Lorsqu'il eut rempli ce pieux devoir, il fortifia la montagne de Sion, environna la ville de murs et de tours, et fit construire des forteresses dans le pays.

Ses constructions.

Les Iduméens, les Ammonites et les Galiléens voyaient d'un œil jaloux Jérusalem se relever de ses ruines. Ils rassemblèrent une grande armée

Nouvelles victoires des Juifs.

sous les ordres de Timothée. Simon et Judas son frère livrèrent plusieurs combats à ces peuples, les battirent, prirent d'assaut plusieurs villes, et firent beaucoup de butin et d'esclaves.

Défaite de deux généraux juifs.

Les Arabes grossirent encore le nombre des ennemis et des victoires des Juifs. Un seul échec troubla le cours de tant de prospérités ; tandis que Judas, Jonathas et Simon poursuivaient leurs succès, deux généraux juifs, Joseph et Azarias, voulant aussi leur part de gloire, attaquèrent imprudemment à Jamnia les Syriens commandés par Gorgias. Il battit les Juifs, leur tua deux mille braves, les mit en déroute, et les força de fuir et de retourner en Judée.

Maladie et mort d'Antiochus.

Cependant Antiochus Épiphane, après avoir attaqué sans succès Élymaïde et Persépolis dont les richesses avaient tenté son avarice, retournait tristement à Babylone, lorsqu'il reçut la nouvelle de la défaite de ses armées en Judée. Furieux de voir que Jérusalem reprenait son indépendance, et que l'autel du Dieu d'Israël s'était relevé sur les débris de l'idole de Jupiter, il jura qu'il irait lui-même dans cette ville, et qu'il en ferait le tombeau de tous les Juifs ; mais, pour le punir, dit l'Écriture, « le Seigneur frappa ce prince d'une » plaie incurable qui déchirait ses entrailles. » Loin d'être détourné de son dessein par cette maladie *, et ne respirant que vengeance, il voulut qu'on accélérât sa marche ; mais, lorsque ses chevaux couraient avec impétuosité, il tomba de

* An du monde 3841.—Avant Jésus-Christ 163.

son char, et tous ses membres furent meurtris par cette chute.

Bientôt sa maladie empira; toute sa chair se pourrissait, et il sortait des vers de son corps. Accablé de douleurs, humilié, et ne conservant plus d'espérance, Antiochus se repentit de ses fureurs. Les livres saints assurent qu'il dit ces paroles : « Il est juste que l'homme soit soumis à » Dieu, et que celui qui est mortel ne s'égale pas » au Dieu souverain. »

Ce monarque expirant nomma pour son successeur Antiochus Eupator, en lui recommandant de se conduire avec modération et justice; il écrivit ensuite une lettre aux Juifs pour les engager à être fidèles à son successeur, et pour les assurer qu'ils seraient traités avec douceur. Après avoir fait ces dispositions, reconnu la puissance de Dieu et témoigné un tardif repentir, Antiochus mourut. Lysias, parent du jeune roi, fut chargé de l'administration du royaume.

Le nouveau monarque de Syrie écrivit à Lysias qu'il savait que les Juifs n'avaient jamais voulu consentir à changer de coutume et de religion, que c'était là le seul objet de leur révolte, et que, voulant que ce peuple jouît de la paix comme les autres, il ordonnait que leur temple leur fût rendu, et qu'on leur permît de suivre les lois de leurs ancêtres. Il chargeait Lysias d'envoyer des députés à Jérusalem afin d'y conclure un traité. Il joignit à cet ordre une lettre pour les Juifs, qui contenait les mêmes dispositions. Traité de paix.

Judas, aussi habile politique que brave guerrier,

crut nécessaire de se donner une garantie de la solidité de cette paix, et il implora à cet effet la protection des Romains. Quintus Memmius et Titus Manlius, envoyés du sénat, qui se rendaient à Antioche, écrivirent au peuple juif, et lui confirmèrent les promesses de Lysias et du roi.

Nouvelle guerre. La méfiance de Machabée n'était que trop fondée. Antiochus, trompé par des Juifs apostats, et par l'avidité de ses courtisans qui renonçaient avec regret à leur domination et à leurs pillages dans la Judée, déclara de nouveau la guerre aux Juifs, dont il voyait avec jalousie les victoires récentes sur les Arabes et les Galiléens.

Mort de Ménélaüs. L'auteur de tous les maux de Jérusalem, le perfide Ménélaüs, excitait de tous ses efforts la vengeance des Syriens; mais il se vit enfin victime de sa trahison. Lysias apprit au roi que les cruautés et les débauches de cet homme avaient donné naissance aux troubles de la Judée et à tous les malheurs qui en étaient résultés; il fut condamné à mort et précipité du haut d'une tour.

Nouvelles victoires de Judas. Bientôt le roi vint attaquer Judas avec son armée que commandait Nicanor; elle était composée de cent dix mille hommes de pied, cinq mille chevaux, vingt-deux éléphans, et trois cents chariots armés de faux.

Machabée, plein de confiance dans la protection du Seigneur, après avoir ordonné des prières générales, marcha sans crainte au-devant du roi, et donna pour mot d'ordre *la victoire de Dieu.* Ayant pris avec lui les plus braves de ses jeunes guerriers, il attaqua la nuit le quartier d'Antio-

chus, passa au fil de l'épée quatre mille hommes, tua le plus grand nombre des éléphans, et répandit l'effroi dans le camp.

Mort héroïque d'Éléazar.

Quelque temps après, il remporta une autre victoire sur l'armée royale; ce fut dans cette seconde bataille qu'un Juif nommé Éléazar, et que quelques versions disent être un des frères de Judas, fit l'action la plus héroïque avec la certitude d'y perdre la vie. Ayant aperçu de loin un superbe éléphant que la richesse de son harnois fit reconnaître pour l'éléphant du roi, il s'élança, s'ouvrit un passage au travers des ennemis, se jeta entre les jambes de cet animal, lui perça le ventre avec son épée, le renversa, et mourut écrasé * sous son poids. Le roi ne montait point cet éléphant, mais l'éclat d'un coup si hardi augmenta le courage des Juifs et la crainte des Syriens. Cependant Judas, ne pouvant exterminer un si grand nombre d'ennemis, se vit obligé de s'enfermer, les uns disent à Bethsura, les autres à Jérusalem où le roi vint l'assiéger. Sa perte paraissait assurée, lorsque sur ces entrefaites le roi apprit que Philippe, auquel il avait confié le gouvernement de la Syrie, venait de se révolter, probablement à l'instigation des Romains qui voulaient favoriser le jeune Démétrius, fils de Séleucus, et le placer sur le trône. Ces nouvelles forcèrent Antiochus à renoncer à ses projets. Il se réconcilia avec Machabée, l'embrassa, le déclara prince de la Judée, enrichit le temple saint de ses présens, et y offrit un sacrifice.

* Même année, 3841.

Les craintes d'Antiochus ne tardèrent pas à se vérifier. Démétrius Soter s'empara de la plus grande partie de la Syrie, après avoir vaincu Antiochus et Lysias.

Trahison d'Alcime.

Sous ce nouveau règne, la paix dont les Juifs jouissaient depuis si peu de temps fut troublée par la trahison d'un habitant de Jérusalem, nommé Alcime, qui avait usurpé autrefois la grande-prêtrise, et qui était souillé d'idolâtrie. Cet homme vint trouver Démétrius, lui fit de riches présens, et le trompa sur l'état de la Judée, en lui disant que Machabée et les Assydéens opprimaient le peuple par leurs rigueurs, et le portaient sans cesse aux séditions et à la guerre. Démétrius, persuadé, d'après les faux avis de ce traître, que la tranquillité publique était inconciliable avec l'autorité de Judas, ordonna à Nicanor d'entrer à la tête d'une armée en Judée, de se saisir de Machabée, et d'investir Alcime du sacerdoce. Nicanor obéit à regret; il estimait Judas, et, l'ayant trouvé en bon état de défense, il persuada au roi de renoncer à sa vengeance, et conclut un nouveau traité avec les Juifs.

Nouvelle guerre.

Le libérateur de Jérusalem, parvenu à une paix qu'il croyait durable, se maria, et jouit quelque temps de son repos et de sa gloire. Mais Alcime parvint à aigrir de nouveau le monarque syrien, en lui faisant croire que Nicanor le trahissait. Le général reçut de nouveaux ordres; il ne lui fut plus possible d'en différer l'exécution, et la guerre recommença.

Victoire de Judas.

Judas, suivant sa coutume, étant venu au-de-

vant de l'ennemi, déclara à son armée que l'ombre d'Onias lui était apparue, et lui avait promis la victoire en lui donnant une épée d'or. Les Juifs, rassurés par ce prodige et affermis par leurs prières, ne comptèrent plus leurs ennemis; ils se précipitèrent sur eux, les mirent en déroute, et leur tuèrent trente-cinq mille hommes. Nicanor périt dans cette bataille. Judas célébra sa victoire par un sacrifice solennel, et ordonna qu'elle serait toujours fêtée dans la suite des temps. Les Juifs, irrités, suspendirent la tête de Nicanor aux murs de la forteresse, et sa main à la porte du temple. A cette époque, Démétrius était devenu le maître de toute la Syrie par la mort d'Antiochus et de Lysias. Judas, instruit de la grande puissance des Romains, envoya à Rome deux ambassadeurs, nommés Eupolime et Jason. Ils conclurent avec le sénat un traité d'alliance, dont les principales dispositions furent que les Juifs ne donneraient aucun secours aux ennemis des Romains, mais qu'au contraire ils fourniraient des troupes aux armées de la république, sans recevoir ni solde ni munitions. Le sénat promettait de son côté que, s'il survenait une guerre au peuple juif, il l'assisterait de bonne foi, selon que le temps le permettrait. En conséquence le sénat écrivit à Démétrius pour le menacer de ses armes s'il ne cessait de persécuter les Juifs. Malheureusement cette lettre arriva trop tard en Asie. Démétrius, irrité de la défaite de Nicanor, chargea de sa vengeance Bacchide et Alcime. Ces deux généraux entrèrent en Judée, s'emparèrent de Massaloth, et attaquèrent à l'improviste Judas

Son traité avec les Romains.

Bataille en Judée.

qui s'était campé à Laïse, et qui n'avait avec lui que trois mille hommes choisis. Machabée, sans espoir de vaincre, mais incapable de crainte, résista aux conseils de ceux qui l'engageaient à fuir. Il chargea l'ennemi, enfonça l'aile droite que commandait Bacchide; mais l'aile gauche des Syriens l'ayant tourné, les efforts de sa vaillance devinrent inutiles. Le combat avait duré depuis le matin jusqu'au soir. Judas, après avoir long-temps résisté à la foule qui l'entourait, tomba percé de coups. Il expira, et peu de ses braves guerriers échappèrent à la mort par la fuite *.

Mort de Judas.

Jonathas et Simon emportèrent le corps de Judas à Modin, et l'enterrèrent dans le sépulcre de leurs pères. Tout Israël pleura sa mort, en s'écriant : « Nous avons perdu l'homme invincible qui seul » avait sauvé le peuple de Dieu. »

Bacchide, vainqueur, exerça de grandes vengeances sur les Juifs, et donna le gouvernement du pays aux plus impies. Israël fut accablé d'une si grande affliction qu'on n'en avait pas vu de pareille depuis la captivité.

Gouvernement de Jonathas.

Les amis de Judas, indignés et persécutés, se rassemblèrent, et prirent Jonathas, frère de Machabée, pour leur chef. Jonathas, à la tête d'une troupe intrépide, marcha contre Bacchide, le battit, et le força de se retirer. L'impie Alcime s'était emparé du sacerdoce; mais au moment où il voulait profaner et dégrader le temple, Dieu, dit l'Écriture, le frappa de paralysie, et termina ainsi sa coupable vie. Jonathas, délivré de ses deux en-

Mort d'Alcime.

* An du monde 3843. — Avant Jésus-Christ 161.

nemis, gouverna deux ans Israël en paix. La guerre recommença de nouveau; mais Bacchide ayant encore été vaincu par les Juifs que commandait Simon, frère de Jonathas, le général syrien conclut la paix, et ne revint plus depuis en Judée. Ainsi la guerre cessa. Jonathas établit sa résidence à Machmas, ramena la justice en Judée, et en bannit toute impiété.

Après de si longues guerres, il aurait été difficile aux Juifs de se relever, si les dissensions de leurs ennemis ne fussent venues à leur secours. Alexandre Bala, fils d'Antiochus Épiphane, voulut s'emparer du trône de Syrie. Démétrius Soter rassembla toutes ses forces contre lui; et, dans le dessein d'être secondé par les Juifs, rechercha l'amitié de Jonathas, lui permit de rebâtir Jérusalem et de lever des troupes. Toutes les forteresses élevées par Bacchide furent évacuées par les Syriens. Jonathas profita rapidement d'une circonstance si heureuse et si imprévue; il vint à Jérusalem, en répara les fortifications, rétablit l'ordre dans l'état, et rassembla des troupes.

Alliance de Jonathas et d'Alexandre Bala.

Alexandre Bala, qui connaissait la vaillance des Juifs et les maux que leur avait faits Démétrius, espérait qu'il viendrait facilement à bout de les engager à faire cause commune avec lui *. Il donna le grand sacerdoce à Jonathas, lui envoya une robe magnifique et une couronne d'or, en lui proposant de s'allier à lui. Démétrius fit de vains efforts pour traverser cette négociation; il affranchit la Judée d'impôts, remit la forteresse de Jérusalem

* An du monde 3852. — Avant Jésus-Christ 152.

entre les mains de Jonathas, lui céda la ville de Ptolémaïde, et offrit de prendre à sa solde trente mille Juifs pour leur confier la garde de ses forteresses. Jonathas et tout le peuple ne pouvaient oublier ce qu'ils avaient souffert sous la domination de ce roi; ils se déterminèrent à embrasser le parti d'Alexandre, et leur armée joignit la sienne.

Bataille entre eux et Démétrius Soter.

Les deux rois se livrèrent une grande bataille qui dura tout un jour. Démétrius y périt, la victoire d'Alexandre fut complète.

Devenu maître du royaume, il s'empressa de rechercher l'alliance de Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, et lui demanda pour épouse sa fille Cléopâtre. Le mariage et le traité furent conclus par les deux rois à Ptolémaïde; ils invitèrent Jonathas à y venir. Il y parut avec un grand éclat, et confondit les calomnies que les Juifs apostats avaient répandues pour le perdre dans l'esprit d'Alexandre. Ce monarque, reconnaissant, le revêtit de pourpre, le fit asseoir près de lui, et le reconnut comme chef et prince de la Judée.

Alexandre ne jouit pas long-temps de son triomphe. Démétrius Nicanor, fils de Soter, rassembla le parti de son père, et réunit bientôt assez de forces pour l'attaquer, et pour envoyer une armée en Judée sous les ordres d'Apollonius.

Victoire de Jonathas et de Simon.

Jonathas et Simon battirent ce général, mirent son armée en déroute, poursuivirent ses débris à Azoth, et brûlèrent le temple de Dagon. Alexandre, ayant appris ces brillans succès, combla Jonathas d'honneurs, et lui envoya l'agrafe d'or que portaient les princes du sang royal.

Le roi d'Égypte, informé des troubles de la Syrie, conçut le projet de s'en emparer. Il accusa son gendre Alexandre Bala d'avoir voulu attenter à sa vie; et, s'étant rendu maître par surprise d'une partie des villes de ce royaume, il fit alliance avec Démétrius Nicanor, et lui donna pour femme Cléopâtre sa fille, qu'il venait d'enlever à Alexandre. Jonathas ne prit point de parti dans cette guerre, et sut adroitement apaiser Ptolémée qu'il vit à Joppé, et qu'on avait cherché à irriter contre lui. Alexandre, apprenant l'invasion des Égyptiens, marcha contre eux; mais, vaincu dans une bataille, il s'enfuit en Arabie. Zabdiel, prince des Arabes, lui fit couper la tête, et l'envoya à Ptolémée qui prit le titre de roi d'Égypte et d'Asie : cependant il paraît que ce prince se contenta de ce titre, et qu'il laissa le gouvernement de l'Asie à Démétrius. Celui-ci fut bientôt attaqué par Triphon, l'un des généraux du dernier roi Alexandre. Une partie des troupes de Démétrius, soulevées, mettaient la vie de ce prince en danger. Il fut sauvé par des Juifs que lui envoya Jonathas. Ils exterminèrent ses ennemis, et lui rendirent la liberté.

Démétrius oublia bientôt ce grand service, et fit la guerre au frère de Machabée; mais cette ingratitude ne tarda pas à être punie. Tryphon reprit les armes contre lui, le mit en fuite, et plaça sur son trône le jeune Antiochus Théos. Jonathas et Simon profitèrent de cet événement pour exterminer tous les Syriens qui se trouvaient en Judée et pour reprendre toutes les places dont ils s'étaient emparés.

Mort de Jonathas

Ce fut à peu près dans ce temps que Jonathas renouvela l'alliance des Juifs avec les Romains et les Lacédémoniens. Jusque-là son gouvernement n'avait été qu'une suite de triomphes et de prospérités ; mais un grand malheur l'attendait à la fin de sa carrière. Apprenant que Tryphon voulait détrôner Antiochus et se faire roi d'Asie, il marcha contre lui à la tête d'une armée de quarante mille hommes. Tryphon n'espérant pas vaincre par la force, employa l'artifice, et trompa Jonathas par ses promesses et ses négociations. Jonathas, sans méfiance et croyant la paix faite, congédia son armée, ne garda avec lui que trois mille hommes, et se rendit, sur la foi jurée, à Ptolémaïde, pour y conférer avec Tryphon ; mais, dès qu'il y fut entré, on ferma les portes, on le tua *, et on passa au fil de l'épée tous ceux qui l'accompagnaient.

Gouvernement de Simon.

A la nouvelle de sa mort, tous les anciens ennemis de la Judée joignirent leurs efforts à ceux de Tryphon pour détruire Israël ; mais Simon, héritier des talens et des vertus de son frère, ne perdit pas courage dans une circonstance si critique. Les Juifs l'élurent pour prince ; il fortifia promptement les places menacées, fit de grandes levées de troupes, et s'allia avec Démétrius Nicanor qui lui donna le sacerdoce. Tous ses efforts furent couronnés de succès : il chassa définitivement de la forteresse de Jérusalem les étrangers et les impies qui s'en étaient emparés de nouveau. Hyrcan son fils, auquel il avait donné le com-

* An du monde 3861. — Avant Jésus-Christ 143.

mandement de l'armée, défit ses ennemis en plusieurs rencontres, et s'empara de Gaza et de Joppé.

Simon renouvela les alliances contractées par ses frères; et, sous son administration, la république jouit enfin d'une assez longue paix.

La Syrie, moins heureuse, se voyait toujours déchirée par des guerres civiles. Démétrius continuait à se battre contre Tryphon; mais il fut vaincu et fait prisonnier. Antiochus Sydètes, son fils, le vengea et vainquit Tryphon par le moyen des secours que Simon lui envoya. Affermi sur le trône, Antiochus ne songea qu'à rétablir l'antique domination de ses pères en Judée, et y envoya une grande armée sous les ordres de Cendebée. Simon, averti de la marche de ce général, dit à ses enfans: « Nous avons, mes frères et moi, délivré » trois fois notre patrie; et l'orgueil de tous nos » ennemis s'est humilié devant nous. Je suis vieux: » c'est vous maintenant qui devez combattre, dé- » fendre votre culte, vos lois, et sauver votre » pays. Marchez. » Hyrcan et Judas obéirent promptement à leur père, et réalisèrent complètement toutes ses espérances. Ils marchèrent contre les Syriens, et livrèrent bataille à Cendebée. Judas fut blessé dans cette action: Jean Hyrcan, son frère, le vengea, mit l'ennemi en fuite, le poursuivit, et lui tua dix mille hommes: c'est ainsi que la paix fut rétablie en Judée.

Victoire sur les Syriens.

Quelque temps après, Simon, accompagné de deux de ses fils, Mathathias et Judas, parcourut tout le pays pour établir universellement l'exécution

des lois, des réglemens, et pour réformer les abus.
Mort de Simon. Arrivé à Jéricho, une abominable trahison y termina sa glorieuse vie. Ptolémée, son gendre et fils d'Abobus, était gouverneur de cette contrée. L'ambition avait corrompu son cœur : il aspirait au grand sacerdoce, et crut l'acquérir par un grand crime. Au milieu d'un festin, il poignarda Simon, ses deux fils et leurs serviteurs, et demanda au roi de Syrie sa protection et son secours. Il envoya en même temps des assassins pour se défaire de Jean Hyrcan; mais celui-ci, heureusement instruit de ce complot, fit arrêter et tuer ceux qui en voulaient à ses jours *. Il marcha ensuite promptement contre Ptolémée, qui lui échappa en fuyant et se retira dans le château de Dagon, où il tenait renfermés la mère et les frères d'Hyrcan. Lorsque celui-ci voulut prendre d'assaut la forteresse, le cruel Ptolémée lui montra, sur le haut des murs, sa mère et ses frères qu'il faisait frapper de verges, et qu'on se préparait à précipiter si l'attaque continuait. La courageuse veuve fit dire à son fils de ne point songer à la sauver, et de ne penser qu'à la vengeance qu'il devait aux mânes de son père et de Judas. Hyrcan ne put supporter l'idée de voir périr sa mère : il changea le siége en blocus; et dès que la septième année, qui était celle du repos pour les Juifs, fut arrivée, il se retira.

Ptolémée, hors de péril, ne devint pas plus généreux; il massacra la famille d'Hyrcan et courut

* An du monde 3869. — Avant Jésus-Christ 135.

chercher un asyle près de Zénon Cotylas, prince de Philadelphie.

Antiochus, irrité des victoires de Simon, crut pouvoir profiter de ces troubles: il entra en Judée, et vint assiéger Jérusalem. Le grand sacrificateur Hyrcan, pour se délivrer d'un tel danger, fit ouvrir le sépulcre de David, d'où il tira plus de trois mille talens. Il en donna trois cents à Antiochus qu'une révolte appelait dans la Médie. Après avoir sauvé ainsi sa capitale, il employa le reste de son trésor à solder des troupes étrangères qu'il joignit à son armée. Ce fut la première fois que les Juifs permirent à leurs chefs ce moyen si utile pour l'autorité du prince, et si dangereux pour la liberté du pays.

Jérusalem sauvée par Hyrcan.

Hyrcan sut habilement profiter de la guerre qu'Antiochus avait à soutenir contre la Médie. Il entra en Syrie, où il s'empara de plusieurs places. Pendant ce temps Aristobule et Antigone ses fils assiégèrent Samarie, en chassèrent les Syriens, et contraignirent tous les étrangers à évacuer la Judée.

Hyrcan jouit en paix, le reste de ses jours, du sacerdoce et de la principauté. Il gouverna pendant trente-trois ans son pays, y maintint l'ordre et la discipline, et laissa une mémoire glorieuse et sans reproche.

Les Juifs croyaient qu'il avait le don de prophétie : il prédit que les deux plus âgés de ses cinq fils ne régneraient pas long-temps. Cette prédiction s'accomplit*. Aristobule lui succéda,

* An du monde 3897. — Avant Jésus-Christ 107.

et du consentement du peuple prit le titre de roi.

Ainsi finit la république juive, qui avait duré quatre cent soixante-onze ans et trois mois depuis le retour de la captivité.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Tyrannie du roi Aristobule. — Sa mort. — Tyrannie du roi Alexandre. — Sa mort. — Règne d'Alexandra. — Règne d'Hyrcan. — Guerre entre lui et son frère Aristobule. — Expédition de Pompée en Judée. — Siége et prise de Jérusalem par Pompée. — Politique habile d'Antipater. — Sa mort.

ARISTOBULE, ALEXANDRE, ALEXANDRA, HYRCAN, ARISTOBULE, ROIS.

Tyrannie du roi Aristobule.

Le nouveau roi signala le commencement de son règne par des actes d'ambition et de cruauté. Il envoya sa mère en prison parce qu'Hyrcan l'avait déclarée régente et qu'elle lui disputait le gouvernement. Il eut même la barbarie de l'y laisser mourir de faim. Trois de ses frères furent aussi enfermés par ses ordres. Le seul Antigone, qu'il aimait, fut d'abord bien traité et associé au trône : mais la reine, jalouse de son crédit, fit croire à Aristobule qu'il conspirait contre lui ; et lorsqu'elle le vit troublé par la crainte, elle fit dire à Antigone que son frère voulait voir une riche armure qu'il possédait. Le malheureux Antigone, trompé par cet avis perfide, se couvrit de ses ar-

mes, et se rendit chez le roi. Son frère alors, persuadé qu'il arrivait avec de mauvais desseins, le fit massacrer. Les remords suivirent bientôt le crime, et Aristobule mourut après un an de règne*. Sa mort.
Sa veuve rendit la liberté aux jeunes princes, et plaça sur le trône Alexandre. Celui-ci fit mourir un de ses frères qui prétendait à la couronne, et conserva la vie à l'autre qui ne montrait aucune ambition.

Alexandre combattit avec succès Ptolémée Lathyre, roi d'Égypte, et Zénon, prince de Philadelphie. Tyrannie du roi Alexandre. Il suivit l'exemple de son père, et eut toujours des troupes étrangères à sa solde. Ses armes furent moins heureuses contre Obodas, roi des Arabes : vaincu par lui, il se sauva avec peine à Jérusalem. Son règne fut troublé par des révoltes continuelles qu'excitait sa tyrannie : il fit périr plus de cinquante mille Juifs pendant l'espace de six ans. Il voulut trop tard faire succéder la douceur à la sévérité : ce changement parut faiblesse et encouragea la haine. Une partie du peuple se révolta et appela à son secours le roi Démétrius Euchères.

Les deux rois se livrèrent bataille. Alexandre fut vaincu; mais les Juifs, satisfaits de s'être vengés, et craignant que Démétrius ne profitât de cette victoire pour les assujettir, abandonnèrent ce prince, et se soumirent de nouveau à Alexandre, qui devint à son tour vainqueur de Démétrius et le força d'évacuer la Judée.

Le roi d'Israël, plus cruel encore dans la pros-

* An du monde 3898.—Avant Jésus-Christ 106.

périté que dans le malheur, couvrit son royaume de prisons et d'échafauds; et pendant un festin qu'il donnait à ses concubines, il les fit jouir du barbare spectacle de la mort de huit cents prisonniers qu'il fit crucifier à leurs yeux, après les avoir rendus témoins du supplice de leurs femmes et de leurs enfans.

Antiochus, successeur de Démétrius et le dernier des Séleucides, se joignit aux Arabes pour entreprendre une nouvelle guerre contre les Juifs. Alexandre triompha de tous ses ennemis, et sa gloire parut affaiblir dans l'esprit du peuple le souvenir de sa cruauté.

Sa mort. Épuisé par la fatigue et le travail, il mourut après avoir régné vingt-sept ans *. Avant d'expirer, voulant calmer la crainte qu'inspirait à la reine la haine du peuple, il lui dit : « Si vous suivez » mon conseil, vous conserverez tranquillement » le trône. Cachez d'abord ma mort aux soldats. » Quand vous serez retournée à Jérusalem, gagnez » l'affection des pharisiens; confiez-leur quelque » autorité : ils ont tout pouvoir sur l'esprit du » peuple, et disposent de sa haine et de son amour. » Feignez de me blâmer pour qu'ils chantent vos » louanges : remettez mon corps entre leurs » mains; dites que vous leur permettez de se venger du mal que je leur ai fait, en me privant de » la sépulture; enfin promettez que vous ne ferez » rien sans leur conseil, et je vous assure que, si » vous flattez ainsi leur orgueil, au lieu de déshonorer ma mémoire, ils me feront de magnifiques

* An du monde 3925. — Avant Jésus-Christ 79.

» funérailles, et vous laisseront gouverner avec » une entière autorité. »

Alexandra suivit ce conseil, qui réussit comme le roi l'avait prévu. La reine avait deux fils : elle donna le sacerdoce à l'aîné nommé Hyrcan, dont le caractère pacifique ne lui causait aucune inquiétude; Aristobule, plus ardent, fut obligé par elle de vivre comme un simple particulier. Règne d'Alexandra.

Les pharisiens profitèrent de l'autorité qu'on leur laissait pour faire périr Diogène, principal ministre des cruautés du feu roi. Ils voulaient imiter ses rigueurs et condamner tous leurs ennemis au supplice; Aristobule obtint qu'ils ne seraient qu'exilés. Cette démarche lui forma dès lors un grand parti dans l'état.

Le règne d'Alexandra dura neuf ans. Elle se fit aimer de ses sujets par sa piété et par sa douceur, et respecter de ses voisins, en entretenant sans cesse une puissante armée. Tigrane, roi d'Arménie, la menaça d'une invasion; mais elle fut délivrée de ce danger par les Romains que commandait Lucullus; et Tigrane, obligé de combattre contre eux, renonça à son entreprise.

La reine, en mourant, avait donné le trône à Hyrcan; Aristobule, son frère, le lui disputa : cette rivalité fit bientôt perdre aux Juifs leur liberté. Le sort de toute nation divisée est de devenir la proie de l'étranger : la Judée en offre plus d'un exemple, et Rome ne dut sa grandeur qu'aux querelles des princes et aux discordes des peuples. Règne d'Hyrcan. Guerre entre lui et son frère Aristobule.

Hyrcan, d'abord battu par son frère, suivit les conseils d'un riche Iduméen nommé Antipatèr,

et se réfugia près d'Arétas, roi des Arabes, qui le ramena en Judée avec une armée de cinquante mille hommes. Aristobule, vaincu à son tour, se renferma dans Jérusalem où il fut assiégé. Le grand Pompée faisait alors la guerre en Arménie, et avait envoyé en Syrie une armée sous les ordres de Scaurus. Informé de la guerre civile qui déchirait la Judée, il résolut d'en profiter pour soumettre ce pays à la domination de la république romaine. Métellus et Lollius s'étaient emparés de Damas *; les Romains entrèrent en Judée; Aristobule et Hyrcan cherchèrent à gagner Scaurus par des présens. Ceux d'Aristobule, plus riches, firent pencher la balance romaine, et Scaurus ordonna à Hyrcan et aux Arabes de lever le siége de Jérusalem, et de se retirer en Arabie.

Expédition de Pompée en Judée.

Aristobule ne se contenta pas de ce succès; il poursuivit ses ennemis, et leur tua sept mille hommes, parmi lesquels était Céphale, frère d'Antipater.

Hyrcan, craignant sa ruine totale, courut aux pieds de Pompée pour implorer son secours. Aristobule soumit aussi, quoiqu'à regret, sa dignité à cette humiliante politique qui lui semblait insupportable. Il se rendit auprès de Pompée avec un grand cortège; mais, indigné de la hauteur du général romain, il rompit la négociation et se retira dans une forteresse. Cerné par les Romains, il céda quelque temps à la force, et donna aux gouverneurs de ses places les ordres que lui dictait Pompée. Cette condescendance lui procura une

* An du monde 3941. — Avant Jésus-Christ 63.

liberté dont il profita promptement pour se retirer à Jérusalem et se préparer à la guerre. Pompée le poursuivit et l'assiégea dans Jérusalem; le parti d'Hyrcan ouvrit les portes de la ville aux Romains; celui d'Aristobule défendit le temple avec tant de vigueur que le siége dura trois mois. Enfin Pompée, qui avait profité du jour du Sabbat pour accélérer ses travaux et avancer ses tours, ordonna l'assaut. Le fils de Sylla, Cornélius Faustus, franchit le premier la muraille; les Romains prirent la forteresse, y tuèrent douze mille Juifs, égorgèrent les sacrificateurs qui continuaient leurs fonctions malgré l'appareil des armes et les cris des combattans.

Siége et prise de Jérusalem par Pompée.

Pompée entra avec respect dans le temple, le sauva du pillage, gagna la faveur du peuple par ses égards pour son culte, pour ses coutumes, et rétablit Hyrcan dans le sacerdoce. Mais, s'il rendit à la Judée une liberté apparente, il détruisit réellement sa puissance, en rétablissant les Samaritains dans leur indépendance, et en restituant aux Syriens les pays conquis par les Juifs.

Pompée apprit à Jérusalem la mort de Mithridate : il laissa la Judée isolée, ruinée, tributaire, et partit pour Rome, emmenant prisonniers Aristobule, ses deux fils et ses deux filles. L'un de ses captifs, Alexandre, fils aîné d'Aristobule, se sauva en chemin, revint dans son pays, se mit à la tête d'un parti, et fut vaincu par Gabinius qui conserva dans la Judée le gouvernement républicain. Aristobule trouva aussi le moyen de s'échapper de Rome. Mais, encore plus malheureux que son fils,

il fut battu, pris et envoyé à Rome par Gabinius, qui remporta de nouveaux succès contre Alexandre.

Crassus succéda à Gabinius, vint dans la Judée, la ravagea, pilla le temple de Jérusalem, et emmena trente mille prisonniers, après avoir fait périr, par le conseil d'Antipater, les plus grands partisans d'Aristobule *.

Politique habile d'Antipater.

Antipater devint, avec raison, fameux dans l'histoire des Juifs; né dans la classe des particuliers, il acquit et conserva un crédit constant au milieu de tous les orages. Son habileté résista aux vicissitudes de la fortune, et il sut diriger à son gré l'esprit des rois et des généraux romains les plus opposés entre eux par leur caractère et leurs intérêts. Ayant épousé une femme d'une des plus illustres maisons de l'Arabie, il en eut quatre fils, Hasaël, Hérode, Joseph et Phéraras, et une fille nommée Salomé. Pour dernière faveur de la fortune, sa famille renversa la dynastie des Asmonéens qui régnait depuis cent vingt-six ans en Judée; et Hérode, le second de ses fils, s'empara de leur trône, ainsi que nous le dirons bientôt.

Dans ce temps, César, ayant vaincu Pompée, était devenu le maître de Rome. Il envoya Aristobule avec deux légions en Syrie; le parti de Pompée l'y fit empoisonner, et son fils eut la tête tranchée. Antipater, prévoyant la fortune de César, lui avait rendu de grands services. Le dictateur lui accorda le titre et les priviléges de citoyen romain, le nomma gouverneur de Judée, confia le gouvernement de Jérusalem à Pharaës son fils

* An du monde 3950. — Avant Jésus-Christ 54.

aîné, et celui de Galilée à Hérode son second fils; enfin il confirma en sa faveur Hyrcan dans le sacerdoce.

Hérode se distingua bientôt dans son gouvernement par la destruction des brigands qui désolaient la Galilée; il en fit arrêter et périr un grand nombre. Hyrcan prétendit qu'il empiétait sur son autorité, et lui ordonna de comparaître à son tribunal; mais la soumission d'Hérode l'apaisa, et il fut absous.

Bientôt on apprit en Judée la mort de César, qui fit naître une nouvelle guerre civile; Antipater, avec son habileté accoutumée, se concilia l'affection de Cassius, en lui donnant les secours d'argent qui lui étaient nécessaires; ce fut là le dernier de ses succès. Matichus, animé par ses ennemis, oublia qu'il lui avait précédemment sauvé la vie, et l'assassina. Hérode, qui s'était emparé de l'esprit de Cassius, vengea son père, et fit tuer Matichus par les Romains.

Sa mort.

Cependant Antigone, fils d'Aristobule, à la tête des partisans de son père, attaqua Jérusalem. Il fut battu; mais, ayant imploré le secours des Parthes, il recommença la guerre: et, comptant plus sur l'artifice que sur la victoire, il engagea Phasaël et Hyrcan à entrer en conférence avec lui. Lorsqu'ils s'y furent rendus, le barbare fit mutiler Hyrcan; Phasaël se tua lui-même *.

Hérode nommé roi par le sénat.

Hérode évita le même piége; il se sauva avec sa famille et ses richesses qu'il renferma dans une forteresse d'Idumée. De là il se rendit en Égypte où Cléopâtre l'accueillit favorablement, et il par-

* An du monde 3964. — Avant Jésus-Christ 40.

tit pour Rome, dans l'intention de réclamer la protection du sénat.

Antoine, qui s'intéressait à lui, plaida sa cause; et le sénat, irrité du secours qu'Antigone avait demandé aux Parthes, ses ennemis, nomma Hérode roi de Judée.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

Siége et prise de Jérusalem par Hérode. — Mariage d'Hérode et de Mariamne. — Conduite d'Hérode envers Hyrcan. — Perfidie d'Hérode envers Aristobule. — Sa justification devant Antoine. — Arrivée de Cléopâtre à Jérusalem. — Victoire d'Hérode sur les Arabes. — Son départ pour Rome. — Mort de la reine Mariamne. — Mort d'Alexandra. — Nouveaux crimes d'Hérode. — Fléaux en Judée. — Constructions d'Hérode. — Édit d'Auguste en faveur des Juifs. — Sacrilége d'Hérode au sépulcre de David. — Mort des enfans d'Hérode et de trois cents officiers. — Mort d'Antipater. — Maladie d'Hérode. — Massacre dans l'Hippodrome. — Mort d'Hérode. — La Judée réduite en province romaine.

HÉRODE.

Siége et prise de Jérusalem par Hérode.

Le nouveau roi réunit une armée nombreuse; et, secouru par les Romains que commandait Ventidius, il échoua d'abord contre Jérusalem et perdit son frère Joseph dans un combat. Mais bientôt la victoire couronna ses armes; il battit Antigone, et mit le siége devant la ville sainte.

Mariage d'Hérode et de Mariamne.

Pendant ce siége, il rendit ses droits et sa puissance plus solides, en épousant, à Samarie, Mariamne, fille d'Alexandra, petite-fille du roi Aris-

tobule, et nièce du grand-prêtre Hyrcan. Après ce mariage, Hérode, assisté par les Romains, entra dans Jérusalem et y fit un grand carnage. Antigone, aimé du peuple, s'était retiré dans une tour; mais son courage l'abandonna, et il ne sut pas faire respecter son malheur par sa fermeté. Il vint se jeter aux pieds de Sosius, général romain, qui lui prouva son mépris en l'appelant Antigona *. On l'envoya ensuite prisonnier à Antoine. Hérode, craignant que ce captif ne s'échappât encore, et ne vînt soutenir ses prétentions et ébranler son trône, envoya de grands présens à Antoine qui se laissa corrompre et le fit périr.

L'histoire donne à Hérode le nom de grand, parce qu'il fut habile, brave, heureux et puissant, et que les hommes ont toujours accordé à l'éclat de la fortune ce titre qui devrait être réservé aux grandes vertus.

Ce monarque, en s'unissant par les liens du mariage à la famille d'Aristobule, n'abjura point sa haine contre elle. La crainte de la voir remonter sur le trône fut pour lui une source continuelle de tourmens, et le porta à tous les crimes qu'il commit, et qui rendent sa mémoire exécrable.

Conduite d'Hérode envers Hyrcan.

Le grand sacrificateur Hyrcan s'était retiré chez les Parthes; Hérode craignant la légitimité de ses prétentions, désirait l'avoir en sa puissance. Pour y parvenir, il le trompa par des promesses et par les apparences les plus fortes d'amitié et de reconnaissance. Les amis d'Hyrcan l'avertirent en vain du sort qui l'attendait : il crut

* An du monde 3967. — Avant Jésus-Christ 37.

que, malgré l'opprobre de sa mutilation, Hérode lui rendrait le grand sacerdoce, et partagerait son pouvoir avec lui ; il partit pour Jérusalem. Le roi le reçut avec magnificence, et lui témoigna, même publiquement, beaucoup de respect, dans la crainte du peuple qui révérait sa race ; mais il ne lui laissa aucune autorité, le fit exactement surveiller, et donna le sacerdoce à un Juif d'une famille obscure, nommé Anaël. Ce choix déplut aux Juifs ; il était contraire à leurs coutumes, parce qu'Anaël se trouvait un de ceux qui étaient restés au-delà de l'Euphrate depuis le retour de la captivité.

Mariamne, femme d'Hérode, Alexandra, mère du jeune Aristobule, et Hyrcan virent dans ces actes le mépris de leurs droits et le présage de leur ruine. Alexandra même envoya des députés à Cléopâtre, reine d'Égypte, pour implorer sa protection. Salomé, sœur d'Hérode, ennemie de Mariamne et de toute la famille d'Aristobule, informa le roi de ces démarches, et l'excita à la vengeance. Alexandra, craignant son courroux, voulut se sauver en Égypte avec son fils ; mais elle fut arrêtée et ramenée à Jérusalem.

Perfidie d'Hérode envers Aristobule.

Tout le peuple juif marquait le plus vif intérêt pour la famille de ses anciens rois. Hérode, obligé de dissimuler et de céder, accorda le sacerdoce à Aristobule.

Lorsque le jeune prince offrit son premier sacrifice, la gloire de son nom et sa rare beauté émurent le peuple ; l'air retentit de ses acclamations. Hérode, furieux, jura dès lors la perte du

prince : mais une feinte amitié voila ses cruels projets. Quelque temps après, il emmena sa famille et Aristobule à Jéricho, et donna de grandes fêtes en l'honneur de celui qu'il voulait assassiner.

Au sortir d'un festin, il conduisit ses convives au bord d'un vivier. Aristobule, invité par des jeunes gens à se baigner avec eux, entra dans l'eau; ils se mirent à jouer et à lutter ensemble; et dans cette lutte les agens d'Hérode le firent plonger assez long-temps pour qu'il expirât.

Le roi témoigna une grande douleur de cet événement, et honora par de magnifiques funérailles sa malheureuse victime. La cour connut le crime, mais la feinte douleur du tyran trompa le peuple.

Cependant on avait porté à Antoine de telles plaintes contre ce forfait, qu'Hérode fut obligé de se rendre près de lui pour se justifier; il confia en partant son autorité à Joseph, mari de sa sœur Salomé.

Sa justification devant Antoine.

Tous les sentimens de ce monarque étaient des fureurs; il détestait la famille d'Aristobule, et cependant il adorait la reine Mariamne avec une jalousie si violente qu'il chargea Joseph, dans le cas où il serait condamné par Antoine, de tuer la reine afin que personne ne pût la posséder après lui.

Son adresse et ses présens le justifièrent pleinement dans l'esprit d'Antoine. Il revint en Judée; et, malgré les efforts de Salomé pour aigrir sa jalousie contre Mariamne, son amour l'emportait, lorsque cette malheureuse reine eut l'imprudence

de se plaindre de l'ordre barbare qu'il avait donné en partant. Croyant alors que Joseph, son beau-frère, l'avait trahi par amour, il n'écouta plus que sa haine et Salomé; il fit tuer Joseph, mit Alexandra en prison, et tint suspendu sur la tête de sa femme infortunée un glaive qu'elle ne devait pas long-temps éviter.

Arrivée de Cléopâtre à Jérusalem.

Sur ces entrefaites, la reine Cléopâtre vint à Jérusalem. Cette princesse, aussi ambitieuse et aussi cruelle qu'Hérode, voulut inutilement inspirer de l'amour à ce prince; il la connaissait et la détestait. Elle s'était déjà fait céder une partie de son royaume, et il forma, dit-on, le projet de la tuer; mais la crainte que lui inspirait Antoine le retint. Il lui paya le tribut qu'il lui devait, et l'accompagna jusqu'en Égypte.

Victoire d'Hérode sur les Arabes.

Il offrit ensuite à Antoine ses secours contre Auguste; mais Antoine le chargea de combattre les Arabes. Comme il était près de leur livrer bataille, il survint un affreux tremblement de terre qui jeta l'épouvante dans l'armée des Juifs. Les Arabes profitèrent de leur terreur, et les battirent. Hérode, aussi adroit que courageux, trouva bientôt le moyen de ranimer ses troupes. Il marcha de nouveau contre les Arabes, les défit complètement, et les assujettit à lui payer un tribut.

Dans ce temps, la bataille d'Actium décida la destinée du monde. Antoine fut vaincu; Octave, depuis Auguste, devint le maître de l'empire. La position d'Hérode, ami d'Antoine, était critique. Octave pouvait le perdre et donner son trône à la famille d'Hyrcan et d'Aristobule. Le roi, dans

Son départ pour Rome.

cette conjecture difficile, prit le parti d'aller à Rome. Avant son départ, ayant surpris une intelligence entre Hyrcan et les Arabes, il fit périr ce vieillard vénérable, autrefois son maître et son bienfaiteur, fit enfermer dans une forteresse Mariamne et Alexandra, et renouvela à son frère Phéraras l'ordre inhumain de tuer la reine s'il ne réussissait pas dans sa démarche auprès du vainqueur.

L'esprit et l'éloquence de ce roi barbare eurent encore un plein succès; sa magnificence, ses exploits, son adresse, lui concilièrent l'amitié du nouvel empereur, et il revint triomphant à Jérusalem.

Mort de la reine Mariamne.

Son amour pour Mariamne résistait toujours aux intrigues de Salomé; mais la reine, ulcérée contre lui, répondit avec froideur à sa passion, et fit renaître ses premiers soupçons. Le grand échanson, gagné par Salomé, accusa la reine d'avoir voulu le porter à empoisonner son époux. Hérode, aigri par les refus de cette infortunée, la fit juger et condamner. Alexandra, sa mère, craignant le même sort, donna un horrible exemple de lâcheté en se joignant aux accusateurs de sa fille. Le roi hésitait encore à ordonner l'exécution du fatal arrêt; mais Salomé, ayant excité une émeute dans le peuple, vint dire à Hérode que les Juifs voulaient donner le trône à Mariamne; il le crut et envoya au supplice cette reine, aussi fameuse par ses malheurs que par ses vertus et par sa beauté.

Mort d'Alexandra.

L'amour et le remords la vengèrent bientôt. Hérode tomba malade; on désespérait de sa vie.

Alexandra, informée de son état, fit une tentative pour s'emparer des forteresses. Le roi l'apprit et la fit mourir.

Nouveaux crimes d'Hérode.

Hérode, échappé à la mort contre son attente, répandit sa colère et son désespoir sur son peuple, et fit périr sur l'échafaud ses parens, ses amis, et une foule d'innocentes victimes. Il viola la loi de Moïse, en établissant à Jérusalem des jeux, des théâtres et des fêtes en l'honneur d'Auguste. Le peuple indigné se révolta et brisa les images qu'on voulait lui faire honorer. Hérode punit les auteurs de la sédition; mais ceux qui les avaient dénoncés, s'étant depuis fait connaître, furent hachés en pièces par les Juifs.

Agité de mille craintes, le roi se crut obligé de fortifier son palais, et d'en faire une citadelle.

Fléaux en Judée.

Peu de temps après, la Judée fut désolée par la peste et par la famine. L'activité d'Hérode, pour arrêter la contagion et pour nourrir le peuple, apaisa sa haine. Voulant ensuite chasser de sa mémoire l'image de Mariamne et le souvenir de son crime, il épousa la fille d'un lévite, nommé Simon, qui était célèbre par sa beauté; et, afin d'illustrer son obscur beau-père, il lui donna le grand sacerdoce.

Construction d'Hérode.

Hérode savait que l'éclat des actions des rois et la grandeur de leurs monumens éblouissent le peuple et l'aveuglent sur leur injustice. Il reconstruisit et embellit le temple du Seigneur; il se fit élever un palais magnifique; et, toujours soigneux de s'attirer l'amitié d'Auguste, il bâtit en son honneur la ville de Césarée, et lui envoya deux de ses fils,

Alexandre et Aristobule, pour qu'ils fussent élevés à Rome sous ses yeux.

Son règne affermi fut tranquille pendant quelques années. Il fit encore un voyage à Rome, et en ramena ses enfans. Depuis son retour, les querelles et les malheurs de sa famille recommencèrent avec plus de violence que jamais.

Salomé craignait la vengeance des fils de Mariamne : elle persuada au roi que ses enfans voulaient l'assassiner. Archélaüs, roi de Cappadoce, qui avait donné sa fille Glaphyra en mariage à Alexandre, réconcilia le père avec ses enfans.

Le troisième fils d'Hérode, Antipater, excité par Salomé, se joignit à elle pour perdre ses frères, et donna tant de vraisemblance à ses délations, que le roi vint les accuser lui-même devant Auguste qui obtint de lui leur pardon.

Ce fut dans ce temps que cet empereur publia un édit très-honorable pour les Juifs, où il vantait leur courage, leur fidélité, et leur confirmait la permission de se gouverner eux-mêmes et de conserver leurs coutumes et leurs rois. Édit d'Auguste en faveur des Juifs.

Hérode entreprit encore et poursuivit avec succès une nouvelle guerre contre les Arabes. Épuisé d'argent par les dépenses qu'il avait faites pour embellir Jérusalem et pour conserver l'amitié des Romains, il fit ouvrir secrètement le sépulcre de David, espérant y trouver de grandes richesses. Il voulut même faire déplacer le cercueil de ce roi; mais Josèphe assure qu'il sortit alors du tombeau des flammes qui consumèrent deux ou- Sacrilége d'Hérode au sépulcre de David.

vriers, et forcèrent le roi à renoncer à cette entreprise sacrilége.

Sylléus, Romain chéri de Salomé, brouilla Auguste avec Hérode; mais l'empereur, reconnaissant qu'il avait été trompé, fit périr Sylléus; et, cédant enfin aux plaintes continuelles qu'Hérode faisait contre ses fils, il ordonna de former une grande assemblée à Bérith pour y juger cette affaire. Hérode s'y rendit : ce père furieux accusa ses propres enfans. Antipater et Salomé avaient séduit les grands officiers du roi qui déposèrent contre eux. On condamna ces malheureux princes, et ils furent étranglés, par l'ordre d'Hérode, à Sébasti. Le roi fit ensuite massacrer par le peuple trois cents officiers qu'il lui dénonça comme conspirateurs.

Mort des enfans d'Hérode et de 300 officiers.

Antipater, délivré par la mort de ses frères de tout obstacle pour arriver au trône, voulut se hâter de s'en emparer : il forma un complot pour empoisonner son père. Hérode le fit juger devant Varus; il subit la peine méritée par tant de crimes.

Mort d'Antipater

Hérode, accablé de chagrins, de fatigues et de remords, fut enfin attaqué par une maladie cruelle qui le couvrit d'ulcères, lui déchira les entrailles et fit sortir des vers de tout son corps. Ses souffrances augmentèrent encore sa cruauté : il ordonna à Salomé, sa sœur, pour célébrer ses funérailles, de faire entourer l'Hippodrome de soldats, et d'y faire massacrer les principaux d'entre les Juifs qui s'y trouveraient.

Maladie d'Hérode.

Massacre dans l'Hippodrome.

Une nouvelle émeute troubla la fin de sa vie.

Le grand-prêtre Mathathias et Judas, à la tête d'une troupe de Juifs zélés pour leur religion, arrachèrent un aigle d'or qu'Hérode avait consacré à la porte du temple. Un prompt supplice punit cette action courageuse.

Hérode désigna d'abord un de ses fils, Antipas, pour son successeur; mais il changea son testament, et donna le trône à un autre, nommé Archélaüs, qu'il avait eu d'une Samaritaine, et qui était devenu l'époux de Glaphyra, veuve d'Alexandre. Il légua mille talens à l'empereur Auguste, et cinq cents à l'impératrice Livie, et termina sa carrière cinq jours après la mort de son fils Antipater *. Mort d'Hérode.

Auguste confirma les dernières volontés d'Hérode; mais bientôt après, sur les plaintes nombreuses que les Juifs formaient contre Archélaüs, il exila ce prince à Vienne, dans les Gaules, et réunit la Judée à la Syrie. Ainsi finit le royaume des Juifs, qui, depuis ce moment, devint province romaine. La Judée réduite en province romaine.

* An du monde 4003. — Avant Jésus-Christ 1.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Histoire du monde, divisée en trois époques. — Prédiction de l'ange Gabriel à Zacharie. — Sa prédiction à Marie. — Conception de Marie. — Dénombrement suivant l'édit d'Auguste. — Départ de Joseph et de Marie. — Naissance de Jésus-Christ. — Adoration des Mages. — La purification. — Massacre des enfans ordonné par Hérode. — Fuite de Joseph et de Marie. — Baptême sur les bords du Jourdain par saint Jean-Baptiste. — Les noces de Cana. — Mort de saint Jean-Baptiste. — Fuite de Jésus-Christ en Galilée. — Ses premiers miracles. — Choix des douze apôtres. — Sermon de Jésus-Christ sur la montagne. — Nouveaux miracles de Jésus-Christ. — La transfiguration. — La femme adultère. — Morale de Jésus-Christ. — Autres miracles de Jésus-Christ. — Départ de Jésus-Christ pour Jérusalem. — Cérémonie de la Cène. — Trahison de Judas. — Prière de Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers. — Arrestation de Jésus-Christ. — Son jugement. — Renonciation de saint Pierre. — Renvoi de Jésus-Christ devant Hérode et Pilate. — Outrages faits à Jésus-Christ. — Sa condamnation et sa mort. — Les ténèbres et les miracles. — Ensevelissement de Jésus-Christ. — Sa résurrection. — Son apparition à Marie. — Son apparition à deux disciples d'Emmaüs. — Son apparition aux apôtres. — Incrédulité de Thomas. — Ascension de Jésus-Christ. — Prédications de saint Pierre. — Conversion de trois mille personnes. — Arrestation de saint Pierre et de saint Jean. — Persécutions contre les fidèles. — Conversion de Saul, nommé ensuite Paul.

JÉSUS-CHRIST.

(An du monde 4004.)

Histoire du monde, divisée en trois époques.

CE fut la dernière année de la vie d'Hérode que naquit Jésus-Christ. Ainsi le règne de ce monarque peut être considéré comme la troisième et la plus grande époque de l'histoire du monde. La

première était la création ; la seconde, le déluge ; la dernière fut l'apparition de Dieu sur la terre ; la destruction de l'idolâtrie et le salut de tous les peuples, régénérés par le sang du Christ, et appelés par sa mort et par sa résurrection à la connaissance du vrai Dieu.

Jusque-là un seul peuple avait professé le culte spirituel ; mais ce peuple devait méconnaître la vérité qui sortit de son sein pour se répandre dans l'univers ; et il était prédit que sa destruction, suite de sa dépravation et de son incrédulité, précéderait le salut des autres nations.

Nous ne parlons point ici en simple historien ; et puisque nous sommes arrivés au moment d'où date l'ère chrétienne, à cette époque où il ne nous est pas permis de retracer ces grands événemens sous le simple rapport de la morale et de la politique, et de séparer l'histoire des Juifs de l'histoire de notre religion, nous ne prendrons, en traitant un pareil sujet, d'autre langage que celui des auteurs sacrés.

Comme le premier devoir de tous nos lecteurs a été d'étudier l'Évangile, nous ne donnerons ici qu'un extrait court et rapide de ce livre saint, qu'on ne doit toucher qu'avec respect, et seulement dans l'intention de lier les événemens entre eux, et de placer, comme elles doivent l'être, la naissance, la vie, la mort de Jésus-Christ, et le commencement de la fondation du christianisme dans l'histoire des Juifs, que nous voulons conduire jusqu'à leur destruction.

Nous dirons donc qu'à la fin du règne d'Hé-

Prédiction de l'ange Gabriel à Zacharie.

rode, signalé par tant de gloire et tant de crimes, tant de puissance et tant de dépravations, les oracles des prophètes se trouvant accomplis, les dix semaines de Daniel terminées, et le temps que Dieu avait marqué pour donner un Sauveur au monde étant arrivé, le Seigneur envoya l'ange Gabriel, d'abord à Zacharie, dans le temple où il sacrifiait, pour lui annoncer qu'il aurait un fils qui s'appellerait Jean, dont la naissance serait la joie et la bénédiction de tout Israël. Six mois après, Dieu envoya le même ange dans le pays de Nazareth vers une vierge nommé Marie. Elle était mariée à Joseph, descendant de David. Ces deux époux avaient fait vœu de n'être jamais unis que par l'esprit, et Dieu honora ce mariage angélique du fruit le plus divin qui ait jamais paru sur la terre.

Sa prédiction à Marie.

Gabriel apprit à Marie qu'elle aurait un fils qu'elle devait appeler Jésus, et qui régnerait dans la maison de Jacob; qu'il serait assis sur le trône de David son père, et que son règne n'aurait point de fin. Pour satisfaire sa curiosité, il ajouta que le Saint-Esprit formerait dans son sein l'enfant dont elle serait la mère. Elle apprit en même temps, par Gabriel, qu'Élisabeth, qui avait toujours passé pour stérile, était déjà grosse de six mois, par un effet de la vertu toute-puissante de Dieu à qui rien n'était impossible.

Conception de Marie.

Marie, pénétrée d'admiration et de reconnaissance, alla trouver sa cousine Élisabeth; et ces deux saintes femmes se félicitèrent mutuellement des graces que Dieu leur avait accordées. La pré-

diction de Gabriel s'accomplit : Marie devint grosse. Joseph, son époux, forma des soupçons contre sa vertu, et voulut se séparer d'elle, mais un ange lui apparut, dissipa sa méfiance, lui découvrit le secret de cet enfant divin, et lui ordonna de l'appeler Jésus.

Dans ce temps, on exécuta l'édit de l'empereur Auguste qui avait ordonné un dénombrement de toutes les familles de son empire. Marie alors sortit de Nazareth, et se rendit avec son mari à Bethléem, pour s'y réunir aux autres personnes de la famille de David. Ainsi se réalisa la prophétie qui avait annoncé que le Sauveur naîtrait à Bethléem. Les maisons et les hôtelleries de cette ville étant pleines, Marie fut obligée de rester dans une étable où elle accoucha de son divin Fils. La nuit même de sa naissance, un ange apprit à des bergers, qui gardaient leurs troupeaux près de là, que le Messie, attendu depuis tant de temps, venait de naître. Les bergers, écoutant sa parole, et le chœur d'une troupe innombrable d'autres anges qui chantaient la gloire de Dieu, coururent vers l'étable où l'enfant était couché dans la crèche, et ils l'adorèrent. Huit jours après sa naissance, Jésus-Christ fut circoncis; car ses parens suivaient religieusement la loi de Moïse. Mais, pour annoncer qu'il arrivait, non-seulement pour les Juifs, mais pour tous les peuples, Dieu donna l'ordre à des rois d'Orient, de venir rendre leurs hommages et offrir leurs présens au nouveau roi des Juifs, et il fit luire une étoile qui les conduisit jusqu'à Bethléem pour obéir à cet ordre divin. Quarante jours

Dénombrement.

Départ de Joseph et de Marie.

Naissance de Jésus-Christ.

Adoration des mages.

La purification

après la naissance de son fils, Marie, pour accomplir une autre loi, vint au temple pour se purifier, et offrit à Dieu son premier né. Un saint vieillard, nommé Siméon, conduit et éclairé par l'esprit du Seigneur, arrivait au même moment dans le temple. Aussitôt que sa foi lui eut découvert ce Dieu caché sous la faiblesse d'un enfant, il le prit entre ses bras, rendit grace au Très-Haut, et s'écria qu'il mourrait en paix, puisque ses yeux avaient vu le Sauveur du monde, et cette lumière qui devait se répandre sur toutes les nations de la terre.

Massacre des enfans ordonné par Hérode.

Cependant le roi Hérode, ayant appris que le bruit de la naissance d'un nouveau roi des Juifs se répandait dans le peuple, et que des rois d'Orient venaient lui rendre hommage, avait engagé ces rois à lui donner quelques détails sur la naissance et la famille de cet enfant, et sur le lieu où il se trouvait. Mais Dieu avait ordonné à ces princes de retourner dans leur pays, sans satisfaire les désirs du roi. Hérode, irrité de leur départ, redoubla de colère, lorsqu'on lui raconta les merveilles qui s'étaient passées dans le temple, quand on y avait présenté Jésus. Déterminé à tuer cet enfant, il donna l'ordre barbare de faire massacrer tous les enfans au-dessous de deux ans, à Bethléem et dans les lieux voisins, afin d'envelopper dans ce carnage celui dont il croyait que la vie menaçait son trône; mais Joseph et Marie furent avertis la nuit même de ce projet inhumain. Ils partirent promptement avec leur enfant, et se réfugièrent en Égypte, d'où ils ne revinrent qu'après la mort d'Hérode.

Fuite de Joseph et de Marie.

L'Évangile garde le silence sur la vie de Jésus-Christ jusqu'à son baptême, et ne raconte qu'une seule action qu'il fit à l'âge de douze ans. A cette époque, Joseph et Marie, étant venus avec Jésus à Jérusalem, selon leur coutume, pour y célébrer la fête de Pâques, partirent pour retourner à Nazareth, après l'octave de la fête. Ils croyaient que leur fils les précédait, mais, au bout d'une journée de chemin, ne le voyant pas parmi leurs parens et les personnes qui les accompagnaient, ils revinrent à Jérusalem pour l'y chercher. L'inutilité de leurs informations les accablait de douleur; enfin, le troisième jour, étant allés au temple, ils le trouvèrent au milieu des docteurs de la loi, les interrogeant, leur répondant, les instruisant plus qu'il n'apprenait d'eux, et les remplissant d'admiration par sa science et par sa modestie. Marie lui reprocha le chagrin qu'il lui avait causé en la quittant. Jésus lui répondit : « Pourquoi me cherchiez-» vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je me » trouve par-tout où les intérêts de mon père » m'appellent. »

Baptême sur les bords du Jourdain par saint Jean-Baptiste.

Lorsque Jésus-Christ eut trente-deux ans, Dieu tira du désert saint Jean-Baptiste qu'il avait destiné à être son précurseur. Il sortit donc de sa solitude, et parut sur les bords du Jourdain, où il prêcha la pénitence, et baptisa tous ceux qui venaient à lui. L'éclat de sa vertu lui attira beaucoup de disciples; et comme tous les habitans de Jérusalem accouraient pour écouter ce saint homme et se faire baptiser, Jésus y vint lui-même, et se cacha humblement dans la foule. Lorsqu'il s'ap-

procha de saint Jean, celui-ci, frappé d'un profond respect, osait à peine verser de l'eau sur le Sauveur. Ce prophète, qui parlait avec tant de fierté aux premiers docteurs de la loi, tremblant devant Jésus-Christ, lui dit : « C'est vous-même » qui devez me baptiser, et vous me couvrez de » confusion, en daignant recevoir le baptême » de moi. » Jésus lui répondit : « Qu'il fallait qu'il » s'humiliât jusque-là ; qu'en l'état où il était, » il devait accomplir tous ses devoirs. » Aussitôt qu'il fut baptisé, le ciel s'ouvrit, Dieu fit descendre le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe qui se reposa sur la tête du Sauveur ; en même temps on entendit du ciel une voix qui dit : « C'est » là mon fils bien aimé en qui je trouve toutes » mes délices. » Jésus-Christ se retira aussitôt, et Jean-Baptiste continua de déclarer à tous ceux qui l'écoutaient, que Jésus-Christ était le Messie tant promis et tant désiré. Dès que Jésus-Christ fut baptisé, il se retira dans le désert, où il jeûna quarante jours et quarante nuits. Le démon vint l'y tenter, et lui proposa de faire plusieurs miracles. Jésus lui répondit par des passages de l'Écriture, et lui rappela qu'il ne devait point tenter le Seigneur son Dieu. Satan, irrité, voulut qu'il l'adorât lui-même, et lui promit tous les royaumes du monde, dont il lui fit voir l'éclat et la gloire. Jésus lui répondit : « Retire-toi, Satan ; » car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre » Dieu, et vous le servirez lui seul. » Cette réponse mit le démon en fuite.

Jésus-Christ sortit du désert, et revint trouver

saint Jean qui s'écria que c'était lui qui était l'agneau de Dieu, et qui rachetait le péché du monde. Deux de ses disciples, André et Simon, vinrent trouver Jésus, et s'attachèrent à lui comme au Messie. Jésus prédit à Simon qu'il serait appelé Pierre, et que sur lui il fonderait son église.

Peu à peu le nombre de ceux qui l'écoutaient s'augmenta, et sa renommée commença à croître avant qu'il eût fait encore un miracle.

Quelque temps après, se trouvant à Cana en Galilée, à des noces où était la sainte Vierge, Marie représenta à son fils que le vin manquait à cette fête. Jésus, après avoir répondu à sa mère d'une manière assez dure en apparence, dit la Bible, céda à ses désirs, et changea en vin toute l'eau qui se trouvait dans la maison. Ce premier miracle du Seigneur, suivi de beaucoup d'autres, répandit le bruit de son nom dans le peuple et chez les grands. Un des principaux docteurs, Nicodème, vint le trouver de nuit pour conférer avec lui. Jésus développa, devant ce prince de la loi, les principes de la foi, de la simplicité et de l'humanité chrétienne; il lui expliqua comment les hommes devaient être régénérés pour entrer dans son royaume, et lui parla avec tant de force et de clarté de la puissance merveilleuse du Saint-Esprit, de la folie de notre raison qui ne peut rien croire que ce qu'elle voit, de l'amour de Dieu pour les hommes, qui sacrifiait son Fils, dans le dessein de les rendre heureux; enfin il lui fit si bien voir que ces mêmes hommes fuient la vérité parce

Les noces de Cana.

qu'elle les condamne, et qu'ils ne peuvent guérir de leur aveuglement qu'en recevant la lumière divine, que ce prince des Juifs demeura convaincu de la mission de Jésus-Christ, qu'il soutint par la suite son innocence dans le conseil, et qu'il déclara après sa mort n'avoir pris aucune part à cet horrible crime.

Mort de saint Jean-Baptiste.

Pendant que Jésus-Christ voyait augmenter en Judée le nombre de ses disciples, saint Jean-Baptiste, appelé à la cour d'Hérode le tétrarque, qui le révérait, parlait avec une noble liberté à ce prince pour lui faire abjurer son amour coupable et incestueux. Son courage lui attira la haine d'Hérodiade. Cette femme, vindicative et cruelle, abusa de la faiblesse d'Hérode, au point d'exiger la mort de Jean. Ce prince satisfit sa passion et lui envoya la tête du saint prophète.

Fuite de J.-C. en Galilée.

Les pharisiens, qui commençaient à devenir jaloux de Jésus-Christ, avaient conseillé à Hérode de le faire arrêter. Pour se soustraire à leur vengeance, il se retira en Galilée. Dans son chemin, il rencontra une femme samaritaine, à laquelle il demanda de l'eau pour soulager la soif qui l'accablait. Cette femme lui montra sa surprise de voir un Juif surmonter la répugnance qu'on avait en Judée pour les Samaritains. Jésus l'éclaira par sa réponse; il lui apprit qu'il pouvait lui donner une eau vive qui durerait jusqu'à la vie éternelle, et qu'il était le Messie. Elle le crut, se convertit, et en répandit la nouvelle dans Samarie, d'où les habitans sortirent pour inviter Jésus à venir dans leur ville. Après y avoir séjourné deux jours, il

arriva en Galilée, où il prêcha publiquement, exhortant les hommes à la pénitence, parce que le royaume de Dieu était proche. Il joignit les actions aux paroles, et ses miracles rendirent chaque jour de nouveaux témoignages à la vérité qu'il annonçait.

Ses premiers miracles.

Il guérit la belle-mère de saint Pierre; s'embarquant ensuite, il apaisa une tempête qui jetait la frayeur parmi ses disciples; on le vit chasser du corps d'un possédé un démon qui lui dit s'appeler Légion; il plaça au nombre de ses disciples un publicain nommé Matthieu, qui devint ensuite un des apôtres. Les pharisiens, orgueilleux, se scandalisèrent de voir Jésus se lier avec des hommes dont ils méprisaient la profession fiscale, et dont l'avarice était connue; mais le Seigneur les confondit, en répondant qu'il était le médecin des hommes, et que c'était les pécheurs et les malades qu'il devait guérir. Dans la ville de Capharnaüm, il rendit le mouvement à un paralytique qui crut en lui.

Choix des douze apôtres.

Jésus, voulant choisir douze personnes pour être après lui les premiers fondemens de son église, prit ceux dont la foi était la plus vive et la plus propre à répandre la lumière. Il les sépara des autres disciples : ce sont eux qu'on nomma depuis les apôtres. Après ce choix il vécut inséparablement avec eux; ils logeaient ensemble, célébraient ensemble la Pâque; ils étaient témoins, non-seulement de ses actions publiques, mais de sa vie privée, et il leur expliquait en particulier ce qu'il n'apprenait aux autres qu'en paraboles.

Sermon de J.-C. sur la montagne.

Après avoir ainsi choisi ses ministres, le Sauveur les mena sur une montagne où il fut suivi d'une grande foule de peuple. Là il fit ce célèbre sermon qui contient toute l'Évangile et toutes les règles de conduite nécessaires aux fidèles comme aux pasteurs qui les dirigent. Il y compare les défauts de l'ancienne loi aux perfections de la nouvelle, et démontre la nécessité de mépriser les biens de la terre pour en amasser dans le ciel. Ce discours contenant toute la morale chrétienne, nous n'en extrairons rien, puisque tout doit en être retenu, et que rien ne doit en être omis. Il est du devoir de tout chrétien de le lire et de l'apprendre.

Nouveaux miracles de J.-C.

Jésus-Christ, descendu de la montagne, continua ses actions miraculeuses; il fit disparaître la lèpre dont un homme était couvert. Un centenier de Capharnaüm, affligé de voir son serviteur malade, n'osait faire entrer Jésus dans sa maison, se croyant indigne de le recevoir. Jésus-Christ récompensa sa foi en guérissant son serviteur, et consacra son humilité comme un modèle des vertus chrétiennes. Il ressuscita une jeune fille âgée de douze ans, dont le père, Jaïrus, était un des princes de la synagogue. Il rencontra, près de la ville de Naïm, un mort qu'on portait en terre. Jésus, attendri par la douleur de sa mère qui suivait son fils au tombeau, toucha le cercueil, et le jeune homme qui y était enfermé ressuscita.

Une célèbre pécheresse, nommée Madelaine, vint trouver Jésus chez Simon le pharisien, pleura ses péchés à ses pieds qu'elle arrosa de parfums.

Simon s'étonna que Jésus, s'il était prophète, ne connût pas le déréglement de cette femme, ou qu'il la souffrît près de lui s'il la connaissait; mais le Sauveur confondit l'orgueil du docteur de la loi, en lui prouvant que le repentir d'un pécheur était préférable, aux yeux de Dieu, à la tiédeur de ceux dont la vie avait été plus régulière.

La plupart des miracles de Jésus-Christ s'étant opérés publiquement, une foule immense le suivait par-tout et l'accompagna même dans une retraite qu'il fit assez loin des villes. Après trois jours de marche, cette foule fatiguée se plaignit de manquer de vivres. Le lieu était désert, et les disciples n'avaient avec eux que cinq pains d'orge et quelques petits poissons. Jésus leva les yeux au ciel, bénit les pains qui se multiplièrent entre ses mains, et les disciples les distribuèrent à cinq mille hommes qui les mangèrent et furent rassasiés. Pour montrer sa toute-puissance à ses disciples, il marcha sur la mer devant eux, et s'y fit suivre par saint Pierre, dont la foi ne fut troublée par aucune frayeur.

Une femme païenne de Chanaan, dont la fille était tourmentée par le démon, supplia le Sauveur de la guérir. Après avoir éprouvé sa foi par des refus, il fit le miracle qu'elle souhaitait pour prouver que sa bonté s'étendait sur tous les peuples.

Dans une autre occasion, il se manisfesta encore à ses apôtres avec plus d'évidence. Leur ayant demandé ce qu'on disait de lui, ils lui répondirent que les uns croyaient qu'il était Jean-Baptiste,

d'autres Élie, d'autres Jérémie. « Et vous, leur » demanda Jésus-Christ, que pensez-vous ? » Saint Pierre, sans hésiter, lui répondit : « Vous » êtes le Christ, Fils de Dieu. » Jésus lui dit : « Vous êtes heureux de ce que mon Père vous a » révélé cette vérité ; vous êtes Pierre, et sur » cette pierre je bâtirai mon église, et les por- » tes de l'enfer ne prévaudront jamais contre » elle. »

La transfiguration.

Huit jours après, il mena avec lui, sur la montagne de Thabor, saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, les plus favorisés de ses disciples. Là, pendant sa prière, il fut tout d'un coup transfiguré : son visage devint éclatant comme le soleil, son habit plus blanc que la neige : en même temps Moïse et Élie apparurent, et s'entretinrent avec lui de ce qui devait lui arriver bientôt à Jérusalem. Les disciples voulaient dresser trois tentes en ce lieu. Tout-à-coup une nuée éclatante les enveloppa ; il en sortit une voix qui dit : « C'est » mon Fils bien aimé, écoutez-le. » Les disciples tombèrent aussitôt par terre, saisis de respect et de crainte. Jésus les rassura, et, lorsqu'ils se levèrent, ils ne virent plus que lui qui descendit la montagne avec eux.

Les pharisiens, docteurs de la loi, qui sans cesse tendaient des piéges au Sauveur, vinrent le trouver, et lui demandèrent si l'on faisait bien de payer le tribut à César. Jésus, s'étant fait apporter une pièce de monnaie, dit, en leur montrant l'effigie de l'empereur : « Rendez à César ce » qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Précepte divin qui apprend aux ministres de l'église et aux chrétiens le respect et l'obéissance qu'ils doivent aux puissances que Dieu a établies sur la terre.

Il demeura quelques jours en Galilée pendant la fête des Tabernacles. Retournant ensuite en Judée, il rencontra à Samarie dix lépreux, auxquels il ordonna d'aller se présenter à leurs prêtres. En y arrivant ils se trouvèrent tous guéris. Un seul vint rendre graces à Jésus qui lui promit l'entrée du royaume des cieux.

Le Sauveur n'arriva à Jérusalem qu'après l'octave des Tabernacles. On y fut scandalisé de son absence pendant ces jours sacrés; et les pharisiens, profitant de cette faute apparente, envoyèrent des archers pour l'arrêter. Ils le trouvèrent dans le temple, enseignant le peuple avec une sagesse divine. Les hommes chargés de l'arrêter n'exécutèrent point leur ordre, et augmentèrent le nombre de ses admirateurs et de ses partisans. Les pharisiens lui tendirent alors un nouveau piége, en lui présentant une femme qui avait été surprise en adultère, espérant que, s'il la condamnait à mort, il serait décrié par le peuple comme un homme dur et haïssable, et que, s'il ne la condamnait pas, on pourrait l'accuser d'avoir violé la loi de Dieu. Comme on lui demandait son avis, il se leva, connaissant leur malice, et leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché jette » la première pierre à cette femme. » Confondus par cette réponse, ils se retirèrent avec le peuple; et Jésus, resté seul près de la femme coupable, La femme adultère.

lui pardonna, en lui défendant de retomber dans le même crime.

Morale de J.-C.

Le Sauveur continua de prêcher dans le temple, et d'enseigner au peuple les vérités les plus importantes. Les paraboles de *la Semence*, du *Samaritain*, de *la Folie des richesses*, de *la Robe nuptiale*, des *Talens*, des *Vierges*, de l'*Enfant prodigue*, du *Mauvais riche*, du *Pharisien*, du *Publicain*, contiennent, sous les images les plus vives, les préceptes d'une morale à la fois sublime et douce qui prescrit la justice, qui commande l'indulgence, ordonne de rendre le bien pour le mal, et conduit à la vertu par l'amour. Cette morale sainte rabaisse l'orgueil, relève l'humilité, fait mépriser les biens terrestres et désirer les trésors divins. Aimer Dieu et le prochain, voilà toute la loi du Sauveur. La charité est le doux lien avec lequel elle unit tous les hommes. Les rois et les bergers, les maîtres et les serviteurs trouvent dans la loi du Très-Haut tous leurs devoirs tracés; si elle impose des sacrifices au corps, c'est pour assurer un bonheur éternel à l'ame; et si les hommes, plus dociles et plus éclairés, pratiquaient les vertus que Jésus-Christ voulait leur inspirer, la paix dont ils jouiraient sur la terre serait une faible et douce image de la félicité qu'il leur a promise dans le ciel.

Le Messie, après avoir appris à ses apôtres qu'ils devaient répandre la foi dans le monde, et que tout ce qu'ils délieraient sur la terre serait délié dans le ciel, ayant recommandé à ses disciples et à tous les fidèles d'observer la justice, de prati-

quer la charité, de garder indissolublement la foi du mariage, et de se confesser les uns aux autres leurs fautes, leur annonça la résurrection future du genre humain, et leur déclara qu'en ce jour terrible il viendrait dans toute sa majesté, accompagné de ses anges, pour juger les hommes, séparer les bons des méchans, conduire les uns dans le ciel, et précipiter les autres dans le séjour des tourmens éternels.

La fin de la mission divine de Jésus approchait, et il continua de la signaler par de grands miracles. Un aveugle-né crut en lui, et vit la lumière. Marthe et Marie lui avaient prouvé leur zèle, l'une par ses soins, l'autre par son empressement à écouter sa parole; il ressuscita leur frère Lazare, dont la mort les avait privées. Il fit parler les muets et marcher les estropiés. Autres miracles de J.-C.

Enfin, voyant que le moment était venu où il devait accomplir les prophéties, consommer son sacrifice, mourir pour le salut des hommes, fermer l'enfer et rouvrir le ciel, le Sauveur du monde se rendit à Jérusalem, accompagné de ses disciples, ainsi que de tous ceux qui croyaient à sa parole. Il était monté sur une ânesse pour marquer l'humilité de sa vie temporelle. Une foule de personnes qui venaient à Jérusalem pour la Pâque, apprenant qu'il entrait dans cette ville, prirent des branches de palmiers, précédèrent sa marche; plusieurs jetaient sur son chemin des tapis et des fleurs, en criant : « Salut et gloire au fils de » David! béni soit celui qui vient au nom du » Seigneur! » Départ de J. C. pour Jérusalem.

Cette entrée triomphale, ces acclamations du peuple, redoublèrent l'animosité de ses ennemis, et les affermirent dans le dessein de le faire mourir.

Le Rédempteur étant entré dans le temple, en chassa tous ceux qui vendaient et qui achetaient; il renversa les tables des changeurs et les siéges de ceux qui vendaient des colombes, et leur dit : « Il est écrit : Ma maison sera appelée la » maison de la prière, et vous autres vous en avez » fait une caverne de voleurs. » Alors les aveugles et les boiteux vinrent à lui dans le temple, et il les guérit.

Cérémonie de la Cêne.

Après avoir prêché plusieurs jours à Jérusalem, Jésus-Christ dit à Judas de préparer ce qui était nécessaire pour qu'il fît la cène avec ses disciples; et, quoique le perfide Judas fût déjà décidé à trahir son maître, et à le livrer aux prêtres pour de l'argent, il exécuta les ordres du Seigneur.

Trahison de Judas.

Lorsque Jésus eut mangé l'agneau pascal avec ses apôtres, conformément à la loi, il s'abaissa devant eux, et leur lava humblement les pieds, en leur recommandant de suivre, à l'égard les uns des autres, cet exemple de charité. Il leur dit ensuite qu'un d'eux le trahirait; comme ils étaient tous indignés de cette lâcheté, Judas eut l'impudence de demander à Jésus, comme les autres, si ce serait lui qui commettrait ce crime. Enfin, sans être désarmé par la bonté du Christ, il le quitta pour aller conclure son vil marché et consommer son infame trahison. Ce fut pendant ce repas reli-

gieux que Jésus-Christ, ayant rompu son pain, et l'ayant distribué à ses apôtres, leur dit ces paroles mémorables : « Ceci est mon corps, » par lesquelles il institua le sacrement le plus miraculeux et le plus mystérieux de tous ceux que révère l'église chrétienne.

Cérémonie de l'Eucharistie.

Jésus, après avoir appris à ses apôtres que cette nourriture serait désormais celle de leurs ames, avertit saint Pierre qu'il le renoncerait trois fois avant que le coq chantât. Celui-ci, trop sûr de sa foi, ne voulut pas le croire ; mais cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

Prière de J.-C. dans le jardin des Oliviers.

Lorsque Jésus-Christ eut développé à ses disciples les vérités contenues dans son dernier sermon, il leur recommanda de prendre leurs épées, et passa avec eux le torrent de Cédron, pour se rendre, selon sa coutume, sur la montagne des Oliviers. Arrivé à un lieu nommé Gethsémani, il les y laissa, et se retira dans un jardin pour y prier, n'ayant avec lui que Pierre, Jacques et Jean. Il dit à ses disciples favorisés qu'il était dans une tristesse mortelle, et il les exhortait à veiller avec lui pendant qu'il prierait ; il vint aussi trouver trois fois ses autres disciples, en leur disant : « Veillez et priez ; car l'esprit est prompt et la » chair est faible. »

Arrestation de J.-C.

Enfin Judas parut dans le jardin avec une troupe de gens armés ; il les avait avertis que celui qu'il embrasserait était Jésus, et qu'ils devaient se saisir promptement de lui, de peur qu'il ne leur échappât.

Le traître s'étant donc approché de Jésus, le

baisa, et le Sauveur lui dit : « Mon ami, qu'êtes-» vous venu faire ? trahissez-vous le fils de l'homme » par un baiser ? » Aussitôt les gardes accoururent pour le prendre. Jésus leur demanda qui ils cherchaient, mais d'une voix si forte qu'elle les renversa tous par terre. Après leur avoir ainsi montré qu'il ne se livrait point par faiblesse, mais par sa seule volonté, il s'abandonna à ces méchans, et respecta en eux l'autorité que son Père leur avait donnée.

Saint Pierre fit quelques efforts pour le défendre ; il tira l'épée et coupa l'oreille à Malchus, l'un des serviteurs du grand-prêtre; mais Jésus-Christ, loin de vouloir offenser ses ennemis, guérit en un moment cette blessure, et reprit saint Pierre de son emportement en lui disant que, s'il n'avait pas été décidé à boire le calice que son Père lui présentait, les anges auraient bien su le défendre de l'injustice des hommes. Il se laissa donc lier, et représenta seulement aux archers qu'ils étaient venus sans raison le prendre comme un voleur et comme un scélérat, quoiqu'il fût tous les jours avec eux dans le temple, où ils pouvaient le faire arrêter.

Son jugement.

On le conduisit d'abord devant le beau-père de Caïphe, qui s'appelait Anne. Celui-ci l'interrogea sur sa doctrine ; et Jésus ayant répondu qu'elle était connue de tout le monde puisqu'il l'avait prêché publiquement, un officier, choqué de sa hardiesse, lui donna un soufflet. Anne l'envoya au grand-prêtre Caïphe, chez lequel les princes des prêtres s'étaient rassemblés pour entendre les

dépositions des témoins qu'ils avaient appelés. L'un d'eux l'ayant accusé d'avoir dit qu'il pouvait détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours, le grand-prêtre lui demanda ce qu'il avait à répondre. Jésus garda le même silence qu'il avait opposé aux autres accusations; enfin, Caïphe lui ayant commandé au nom de Dieu de déclarer s'il était le Christ, Jésus répondit : « Oui, » je le suis; mais vous ne me croirez pas, et vous » ne me laisserez pas aller; vous verrez cependant » bientôt le fils de l'homme paraître dans les » nuées, assis à la droite de Dieu. »

Le grand-prêtre, entendant ces paroles, déchira ses vêtemens et s'écria : « Il a blasphémé! » nous n'avons plus besoin de témoins. Vous » avez vous-mêmes entendu ses blasphèmes; que » vous en semble-t-il? » Tous répondirent qu'il méritait la mort. Alors les soldats commencèrent à l'outrager : les uns lui crachèrent au visage; d'autres le voilèrent par dérision, et, en le frappant, voulaient qu'il prophétisât et devinât ceux qui l'avaient frappé.

Le jour étant venu, on le conduisit au tribunal de Pontius Pilate, gouverneur de la ville, pour qu'il ordonnât son supplice. Saint Pierre l'avait suivi; mais, effrayé par tous ces outrages, sa fermeté l'abandonna, et trois fois il répondit à ceux qui lui demandaient s'il était un des disciples de Jésus, qu'il ne connaissait pas cet homme. Le coq chanta : saint Pierre se ressouvint de la prédiction de Jésus, et se repentit amèrement d'avoir renié son divin maître.

Renonciation de saint Pierre

Renvoi de J.-C. devant Hérode et Pilate.

Pilate, ayant demandé les motifs de l'arrestation de Jésus, et n'entendant que des accusations vagues, voulut le mettre entre les mains des Juifs pour qu'ils le jugeassent eux-mêmes selon leurs lois. Mais ses accusateurs ne parlèrent plus de religion, et lui dirent que cet homme était un séditieux, qu'il soulevait le peuple, qu'il défendait de payer le tribut à César, et qu'enfin il se disait roi. Pilate interrogea Jésus-Christ qui lui déclara que son royaume n'était point de ce monde, et qu'il n'était venu sur la terre que pour rendre témoignage à la vérité. Pilate ne partageait pas la haine des Juifs : il leur déclara donc qu'il ne trouvait pas Jésus coupable. Mais alors des cris s'élevant de tous côtés, le gouverneur romain l'interrogea de nouveau, et ne put lui faire rompre le silence. Pilate ayant appris que Jésus était de Galilée, le renvoya à Hérode, tétrarque de cette province, et qui était alors à Jérusalem. Hérode l'interrogea, ne reçut aucune réponse, le méprisa, le fit revêtir d'une robe blanche, et le renvoya à Pilate. Le gouverneur déclara encore aux Juifs qu'il ne croyait pas Jésus coupable, et qu'Hérode même n'avait trouvé aucun crime en lui. Le tumulte redoublant alors avec violence, Pilate ordonna de flageller Jésus, espérant apaiser par là le ressentiment de ses ennemis. Les soldats l'accablèrent de coups de fouet; et, pour se moquer de sa royauté, le revêtirent d'un habit de pourpre, lui mirent une couronne d'épines sur la tête, un roseau à la main, et lui donnèrent des soufflets, en s'écriant : « Salut au roi des Juifs. » Ces tourmens ne cal-

Outrages faits à J.-C.

mèrent pas la rage du peuple : lorsque le gouverneur lui présenta Jésus-Christ, en disant : *Voilà l'homme*, de toutes parts on demanda sa mort à grands cris. On avait coutume, dans Jérusalem, de donner tous les ans la liberté à un prisonnier pour la fête de Pâque. Pilate voulait en profiter pour délivrer Jésus : sa femme lui conseilla de ne point tremper dans l'affaire de ce juste, et elle lui raconta à ce sujet un songe qui l'avait effrayée. Cependant les Juifs trouvèrent bientôt le moyen de surprendre la faiblesse du gouverneur, en lui faisant craindre le courroux de l'empereur, s'il protégeait un homme qui avait pris le titre de roi. Pilate sacrifia la justice à la fortune : il demanda au peuple lequel il devait délivrer de Jésus ou d'un voleur nommé Barabbas. Le peuple demanda la liberté de Barabbas. Alors Pilate, après s'être lavé les mains devant le peuple, en disant qu'il n'était pas coupable du sang de cet homme, prononça l'arrêt de mort contre Jésus-Christ, et le livra aux mains des Juifs. Ceux-ci ne différèrent pas à exécuter l'arrêt qu'ils avaient eu tant de peine à obtenir. Ils chargèrent Jésus de porter la croix à laquelle il devait être attaché. Ils le firent sortir ainsi de la ville de Jérusalem pour aller au mont Calvaire, lieu destiné aux supplices ; et comme ils virent que Jésus-Christ, abattu par tant de travaux, succombait sous le fardeau de la croix, ils engagèrent un homme, nommé Simon, à la porter. Le Seigneur continua sa marche, au milieu des insultes de tout le peuple qui le suivait. Arrivé au Calvaire, on redoubla d'outrages : le peuple lui

Sa condamnation et sa mort.

criait de se sauver lui-même, s'il était Fils de Dieu. Lorsqu'il fut sur la croix, les soldats lui présentèrent du vinaigre à boire. Deux larrons étaient crucifiés à côté de lui : l'un d'eux l'insultait; mais l'autre, converti tout-à-coup, reconnut le Seigneur et le supplia de se ressouvenir de lui dans son royaume. Jésus lui promit de l'y faire entrer dès le jour même. Ayant aperçu la sainte Vierge au pied de sa croix avec saint Jean, il lui dit : « Femme, voilà votre fils. » Puis il jeta un grand cri, en disant : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous » abandonné! » Enfin, ayant accompli tout ce qui avait été dit de lui par les prophètes, il demanda un peu de vinaigre, recommanda son ame à son Père, baissa la tête et expira. Au moment de sa mort, les ténèbres couvrirent tout-à-coup la terre; cette obscurité dura trois heures. Le voile du temple se déchira; la terre trembla; les pierres se fendirent; les sépulcres s'ouvrirent; les morts ressuscitèrent, sortirent de leurs tombeaux, vinrent à Jérusalem, et apparurent à plusieurs personnes. A la vue de tant de signes extraordinaires, le centenier qui commandait les soldats reconnut que cet homme crucifié était vraiment le Fils de Dieu; les gardes effrayés tinrent le même langage, et la foule du peuple, qui avait assisté au supplice, épouvantée par ce terrible spectacle, changea ses insultes en soupirs, et se dispersa en se frappant la poitrine et en versant des larmes. Cependant les Juifs, toujours scrupuleux, même au milieu de leurs plus grands crimes, ne voulurent pas permettre que les corps des condamnés de-

Les ténèbres et les miracles.

meurassent attachés à la croix pendant le jour de Pâque. Pilate, d'après leurs prières, fit rompre les cuisses des deux voleurs crucifiés; ils furent détachés de la croix : un des soldats, trouvant Jésus-Christ déjà mort, lui perça de sa lance le côté, d'où il sortit du sang mêlé d'eau. Un disciple secret de Jésus, nommé Joseph d'Arimathie, vint le soir trouver Pilate pour lui demander le corps du divin Rédempteur; le gouverneur le lui ayant accordé, Joseph et Nicodème embaumèrent ce corps, l'enveloppèrent d'un linceul blanc, et l'enfermèrent dans un sépulcre nouvellement fait, et où l'on n'avait encore mis personne.

Ensevelissement de J.-C.

Les Juifs, craignant qu'on ne publiât qu'il était ressuscité, comme on l'avait prédit, obtinrent de Pilate qu'on scellât le sépulcre avec une pierre, et qu'on y plaçât des gardes. Cette vaine précaution ne rendit que plus éclatant le miracle annoncé. Il se fit tout-à-coup un grand tremblement de terre; un ange descendit du ciel, ôta la pierre qui fermait le tombeau, et s'assit dessus : ses yeux brillaient comme un éclair et ses vêtemens éclataient comme la neige. Les gardes du sépulcre furent frappés de terreur et renversés; ils allèrent ensuite à Jérusalem rendre compte aux prêtres de ce qui était arrivé. Ceux-ci ne trouvèrent d'autre remède à ce malheur que de corrompre les gardes pour leur faire déclarer que, tandis qu'ils dormaient, les disciples étaient venus enlever le corps de Jésus.

Sa résurrection.

Marie-Madelaine et d'autres saintes femmes, étant arrivées de grand matin au sépulcre, le trou-

Son apparition à Marie.

Mais huit jours après, comme ils se trouvaient tous dans le même lieu, Jésus leur apparut de nouveau, et dit à Thomas: « Portez votre doigt dans » les trous que les clous de la croix ont faits à mes » pieds et à mes mains, touchez aussi la blessure » de mon côté, et ne soyez point incrédule, mais » fidèle. » Thomas reconnut son Seigneur et son Dieu, et Jésus lui dit : « Vous avez cru, Thomas, » parce que vous avez vu : heureux ceux qui ont » cru sans avoir vu! »

Assension de J.-C.

Le Fils de Dieu apparut encore différentes fois à ses disciples, et fit devant eux plusieurs miracles; il déclara par trois fois à Pierre qu'il le chargerait du soin de *paître ses agneaux et ses brebis*; enfin, ayant conduit ses apôtres et ses disciples sur une montagne près de Béthanie, il leur renouvela ses ordres, ses dons et ses promesses, leva les mains au ciel, les bénit tous, et, en les bénissant, il se sépara d'eux et fut enlevé à leurs yeux vers le trône de son Père. Les disciples l'adorèrent, retournèrent comblés de joie à Jérusalem, où on les voyait sans cesse dans le temple, louant et bénissant Dieu.

La Pentecôte.

Après l'ascension de Jésus, les apôtres voulurent choisir un disciple pour remplacer Judas, et le sort fit tomber leur choix sur Mathias. Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples étant tous rassemblés dans un même lieu, on entendit tout-à-coup un grand bruit, comme celui d'un vent impétueux qui venait du ciel, et qui ébranla toute la maison; en même temps ils virent paraître comme des langues de feu qui se

partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et commencèrent à parler diverses langues, et à prononcer les paroles que leur dictait l'Esprit-Saint.

Prédication de saint Pierre.

Le bruit de ce miracle se répandit bientôt dans la ville. Or, il y avait alors dans Jérusalem des Juifs religieux, craignant Dieu, et qui y étaient venus de tous les pays *qui sont sous le ciel*. Ces Juifs étrangers se rassemblèrent en grand nombre; Parthes, Mèdes, Élamites, Asiatiques, Syriens, Arabes, Égyptiens, Crétois, Romains, tous furent saisis d'étonnement d'entendre ces apôtres galiléens parler leurs langues diverses. Quelques-uns attribuaient cette merveille à l'ivresse; mais Pierre alors, à la tête des apôtres, éleva la voix, et leur rappela que ce miracle, qui les étonnait, avait été prédit par le prophète Jaël. Il profita de cette circonstance pour leur retracer les merveilles de la mission, de la naissance, de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. Enfin il leur rappela tous les miracles dont ils avaient été témoins, et leur apprit que Dieu avait répandu sur eux le Saint-Esprit, et que c'était sa parole qu'ils entendaient, afin que toute la maison d'Israël sût que ce Jésus, crucifié par les Juifs, était le Christ promis par Dieu et annoncé par les prophètes.

Conversion de 3000 personnes.

Après cette première prédication qui convertit environ trois mille personnes, et les réunit par le baptême aux disciples de Jésus-Christ, les apôtres réglèrent la conduite qu'ils devaient tous tenir, ainsi que les disciples. Tous ceux qui croyaient

étaient unis ensemble; tout ce qu'ils possédaient était commun entre eux. Ils vendaient leurs terres et leurs biens pour les partager et les distribuer, selon le besoin de chaque famille; ils suivaient tous la doctrine des apôtres dans la communion de la fraction du pain et dans les prières; ils fréquentaient assidûment le temple, et se faisaient aimer du peuple par la pureté de leur culte et la simplicité de leurs mœurs.

Les apôtres faisaient chaque jour de nouveaux prodiges, et le Seigneur augmentait sans cesse *le nombre de ceux qui devaient être sauvés dans l'unité d'un même corps.*

Arrestation de saint Pierre et de saint Jean.

Les princes des prêtres étaient irrités du succès des apôtres. Anne et Caïphe firent arrêter saint Pierre et saint Jean; mais le conseil n'osa les envoyer au supplice, malgré la hardiesse avec laquelle ils soutinrent devant lui la divinité de Jésus-Christ, sa doctrine et sa résurrection. Il se contenta, en les mettant en liberté, de leur défendre de prêcher à l'avenir.

Les apôtres n'en continuèrent pas moins à répandre la parole de Dieu. Ils furent de nouveau jetés dans une prison, d'où un ange les délivra. Ils commencèrent peu de temps après, pour établir la hiérarchie dans l'église, à choisir parmi les disciples sept diacres qui devaient les aider dans leur mission. Étienne, le premier qu'ils élurent, prêcha avec ferveur dans Jérusalem. La hardiesse de son langage et la vivacité de ses reproches excitèrent la colère des Juifs infidèles, qui se jetèrent sur lui et le lapidèrent.

Depuis ce moment il s'éleva une grande persécution contre les fidèles, qui furent, à l'exception des apôtres, dispersés en divers endroits de la Judée et de Samarie. Le plus ardent de leurs persécuteurs était un Juif nommé Saul, citoyen romain *, qui ne pensait pas alors être destiné à devenir une des principales colonnes de l'église chrétienne. Cette conversion ne tarda pas à arriver. Comme il approchait de Damas, chargé des ordres menaçans du grand-prêtre pour les synagogues de cette ville, il fut tout d'un coup environné et frappé par une lumière du ciel. Renversé par terre, il entendit une voix qui lui disait : « Saul! Saul! pourquoi me persécutez-vous? » Il répondit : « Qui êtes-vous, Seigneur? » et le Seigneur lui dit : « Je suis Jésus que vous persécutez; » il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. » Alors, tout tremblant, il demanda à Dieu ce qu'il devait faire : le Seigneur lui répondit : « Levez-» vous, entrez dans la ville et on vous le dira. » Saul se leva; mais il était privé de la vue; on le conduisit à Damas. Un disciple nommé Ananie vint le trouver, lui rendit la lumière et le baptisa. Saul alors prit le nom de Paul et commença à prêcher Jésus dans toutes les synagogues.

Persécution contre les fidèles.

Conversion de Saul, nommé ensuite Paul.

L'histoire des prédications des apôtres et des disciples, en Judée, à Rome, en Grèce, en Asie, leurs épîtres, leurs miracles, leurs martyres ne tiennent plus à l'histoire des Juifs, et font partie de celle de l'établissement du christianisme, que nous retrouverons dans chaque nation, en sui-

* Année 34 de Jésus-Christ.

vant le cours de cette histoire générale : il suffira de dire ici que le premier concile des chrétiens, présidé par les apôtres, se tint peu de temps après à Jérusalem; que saint Paul, accusé par les prêtres, se justifia devant le roi Agrippa, mais qu'il fut renvoyé à Rome, parce qu'il en avait appelé à César.

Nous allons à présent reprendre le cours des événemens qui se sont passés en Judée, depuis la mort d'Hérode-le-Grand, sous lequel Jésus-Christ était né, jusqu'à la prise de Jérusalem et à la destruction du temple, prédite par le Seigneur.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

État de la Judée sous les Romains. — Division des Juifs en trois sectes. — Création d'une quatrième secte. — Révolte parmi les Juifs. — Renvoi des drapeaux romains. — Nouvelle révolte parmi les Juifs. — Défaite d'Hérode le tétrarque. — Tétrarchie d'Agrippa, petit-fils d'Hérode. — Son gouvernement. — Combat et mort de quatorze cents criminels dans un cirque. — Mort d'Agrippa. — Mort de vingt mille Juifs dans une fuite. — Nouveaux gouverneurs en Judée. — Guerre avec les Romains. — Mort courageuse de soixante Juifs dans une caverne. — Siége, prise et destruction de Jérusalem par Titus. — Incendie du temple par un soldat. — Édit de l'empereur Adrien. — Dispersion des Juifs.

ARCHÉLAÜS, AGRIPPA, HÉRODE LE TÉTRARQUE, AGRIPPA II, SIMON, JEAN, JOSÈPHE.

État de la Judée sous les Romains.

AVANT de commencer l'histoire du Sauveur, nous avons vu comment, sur les plaintes des Juifs,

l'empereur Auguste avait exilé dans les Gaules Archélaüs, fils et successeur d'Hérode-le-Grand. Depuis cette époque les princes de sa famille, que Rome honorait du titre de tétrarque ou de roi, ne pouvaient être regardés comme souverains ; c'étaient tout au plus des gouverneurs secondaires, soumis au gouverneur-général nommé par l'empereur, et leur obéissance plus ou moins sincère réglait le degré et la durée de leur faveur.

La politique romaine crut d'abord que la Judée pouvait être tranquille sous sa dépendance, comme les autres royaumes qui tous successivement furent divisés, protégés et conquis par les généraux de la dominatrice du monde. Rome avait laissé aux Juifs, comme aux autres peuples, leurs coutumes, leurs lois et le libre exercice de leur culte, et ne se mêlait de leur administration intérieure que pour apaiser les troubles, recevoir des tributs et exiger des secours en hommes et en vaisseaux pour la guerre. Mais la religion et les opinions des Israélites étaient incompatibles avec cette dépendance, et les sentimens gravés par la loi de Moïse leur rendaient odieux tout mélange avec l'étranger. Un tel peuple, voulant toujours être gouverné par son Dieu, par ses prêtres et par ses anciens, ne pouvait qu'être esclave et non sujet s'il était conquis ; et, en connaissant bien ses mœurs, on aurait pu prévoir facilement qu'il ferait de constans efforts pour secouer son joug, et qu'étant trop faible pour lutter avec succès contre l'empire Romain, sa résistance continuelle et ses turbulentes secousses devaient amener sa

destruction. Nous avons vu dans les livres sacrés que cette destruction avait été prédite aux Juifs, comme un châtiment inévitable de leurs vices et de leur impiété. Comme historien, nous devons seulement examiner ici les causes secondaires de l'accomplissement exact de ces prophéties.

Division des Juifs en trois sectes.

La force des Juifs était depuis long-temps affaiblie par la division qui existait entre les peuples de Samarie et de Jérusalem, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ. Cette division s'était accrue par la formation de trois sectes, les pharisiens, les esséniens et les saducéens. La première et la plus puissante, plus attachée à la lettre qu'à l'esprit de la loi de Moïse, observait strictement les anciennes formes, était assidue aux heures de la prière, ne souffrait aucun changement dans les cérémonies, conservait un grand respect pour la vieillesse, et exerçait beaucoup d'autorité sur le peuple. Les pharisiens croyaient l'ame immortelle; mais leur doctrine était mêlée de fatalisme, et même d'une sorte de métempsycose, car ils pensaient que les ames des justes revenaient habiter ce monde. Jésus-Christ leur reprocha souvent leur orgueil et leur hypocrisie.

Les saducéens étaient peu nombreux, mais composés des hommes les plus distingués par leurs richesses et leur naissance. Ils croyaient que l'ame mourait avec le corps, et n'ordonnaient l'observation de la loi que pour le maintien de l'ordre public.

Les esséniens, vertueux et austères, convaincus de l'immortalité de l'ame et résignés à tous les

ordres de la Providence, employaient toute leur vie à étudier et à pratiquer la justice. Ils se contentaient d'envoyer leurs offrandes au temple, sans y venir faire de sacrifices. L'agriculture était leur seule profession. Tout était commun entre eux; ils n'avaient point de serviteurs; croyant qu'assujettir les hommes c'était offenser la nature qui les rend tous égaux. Des prêtres, choisis par eux, recevaient tout le fruit de leur travail et les nourrissaient tous. Cette secte, peu nombreuse et séparée du reste de la nation, pouvait être regardée comme une communauté religieuse, et n'avait aucune influence dans les affaires publiques.

Un homme appelé Judas fonda une quatrième secte dont l'ardeur et l'activité entraînèrent une grande partie du peuple. Semblables en tout autre point aux pharisiens, ils soutenaient qu'on ne doit reconnaître pour seigneur et pour roi que Dieu seul, et leur fanatisme républicain leur aurait fait souffrir toutes sortes de tourmens et de supplices, plutôt que d'accorder à quelque homme que ce fût le nom de seigneur ou de maître. L'esprit turbulent de ces derniers sectaires fut, comme on le verra bientôt, une des principales causes de la ruine de leur patrie. Création d'une quatrième secte.

L'empereur Auguste avait nommé Syrhénéus gouverneur de Syrie, avec ordre d'y faire le dénombrement des biens de tous les particuliers. Cette mesure excitait le mécontentement des Juifs. Le grand-prêtre Joasar voulut vainement leur persuader de s'y soumettre. Ce même Judas, Révolte parmi les Juifs.

dont nous venons de parler, de concert avec un pharisien nommé Sadoch, excita le peuple à la révolte; en lui disant que ce dénombrement était une preuve évidente du projet formé par l'empereur de ruiner les Juifs et de les réduire en servitude. Il leur rappela tous les miracles de Dieu en leur faveur, et l'obligation sacrée de défendre leurs lois et leur indépendance. Enfin il leur promit, au nom du Seigneur, les plus grands succès, s'ils se dévouaient pour servir sa cause. Aussitôt le feu de la révolte se répandit par-tout; ce ne fut, de tous côtés, que meurtres et brigandages; on pillait amis et ennemis, sous prétexte de défendre la liberté publique : on accusait les riches et les grands de trahison pour les tuer et s'emparer de leurs biens. La rage des séditieux fut portée à un tel degré de fureur qu'une grande famine qui survint n'arrêta pas le cours de leurs cruautés, et qu'on vit même le feu de cette guerre civile porter l'embrasement jusque dans le temple de Dieu.

Syrhénéus, après avoir répandu beaucoup de sang, apaisa cette première révolte, et acheva le dénombrement qui eut lieu trente-sept ans après la bataille d'Actium. Le gouverneur confisqua les biens d'Archélaüs, et maintint Hérode et Philippe dans les tétrarchies qu'Hérode-le-Grand leur avait laissées par testament. Salomé, sœur de ce monarque, mourut dans ce temps et laissa à Julie, sa fille, sa toparchie, dont les Romains lui confirmèrent la possession.

Syrhénéus, pour calmer l'esprit des révoltés,

déposa le grand-prêtre Joasar, leur ennemi, et donna sa charge à Ananus.

Peu après l'empereur Auguste mourut, et Tibère lui succéda *. Ce prince donna le commandement de la Judée à Valérius Gratus. Plusieurs grands-prêtres furent successivement déposés par le gouverneur : le dernier qu'il nomma fut Caïphe; et Gratus lui-même, après onze ans de gouvernement, se vit remplacé par Ponce Pilate. Hérode le tétrarque se concilia l'amitié de Tibère, et bâtit en son honneur une ville qu'il nomma Tibériade. Ce fut sous leur administration que périt le *Sauveur du monde*, arrêté par Caïphe, méprisé par Hérode, et livré aux Juifs par Pilate.

Le gouverneur romain envoya de Césarée à Jérusalem des troupes, dont les drapeaux portaient l'effigie de l'empereur. Ces images révérées à Rome exigeaient des honneurs contraires à la loi des Juifs.

Ils vinrent en foule supplier Pilate de faire porter ailleurs ces drapeaux. Il refusa d'y consentir, disant que ce serait offenser l'empereur. Leurs instances redoublèrent ; Pilate monta sur son tribunal, et fit prendre les armes à ses troupes qui enveloppèrent les Juifs, en les menaçant de les tuer s'ils ne se soumettaient. Tous alors découvrirent leurs poitrines, et s'écrièrent que le maintien de la loi leur était plus cher que la vie. Pilate, vaincu par ce zèle ardent, fit reporter les drapeaux à Césarée.

Renvoi des drapeaux romains.

Quelque temps après, le gouverneur, projetant

* Année 19 de Jésus-Christ.

Nouvelle révolte parmi les Juifs.

de faire construire des aquéducs, crut nécessaire de tirer de l'argent du trésor du temple. Le peuple se souleva encore; mais Pilate réprima cette sédition, après avoir fait mourir un grand nombre de révoltés. Il voulut ensuite soumettre les Samaritains qui avaient pris les armes pour s'emparer de la montagne de Garizim, croyant qu'ils trouveraient dans le sein de cette montagne un trésor et des vases sacrés qu'on disait y avoir été cachés par Moïse. Les rigueurs que le gouverneur exerça dans cette expédition déterminèrent les Samaritains à l'accuser près de Vitellius, gouverneur de Syrie. Celui-ci commanda à Pilate d'aller à Rome pour se justifier. Il vint lui-même à Jérusalem pour la fête de Pâque; on l'y reçut avec de grands honneurs. Il affranchit les habitans d'un tribut qu'on percevait sur les fruits; il permit aux sacrificateurs de garder l'éphod et les ornemens sacerdotaux que la jalousie d'Hérode-le-Grand avait fait renfermer dans la forteresse Antonia; enfin il déposa Caïphe, et donna le sacerdoce à Jonathas, fils de l'ancien grand-prêtre Ananus.

Défaite d'Hérode le tétrarque.

Il paraît qu'Hérode le tétrarque jouissait alors, sous la protection de Tibère, d'une autorité presque royale; car on voit qu'il fit la guerre à Arétas, son beau-père, roi des Arabes, dont il voulait répudier la fille pour épouser sa sœur Hérodiade. Ses armes furent malheureuses; Arétas le battit, et le peuple juif regarda ce mauvais succès comme un châtiment que Dieu infligeait à Hérode pour le punir de la mort de Jean-Baptiste, dont on révérait par-tout la sainteté.

Tibère mourut à peu près à cette époque : l'avénement au trône de son successeur Caïus Caligula changea totalement la fortune d'un petit-fils d'Hérode, nommé Agrippa. Maltraité par sa famille, privé de bien et d'apanage, il était venu à Rome pour implorer la protection de l'empereur. Accueilli par Antonia, mère de Caligula, il avait indiscrètement montré le désir de voir ce prince arriver à l'empire. Tibère, informé par un délateur de ses vœux imprudens, l'avait fait enchaîner dans un cachot. Caligula, monté sur le trône, se souvint de son ami, le combla de présens, lui accorda de grands biens et une tétrarchie en Judée, avec le titre de roi, et lui donna une chaîne d'or du même poids que la chaîne de fer qu'il avait portée dans sa prison.

Tétrarchie d'Agrippa, petit-fils d'Hérode.

Hérodiade, jalouse de la fortune d'Agrippa, son frère, prétendait aussi avoir un diadème ; mais l'empereur, mécontent de sa conduite et de ses intrigues, l'envoya en exil, avec son mari Hérode le tétrarque, à Lyon dans les Gaules.

Les Juifs d'Alexandrie, ne voulant pas rendre hommage aux autels élevés en l'honneur de Caligula, Pétrone, gouverneur de Syrie, marcha contre eux. Le roi Agrippa intercéda en leur faveur et obtint leur grace. Ils furent moins heureux à Babylone : leurs richesses les avaient rendus si puissans qu'ils donnèrent de la jalousie aux Grecs et aux Syriens, qui en égorgèrent cinquante mille.

L'empereur Claudius succéda à Caligula, confirma les faveurs accordées à Agrippa, et ajouta même à sa tétrarchie la Judée tout entière et le

pays de Samarie. Il donna le royaume de Chalcide à Hérode, frère d'Agrippa, et publia des édits très-favorables aux Juifs. Le roi Agrippa, étant arrivé à Jérusalem, consacra dans le temple la chaîne d'or que lui avait donnée Caligula. Il fit des sacrifices solennels, rétablit l'ordre et la discipline dans l'état, et prouva aux habitans de Jérusalem sa reconnaissance de leur affection, en les affranchissant de l'impôt que devait lui payer chaque maison. Il déposa le grand-prêtre Théophile, et donna le sacerdoce à Simon, dont la famille était alliée à celle d'Hérode; enfin, après avoir levé des troupes, et réorganisé son armée, il en donna le commandement à Silas qui ne l'avait jamais abandonné. Ce monarque embellit Jérusalem, releva ses murs, et voulut la fortifier de manière à la rendre presque imprenable; mais un ordre de Marsus, gouverneur de Syrie, l'obligea de suspendre ses grands travaux. Ce prince établit des jeux et des théâtres dans la cité sainte, et il donna au peuple, dans un cirque, le cruel plaisir de voir quatorze cents criminels, condamnés à mort, combattre et s'entre-tuer. Ce combat fut si opiniâtre qu'il n'en resta pas un seul vivant. La troisième année de son règne, il célébra la naissance de l'empereur par des jeux solennels. Le peuple voyait avec peine ces fêtes; mais tous les grands y assistèrent. Il mourut quelque temps après d'une maladie aiguë. La douceur et l'éclat de son règne le firent universellement regretter.

Son gouvernement.

Combat et mort de 1400 criminels dans un cirque.

Mort d'Agrippa.

Agrippa, son fils, étant trop jeune pour gouverner, Claude donna le commandement de la Ju-

dée à Caspius Phædus, et il accorda à Hérode, oncle du jeune roi, l'administration du temple et du trésor, et le droit de nommer les grands-prêtres.

Tibérius Alexandre succéda bientôt à Phædus, et fut ensuite remplacé par Cumanus. Ce nouveau gouverneur, voulant prévenir les troubles qu'occasionnait souvent, pendant les fêtes de Pâque, la multitude immense de gens qui y accouraient de toutes les parties du royaume, avait placé une cohorte à la porte du temple. Un soldat de cette troupe s'étant indécemment déshabillé à la vue d'un lieu si saint, cette imprudence souleva le peuple qui accusait Cumanus d'avoir ordonné ce sacrilége. Celui-ci s'efforça de les apaiser; n'y réussissant pas, il commanda à ses troupes d'avancer. Les Juifs alors prirent la fuite, et ils se pressèrent de telle sorte qu'il y en eut plus de vingt mille d'étouffés.

Mort de 20000 Juifs dans une fuite.

Après treize ans de règne Claude mourut : Néron lui succéda. Le nouvel empereur donna la petite Arménie à Aristobule, fils d'Hérode, et augmenta le royaume d'Agrippa.

Félix, frère de l'affranchi Pallas, avait été nommé récemment gouverneur de Judée. Son administration fut loin d'être paisible. Il détruisit une bande de voleurs, si forte, si hardie, qu'elle avait tué le grand-sacrificateur Jonathas dans l'enceinte du temple. Il extermina aussi un grand nombre de fanatiques qui soulevaient le peuple, tua un faux prophète qui s'était mis à la tête de trente mille hommes pour chasser les Romains de Jérusalem.

Nouveaux gouverneurs en Judée.

Les Syriens renouvelèrent dans ce temps leurs anciennes prétentions à la souveraineté de la ville sainte. Cette querelle fut renvoyée au jugement de Néron. Festus, nommé par cet empereur au gouvernement de Judée, continua la guerre contre les brigands; mais ses deux successeurs, Albinus, et sur-tout Florus, prirent le parti de ces voleurs, et se joignirent à eux pour piller les riches et pour opprimer le peuple.

Sur ces entrefaites les Grecs osèrent profaner une synagogue à Césarée; les Juifs se défendirent, mais ils furent battus. Florus, sous prétexte d'apaiser ces troubles, voulut tirer dix-sept talens du trésor du temple. Cette violation du lieu saint excita une nouvelle révolte; les troupes du gouverneur massacrèrent une grande quantité de peuple, malgré l'intercession de Bérénice, sœur du roi Agrippa, qui courut elle-même risque de la vie.

Guerre avec les Romains.

Florus, décidé à piller le trésor et à humilier les Juifs, ordonna aux habitans de Jérusalem d'aller au-devant des troupes romaines qui venaient de Césarée. Ces infortunés obéirent; mais au moment où ils saluaient les drapeaux de l'empereur, les soldats les chargèrent, et en firent un grand massacre. Cette cruauté porta le peuple au désespoir. De tous côtés on se rassembla, on courut aux armes, on délivra le temple, on chassa les Romains; et Florus, obligé de se réfugier à Césarée, instruisit Cestius, gouverneur de Syrie, de cette révolte, devenue une véritable révolution.

Cestius envoya des officiers à Jérusalem pour y prendre des informations sur ces grands événemens. Le roi Agrippa, prévoyant les malheurs de son pays, rassembla le peuple; et, par un discours éloquent, chercha vainement à le ramener à la soumission. Il lui rappela qu'autrefois la Judée avait été tour-à-tour la proie des Égyptiens et des Assyriens, peuples beaucoup moins redoutables que les Romains; il les fit souvenir de la prise de Jérusalem par Pompée; il leur représenta, d'un côté, la Judée pauvre, faible, divisée, déchirée par des factions, désolée par des brigands, privée de places fortes, d'armées régulières; et de l'autre, l'empereur de Rome, maître du monde entier, les enveloppant de toutes parts avec des armées innombrables et victorieuses, auxquelles nulle puissance ne pouvait résister. Enfin il les conjura de déposer des armes inutiles, et d'obtenir par des prières une justice que son père n'avait jamais sollicitée en vain, et une protection réelle au lieu d'une indépendance chimérique.

Le peuple irrité méprisa ses paroles. Les cris de religion et de liberté étouffèrent la voix du roi; on le poursuivit à coups de pierres, et on brûla son palais et celui de sa sœur. Il était resté une faible garnison romaine dans la forteresse. Le grand-prêtre et les personnes les plus distinguées de la ville voulurent encore apaiser le peuple; mais les séditieux, commandés par Éléazar, massacrèrent la garnison romaine, et contraignirent les sacrificateurs à refuser la victime offerte au nom de l'empereur. Les principaux de Jérusalem

demandèrent en vain des secours contre les factieux; Florus les refusa. Le roi Agrippa envoya des troupes, mais elles furent battues.

Manaem, fils de Judas, le fondateur de la nouvelle secte, souleva tout le peuple, en lui faisant jurer de secouer le joug des étrangers et de n'obéir qu'à Dieu. Il s'empara de la forteresse de Massada; mais, enivré de ce triomphe, il entra dans le temple avec les habits royaux, et son propre parti l'envoya au supplice.

Le général romain Mitillius, qui commandait dans un fort, capitula et se retira à Césarée. De ce moment la vengeance des Romains commença à éclater d'une manière terrible: on égorgea vingt mille Juifs à Césarée, treize mille à Scythopolis, cinquante mille à Alexandrie. Ces massacres furent vengés en Judée par de cruelles représailles. Cestius Gallus entra dans le royaume avec une grande armée romaine; Agrippa se joignit à lui; mais le fanatisme, cette fois, l'emporta sur la discipline, et les Romains, battus à Béthoron, furent contraints de se retirer. Cestius, ayant rassemblé de nouvelles forces, revint à la charge, et s'empara de Jérusalem; mais, ayant échoué dans un assaut contre le temple, il se découragea, fit sa retraite en désordre, et perdit plus de quatre mille hommes. Les habitans de Damas vengèrent sa défaite en égorgeant dix mille Juifs.

Les révoltés chargèrent alors plusieurs généraux du soin de conduire la guerre: ce furent Éléazar, Silas, Jésus et Josèphe l'historien. Ces chefs fortifièrent les places, levèrent cent mille hommes,

les organisèrent, et les soumirent à une sévère discipline.

Dans ce même temps, Simon, fils de Joras, rassembla une foule de brigands et de gens sans aveu qui ne demandaient que le pillage des riches. Néron, irrité de ces révoltes, destitua Cestius, et donna le gouvernement de la Syrie, ainsi que le commandement de l'armée, à Vespasien. Dès que ce général fut arrivé en Syrie, il envoya son fils Titus à Alexandrie, et fit avec diligence tous les préparatifs nécessaires pour tirer une prompte vengeance de l'affront que les armes romaines avaient reçu.

Les Juifs, enorgueillis par leur victoire, attaquèrent la ville d'Ascalon. Les Romains leur livrèrent bataille, les mirent en fuite, et leur tuèrent dix huit mille hommes; trois de leurs généraux, Silas, Jean et Éléazar, périrent dans cette affaire.

Vespasien et Titus, profitant de cet avantage, entrèrent en Galilée avec une armée de soixante mille hommes; la terreur que cette marche répandit parmi les Juifs fut telle que Josèphe, abandonné par presque toute son armée, se vit obligé de se retirer à Tibériade. Il chercha vainement à prouver à sa nation que, puisqu'elle ne pouvait pas combattre, elle devait traiter; il ne fut ni écouté ni secouru, et il s'enferma, avec le peu de braves qui lui restaient, dans la ville de Jotapat.

Vespasien vint l'y assiéger, voulant absolument s'emparer de sa personne, parce qu'il croyait, dit Josèphe lui-même, que le prendre c'était s'emparer de toute la Judée. Au reste, cet historien

justifia son orgueil par un grand courage. Le siége fut long et sanglant; les Juifs firent plusieurs sorties, dans l'une desquelles Vespasien lui-même reçut une blessure, et la ville résista à de fréquens assauts. Tandis que l'opiniâtreté des assiégés occupait le gouverneur romain, Titus s'emparait de Jaffa, et Céréalis de la montagne de Garizim, où il tua onze mille Samaritains.

Vespasien, n'ayant pu triompher ouvertement, parut ralentir ses efforts. La vigilance des Juifs se relâcha; les Romains en profitèrent. Ils entrèrent, une nuit, par surprise, dans la ville de Jotapat, et passèrent au fil de l'épée tous les habitans; les femmes et les enfans furent seuls épargnés.

Mort courageuse de 60 juifs dans une caverne.

Josèphe s'était enfermé dans une caverne avec soixante de ses compagnons et les principaux de l'armée. Vespasien leur fit dire de se rendre, et leur promit la vie; mais ces fanatiques, résistant aux prières de Josèphe, résolurent de s'entre-tuer tous. Le premier sur lequel le sort tombait, tendait la gorge au poignard de celui qui était près de lui; le second était tué à son tour par le troisième; et tous furent ainsi poignardés successivement, suivant l'ordre où ils s'étaient placés. Par une fortune inouie, Josèphe et un de ses amis se trouvèrent les derniers, et restèrent ainsi libres de se rendre à Vespasien qui voulait les envoyer à Néron. Mais Josèphe, qui prétendait avoir le don de prophétie, ayant annoncé au général romain qu'il serait empereur, et que son fils Titus régnerait après lui, cette prédiction le décida à changer de dessein, et à traiter son captif avec bienveillance. Cette amitié

de Vespasien pour Josèphe lui attira la haine de ses compatriotes.

Les armes romaines éprouvèrent encore dans plusieurs lieux une forte résistance. Vespasien s'était emparé de la ville de Gamala; le roi Aprippa, qui se trouvait dans son armée, fut blessé pendant le siége. Les Juifs revinrent avec furie, et chassèrent les Romains de Gamala que reprit ensuite Titus. Celui-ci poursuivit après, dans Giscala, un des plus célèbres chefs des factieux, Jean de Giscala, et l'obligea de se sauver à Jérusalem.

Tel est l'aveuglement de l'esprit de parti, qu'il ne peut être éclairé par le feu de la guerre ni par l'aspect du danger le plus évident. Enveloppés, pressés de tous côtés par les armes du colosse romain, les Juifs réunis auraient pu difficilement se défendre; divisés, leur résistance devenait impossible. On a peine à concevoir qu'une vérité si effrayante, si palpable, n'ouvrît pas leurs yeux; et cependant, resserrés dans Jérusalem, ils se battaient et se déchiraient entre eux. Au milieu de cette ville, dans le moment même où elle était assiégée par Vespasien, la guerre civile exerçait ses fureurs dans les rues, dans les places publiques et dans le temple, en même temps que la guerre étrangère éclatait contre eux aux pieds de leurs murailles.

Jean de Giscala, agissant de concert avec les zélateurs (c'était le nom qu'on donnait à la secte la plus fanatique), ouvrit la ville aux Iduméens qui y exercèrent d'horribles cruautés, et massacrèrent même le sacrificateur Zacharie. Bientôt

Jean, comptant sur ses forces, voulut s'emparer du pouvoir suprême. Son ambition divisa les zélateurs en deux partis. Simon, fils de Joras, combattit Jean et le vainquit; mais sa victoire ne fut pas décisive, et les factions de ces deux chefs continuèrent de remplir la cité sainte de massacres et de pillage.

Siége, prise et destruction de Jérusalem par Titus.

Dans un tel désordre, rien ne semblait pouvoir retarder la prise de Jérusalem; mais une nouvelle révolution à Rome suspendit la ruine du peuple juif. Vespasien, proclamé empereur par son armée, se disposa à passer en Italie pour combattre Vitellius son compétiteur. Il chargea Titus, son fils, de continuer la guerre en Judée. Bientôt ce jeune prince resserra de nouveau la ville de Jérusalem, et l'entoura d'une grande muraille garnie de tours pour la priver de vivres et de tous secours. Ce nouveau péril ne fit pas cesser la discorde civile : Éléazar, occupant la partie supérieure du temple, Simon, la ville haute, et Jean de Giscala, la ville basse, combattaient entre eux; et cependant, au milieu de leurs fureurs, leurs troupes réunies sur les murailles résistaient vaillamment aux Romains, faisaient de fréquentes sorties, détruisaient les travaux des assiégeans, et, après les avoir repoussés, revenaient dans la ville pour se battre de nouveau entre elles.

Jamais aucune autre cité dans l'univers ne fut en proie à plus de malheurs. La haine, la vengeance, l'avarice, l'ambition, le fanatisme et le désespoir se joignaient aux désastres de la guerre pour déchirer Jérusalem. Le fléau de la famine

vint mettre le comble à ces calamités, et les morts y servirent bientôt de pâture aux vivans. On vit une mère égorger son propre enfant pour en faire un affreux repas. Rien ne pouvait calmer ni fléchir ces cœurs barbares. Leur ennemi Titus, plus humain qu'eux, s'attendrit sur leur sort, et leur envoya Josèphe pour les engager à se rendre, et à sauver ainsi leur peuple, leur temple, leur culte, leur capitale et leurs lois. On ne lui répondit que par des cris de fureur et par des menaces. Les chrétiens, avertis par les prédictions du Sauveur de la destruction de Jérusalem, avaient tous quitté cette ville avant le siége. Beaucoup de Juifs, distingués par leur fortune et leur sagesse, s'étaient sauvés de la ville, et étaient venus demander des fers aux Romains pour échapper au poignard des zélateurs. Tout le reste des habitans, égaré par le fanatisme et le désespoir, ne pensait qu'à donner et à recevoir la mort.

Incendie du temple par un soldat.

Titus, maître de la première et de la seconde muraille de Jérusalem, assiégea le temple où les factieux, malgré leurs discordes, se défendirent long-temps *. Le prince romain s'empara de la forteresse Antonia; et, après avoir échoué dans un assaut contre la maison du Seigneur, il tenta, avec plus de succès, un dernier effort, et pénétra enfin dans cette enceinte sacrée. Il fit tout ce qu'un homme pouvait faire pour sauver le temple; mais Dieu en avait résolu la ruine. Un soldat, sans avoir reçu aucun ordre, comme poussé par une inspiration, se fit soulever par un de ses compagnons,

* Année 70 de Jésus-Christ.

et jeta une poutre enflammée, au travers de la fenêtre d'or, dans l'intérieur du saint asyle. Titus victorieux était alors dans le sanctuaire, dont il admirait avec respect la magnificence. Ses ordres et ses efforts pour arrêter le feu furent inutiles; la foule des légions qui se pressaient, la rage du peuple qui voulait les repousser, la fureur des combattans, le bruit des armes, les cris des mourans, portaient au comble le désordre, et ne laissaient entendre aucun commandement. La flamme dévorante, s'étendant avec rapidité, augmenta l'horreur de cette scène de carnage, par la chute des murs et des poutres enflammées; de sorte qu'en peu d'heures la destruction de cet illustre et saint monument fut entièrement consommée.

Il périt le même jour du même mois où Nabuchodonosor l'avait autrefois détruit. Les historiens assurent que de grands prodiges précédèrent ce désastre. Une comète effrayante avait paru l'annoncer; on avait vu une vache produire un agneau; les assiégés avaient aperçu dans le ciel une grande quantité de chariots armés; quatre ans avant le siége, un paysan, nommé Jésus, fils d'Ananus, qui se trouvait à la fête des Tabernacles, s'écria : « Voix du côté de l'orient, voix du côté de l'oc- » cident, voix du côté des quatre vents, voix » contre Jérusalem et contre le temple, voix » contre les nouveaux mariés, voix contre tout » le peuple! » Pendant l'espace de quatre années, cet homme répéta nuit et jour les mêmes paroles. Enfin, pendant le siége, faisant le tour des murailles, il dit : « Malheur sur la ville! malheur

» sur le peuple! malheur sur le temple! » à quoi ayant ajouté : « Malheur sur moi! » une pierre, poussée par une machine des assiégeans, le renversa par terre, et il expira en répétant les mêmes mots.

Titus fut proclamé empereur par son armée sur les ruines du temple; il fit mourir les sacrificateurs, dont la folle résistance avait causé la ruine de ce lieu saint. Les zélateurs, retirés dans la ville haute et dans le palais, tentèrent encore de s'y défendre; mais les Romains, s'étant emparés de leurs tours, les exterminèrent et livrèrent toute la ville aux flammes et au pillage.

Ce siége coûta la vie à onze cent mille Juifs; quatre-vingt-dix-sept mille furent faits prisonniers. Titus condamna Jean de Giscala à une prison perpétuelle; Simon, qui s'était sauvé comme lui dans un égoût, fut pris et réservé pour le triomphe, après lequel on l'exécuta à Rome publiquement.

Les Romains rasèrent les murailles et la plupart des maisons de Jérusalem. L'empereur Vespasien bâtit le temple de la Paix à Rome, et y plaça les chandeliers d'or, la table et d'autres riches dépouilles du temple. Il fit vendre toutes les terres de la Judée, et obligea les Juifs à lui payer la capitation de deux dragmes qu'on percevait précédemment.

Les Juifs, conquis, opprimés, conservaient toujours l'espoir d'une délivrance miraculeuse : ils tentèrent plusieurs fois de se soulever. Enfin, sous le règne d'Adrien, cinquante ans après la destruction du temple, ayant tous pris de nouveau Édit de l'empereur Adrien.

les armes, l'empereur leur fit une guerre cruelle, dans laquelle cinq cent quatre-vingt-six mille Juifs périrent. Adrien acheva de détruire tout ce que Titus avait épargné dans Jérusalem. Il éleva sur ses ruines une autre ville qu'il nomma Ælia Capitolina; il en défendit l'entrée aux Juifs sous peine de mort, et fit sculpter un pourceau sur la porte qui conduisait à Bethléem. Saint Grégoire de Nazianze dit cependant qu'on permettait aux Israélites d'entrer à Ælia une fois par an pour y pleurer; et saint Jérôme ajoute qu'on leur vendait au poids de l'or la permission de verser des larmes sur les cendres de leur patrie.

Dispersion des Juifs. Une multitude d'esclaves de l'un et l'autre sexe furent vendus aux foires de Gaza et de Membré; on rasa cinquante forteresses et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgades. La dispersion des Juifs date de cette époque; cependant l'histoire parle encore de quelques mouvemens qui eurent lieu dans la Judée sous les empereurs Antonin, Septime Sévère et Caracalla. Jérusalem était devenue païenne; le culte du vrai Dieu y reparut enfin sous le règne de Constantin et de sa mère, qui renversèrent les idoles élevées sur le saint sépulcre, et consacrèrent les lieux saints par des édifices qu'on voit encore aujourd'hui.

Trente-sept ans après, Julien, ennemi du christianisme, rassembla les Juifs dans Jérusalem pour y rétablir le temple *. Ils accoururent en foule; et les riches comme les pauvres voulurent tous travailler à sa réédification : mais on raconte que

* Année 130 de Jésus-Christ.

des globes de feu, sortant tout-à-coup des fondemens à demi creusés, frappèrent d'épouvante les ouvriers, et les forcèrent à abandonner cette entreprise.

A la mort de Julien, Jérusalem redevint chrétienne, et Justinien éleva son église en 501, à la dignité patriarcale. Cosroès, roi des Perses, s'empara de cette ville en 613 et vendit aux Hébreux répandus dans la Judée quatre-vingt-dix mille prisonniers chrétiens qu'ils égorgèrent.

Héraclius chassa Cosroès de ce pays, en 627. Neuf ans après, le calife Omar, troisième successeur de Mahomet, prit Jérusalem après quatre mois de siége. La Palestine et l'Égypte passèrent sous le joug du vainqueur, qui fut assassiné dans la ville de David en 643. La chute de la dynastie des Ommiades, et l'élévation de celle des Abassides, les dominations successives des Fatimites, des Seljoncides et des sultans d'Égypte, remplirent la Judée de troubles et de malheurs. Enfin les Fatimites, vainqueurs de leurs adversaires, régnaient dans la Palestine, lorsque les croisés parurent.

Pendant le cours de toutes ces calamités, très-peu d'Hébreux s'obstinèrent à demeurer pauvres et méprisés au milieu des ruines de leur patrie. On en voit encore un petit nombre pleurer sur les débris de la cité sainte, qui n'offre plus à l'œil du voyageur qu'un vaste et silencieux tombeau, qu'insulte une mosquée victorieuse, et près duquel gémissent quelques couvens chrétiens.

Le peuple juif, répandu parmi toutes les na-

tions, depuis le règne d'Adrien, est errant et dispersé sur la terre, ainsi que les prophètes l'avaient prédit, conservant avec constance son nom, ses mœurs, son culte et sa loi, servant de témoins à l'Évangile qu'il combat, et gardant toujours l'espérance d'être délivré par le Messie qu'il attend, et qu'il a méconnu et sacrifié.

FIN DE L'HISTOIRE DES JUIFS ET DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



